REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIVe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Cᵉ
RUE SAINT-BENOÎT, 7

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIVe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME CINQUIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE SAINT-BENOIT, 20

1854

LA

MARQUISE DE SABLÉ

La marquise de Sablé est le modèle de la femme aimable et distinguée de la première moitié du XVII[e] siècle. Elle n'a pas eu la beauté de M[me] de Montbazon, l'audace de M[me] de Chevreuse, la capacité de la Palatine, la vertu de M[me] de Rambouillet, le charme de M[me] de Longueville, le génie de M[me] de Sévigné; mais elle possédait au plus haut point ce qu'on appelait alors la politesse, qui, sans exclure les qualités éminentes, ne les supposait pas, et était un heureux mélange de raison, d'esprit, d'agrément et de bonté. C'était là le mérite particulier de M[me] de Sablé; c'est par là qu'elle a été comptée et très considérée dans la société de son temps, cette société à jamais évanouie, qui, avec ses misères et ses grandeurs, est encore ce que l'humanité a produit de moins imparfait.

Il y a deux parties dans la vie de M[me] de Sablé : l'une où elle est une femme du monde, brillante et recherchée, demeurant près du Louvre et à la Place-Royale, les deux quartiers à la mode; l'autre, où elle se retire au faubourg Saint-Jacques, à Port-Royal; et c'est de ce moment que date sa plus grande renommée, le salon de l'aimable recluse ayant été plus que jamais le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de mieux à Paris, et même étant devenu le berceau d'un nouveau genre de littérature.

Pour éclairer et remplir un peu ces deux époques, les livres ne fournissaient point assez; il nous a fallu avoir recours à deux célèbres collections de manuscrits auxquelles déjà en d'autres occasions nous avons beaucoup emprunté, mais qui sont inépuisables.

Conrart, le premier secrétaire de l'Académie française, était un curieux universel : il prenait le plus vif intérêt à toutes les choses de quelque importance qui se passaient dans les lettres, dans la société, dans la politique même, car il était du conseil d'état aussi bien que de l'Académie, et il se piquait d'être honnête homme, dans le sens qu'on donnait alors à ce mot. Très répandu dans les meilleures compagnies, il recherchait les pièces de tout genre, en prose et en vers, qui circulaient sans être publiées; il les recueillait en original ou en copie, et ces recueils très volumineux sont aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal (1). Nous y avons trouvé plus d'une lettre inédite adressée à Mme de Sablé ou même écrite par elle pendant sa jeunesse et son âge mûr. Plus tard, retirée à Port-Royal, elle brûla en quelque sorte sa vie passée, tous ses papiers; heureusement elle prit à son service, pour être à la fois son médecin, son intendant et son secrétaire, le docteur Valant, homme instruit, aimant assez la belle littérature, et surtout fort curieux. Mme de Sablé lui abandonnait ou il s'appropriait lui-même toutes les lettres qu'elle recevait, même les plus intimes, aux dépens de l'amitié et au grand profit de l'histoire; car, après la mort de la marquise, Valant rassembla ces papiers, les mit en ordre, et les déposa à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, d'où ils sont arrivés à la Bibliothèque nationale (2). Là se rencontre une foule de lettres précieuses de toute la société de Mme de Sablé, hommes et femmes; quelques-unes de Pascal, un assez grand nombre de La Rochefoucauld, avec de charmans billets de Mme de La Fayette, un entre autres qui trahit le secret et donne presque la date de sa liaison naissante avec l'auteur des *Maximes*, et qui, échappé de son cœur, est venu tomber des mains de sa négligente amie dans celles de l'indiscret docteur, lequel l'a très soigneusement conservé, afin qu'un jour un autre indiscret le découvrît et le mît sous les yeux du public.

Voilà les deux sources où tour à tour nous puiserons. Conrart nous aidera à suivre Mme de Sablé dans le monde; Valant nous la montrera à Port-Royal.

I.

Madeleine de Souvré était fille de Gilles de Souvré, marquis de Courtenvaux, qui suivit le duc d'Anjou en Pologne, se trouva à la

(1) Les manuscrits de Conrart à la Bibliothèque de l'Arsenal se divisent en deux séries: vingt-quatre volumes in-4°, et dix-huit volumes in-folio; ajoutez-y, à la même Bibliothèque, un recueil du même genre en deux volumes in-4°, intitulé : *Recueil de Pièces*.

(2) Fonds intitulé : *Résidu de Saint-Germain*, quatorze portefeuilles in-folio. Il y faut joindre deux volumes in-4°, *Supplément français*, n° 3029, et un in-folio sous ce titre : *Lettres de madame de Sablé à divers*.

bataille de Coutras, et rendit des services considérables à Henri IV, qui le choisit pour être gouverneur de Louis XIII, charge importante qui lui valut le bâton de maréchal de France, comme plus tard à Nicolas de Neuville, le premier duc et maréchal de Villeroy. Elle eut deux sœurs : l'aînée, qui fut Mme de Lansac, fort remarquée à la cour de Marie de Médicis; la cadette, qui, s'étant faite religieuse, devint abbesse de Saint-Amand, à Rouen, et paraît avoir apporté cette abbaye dans la maison de Souvré, puisqu'après elle deux de ses nièces lui succédèrent à la tête de ce monastère. De ses quatre frères, le plus connu est Jacques de Souvré, chevalier de Malte, qu'on nommait ordinairement le commandeur de Souvré, qui devint grand-prieur de France, fit bâtir le superbe hôtel du Temple pour être la demeure ordinaire des grands prieurs, et mourut en 1670 (1). Disons aussi qu'une des nièces de Madeleine de Souvré, Anne de Souvré, marquise de Courtenvaux, épousa Louvois en 1662, et qu'une de ses petites-filles, la fille du marquis de Laval, fut mariée la même année à un autre favori de Louis XIV, le marquis de Rochefort, depuis maréchal de France.

Jusqu'ici on a fait naître (2) Madeleine de Souvré en 1608; mais un document authentique, le *Nécrologe de Port-Royal*, dit qu'elle mourut « le 16 janvier 1678, à l'âge de soixante-dix-neuf ans; » elle était donc née certainement en 1599, à peu près avec le XVIIe siècle, et elle l'a presque accompagné jusqu'au bout de sa carrière, ou du moins jusqu'à ce moment fatal où, parvenu au faîte de la grandeur en toutes choses, il n'avait plus qu'à décliner.

Une fille de gouverneur de roi, qui d'ailleurs avait beaucoup d'agrémens personnels, ne pouvait manquer d'être fort recherchée. Un *Journal* inédit *de la cour et de Paris, depuis le* 1er *janvier* 1614 *jusqu'au* 31 *décembre* 1619 (3), nous apprend que c'est le 9 janvier 1614 que Madeleine de Souvré épousa Philippe-Emmanuel de Laval-Montmorency, seigneur de Bois-Dauphin, fils du maréchal de Bois-Dauphin, et marquis de Sablé (4). On ne sait pas autre chose de son mari, sinon qu'il mourut en 1640, et qu'elle en eut quatre enfans : une fille, Marie de Laval, religieuse à Saint-Amand de Rouen; Henri, doyen de Tours, évêque de Saint-Pol-de-Léon, puis de La Rochelle (5); Urbain de Laval, marquis de Bois-Dauphin, mort en 1661;

(1) On en a un très beau portrait in-folio, gravé par Lenfant, en 1667, d'après Pierre Mignard. Son mausolée et sa statue, de la main de Michel Anguier, étaient autrefois à Saint-Jean-de-Latran, et on les peut voir encore au musée du Louvre.

(2) Les éditeurs de Tallemant des Réaux, tome II, page 320.

(3) Manuscrits de Conrart, in-4, tome XI, p. 197.

(4) Sablé est une petite ville du Maine, dont Ménage a écrit l'histoire, *Histoire de Sablé*, Paris, 1686, in-4°.

(5) L'évêque de La Rochelle est mort en 1693 : on en a quatre beaux portraits gravés; les deux meilleurs sont ceux de Boulanger et de Lenfant.

et ce beau et brave Guy de Laval, d'abord appelé le chevalier de Bois-Dauphin, puis le marquis de Laval, qui périt tout jeune et déjà lieutenant-général au siége de Dunkerque en 1646.

Telle est la famille de la marquise de Sablé : elle y tenait parfaitement sa place.

Avec son rang et tous ses avantages, il est impossible qu'il n'y ait pas eu d'elle quelque portrait, et même plusieurs, de la main des meilleurs artistes du temps, soit quand elle était jeune fille, soit à son mariage, ou dans quelque autre circonstance importante de sa vie; mais ces portraits ont péri dans le grand naufrage, ou, s'ils y ont échappé, ils sont perdus dans le coin de quelque château de province ou dans le grenier de quelque marchand. Quant à des portraits gravés de Mme de Sablé, il est fort vraisemblable qu'il n'y en a jamais eu; le père Lelong n'en indique aucun (1), et il n'y en a point au cabinet des estampes. Nous en sommes donc réduits à nous en rapporter sur sa personne au témoignage de Mme de Motteville, qui l'avait vue à la cour dans leur jeunesse, et qui lui donne « une grande beauté (2). »

Pour de l'esprit, on s'accorde à lui en reconnaître beaucoup, et Tallemant lui-même, qui ne voit dans les gens que leurs mauvais côtés et les peint en caricature, ne peut s'empêcher de convenir que « elle avait bien de l'esprit (3). »

Mme de Motteville se complaît à faire l'éloge de son caractère : « J'ai toujours reconnu, dit-elle, dans Mme de Sablé beaucoup de lumière et de sincérité (4). »

Voilà bien des moyens de plaire, et, comme on le pense bien, la jeune et belle marquise ne manqua pas d'adorateurs dans une cour à moitié italienne et à moitié espagnole, où la galanterie était à la mode; mais Mme de Sablé était une élève de l'*Astrée* : elle concevait l'amour de cette façon idéale et chevaleresque que Corneille a empruntée à l'Espagne, et elle contribua beaucoup à répandre le goût de ces grands sentimens à la fois passionnés et purs, ou ayant la prétention de l'être, dont se piquait Louis XIII, et qui régnèrent dans la littérature et dans le beau monde jusqu'à Louis XIV. « La marquise de Sablé, dit Mme de Motteville (5), était une de celles dont la beauté faisait le plus de bruit quand la reine (6) vint en France. Mais, si

(1) *Bibliothèque historique de la France*, tome IV, *Portraits gravés des François et Françoises illustres*, etc.

(2) *Mémoires de madame de Motteville*, édit. d'Amsterdam, 1750, tome Ier, page 13.

(3) Tallemant, tome II, page 320.

(4) Mme de Motteville, tome IV, page 24.

(5) Tome Ier, page 13.

(6) La reine Anne vint en France en 1615; cela prouve bien que Mme de Sablé n'était pas née en 1608.

elle était aimable, elle désirait encore plus de le paraître : l'amour que cette dame avait pour elle-même la rendit un peu trop sensible à celui que les hommes lui témoignaient. Il y avait encore en France quelques restes de la politesse que Catherine de Médicis y avait rapportée d'Italie, et on trouvait une si grande délicatesse dans les comédies nouvelles et tous les autres ouvrages en vers et en prose qui venaient de Madrid, qu'elle avait conçu une haute idée de la galanterie que les Espagnols avaient apprise des Maures. Elle était persuadée que les hommes pouvaient sans crime avoir des sentimens tendres pour les femmes, que le désir de leur plaire les portait aux plus grandes et aux plus belles actions, leur donnait de l'esprit et leur inspirait de la libéralité et toutes sortes de vertus, mais que, d'un autre côté, les femmes, qui étaient l'ornement du monde et étaient faites pour être servies et adorées, ne devaient souffrir que leurs respects. Cette dame, ayant soutenu ses sentimens avec beaucoup d'esprit et une grande beauté, leur avait donné de l'autorité dans son temps, et le nombre et la considération de ceux qui ont continué à la voir ont fait subsister dans le nôtre ce que les Espagnols appellent *fucezas*. »

Ce langage et cette peinture ne nous transportent-ils pas à l'hôtel de Rambouillet? Mme de Sablé fut une des idoles de l'illustre hôtel et le type de la parfaite précieuse. Aussi les lettres de Voiture sont-elles remplies de son nom; plusieurs lui sont adressées à elle-même (1), et sur un ton de respect et de considération que Voiture ne garde pas avec tout le monde.

Parmi les jeunes seigneurs, passionnés pour l'esprit et pour la beauté, qui lui adressèrent leurs hommages, était au premier rang ce brillant duc et maréchal Henri de Montmorency, le digne frère de la belle Charlotte-Marguerite, princesse de Condé, plus soldat peut-être que capitaine, qui pourtant sut tenir tête au duc de Rohan et gagna la bataille de Veillane, mais qui, ayant eu la folie d'entrer dans la conspiration et la révolte de Gaston, duc d'Orléans, fut battu, fait prisonnier, et monta sur un échafaud à Toulouse, le 30 octobre 1632, à l'âge de trente-huit ans. Quoiqu'il eût quelque chose d'un peu égaré dans les yeux, il était difficile de rencontrer un plus beau et plus accompli cavalier. Ses portraits gravés lui donnent la taille et la tournure d'un héros (2). Il était un peu léger, mais généreux et magnifique, et répondait assez à l'idéal que s'était formé Mme de Sablé. Montmorency l'aima; Mme de Motteville nous l'apprend : « Son cœur, dit-elle, avait été occupé d'une forte passion pour Mme de Sablé, » et il paraît que celle-ci n'y fut pas insensible.

(1) *Œuvres de Voiture*, édit. de 1745, tome Ier, pages 29, 32, 34, 36, 37, 201, 232.
(2) Voyez le charmant petit portrait de Mellan et celui de M. Lasne in-folio.

D'ailleurs aucun détail sur le moment précis et la durée de cette liaison. On sait seulement qu'au bout de quelque temps, Montmorency ayant paru lever les yeux sur la reine, Mme de Sablé, en digne Espagnole, rompit avec lui. « Je lui ai ouï dire à elle-même, quand je l'ai connue, dit Mme de Motteville, que sa fierté fut telle à l'égard du duc de Montmorency, qu'aux premières démonstrations qu'il lui donna de son changement, elle ne voulut plus le voir, ne pouvant recevoir agréablement des respects qu'elle avait à partager avec la plus grande princesse du monde. »

Tallemant dit, mais que ne dit pas Tallemant? que Mme de Sablé eut plusieurs autres liaisons : nous n'en voyons pas la moindre trace dans aucun des auteurs imprimés ou manuscrits que nous avons consultés, et après Montmorency nous n'apercevons plus en elle qu'un sentiment bien marqué, l'amitié. Dans l'âme d'une vraie précieuse, l'amitié n'était guère au-dessous de l'amour : elle en avait les délicatesses, les raffinemens, quelquefois même les orages. Dès qu'elle entra à la cour de Marie de Médicis, Mme de Sablé connut une jeune dame belle et spirituelle, d'une sensibilité voisine de l'exaltation, Mlle Anne Doni d'Attichy, depuis la comtesse de Maure, qui n'était pas encore mariée, et fut assez longtemps une des filles d'honneur de la reine-mère. Les deux jeunes femmes se prirent l'une pour l'autre d'une tendresse fort vive, qui survécut à toutes les vicissitudes et fit jusqu'à l'heure suprême la consolation et la douceur de leur vie.

L'année 1632 leur fut diversement douloureuse. Quoique Mme de Sablé eût rompu avec Henri de Montmorency, elle n'avait pu sans doute rester indifférente à sa destinée. Quelles ne durent pas être ses anxiétés lorsqu'elle apprit qu'il s'était engagé dans la guerre civile, et combien le coup de hache frappé à Toulouse dut retentir cruellement dans son âme! Mlle d'Attichy ne fut pas moins éprouvée. Elle était la nièce du garde des sceaux Michel de Marillac et du maréchal de ce nom, que Richelieu brisa sans pitié après s'en être longtemps servi, quand au lieu d'instrumens ils lui devinrent des obstacles. Il envoya le garde des sceaux mourir en prison à Châteaudun, et fit tomber la tête du maréchal sur un échafaud. Anne d'Attichy frémit d'indignation et de douleur, et elle voua au cardinal une haine qui ne s'est jamais démentie. Elle quitta Paris, et elle était à la veille de partir pour Sablé, où la marquise était alors : tout à coup elle apprend que Mme de Sablé a écrit à Mme de Rambouillet une lettre où, lui parlant de sa fille, la célèbre Julie, depuis Mme de Montausier, elle disait que son plus grand bonheur serait de passer sa vie seule à seule avec elle. Anne d'Attichy a par hasard connaissance de cette lettre, et sa fière tendresse en est blessée comme d'une trahison. Son amie a beau la rassurer, excuser sa lettre sur le style

accoutumé du lieu et traiter même ce qu'elle a écrit de galimatias : Mlle d'Attichy n'admet point ces explications; elle renonce au voyage qu'elle avait projeté, et après le coup affreux qui venait de ruiner sa maison et de faire périr misérablement ses deux oncles, elle aime mieux rester seule avec la douleur qui l'oppresse que d'aller l'épancher dans un cœur qui n'est pas à elle tout entier. Il y a quelque chose non-seulement de la délicatesse raffinée de l'hôtel de Rambouillet, mais de l'humeur tendre et farouche de l'Alceste de Molière, dans le billet suivant trouvé par nous dans les papiers de Mme de Sablé. On y sent une âme ardente et pure qui, ne connaissant pas l'amour, en transporte involontairement les vivacités et les ombrages dans le seul sentiment qu'elle se permette. Vers la fin de sa vie, la belle marquise, devenue dévote, brûla, comme nous l'avons dit, toutes les lettres de sa jeunesse; mais, à ce qu'il paraît, elle s'était complu à garder celle-là comme un cher souvenir d'une rare et exquise amitié, et le docteur Valant y a mis cette petite note à notre usage : « Cette lettre a été écrite à Saint-Denis, au mois d'octobre, l'année de la mort de M. le maréchal de Marillac, et c'est à Sablé que Mme la marquise l'a reçue. » Nous la transcrivons fidèlement (1) :

« J'ai veu cette lettre où vous me mandez qu'il y a tant de galimathias, et je vous assure que je n'y en ai point treuvé du tout. Au contraire j'ai treuvé que toutes choses y sont très bien expliquées, et entre autres une qui n'est trop bien pour mon contentement, qui est que vous avez dit à Mme la marquise de Rambouillet que lorsque vous vous vouliez figurer une vie tout à fait heureuse pour vous, c'estoit de la passer toute seule avec Mlle de Rambouillet. Vous savez si personne peut estre plus persuadée que moi de son mérite; mais je vous advoue que cela n'a pas fait que je n'aye esté surprise de voir que vous eussiez peu avoir une pensée qui fait une si grande injure à nostre amitié. Car de croire que vous n'ayez dit cela à l'une et que vous ne l'ayez escrit à l'autre que pour leur faire un compliment agréable, j'estime trop vostre courage pour pouvoir imaginer que la complaisance vous fît trahir de cette sorte les sentimens de vostre cœur, surtout en un subject où je crois que vous auriez plus de raison de les cacher, puisqu'ils ne m'estoient pas favorables, l'affection que j'ai pour vous estant si fort dans la connoissance de tout le monde, et surtout de Mlle de Rambouillet, que je doute si elle n'aura pas esté plus sensible au tort que vous me faites qu'à l'advantage que vous lui donnez. L'adventure que cette lettre me soit tombée entre les mains m'a bien ramentevé ces vers de Bertaut que

Malheureuse est l'ignorance,
Et plus malheureux le savoir.

Ayant perdu par ce moyen-là une confiance qui seule me rendoit la vie supportable, il n'y a pas moyen de songer à accomplir le voyage tant proposé;

(1) Bibliothèque nationale, *Portefeuilles de Valant*, tome VII.

car y auroit-il de l'apparence de faire soixante lieues dans cette saison pour vous charger d'une personne si peu agréable qu'après tant d'années d'une passion sans pareille vous n'ayez peu vous deffendre de faire consister le plus grand plaisir de vostre vie à la passer sans elle? Je m'en retourne donc dans ma solitude examiner les deffauts qui me rendent si malheureuse, et à moins que de les pouvoir corriger, je ne pourrois avoir tant de joie en vous voyant que je n'eusse encore davantage de confusion. Je vous baise très humblement les mains, et suis, etc. »

Dès que M[lle] de Bourbon, après avoir essayé d'échapper à sa destinée en se faisant carmélite, parut à la cour et à l'hôtel de Rambouillet, elle y enleva tous les suffrages, désarma toutes les rivalités et se fit adorer des femmes elles-mêmes (1), séduites par sa grâce, sa candeur et sa douceur. M[me] de Sablé, qui avait vingt ans de plus qu'elle, guida ses premiers pas, et ne contribua pas peu à entretenir et à cultiver en elle cet idéal de délicatesse et d'héroïsme qui était déjà dans tous ses instincts, et qu'elle poursuivit inutilement à travers bien des orages. A peine M[lle] de Bourbon était-elle mariée et devenue M[me] de Longueville, qu'elle eut une maladie assez grave, la petite vérole. La crainte de la contagion était alors fort répandue : c'était une suite de l'épouvante qu'avait laissée après elle la peste qui désola Paris au commencement du XVII[e] siècle. Est-il donc si étonnant que cette crainte troublât des femmes, d'ailleurs raisonnables et même courageuses, comme la comtesse de Maure et M[me] de Sablé, et ne faut-il pas Tallemant pour leur en faire un crime? On en badinait agréablement à l'hôtel de Rambouillet, et Voiture, écrivant à M[me] de Sablé d'une maison où il y avait eu des malades et même une mort, lui dit : « J'ai peur que vous ne vous épouvantiez trop. Sachez donc que moi qui vous écris ne vous écris point, et que j'ai envoyé cette lettre à vingt lieues d'ici pour être copiée par un homme que je n'ai jamais vu (2). » En 1642, quand M[me] de Longueville eut la petite vérole, M[me] de Sablé ressentit ses frayeurs accoutumées, et malgré la plus vraie tendresse elle eut de la peine et, ce semble, d'autant plus de mérite à les surmonter. Elle n'osa pas d'abord aller voir M[me] de Longueville, ni même M[lle] de Rambouillet, qui, ayant été assidue auprès de la belle malade, était devenue presque aussi redoutable à la peureuse marquise. M[lle] de Rambouillet la menace, en style de Voiture, d'une visite de sa part. M[me] de Sablé répond de la même façon; mais, comme elle a tort, elle laisse percer un peu d'humeur. L'autre se pique à son tour et le prend sur un ton toujours poli, mais assez froid et presque sévère. M[me] de Sablé ainsi avertie fait effort sur elle-même et va faire visite à M[me] de Longueville, qui entrait en convalescence; mais elle charge Voiture d'expri-

(1) M[me] de Motteville, tome II, pages 16-17.
(2) *Œuvres de Voiture*, tome I[er], page 29, lettre XIV.

mer son mécontentement à sa moqueuse amie. Celle-ci s'aperçoit qu'elle a été trop loin, et s'empresse d'écrire une nouvelle lettre flatteuse et caressante qui termine cette petite querelle en donnant à tout ce qui s'est passé un air de plaisanterie. Voici ces divers billets, dont le tour est d'une délicatesse peu commune, et qui montrent comment on s'écrivait, dans le commerce le plus journalier, à l'hôtel de Rambouillet.

Mademoiselle de Rambouillet à la marquise de Sablé (1) :

« Mademoiselle de Chalais (dame de compagnie de la marquise, à laquelle Voiture (2) et d'autres beaux esprits (3) n'ont pas dédaigné d'écrire) lira, s'il luy plait, cette lettre à Mme la marquise, au-dessous du vent. »

« Madame,

« Je croy ne pouvoir commencer de trop bonne heure mon traitté avec vous, car je suis assurée qu'entre la première proposition que l'on me fera de vous voir et la conclusion, vous aurez tant de réflexions à faire, tant de médecins à consulter et tant de craintes à surmonter, que j'aurai eu tout loisir de m'aérier (4). Les conditions que je vous offre pour cela sont de n'aller point chez vous que je n'aye esté trois jours sans entrer dans l'hostel de Condé (5), de changer de toutes sortes d'habillemens, de choisir un jour qu'il aura gelé, de ne vous approcher que de quatre pas, de ne m'asseoir que sur un même siége. Vous pourrez aussi faire faire un grand feu dans votre chambre, brûler du genièvre aux quatre coins, vous environner de vinaigre impérial, de rue (6) et d'absinthe. Si vous pouvez trouver vos suretés dans ces propositions, sans que je me coupe les cheveux, je vous jure de les exécuter très religieusement, et si vous avez besoin d'exemples pour vous fortifier, je vous diray que la reyne a bien voulu voir M. de Chaudebonne (7), qui sortait de la chambre de Mlle de Bourbon, et que Mme d'Aiguillon (8), qui a bon goût sur ces choses-là, et à qui l'on ne sauroit rien reprocher en pareils sujets, me vient de mander que si je ne la voulois aller voir, elle me viendroit chercher. »

Réponse de la marquise de Sablé à la lettre précédente :

« Je vous ai treuvée si bien instruite dans toutes les précautions de la poltronnerie, que je doute un peu si j'avois raison, il y a deux jours, de disputer

(1) Manuscrits de Conrart, in-4, tome XIV, pages 57-62.
(2) *Œuvres*, etc., tome Ier, page 31.
(3) On trouve dans les manuscrits de Conrart, in-4°, t. XI, p. 929, une lettre en vers de M. de Maulevrier à Mlle de Chalais.
(4) *S'aérier*, prendre l'air, chasser le mauvais air.
(5) Où Mme de Longueville était malade.
(6) Plante aromatique.
(7) Chevalier d'honneur de Mme la duchesse d'Orléans, un des habitués de l'hôtel de Rambouillet. Voyez les lettres de Voiture, *passim*.
(8) La nièce du cardinal de Richelieu. Il semble par là qu'elle n'était pas exempte de peur à l'endroit de la contagion; c'était pourtant une personne du plus ferme esprit et d'un mâle caractère.

avec une personne de vos amies que vous aviez veu M[lle] de Bourbon sans avoir aucune frayeur. Ce n'est pas, comme vous pouvez juger, que je veuille oster à vostre générosité tous les avantages qu'elle mérite, car je sais fort bien que, si vous en aviez besoin, elle vous feroit surmonter toutes ces choses, pour ne manquer jamais à aucun devoir; mais je vous avoue que je ne suis guère plus persuadée de l'amitié que vous avez pour vos amies, que je la (1) suis de votre hardiesse. Néantmoins vous avez fait de si belles réflexions sur la timidité, que j'ai sujet d'espérer que, puisque vous connoissez si bien les dangers, vous pourrez un jour les craindre, et qu'enfin vous ferez ce plaisir à vos amis de vous conserver mieux à l'avenir. Au reste, vous avez dit tout ce qui se peut penser sur la frayeur, et vous n'avez jamais rien écrit de plus mignon; mais je vous répons que, quoy que vous en pensiez, vous avez été bien loin au-delà de mes précautions. Je ne prends pas plus de sûretés avec mon médecin que vous m'en offrez, en me promettant de changer d'habit; car, lorsque j'ay besoin de luy, je me résous fort bien à le voir en sortant de la petite vérole, pourvu qu'il quitte une soutane grasse qui est plus capable de prendre du mauvais air qu'une robe bien nette; et tout de bon, j'ai leu vos lettres à M[me] de Maure et les miennes sans les faire chauffer; enfin je sais, et j'en suis ravie, que M[lle] de Bourbon est guérie. En toutes façons j'aurai une joye non pareille d'avoir l'honneur de vous voir. »

Nouvelle lettre de M[lle] de Rambouillet à la marquise de Sablé :

« Je suis assez satisfaite que vous fassiez semblant de me vouloir voir; je vous garderay ce respect de ne vous point prendre au mot. Mais, ma très chère, imaginez-vous que M[me] d'Aiguillon vit hier M[lle] de Bourbon, et que je tire de là cette conséquence, que l'on ne craint jamais de voir ceux que l'on aime. Je voudrois avoir donné beaucoup, et que cela ne fût point arrivé. »

Dernière lettre de M[lle] de Rambouillet :

« Je suis ravie de voir que la plus honnête personne du monde ait pris, une fois dans sa vie, une raillerie de mauvais biais; car, si cela m'arrive jamais, je me sauverai par un si bel exemple, et s'il ne m'arrive point, j'en tirerai une grande vanité. Enfin, ma belle mignonne, quand vous devriez estre plus mal satisfaite de cette lettre que de l'autre, il faut que je vous die que votre colère est un reste de cette humeur que vous aviez du temps de la première présidente de Verdun (2), et qu'elle a si peu de rapport à tout ce que vous estes maintenant, que j'ay fait jurer cent fois Voiture pour croire ce qu'il me disoit; et à l'heure qu'il est il me vient de venir à l'esprit que vous me voulez attraper tous deux. Je ne vous dis point, pour me justifier, les raisons que j'avois préparées; elles sont trop claires pour que vous ne

(1) Au XVIII[e] siècle, on aurait mis *le*. Tous les auteurs du XVII[e], ceux du moins qui se sont formés dans la première moitié du siècle, à commencer par M[me] de Sévigné, écrivaient comme le fait ici M[me] de Sablé.

(2) Nicolas de Verdun fut premier président du parlement de Paris, de 1611 à 1627. C'est à ce président de Verdun que Voiture a dédié la première pièce de vers qu'il ait faite à l'âge de quinze ans; voyez ses *Œuvres*, t. II, p. 460. Il y a dans Malherbe des vers de consolation à M. le premier président de Verdun sur la mort de sa femme.

les voyez pas comme moy. Bon soir, j'en dormiray en repos, ce que je n'aurois pas fait, si mon esprit ne se fût ouvert à la fourbe que vous me voulez faire. Mme la princesse m'a dit ce soir qu'elle vous a des obligations très grandes du soin que vous avez eu de Mlle sa fille. »

Mme de Sablé avait perdu son mari en 1640. L'année 1646 lui porta un coup bien autrement rude en lui enlevant le second de ses fils, celui qu'elle aimait d'une tendresse particulière, et sur lequel elle avait fondé ses plus grandes espérances. Guy de Laval était un de ces fameux *petits-maîtres,* les camarades de Condé, élevés avec lui ou attachés à sa fortune, qui ne le quittaient ni dans les plaisirs ni dans les combats, qui brillaient dans les fêtes du Louvre et de Chantilly, et à la voix de leur jeune chef s'élançaient sur les champs de bataille, toujours aux postes les plus périlleux, se chargeant des manœuvres les plus difficiles, et acquérant ainsi le coup d'œil et la décision qui font les hommes de guerre : admirable école d'où est sorti le plus grand des Montmorency, le vainqueur de Guillaume, Montmorency-Luxembourg. On a beaucoup reproché à Condé d'avoir trop fait pour ses jeunes amis, et de leur avoir prodigué les grades et les commandemens; mais il ne faut pas oublier qu'eux aussi ils prodiguaient leur sang et servaient avec un dévouement extraordinaire. La plupart ont été tués de bonne heure. Potier de Gèvres a été enseveli sous une mine à Thionville, quand il allait passer maréchal; Châtillon a péri au combat de Charenton, et le bâton de maréchal n'a été déposé que sur sa tombe; Pisani, le fils de Mme de Rambouillet, est resté à Nordlingen; La Moussaye est mort tout jeune, ainsi que Chabot, Nemours et tant d'autres. Guy de Laval était le plus beau de tous les petits-maîtres, et l'un des plus braves et des plus spirituels. Il faut qu'il ait été bien aimable pour avoir séduit jusqu'à Tallemant. « C'était, dit Tallemant, un des plus beaux gentilshommes et des mieux faits de France (1). » Il avait l'âme aussi belle que la figure; il était généreux, humain, affable, et le plus obligeant des hommes. Il se faisait aimer de tout le monde, et sa mère l'adorait. Il n'avait guère plus de vingt ans à Rocroy, où il commença à se faire remarquer, et il se distingua tellement à la prise de Thionville, que Condé le récompensa en lui donnant la flatteuse commission d'en porter la nouvelle à Paris. « Il avait acquis tant de réputation, dit encore Tallemant, que M. d'Enghien le regardait comme un appui de sa grandeur. » Par les grâces de sa personne, il avait gagné le cœur et la main de la fille du chancelier Séguier, veuve du marquis de Coislin, et par le crédit de son beau-père et celui de Condé, surtout par sa propre capacité et ses services, il était destiné aux plus grands commandemens et à renouveler le maréchalat dans

(1) Tome IV, p. 152.

sa famille. Il était déjà lieutenant-général en 1646, dans la campagne de Flandre, qui se termina par ce siége de Dunkerque, un des plus grands siéges du XVII[e] siècle. C'est là qu'il périt à la fleur de l'âge; il avait à peine vingt-quatre ans. Laissons parler Sarazin dans son *Histoire du siége de Dunkerque* (1) : « La nuit du 1[er] octobre (1646), Noirmoustier et Laval entrèrent aux deux tranchées, et résolurent ensemble, à quelque prix que ce fut, de se rendre maîtres de la contr'escarpe, que tous nos assauts n'avoient pu jusqu'alors entièrement emporter. Laval commandoit en cette occasion les régimens d'Anguien et de Conty, avec une troupe de Polonnois. Il sépara à droite et à gauche les officiers et les soldats qu'il vouloit qui commençassent l'attaque, et prenant le milieu avec ceux qu'il choisit pour combattre avec lui, il fit donner l'épée à la main par trois endroits. Tout fut renversé d'abord au lieu où il combattoit, et la contr'-escarpe du bastion gagnée; mais lorsqu'il commençoit à s'y couvrir, travaillant lui-même parmi les soldats, comme il posoit une barrique, il fut porté par terre d'un coup de mousquet qu'il reçeut à la tête, et mourut quelques jours après de cette blessure, qu'on avoit au commencement jugée favorable. La douleur de sa perte fut commune à toute l'armée. Le prince en particulier en tesmoigna un sensible desplaisir. C'estoit un jeune homme d'illustre naissance, ambitieux d'honneur et capable de porter bien loin ses espérances, si la mort, qui le prit dans la plus belle fleur de sa vie, lui eut laissé le temps d'ajouter l'expérience à la valeur. Il étoit au reste fort bien fait de sa personne, et tesmoignoit dans sa conversation une bonté et une franchise naturelle qui faisoient souhaiter son amitié, et qui le rendoient agréable à tous ceux qui le pratiquoient. Aussitost qu'il fut blessé, on l'emporta dans sa tente, où le prince le vint visiter. » Tallemant ajoute quelques détails intéressans : « Laval se piqua de faire un logement qui était si important que de là dépendait le succès du siége; il y alla après que deux autres maréchaux de camp en eurent été repoussés. Il avait avec lui un ingénieur huguenot, nommé Dutens, qui lui dit qu'il n'y irait pas sans casque. Laval lui donna un chapeau de fer qu'il avait, et après fit le logement; mais il y reçut un coup de mousquet par la tête, dont il mourut au bout de dix-sept jours. Le chevalier Chabot, autre maréchal de camp, garçon de cœur et de mérite, y fut aussi tué en même temps. Cependant, quoiqu'il fût fort estimé, Laval l'obscurcit de telle façon qu'on ne songea pas à le plaindre. »

Tous les témoignages sont unanimes sur les regrets de la cour et de l'armée et particulièrement de Condé (2). On peut juger quels

(1) *Les Œuvres de monsieur Sarazin*, Paris, 1656, in-4°, p. 63.

(2) M[me] de Motteville, t. I[er], p. 385 : « Laval, gendre du chancelier et fils de la marquise de Sablé, bien fait et honnête homme à la mode du monde, mourut dans ce

furent les sentimens de la pauvre mère. Elle demeura longtemps accablée, et insensible aux complimens de condoléance qui lui furent adressés de toutes parts. Il lui fallut plusieurs mois pour se remettre un peu et trouver la force de répondre à quelques amis d'élite. Dans le nombre était le comte d'Avaux, Claude de Mesme, homme d'infiniment d'esprit, un des anciens habitués de l'hôtel de Rambouillet et correspondant de Voiture, diplomate éminent, qui alors représentait la France au congrès de Munster. Il avait écrit à Mme de Sablé en cette occasion une lettre des plus tendres. Nous donnons ici la réponse de la marquise, non pas qu'elle ait rien de fort remarquable, elle est très simple et devait l'être, mais parce qu'on y sent ce je ne sais quoi de distingué et d'aimable, qui, dans les moindres choses comme dans les plus importantes, est le trait particulier de tout ce qui sortait de la plume de Mme de Sablé.

« *Réponse* (1) *de madame la marquise de Sablé à M. d'Avaux.*

« Monsieur,

« Vous avez si bien compris l'affliction que je sens de la perte que j'ai faite, que je ne doute pas que vous ne compreniez bien aussi la difficulté que j'ai d'écrire sur ce sujet-là, et ainsi je crois que vous me ferez aisément la grace de me pardonner si j'ai tardé jusqu'à cette heure à répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. En vérité, monsieur, je puis vous assurer que tout ce qu'on m'a dit et écrit en cette malheureuse occasion n'a fait aucune impression sur mes sentimens, et que vos seules paroles, soit en flattant mon déplaisir, ou même en me causant une secrète satisfaction de me voir encore dans l'honneur de votre souvenir, ont eu la force de me faire treuver quelque sorte de bien qui ne se peut quasy nommer en l'état où je suis. C'est assez vous dire, monsieur, pour vous faire connoître de quelle sorte vous estes dans mon cœur et dans mon esprit, et pour vous faire encore un peu honte de m'avoir si longtemps privée de vos nouvelles, moi qui sur toutes les personnes du monde honore votre mérite, et suis, avec une véritable passion, votre, etc. — Décembre 1646 (2). »

siége. Il fut regretté de toute la cour et particulièrement du duc d'Enghien, qui l'aimait. » — *Mémoires de Monglat*, t. L de la collection Petitot, p. 42 : « Le marquis de Laval Bois-Dauphin, gendre du chancelier de France, reçut un coup de mousquet dont il mourut, au déplaisir du duc d'Enghien et de toute la cour, pour les bonnes qualités qui étaient en lui. »

(1) Manuscrits de Conrart, in-4°, t, X, p. 269.

(2) Voici encore un billet de même genre de Mme de Sablé, que nous trouvons dans les manuscrits de Conrart, in-4°, t. XIV, et dont nous ignorons la date et l'occasion. Il ne dit rien, mais le style est de la meilleure qualité et d'une légèreté tout à fait remarquable :

De madame la marquise de Sablé à madame la duchesse de la Trémouille.

« Madame,

« Je croi qu'il n'y a que moi qui face si bien tout le contraire de ce que je veux faire, car il est vrai qu'il n'y a personne que j'honore plus que vous, et j'ai si bien fait qu'il

A la douleur de cette perte cruelle succédèrent des chagrins tout différens. La fortune de Mme de Sablé était en assez mauvais état, on ne sait par quelles causes. Son mari avait laissé une succession très embarrassée, qui ne put être acceptée que sous bénéfice d'inventaire. Elle eut recours aux bons offices d'un de ses amis, René de Longueil (1), seigneur de Maisons, un des présidens au parlement de Paris, homme d'esprit, riche, influent dans sa compagnie, qui arrangea ses affaires, il est vraï, en ôtant aux Laval la terre de Sablé (2). Tallemant prétend qu'à cette occasion Mme de Sablé et le président se brouillèrent, ce qu'il prend soin de démentir bien vite en nous apprenant qu'au blocus de Paris, en 1649, Mme de Sablé se sauva à Maisons (3). Mme de Motteville laisse entendre (4) aussi que le crédit de la marquise ne fut pas inutile à Longueil en 1651 pour devenir chancelier de la reine-mère, et quelque temps surintendant des finances. Quant aux méchantes insinuations de Tallemant sur les relations de Mme de Sablé et du président Maisons en 1649, il suffit de répondre que Mme de Sablé avait alors cinquante ans : elle était agréable encore, mais la saison des amours était depuis longtemps passée.

est quasi impossible que vous le puissiez croire. Ce n'estoit pas assez pour vous persuader que je suis indigne de vos bonnes grâces et de votre souvenir, que d'avoir manqué fort longtemps à vous écrire; il falloit encore retarder quinze jours à me donner l'honneur de répondre à votre lettre. En vérité, madame, cela me fait paroître si coupable, que vers (*) tout autre que vers vous j'aimerois mieux l'estre en effet que d'entreprendre une chose si difficile qu'est celle de me justifier. Mais, madame, je me sens si innocente dans mon âme, et j'ay tant d'estime, de respect et d'affection pour vous, qu'il me semble que vous le devez connoître à cent lieues d'icy, encore que je ne vous en dise pas un mot. C'est ce qui me donne le courage de vous écrire à cette heure, mais non pas ce qui m'en a empêché si longtemps. J'ai commencé à faillir par force, ayant eu beaucoup de maux, et depuis je l'ai fait par honte, et je vous avoue que si je n'avois à cette heure la confiance que vous m'avez donnée en me rassurant, et celle que je tire de mes propres sentimens pour vous, je n'oserois jamais entreprendre de vous faire souvenir de moi; mais, madame, je m'assure que vous oublierez tout, sur la protestation que je vous fais de ne me laisser plus endurcir en mes fautes, et de demeurer inviolablement, madame, votre, etc. »

(1) Il y en a plusieurs très beaux portraits gravés, de Mellan, de Morin d'après Champagne, et de Nanteuil en 1660.

(2) Un arrêt du parlement du 29 août 1648 adjugea la terre de Sablé au président de Maisons. Le 14 novembre 1652, Abel Servien, le célèbre diplomate, acquit le marquisat entier, et c'est de là qu'il prit le titre de marquis de Sablé. Torcy l'acheta en 1711, abattit l'ancienne demeure des Sablé et éleva à sa place un très beau château, arrivé par droit de succession à M. le marquis de Rougé, qui le possède aujourd'hui.

(3) Très belle terre avec un château magnifique à quelques lieues de Paris.

(4) Tome IV, p. 137. « La marquise de Sablé était mon amie : elle m'avait engagée dans les intérêts du nouveau surintendant. »

(*) *Vers* pour *envers;* partout au XVIIe siècle, dans La Rochefoucauld, dans Retz, dans Mme de Sévigné.

Elle avait toujours été beaucoup plus propre à de tendres amitiés qu'à la passion. Voiture le lui avait dit autrefois : « Sans mentir, madame, il faut que ceux qui tâchent à vous écrire du côté de la tendresse avouent que si vous n'êtes la plus aimante personne du monde, vous êtes au moins la plus obligeante. La vraie amitié ne sauroit avoir plus de douceur qu'il y en a dans vos paroles, et toutes les apparences d'affection sont si belles en vous, qu'il n'y a point d'honnête homme qui ne s'en pût contenter. » L'obligeance, c'est là le caractère que tous les auteurs donnent à Mme de Sablé. Elle avait une multitude d'amis, fort souvent opposés les uns aux autres, qu'elle ménageait et servait avec un soin égal. Tout le monde lui demandait des services ou des conseils. Insinuante et discrète, on s'épanchait volontiers avec elle; elle portait aisément les secrets les plus contraires, et elle avait toujours mille affaires sur les bras.

A la fronde, tous ses amis se divisèrent. A l'exemple de Mlle de Rambouillet, alors Mme de Montausier, à l'exemple aussi de son frère le commandeur de Souvré, Mme de Sablé demeura invariablement attachée à la reine et à Mazarin, et, comme son frère et Mme de Montausier, elle tira de la cour d'assez grands avantages. Lenet (1) nous dit, sur la foi de Gourville, qu'elle eut 2,000 écus de pension; mais, en restant fidèle au roi, elle ne se brouilla avec aucun de ses amis, qui se jetèrent dans le parti opposé. La comtesse de Maure, dont le mari était le plus obstiné frondeur, ne cessa pas un moment d'être sa meilleure amie, et elle entretint constamment une correspondance affectueuse avec Mme de Longueville. Sans avoir le génie politique de la Palatine et sans être mêlée autant qu'elle aux agitations des partis, Mme de Sablé intervint toujours, comme la Palatine, pour adoucir les divisions et concilier les intérêts. C'est elle, selon Lenet, qui fit proposer en 1650 à Mme de Longueville, alors à Stenay, le mariage du prince de Conti avec une nièce du cardinal, et elle fit faire la même proposition au prince de Condé, pendant qu'il était en prison à Vincennes, par le chirurgien d'Alencé. Enfin, pour éteindre toutes les inimitiés, elle eut l'idée de marier les trois nièces de Mazarin au duc de Candale, fils du duc d'Épernon, à un fils du duc de Bouillon, et à Marcillac, le fils du duc de La Rochefoucauld.

Aussi la guerre civile n'ôta pas un seul ami à Mme de Sablé, et, l'orage passé, elle put de nouveau les rassembler tous autour d'elle. Depuis longtemps, elle avait quitté le faubourg Saint-Honoré, où elle habitait d'abord, pour aller demeurer à la Place-Royale (2), avec son amie la comtesse de Maure. Là, ces deux dames, autrefois brillantes,

(1) Édition Michaud, 1re partie, p. 317.
(2) Tallemant, t. II, p. 325 et p. 124.

alors sur le retour, sans grande fortune, mais avec une naissance qui s'en pouvait passer et d'assez grands restes de beauté, ne songèrent plus qu'à vivre doucement dans la culture ou du moins dans le goût des lettres.

Il y avait en ce temps à Paris un certain nombre de sociétés qui s'étaient formées à l'exemple et des débris de l'hôtel de Rambouillet, fermé vers 1648, aux approches de la fronde, quand M. de Montausier était allé et avait emmené sa femme dans son gouvernement de Saintonge et d'Angoumois. La plus célèbre de ces sociétés est celle qui se rassemblait tous les samedis chez Mlle de Scudéry. M. Rœderer nous a donné une histoire de l'hôtel de Rambouillet : il nous manque une histoire des *samedis*. Elle pourrait être piquante par le contraste des deux sociétés. A l'hôtel de Rambouillet, tous les gens d'esprit étaient bien reçus, quelle que fût leur condition : on ne leur demandait que d'avoir de bonnes manières; mais le ton aristocratique s'y était établi sans nul effort, la plupart des hôtes de la maison étant de fort grands seigneurs, et la maîtresse étant à la fois Rambouillet et Vivonne. La littérature n'était pas le sujet unique des entretiens : on y parlait de tout, de guerre, de religion, de politique. Les affaires d'état y étaient de mise aussi bien que les nouvelles les plus légères, pourvu qu'elles fussent traitées avec esprit et avec aisance. Les gens de lettres étaient recherchés et honorés, mais ils ne dominaient pas. Voilà pourquoi l'hôtel de Rambouillet a exercé une influence générale sur le goût public. Les fameux *samedis* étaient tout littéraires. C'était une réunion en général très-bourgeoise, qui, avec la meilleure volonté d'imiter celle de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, restait bien loin de son modèle. Quelques rares grands seigneurs, quelques grandes dames y paraissaient encore de temps en temps, mais le fond de la compagnie était d'un ordre inférieur par les manières comme par la naissance. L'esprit n'y manquait pas, mais il était à tous égards d'une assez mince qualité : nulle vraie grandeur, nulle simplicité; de la fadeur et de la recherche. Chez la marquise de Rambouillet régnait la suprême distinction, la noblesse, la familiarité, l'art de dire simplement les plus grandes choses; chez Mlle de Scudéry, on disait avec prétention les plus petites; on affectait le bon ton, le ton galant, parce qu'on ne l'avait pas naturellement. Ici Condé, Richelieu, Malherbe, Balzac, Corneille, Bossuet enfant, et pour mettre en train la société, Voiture; en femmes, la princesse de Condé et sa fille Mme de Longueville, la princesse Marie, la future reine de Pologne, quelquefois aussi, et toujours bien accueillie comme elle méritait de l'être, Mlle de Scudéry et son frère, qui venaient chercher des sujets de descriptions et de portraits pour *le Grand Cyrus*. Là,

cette même Mlle de Scudéry, devenue la Sapho du Marais, et pour habituées ordinaires, Mme d'Aragonais, Mlle Legendre, Mlle Robineau, et quelques dames auteurs, telles que Mme de Plabuisson, Mlle de Serment, Mlle De la Vigne, Mlle Desjardins, depuis Mme de Villedieu. Il y avait un ordre du jour, un appareil presque académique, un procès-verbal, des actes, une chronique, un secrétaire, qui était Pélisson, et un conservateur des archives de la société, Conrart. Conrart, en effet, nous a transmis une partie des papiers de la compagnie, entre autres une sorte de procès-verbal d'une des séances rédigé par Pélisson, la séance du 20 décembre 1653. La pièce est intitulée : *La Journée des Madrigaux, fragment tiré des Chroniques du Samedi* (1). Et il y a une foule d'autres pièces du même genre, car ce qui dominait dans le salon de Mlle de Scudéry, c'était la passion des petits vers et de la poésie légère. Les madrigaux, les sonnets, les stances, les élégies, les bouts rimés, les lettres mêlées de vers et de prose, surabondent dans les manuscrits de Conrart. Un assez grand nombre a paru successivement dans les recueils de Sercy, de Barbin, de Quinel, les libraires de la poésie agréable et des choses galantes; mais il en reste tout autant d'inédit, et de quoi défrayer bien des almanachs des muses et des grâces.

Les samedis durèrent assez longtemps, ils eurent leur influence à la fois bonne et mauvaise, entretenant et répandant le goût des lettres, mais aussi l'altérant et l'abaissant. Ces réunions en firent naître d'autres, encore plus mêlées, qui décrièrent les précieuses bien avant Molière. On en a une preuve assurée dans un ouvrage aujourd'hui bien justement oublié (2), mais qui dans son temps fit assez de bruit, *la Précieuse ou le Mystère de la Ruelle,* par l'abbé de Pure, qui, après avoir fréquenté les précieuses, finit par s'en moquer, distinguant d'ailleurs avec soin les vraies des fausses, et faisant un très grand éloge de Mlle de Scudéry et même de sa société. Cet ouvrage

(1) Manuscrits de Conrart, in-folio, t. V, p. 91 à 127. On lit dans *la Journée des Madrigaux* ce passage curieux que Molière semble avoir connu : « La poésie, passant l'antichambre, les salles et les gardes-robes même, descendit jusques aux offices. Un escuyer qui estoit bel esprit ou avoit volonté de l'estre, et qui avoit pris la nouvelle maladie de la cour, acheva un sonnet de bouts rimés sans suer que médiocrement, et un grand laquais fit pour le moins six douzaines de vers burlesques. » Avec cette note : « Il est effectivement vrai que les valets de la maison firent des vers ce jour-là. »

(2) Il a presque péri : nous n'en connaissons pas à Paris quatre ou cinq exemplaires, et la Bibliothèque nationale n'en possède pas un seul; il n'est donc pas mal à propos d'en donner une très courte description. — *La Prétieuse ou le Mystère de la Ruelle, dédiée à telle qui n'y pense pas;* première partie, chez Guillaume de Luyne, 1656, in-12. Le privilége est du 15 décembre 1655, sous ce titre : *La Prétieuse ou les Mystères de la Ruelle,* et en effet les autres parties portent *les Mystères* et non pas *le Mystère.* Le nom de l'abbé de Pure n'est pas sur le titre, mais il est dans le privilége : A. D. P. Vers la fin de cette première partie, p. 357, on trouve un éloge de Corneille assez bien fait et

est en quatre volumes, dont le premier et le plus instructif a paru au commencement de l'année 1656. L'auteur y donne une description complète de la précieuse, de l'espèce en elle-même et de ses variétés; il peint leurs occupations, leurs intrigues, leurs travers; il les déchire sans pitié et sans scrupule, et s'il ne les nomme pas, il annonce qu'un jour il y aura des clés. C'est un pamphlet, un véritable libelle, plus méchant que spirituel. Un peu plus tard, l'abbé de Pure en fit une comédie (1), qui fut représentée par les bouffons italiens sur le théâtre du Petit-Bourbon. Toutes les voies étaient donc préparées, il ne manquait plus qu'un homme de génie; il vint à son heure. Le 18 novembre 1659, Molière donna sur ce même théâtre *les Précieuses Ridicules*, suivant le goût public plutôt qu'il ne le devançait, se faisant l'interprète d'une opinion déjà puissante et lui assurant la victoire, accablant les précieuses ridicules, mais ne leur portant pas les premiers coups. Lorsqu'il imprima sa comédie, en 1660, il y mit une préface, où il prend les mêmes précautions que l'abbé de Pure, et dit avec raison que « les véritables précieuses auroient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules, qui les imitent mal. » Ce sont en effet ces mauvaises imitations répandues à Paris et dans toute la France qu'a voulu attaquer l'implacable ennemi de toute exagération, et nullement l'hôtel de Rambouillet, qui depuis longtemps n'était plus, et dont les nouvelles précieuses n'avaient retenu que les défauts pédantesquement exagérés.

On pense bien que Mme de Sablé, dont le goût était si délicat, sentait autant que personne les ridicules des samedis; mais enfin c'était un reflet des beaux jours de sa jeunesse, et comme elle habitait la Place-Royale, voisine de Mlle de Scudéry, elle la visitait de temps en temps, avec la comtesse de Maure, et se plaisait à rencontrer chez elle Chapelain, Pélisson, Conrart. Les recueils de celui-ci contiennent plus d'une lettre de Mme de Sablé, où elle se fait un honneur de le recommander à de hauts personnages en diverses occasions.

bien senti, un autre, p. 382, un peu exagéré de Mlle de Scudéry, du *Cyrus* et de la première partie de la *Clélie*, qui paraissait en cette même année. En tête du volume est une petite gravure représentant une ruelle. — Seconde partie, chez Pierre Lamy, 1656. A la fin du privilége : Achevé d'imprimer pour la première fois le 15 juin 1656. — Troisième partie, chez Pierre Lamy, 1657. Achevé d'imprimer pour la première fois le 30 décembre 1656. — Quatrième et dernière partie sous ce titre : *Le Roman de la Prétieuse, ou les Mystères de la Ruelle*, à Paris, chez Guillaume de Luyne, 1658. Achevé d'imprimer pour la première fois le 9 mai 1658; avec une dédicace à l'abbé de Clermont-Tonnerre. « Je connois trop le peu de rapport qu'il y a entre des fausses prétieuses et un véritable prétieux, entre de défectueuses copies et un parfait original. » Dans l'avant-propos : « Il y a peu de choses qui n'ayent un sens caché.... : tost ou tard on entendra la force de mon jargon. Il y aura des clefs et des ouvertures de mes secrets, et tel condamne mon coq-à-l'asne qui un jour en justifiera le bon sens. »

(1) *Histoire du Théâtre-François* (par les frères Parfait), t. VIII, p. 318 et 321.

Presque dans le même temps, mais dans un quartier bien différent de Paris, au Luxembourg, s'était formée une tout autre société, qu'on ne peut pas appeler une société littéraire, et qui pourtant a laissé une trace profonde dans la littérature nationale.

Mademoiselle, fille unique de Gaston, duc d'Orléans, après avoir pris, ainsi que son père, une assez grande part à la fronde, et y avoir fait un moment le général d'armée avec ses deux aides de camp, Mme de Fiesque et Mme de Frontenac, vivait tranquillement au palais du Luxembourg, dans une disgrâce que lui rendaient facile à supporter sa naissance et sa fortune. Elle avait une cour, et l'esprit y était le bien-venu. Elle-même en avait beaucoup, d'un genre un peu fantasque, mais assez relevé, capricieuse, mais sincère, et plus portée aux aventures qu'aux bassesses. Elle avait voulu faire elle-même sa destinée, et elle n'avait pas su la conduire. Plus d'une fois elle avait pu s'asseoir sur un trône; elle avait rêvé celui de Louis XIV, et elle avait fini par se prendre d'une passion ridicule pour un gentilhomme dépourvu de toute grande qualité, et qui n'avait pas même celle de l'aimer. Jeune, elle avait eu quelque beauté. Sans nulle étude, elle prenait plaisir à se rendre compte de ce qu'elle avait pensé ou voulu et à mettre sur le papier tout ce qui lui passait par la tête. On a d'elle des mémoires écrits tout entiers de sa main (1), où il n'y a pas un mot d'orthographe et où les détails insignifians surabondent, mais qui sont pleins des renseignemens les plus précieux, et d'un style qui n'est pas vulgaire et sent fort bien sa princesse royale. Pendant sa disgrâce, de 1654 à 1659 et 1660, Mademoiselle, n'ayant rien de mieux à faire, s'occupa de littérature. Elle avait pour secrétaire de ses commandemens Segrais, de l'Académie française, poète et bel esprit, qui a laissé un nom dans les lettres, et qui naturellement s'efforçait de donner ses goûts à sa maîtresse. *Les Nouvelles françoises et les Divertissemens de la princesse Aurélie*, qui parurent en 1656 (2), sont un récit allégorique de la manière dont la princesse Aurélie, c'est-à-dire Mlle d'Orléans, passait son temps au château des Six-Tours-Saint-Fargeau avec cinq de ses amies, Mmes de Fiesque et de Frontenac, peu déguisées sous les noms de Gilonide et de Fronténie; Mme de Valençay, la sœur de Mme de Chatillon et du maréchal de Luxembourg, appelée ici Aplanice, de la devise célèbre de sa maison (3); la jolie marquise de Mauny, qu'on nomme Silerite, et Uralie, qui est Mme de Choisy,

(1) On en peut voir à la Bibliothèque nationale le manuscrit autographe.

(2) 2 vol. in-8°, chez Sommaville, 1656. Segrais n'y a pas mis son nom, mais il en est l'auteur et il a signé la dédicace. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale, qui vient de la bibliothèque des Sully, contient une clé manuscrite dont nous avons fait usage.

(3) Απλανως est la devise des Montmorency.

la femme du chancelier du duc d'Orléans, l'amie de la princesse Marie de Gonzague, reine de Pologne, qui, avec Mme Cornuel, avait la réputation d'un des esprits les plus libres et les plus piquans. Ces dames s'amusent à se raconter chacune une histoire, un petit roman, une nouvelle galante à la façon du *Cyrus*, mais beaucoup plus courte, et avec cette différence considérable, que les personnages n'y sont pas, comme dans Mlle de Scudéry, empruntés aux Grecs et aux Romains, mais à l'Europe moderne et surtout à la France : de là le titre de *Nouvelles françoises*. C'était déjà un pas vers une littérature plus vraie et plus nationale, et ce sont ces nouvelles qui ont préparé et amené quelques années après *Mademoiselle de Montpensier* et *la Princesse de Clèves*.

Avec les dames que nous venons de citer, il y avait aussi, à la cour de Mademoiselle, la sœur de Mme de Montespan, Mme de Thianges, tant célébrée par La Fontaine, la comtesse de Maure, l'amie intime de Mme de Sablé, et sa nièce, la fière et spirituelle Mlle de Vandy; bien d'autres encore qui, sans avoir d'emplois au Luxembourg, y fréquentaient assidûment, telles que la belle comtesse de Brégy, qui écrivait avec agrément en vers et en prose; l'aimable duchesse de La Trémouille, célèbre par ses goûts élégans, et qui a laissé le plus charmant recueil des devises de toutes les grandes dames de son temps (1); la duchesse de Châtillon, une des idoles du jour; la fille vertueuse et spirituelle de la beauté la plus ignorante et la plus effrontée, Mlle de Montbazon, abbesse de Caen, puis de Malnoue; la duchesse de Schomberg, l'ancienne Mlle de Hautefort, le digne objet d'une des passions platoniques du roi Louis XIII; enfin Mme de Sévigné et Mme de La Fayette. Par les femmes, vous pouvez juger des hommes : ils étaient à l'avenant; au premier rang était La Rochefoucauld.

Un jour, à la campagne, en 1657, Mademoiselle eut l'idée de demander à toutes les personnes de sa société de faire leur portrait, et sur-le-champ elle fit elle-même le sien, en commençant par une description physique assez détaillée et passant de là à la peinture de son esprit, de son âme, de ses mœurs et de toutes ses qualités morales. Elle fit aussi les portraits de M. de Béthune, qui était son chevalier d'honneur, de Mlle de Vandy, de M. d'Entragues, de Mme de Montglat, et beaucoup d'autres, parmi lesquels ceux du roi, de Monsieur, de monsieur le Prince avant même qu'il fût réconcilié avec la cour, et on peut dire que ce dernier portrait est le meilleur que nous ayons de Condé. Après avoir donné l'exemple, elle voulut qu'on le suivît. Mlle de Montbazon, l'abbesse de Caen, fit son portrait en

(1) On le peut voir à la Bibliothèque de l'Arsenal.

1658, par ordre de Mademoiselle, comme elle le dit : plusieurs autres dames s'exécutèrent de bonne grâce. Il était reçu qu'on dirait de soi le bien qu'on en pensait, mais qu'on oserait dire aussi le mal. La belle duchesse de Châtillon ne trouva que des éloges à se donner. Celles qui ne se sentaient pas aussi habiles ou aussi hardies s'adressaient à de plus exercées. Mme de Brégy, qui était une des muses du temps, avec Henriette de Coligny, la comtesse de La Suze, se chargea de faire le portrait de la princesse d'Angleterre, l'aimable Henriette, avant qu'elle fût mariée, sous le nom de la princesse Cléopâtre, avec celui de la reine de Suède, alors à Paris. On emprunta aussi le secours de quelques plumes viriles. Le marquis de Sourdis peignit la comtesse de Maure et la duchesse de Créqui; M. de Jussac, la jolie Mme de Gouville, que les mémoires de Lenet nous font si bien connaître; Vineuil, bel esprit un peu subalterne, à moitié homme du monde, à moitié homme de lettres, et qui aurait bien voulu rappeler Sarazin et Montreuil, car personne alors n'aurait osé songer à l'héritage de Voiture, s'arrêta si complaisamment à retracer la beauté de la comtesse d'Olonne, qu'il oublia de dire le reste. C'est en cette occasion que Mme de La Fayette fit le premier usage de sa plume délicate en faveur de son amie, la marquise de Sévigné; elle l'annonçait en quelque sorte et s'annonçait elle-même, car il est impossible de faire un portrait plus agréable, plus flatteur et plus fidèle tout ensemble. Ce devait bien être là Mme de Sévigné, jeune encore, n'ayant pas toute sa renommée, retenant un peu sa verve et sa malice, et ne laissant paraître qu'un enjouement plein de charme. Il y eut aussi des portraits dont les auteurs et les originaux ne voulurent pas être connus, et qui sont mis sous des noms de fantaisie. N'oublions pas de dire à l'honneur de la société de Mademoiselle qu'une main ignorée y a tracé un *portrait des précieuses* que Molière a dû connaître, et qui, bien mieux encore que le livre et la comédie de l'abbé de Pure, le préparait et l'autorisait. Remarquez enfin que, parmi tous les auteurs du Luxembourg, il n'y a guère que des personnes du grand monde; que Mademoiselle n'employa pas d'hommes de lettres proprement dits, aucun des habitués du samedi, et que Mlle de Scudéry elle-même, si considérée et si honorée, si habile ou du moins si célèbre dans l'art des portraits, n'en a pas fait ici un seul.

Tel fut le passe-temps de Mademoiselle et de ses amis pendant les années 1657 et 1658 : de ce passe-temps est sortie toute une littérature. En 1659, Segrais revit ces portraits (1), en ajouta un assez bon

(1) *Œuvres diverses* de Segrais, édit. d'Amsterdam, 1723, t. Ier, *Mémoires anecdotes*, p. 172.

nombre en prose et même en vers, et publia le tout dans un beau volume in-4° admirablement imprimé et aujourd'hui devenu fort rare (1), sous ce titre : *Divers Portraits*. On n'en tira que trente exemplaires (2), qui ne furent pas mis dans le commerce, et dont Mademoiselle fit des présens. L'ouvrage eut un succès prodigieux. Ce qui avait fait la fortune des romans de Mlle de Scudéry, le plaisir de voir son portrait un peu embelli, la curiosité de voir aussi celui des autres, la passion qu'a toujours eue et qu'aura toujours la bourgeoisie de savoir ce qui se passe dans le monde de l'aristocratie, qui ne s'ouvrait pas alors très facilement, les noms des personnes illustres qui se trouvaient là pour la première fois décrites avec le plus grand détail au physique et au moral, de grandes dames transformées tout à coup en écrivains et inventant sans s'en douter une nouvelle manière d'écrire dont aucun livre ne donnait la moindre idée et qui était le parler ordinaire des gens de qualité; ce je ne sais quoi de naturel, de familier, d'aisé et en même temps d'agréable et de souverainement distingué, tout cela charma la cour et la ville, et les premiers jours de l'année 1659 étaient à peine écoulés, qu'on vint demander à Mademoiselle la permission de donner de l'ouvrage privilégié une édition nouvelle à l'usage de tout le monde. Cette édition ne suffit pas; il en fallut une autre encore et dans cette même année (3). On avait déjà le goût des portraits en France; ils devin-

(1) Un de ces exemplaires, de condition très médiocre, vient d'être vendu 350 fr. à la vente de la bibliothèque de M. de Bure.

(2) Segrais, *ibid.*, p. 171 : « On n'en a tiré que trente exemplaires, et afin qu'on n'en tirât pas davantage, nous étions présens lorsqu'on tirait chaque feuille, et à la trentième nous faisions rompre la planche, de sorte qu'il n'a pas été possible à l'imprimeur d'en tirer un plus grand nombre. »

(3) On nous permettra ici quelques détails de *bibliophilie* qui ne sont pas sans intérêt littéraire. Les *Divers Portraits* ont été composés pendant les années 1657 et 1658. Ils ont paru in-4° avec ce seul titre : *Divers Portraits, imprimés en l'année* 1659, et au milieu les armes de Mademoiselle. On ignore la date précise de l'impression, parce qu'il n'y a point de privilége; mais il faut qu'elle soit des premiers jours de janvier, car la seconde édition, donnée par Sercy et Barbin, en un volume in-12 de 325 pages, sous ce titre : *Recueil des portraits et éloges en vers et en prose, dédié à Son Altesse Royale Mademoiselle*, non-seulement porte ce même millésime de 1659, mais contient ces mots à la fin du privilége : *achevé d'imprimer le* 25 *janvier* 1659. Cette seconde édition n'est pas une pure réimpression des *Divers Portraits :* on en a négligé quelques-uns, et des meilleurs, tels que celui de Mademoiselle par elle-même, celui de Mme de Châtillon par elle-même, etc., et on en a ajouté plusieurs qui sont fort bons, par exemple ceux de Mlles d'Orléans par M. de Bouillon, avec un plus grand nombre de très médiocres, et dont les originaux ne valent guère mieux que les auteurs. C'est un recueil infiniment inférieur à tous égards à celui de Mademoiselle : il n'a point de table, et il y a des fautes souvent grossières à chaque page; mais il y faut remarquer une préface d'une plume inconnue, où l'on fait voir que les *Portraits* ne viennent point d'une imitation de Philostrate ou de Théophraste, que ces dames n'avaient pas lu, mais tout simplement du succès

rent à la mode, et la paix des Pyrénées, le mariage de Louis XIV, les longues fêtes qui suivirent dans toute la France, étant venus animer et augmenter la passion générale pour les divertissemens des arts et des lettres, on se jeta en quelque sorte sur le genre nouveau que les *Divers Portraits* avaient mis en vogue. C'étaient de petites compositions qui semblaient faciles et qui étaient agréables à faire. La vanité y trouvait son compte, et à peu de frais. On s'occupait de soi et on en occupait les autres. Bien entendu on ne se maltraitait guère, et ce n'était pas par ses plus mauvais côtés qu'on se montrait. Les portraits se multiplièrent à Paris et dans les provinces; ils descendirent du grand monde dans la bourgeoisie; il y en eut d'excellens, il y en eut de médiocres et aussi de détestables, jusqu'à ce qu'en 1688 La Bruyère renouvela et éleva le genre, et, sous le nom de *Caractères* (1), au lieu de quelques individus, peignit son siècle et l'humanité (2).

du *Cyrus* et de la *Clélie*. Dans cette même année 1659, les mêmes libraires publièrent une nouvelle édition du *Recueil des portraits et éloges*, sous le même titre et dans le même format, mais avec des additions très considérables, qui portent ce volume, dont l'impression est assez grosse et bien plus soignée que la précédente, à 912 pages. Il y a des exemplaires divisés en deux parties, avec des titres visiblement ajoutés; mais, dans celui que nous avons sous les yeux, la pagination se suit. C'est là que pour la première fois se trouve un certain nombre de portraits excellens, tels que celui de la duchesse de Schomberg, surtout celui de La Rochefoucauld par lui-même; mais ils sont en quelque sorte noyés dans une foule de portraits mal faits de personnes vulgaires. Enfin en 1663 Sercy réimprima ce *Recueil* en deux parties bien distinctes et en deux volumes in-12, avec ce long titre : *La Galerie des Peintures ou Recueil des Portraits et éloges en vers et en prose, contenant les portraits du Roy, de la Reyne, des princes, princesses, duchesses, marquises, comtesses, et autres seigneurs et dames les plus illustres de France; la plupart composés par eux-mêmes; dédiée à Son Altesse Royale Mademoiselle.* Cette *Galerie des Peintures* n'est autre chose que la troisième édition de 1659, avec quelques noms propres de plus et le portrait de Mazarin par Mme de Brégy. On ne sait pourquoi, dans les éditions venues après celle de Mademoiselle, le style de plusieurs portraits, par exemple du portrait de la comtesse de Maure, a été changé, et pas du tout en mieux.

(1) Ce nom de caractères n'est pas même une invention de La Bruyère ou un emprunt qu'il aurait fait à Théophraste. Il était déjà très répandu et en usage : on disait caractère pour portrait, et dans le second *Recueil des portraits et éloges* de 1659, p. 534 à 550, on trouve un nouveau *Caractère de madame la comtesse d'Olonne*, avec une lettre d'envoi où ce mot est répété : *Lettre écrite à madame la comtesse d'Olonne en lui envoyant son* CARACTÈRE. L'auteur dit à la comtesse : « Paraissez, madame, au milieu des portraits et des CARACTÈRES, et vous défaites toutes les images qu'on saurait donner de vous. »

(2) On a une clef de La Bruyère; mais ici la plus grande circonspection est nécessaire, car non-seulement La Bruyère s'est servi souvent de plusieurs originaux, mais ces originaux n'ont été pour lui qu'une occasion, un point de départ, la matière d'une première esquisse, sur laquelle il a ensuite librement travaillé, sans consulter aucuns modèles particuliers et l'œil fixé sur un caractère général et abstrait que son pinceau énergique rendait aussi vivant, aussi réel qu'un individu, mais où nul individu ne se pouvait reconnaître. Quelle clef appliquer à un pareil ouvrage? La Bruyère seul pourrait la donner: on dit qu'il l'a fait. Il est permis d'en douter, et de considérer la *Clef des Caractères*

Mme de Sablé allait beaucoup au Luxembourg et y prenait part à tous les divertissemens littéraires, ainsi que son amie la comtesse de Maure. Elle ne tenait guère la plume, mais elle était consultée, et Mademoiselle prisait fort son opinion. Quand elle publia la *Relation de l'Ile imaginaire,* Mme de Sablé fut au nombre des personnes dont elle rechercha le suffrage, et la comtesse de Maure s'empressa d'en écrire à la marquise, lui disant que Mlle de Scudéry était ravie de ce petit morceau et lui demandant son avis à elle-même, évidemment afin de le transmettre et d'en faire sa cour à Mademoiselle. Mme de Sablé se prête de la meilleure grâce du monde à l'intention de son amie, et elle lui adresse ce billet qui n'a pas dû déplaire à l'illustre auteur (1) :

« Je mourois d'envie de vous dire mon avis sur la *Relation de l'Isle imaginaire;* mais vous m'en avez osté le pouvoir en me mandant que Mlle de Scudéry en a déjà dit le sien. Car comme elle pense bien mieux que je ne fais sur toutes choses et qu'elle sait aussi bien mieux exprimer ses pensées, il ne me reste rien à vous dire, pour vous peindre l'admiration que j'ai de tant de belles imaginations et de tant d'esprit, que les mêmes choses que cette habile personne en a déjà dites. C'est pourquoi, dans l'impossibilité de m'en taire, je ne sais point d'autre moyen pour me satisfaire sur cela que de marquer dans le livre quelques-uns des endroits qui m'ont donné le plus de plaisir et d'étonnement. Je vous supplie de les relire, car, encore que vous en ayez déjà si parfaitement reconnu toutes les grâces, je croy que si vous les considérez avec cette réflexion, que c'est dans la grandeur et sous la couronne que ces belles imaginations se sont trouvées conduites avec tant de jugement, vous en direz admirablement tout ce que j'en voudrois pouvoir dire, et je suis persuadée que personne ne peut me contenter sur cela si ce n'est vous. Je vous renvoye le livre avec un grand regret; j'en voudrois bien avoir un qui fût tout à moi et qu'il me fût permis d'en récréer la solitude de certains anachorètes de nos amis. Je vous supplie d'avoir la bonté de travailler à cela, etc. »

Mme de Sablé est bien plus intéressée dans un autre petit roman de Mademoiselle, plus piquant que la *Relation de l'Ile imaginaire,* parce qu'il continue les *Divers Portraits* sous des noms inventés et contient des peintures de mœurs dont la vérité perce à travers la fiction. Nous voulons parler de l'*Histoire de la Princesse de Paphlagonie.* C'est un tableau de l'intérieur de Mademoiselle, de sa cour et des querelles qui l'agitaient, sous le gouvernement fantasque de la princesse. Mme de Sablé y fait un personnage ainsi que la comtesse de Maure : celle-ci s'appelle la reine de Misnie, et Mme de Sablé y est mise sous le nom de la princesse Parthénie. On s'y moque fort

publiée en Hollande, à quelques exceptions près, comme de simples conjectures, curieuses et intéressantes sur les contemporains de La Bruyère.

(1) Manuscrits de Conrart, in-folio, t. XI, p. 79.

de leur peur de la contagion, du soin qu'elles prennent de leur santé, et aussi d'un autre défaut de Mme de Sablé, que nous n'avons pas encore indiqué et qu'elle avait pris avec l'âge, le goût et le génie de la friandise; en même temps on vante sa politesse et son esprit, et sous les bouffonneries que le genre permettait et exigeait même, on sent pour elle comme pour son amie la sérieuse considération qui leur était due. Voici le récit burlesque et fidèle que fait Mademoiselle de la manière dont les deux amies passaient leur temps à la Place-Royale; on croit lire Tallemant, mais un Tallemant de bonne compagnie: « Il n'y avoit point d'heures (1) où elles ne conférassent des moyens de s'empêcher de mourir, et de l'art de se rendre immortelles. Leurs conférences ne se faisoient pas comme celles des autres : la crainte de respirer un air ou trop froid ou trop chaud, l'appréhension que le vent ne fût trop sec ou trop humide, une imagination enfin que le temps ne fût pas aussi tempéré qu'elles le jugeoient nécessaire pour la conservation de leur santé, étoit cause qu'elles s'écrivoient d'une chambre à l'autre. On seroit trop heureux si on pouvoit trouver de ces billets et en faire un recueil. Je suis assurée que l'on y trouveroit des préceptes pour le régime de vivre, des précautions jusques au temps propre à faire des remèdes, et des remèdes même dont Hippocrate et Gallien n'ont jamais entendu parler avec toute leur science; ce seroit une chose fort utile au public, et dont les facultés de Paris et de Montpellier feroient bien leur profit. Si on trouvoit leurs lettres, on en tireroit de grands avantages en toutes manières, car c'étoient des princesses qui n'avoient rien de mortel que la connoissance de l'être. Dans leurs écrits, on apprendroit toute la politesse du style et la plus délicate manière de parler sur toutes choses. Il n'y a rien dont elles n'ayent eu connoissance : elles ont su les affaires de tous les états du monde, par la participation qu'elles y ont eu de toutes les intrigues des particuliers, soit de galanteries ou d'autres choses où leurs avis ont été nécessaires, tantôt pour appaiser les brouilleries et les querelles, tantôt pour les faire naître selon les avantages que leurs amies en pouvoient tirer; enfin c'étoient des personnes par les mains desquelles le secret de tout le monde avoit à passer. La princesse Parthénie avoit le goût aussi délicat que l'esprit : rien n'égaloit la magnificence des festins qu'elle faisoit; tous les mets en étoient exquis et sa propreté a été au-delà de tout ce qui s'en peut imaginer. C'est de leur temps que l'écriture a été mise en usage : auparavant on n'écrivoit que des contrats de mariage, et des lettres il ne s'en

(1) *Histoire de la princesse de Paphlagonie*, imprimée en 1659, avec la *Relation de l'Ile imaginaire*, petit in-4°, p. 79 et 80.

entendoit pas parler; ainsi nous leur avons l'obligation d'une chose si commode pour le commerce. »

Un autre passage de l'*Histoire de la princesse de Paphlagonie* nous apprend qu'un grand changement était récemment survenu dans la vie et les habitudes de Mme de Sablé, et que depuis quelque temps elle avait quitté la Place-Royale pour aller habiter au faubourg Saint-Jacques, auprès de Port-Royal : « La princesse Parthénie s'éloigna de la cour et alla demeurer parmi un grand nombre de vierges qui s'étoient retirées pour servir aux dieux; c'étoit un lieu comme l'on pourroit dire maintenant un monastère. Là, elle conversoit quand elle vouloit avec ces dames, et quand elle vouloit aussi, elle voyoit ses amies. Pendant le voyage du roi de Misnie (le comte de Maure), la reine sa femme alloit quelquefois se retirer avec elle... Elle ne confirmoit pas la princesse Parthénie dans la résolution qu'elle avoit prise de devenir dévote. Je dis de le devenir, car je sus qu'elle s'étoit retirée avant que d'être fort touchée, espérant cet effet du bon exemple. Assurément le lieu de sa retraite étoit fort propre à inspirer de bons sentimens; c'étoit une société de personnes d'une vertu et d'un mérite tout extraordinaire, qui causoit même de l'envie aux gens du siècle, parce qu'il y avoit peu de personnes ailleurs qui pussent s'égaler à ceux qui composoient cette assemblée. » Voilà les anachorètes dont parlait Mme de Sablé à la fin du billet à la comtesse de Maure sur la *Relation de l'Ile imaginaire*.

Déjà en effet depuis plusieurs années, avant 1659, les chagrins domestiques, la perte de sa fortune et de ses espérances, l'âge surtout, les approches de cette fin toujours présente à son imagination, lui avaient inspiré des pensées de plus en plus sérieuses. Suivant la coutume du temps, elle avait songé à mettre un intervalle entre la vie et la mort, et à se retirer du monde.

On ne peut méconnaître une teinte assez marquée de mélancolie mêlée à une politesse affectueuse dans ce billet, écrit vraisemblablement vers l'époque où nous sommes arrivés, et adressé à un ancien ami qui la négligeait :

« Il y a longtemps que je souhaitois de vous entretenir pour faire des réflexions avec vous sur vous-même; mais comme j'apprens que vous ne me voulez plus voir, il faut que je vous écrive tout ce que j'ai pensé sur la misère et sur le néant du monde. Avouez qu'il n'y a jamais eu une amitié qui parût si bien établie que la nôtre; elle estoit fondée sur l'estime, sur l'agrément de part et d'autre et sur une confiance réciproque. Cependant, sans qu'il se soit rien passé qui ait dû détruire ni ébranler de tels fondemens, vous m'avez quittée, et mesme dans un temps où je faisois toutes choses pour vous retenir. Il ne s'est point passé de jour dans votre maladie que je n'aye envoyé savoir de vos nouvelles. Vous avez dit à un de mes gens, quand vous

commenciez à guérir, que la première de vos visites seroit pour moi. J'ai parlé de vous avec les mêmes sentimens que j'ai toujours eus. Et parmi tout cela, vous m'abandonnez. N'est-ce pas là un grand exemple de la foiblesse humaine? Je parle ainsi, parce que j'aime mieux m'en prendre à tout le genre humain que de vous accuser en particulier. Je ne fais donc que vous y comprendre et détester le néant de cette nature, qui, même dans les hommes les plus parfaits, ne peut rien faire qui ne soit défectueux. Votre procédé avec moi en est une grande preuve, car n'ayant point de raisons à dire pour vous excuser, vous n'en avez pas même cherché la moindre apparence. Quoique l'artifice empire toujours les choses, selon moi, je ne sais pourtant s'il ne m'auroit point esté plus supportable. J'ai regret à vous, je vous l'assure, et d'autant plus, que j'espérois que lorsque vous seriez à vous je vous posséderois davantage. Je croyois qu'après les choses que j'avois prié M. de V. de vous dire, il n'y avoit plus rien à faire; mais je n'ai pu vous enterrer sans vous parler encore une fois. Je le fais donc, et du moins dites-moi que j'ai raison, et que je méritois une plus heureuse destinée (1). »

Nul doute que ce que Mme de Sablé entendait dire de la vie nouvelle de son ancienne et brillante amie, Mme de Longueville, ne fît sur elle une vive impression. Au milieu de l'année 1654, à trente-cinq ans, dans tout l'éclat de la beauté, Mme de Longueville avait renoncé à tous les plaisirs, s'était remise entre les mains de son vieux mari, et était allée ensevelir son esprit et ses charmes au fond de la Normandie. Des directeurs d'un esprit médiocre, lui appliquant les règles ordinaires de la pénitence, avaient en quelque sorte abusé de son humilité pour la condamner à une foule de pratiques inutiles à son salut et incompatibles avec son rang. La pauvre femme s'étant accusée d'avoir trop aimé l'éclat, les plaisirs de l'esprit et les affections délicates, on lui avait interdit les compagnies élégantes et toute autre lecture que celle de livres de dévotion souvent fort insipides. Contre cette beauté qu'il était impossible de lui ôter, on lui avait fait scrupule des moindres parures et de l'habillement ordinaire des personnes de sa condition. On avait enseveli ses blonds cheveux, éteint ses yeux si doux, dissimulé cette taille charmante sous les longues robes et dans les grandes coiffes d'une religieuse. Mme de Longueville s'était soumise avec la docilité d'un enfant et avec son courage accoutumé. En même temps qu'elle s'imposait les privations les plus dures, elle répandait autour d'elle et même au loin les aumônes les plus abondantes; elle faisait rechercher avec soin, dans les provinces où elle avait porté la guerre civile, les traces des maux qu'elle avait faits, et elle envoyait des sommes immenses pour les réparer. Dans un hiver rigoureux, elle avait presque nourri tous les pauvres du Berry. De toutes parts il n'était question que de cette illustre pénitence. Mme de

(1) Manuscrits de Conrart, t. XIII, in-folio, p. 289.

Sablé, qui connaissait si bien le cœur de son ancienne amie, ce cœur qui avait été la source de ses fautes, ce besoin de plaire et d'être aimée, cette passion de paraître et de briller, comprit plus que personne tout ce qu'il y avait de douloureux et de magnanime dans la conduite de Mme de Longueville. Elle aussi, elle se convertit, comme on disait alors, c'est-à-dire que les sentimens religieux, qu'elle partageait avec ses contemporains, prirent un caractère plus prononcé; mais en pensant davantage à Dieu, elle ne changea pas de nature et demeura elle-même. Avec la tournure de son esprit, le goût et l'habitude de la distinction et de l'importance, elle ne pouvait se contenter de la piété commune, et après avoir été précieuse, elle devint une dévote raffinée. Visant toujours au sublime, comme les femmes de sa jeunesse, elle échangea la galanterie espagnole pour le jansénisme.

N'oublions pas les dispositions générales qui portaient Mme de Sablé et toutes les âmes d'élite vers la doctrine nouvelle. Plus l'homme était grand au XVIIe siècle, plus il se sentait petit devant Dieu, et les plus forts étaient les plus humbles. Tout ce qui était de l'homme avait été si souvent mis à l'épreuve et convaincu d'infirmité, les événemens avaient tellement trompé les meilleures espérances et les calculs les plus habiles, qu'on se jetait volontiers entre les bras de celui qui ne trompe point, et qu'on en venait aisément jusqu'à demander à sa bonté souveraine, seule efficace, victorieuse et irrésistible, non-seulement le salut, mais le désir même du salut. Comme en philosophie la pensée avait été glorifiée aux dépens de la volonté mal définie et un peu confondue avec des facultés étrangères, de même en théologie la liberté humaine courait grand risque d'être sacrifiée à la grâce. Ajoutez à cela l'autorité de la vertu et de la science, l'empire d'une morale austère comparée à la morale relâchée du probabilisme et des jésuites, les séductions de la disgrâce et bientôt de la persécution auprès des âmes généreuses, et vous aurez le secret de l'attrait et des conquêtes rapides du jansénisme.

Mme de Sablé n'était pas étrangère à cet état des esprits; mais outre ces motifs élevés et sérieux, elle en avait d'un autre ordre : elle allait chercher à Port-Royal un asile à la fois honorable et modeste, où à peu de frais elle pouvait soutenir son rang, ne pas rompre tout à fait avec le monde, et en même temps s'éloigner du bruit, conserver ses amitiés les plus hautes et les plus chères et avoir sous ses yeux d'édifians exemples, vaquer enfin à son aise aux soins de son salut et à ceux de sa santé.

Telles furent les raisons diverses qui déterminèrent Mme de Sablé. Comme le dit Mademoiselle, quand elle quitta la Place-Royale, elle n'était pas encore dévote, elle avait plutôt l'espérance et le désir de

le devenir : une fois à Port-Royal, elle le devint de jour en jour davantage; elle prit peu à peu l'esprit du lieu qu'elle habitait; elle finit par être tout à fait janséniste, et elle attira au jansénisme toutes les âmes pieuses de sa connaissance.

Elle échoua sur sa meilleure amie, la comtesse de Maure, qui avait de la religion, mais sans excès, et qui était même un peu philosophe. Mlle de Vandy, qui pensait comme Mme de Maure, résista également. Mme de Choisy alla plus loin : pénétrant bien vite les côtés faibles du jansénisme, dès les premiers symptômes du changement de Mme de Sablé, elle se moqua d'elle et de ses nouveaux amis dans une lettre vive et sensée adressée à la comtesse de Maure. Cette lettre étant la seule que nous connaissions (1) de cette personne singulière, si considérable au XVIIe siècle, et peignant assez bien la tournure de son caractère et de son esprit, nous la donnons ici, en l'abrégeant un peu. Mme Cornuel appelait les jansénistes des *importans spirituels*, et on sait le mot de Bossuet sur les religieuses de Port-Royal : « pures comme des anges, orgueilleuses comme des démons. » Mme de Choisy, en badinant, dit quelque chose de tout cela.

« Décembre 1655 (2).

« A l'exemple de l'amiral de Chastillon, je ne me décourage pas dans la mauvaise fortune. J'ai senti avec douleur la légèreté de Mme la marquise, qui, persuadée par les jansénistes, m'a osté l'amitié que les carmélites m'avoient procurée auprès d'elle. Je vous prie, madame, de lui dire de ma part que je lui conseille en amie de ne s'engager pas à dire qu'elle ne m'aime plus, parce que je suis assurée que, dans dix jours que je suis obligée d'aller loger à Luxembourg (3), je la ferai tourner casaque en ma faveur. Entrons en matière. Elle trouve donc mauvais que j'aye prononcé une sentence de rigueur contre M. Arnauld. Qu'elle quitte sa passion comme je fais la mienne, et voyons s'il est juste qu'un particulier, sans ordre du roy, sans bref du pape, sans caractère d'évêque ni de curé, se mesle d'escrire incessamment pour réformer la religion, et exciter par ce procédé-là des embarras dans les esprits qui ne font autre effet que de faire des libertins ou des impies. J'en parle comme savant, voyant combien les courtisans et les mondains sont détraqués depuis

(1) Voyez dans les *Divers Portraits* deux portraits de Mme de Choisy, l'un par Mme de Bregy sous le nom de Philis, l'autre par Mademoiselle elle-même sous le nom de la charmante exilée. Voyez aussi Segrais dans *les Divertissemens de la princesse Aurélie*. On n'a rien de Mme de Choisy que le portrait de la duchesse d'Épernon dans les *Divers Portraits*, p. 253. Tallemant, t. IV, p. 247, dit de Mme de Choisy : « Elle a été jolie, a de l'esprit et dit les choses plaisamment. »

(2) Manuscrits de Conrart, in-folio, t. XI, p. 279.

(3) Le mari de Mme de Choisy était chancelier du duc d'Orléans, qui était alors à Blois, mais dont les affaires se faisaient au Luxembourg. Mme de Choisy demeurait ordinairement dans son hôtel de la rue des Poulies, à côté de l'hôtel Longueville, et elle avait une charmante maison de campagne à Bas-le-Roi.

ces propositions de la grâce, disant à tous momens : Hé ! qu'importe-t-il comme l'on fait, puisque si nous avons la grâce, nous serons sauvés, et si nous ne l'avons pas, nous serons perdus. Et puis ils concluent par dire : Tout cela sont fariboles... Avant toutes ces questions-ci, quand Pasques arrivoit, ils étoient étonnés comme des fondeurs de cloches, ne sachant où se fourrer et ayant de grands scrupules; présentement ils sont gaillards et ne songent plus à se confesser, disant : Ce qui est écrit est écrit. Voilà ce que les jansénistes ont opéré à l'égard des mondains. Pour les véritables chrétiens, il n'étoit pas besoin qu'ils écrivissent tant pour les instruire, chacun sachant fort bien ce qu'il faut faire pour vivre selon la loi. Que MM. les jansénistes, au lieu de remuer des questions délicates, et qu'il ne faut point communiquer au peuple, prêchent par leur exemple, j'auray pour eux un respect tout extraordinaire, les considérant comme des gens de bien dont la vie est admirable, qui ont de l'esprit comme des anges, et que j'honorerois parfaitement s'ils n'avoient point la vanité de vouloir introduire des nouveautés dans l'église. Je croy fermement que si M. d'Andilly savoit que j'eusse l'audace de n'approuver pas les jansénistes, il me donneroit un beau soufflet, au lieu de tant d'embrassades amoureuses qu'il m'a données autrefois. Je ne vous écris point de ma main, parce que je prends les eaux de Sainte-Reyne, qui me donnent un froid si épouvantable, que je ne puis mettre le nez hors du lit. Mais, madame, la colère de Mme la marquise ira-t-elle, à votre avis, à me refuser la recette de la salade? Si elle le fait, ce sera une grande inhumanité dont elle sera punie dans ce monde et dans l'autre... »

Mme de Sablé réussit mieux auprès de celles de ses amies dont la sensibilité l'emportait sur le jugement, et qui aussi avaient plus à expier. Elle donna à Port-Royal plusieurs belles pécheresses, entre autres Mme de Longueville.

Nous possédons de Mme de Longueville une foule de lettres depuis le 19 août 1654, jour solennel où elle se tourna vers Dieu sans retour et sans réserve, jusqu'en 1659 et 1660 qu'elle renoua avec Mme de Sablé un commerce quelque temps interrompu, et aucune de ces lettres ne porte le moindre signe de quelque pente aux opinions nouvelles. Mme de Longueville est convertie; sa piété, animée par le repentir, est fort vive, mais toute simple; le bruit même des *Provinciales*, en 1657, ne semble pas avoir été jusqu'à elle : on n'en sent pas le plus faible écho dans ses lettres de cette époque. Sa foi était absolue : elle la tenait de son temps, de sa famille, de toutes ses habitudes; elle aimait la religion comme elle aimait sa mère. La difficulté pour elle était de la pratiquer, de réparer ses fautes, et de faire quelques progrès dans les voies de la perfection chrétienne, telle que la lui montraient les exemples des saints dans la tradition de l'église et les admirables modèles qu'elle avait sous les yeux à Moulins, auprès de sa tante, Mme de Montmorency, et partout chez ses chères Carmélites. Dans les ardens repentirs, les continuelles alarmes, les troubles

intérieurs de Mme de Longueville, il n'y a pas l'ombre d'un système de théologie. C'est une de ses amies, Mlle de Vertus, la noble sœur cadette de l'indigne duchesse de Montbazon, la digne tante de l'abbesse de Caen et de Malnoue, c'est surtout Mme de Sablé, logée au Port-Royal de Paris, à deux pas du couvent des Carmélites, qui lui apprirent assez tard ce que c'était que le jansénisme. Elle ne prit pas d'abord grand intérêt à cette querelle obscure et compliquée, étrangère à toutes ses habitudes; mais peu à peu il lui fallut bien faire attention à des questions qui agitaient le dernier asile de son amie. Elle s'indigna aussi d'une persécution qui tombait sur des femmes dont la vie était sainte. Elle voulut voir la mère Angélique, et en découvrant tant de vertus, cette candeur et cette force qui lui rappelaient la mère Madeleine de saint Joseph, l'objet de la vénération de sa première jeunesse, ce zèle désintéressé de la vérité, ce courage prêt à tout, cette grandeur d'esprit et de caractère, cet héroïsme chrétien, la sœur de Condé fut touchée jusqu'au fond du cœur; tous ses instincts se réveillèrent, et elle devint janséniste par générosité, par admiration, par amitié. Elle commença par être assez modérée; elle fut d'avis de signer le fameux formulaire. Son expérience des affaires et de la cour lui fit donner les meilleurs conseils à Port-Royal; mais la persécution s'accroissant, sa nature ardente et fière l'engagea bientôt plus avant. Elle condamna sa première modération, revint sur ses conseils, se déclara pour la résistance, prit ouvertement le parti des vaincus, et, plus tard, à force de zèle, de persévérance, d'habileté, elle parvint à obtenir du pape et du roi, en 1669, une paix honorable qu'elle maintint jusqu'à sa mort. Après elle, la persécution, dix ans suspendue, recommença, et Port-Royal, sans appui, succomba pour ne jamais se relever.

Mais ne devançons pas les temps. Nous en sommes à l'année 1659; Mme de Longueville n'est pas encore janséniste, et Mme de Sablé l'est fort modérément. Elle menait à Port-Royal de Paris une vie pieuse, mais agréable et fort douce. Elle s'y était fait bâtir un corps de logis séparé du monastère, mais renfermé dans son enceinte, et là elle s'occupait de la grande affaire de son salut, sans en négliger aucune autre, le soin de sa santé, le goût de toutes les délicatesses, y compris la friandise, celui de la belle littérature, surtout la passion d'un certain crédit pour soi, pour ses amis, pour tout le monde. Toujours bien avec le ministère, elle ménageait aussi l'opposition, comme on dirait aujourd'hui, et recevait d'anciens frondeurs, devenus de fins courtisans. Elle voyait la meilleure et la plus haute compagnie. Elle avait fait de son appartement à Port-Royal un autre hôtel de Rambouillet en petit, très-aristocratique, encore un peu galant, toujours très-bel esprit, d'une dévotion élégante et d'abord assez peu sévère. Il

y avait des habitués médiocres dont le nom a surnagé à peine : l'abbé Testu, l'abbé de La Victoire, Esprit, l'abbé d'Ailly, l'abbé de La Chambre, le marquis de Sourdis; quelques visiteurs plus rares, mais d'un ordre relevé, Nicole, Arnauld, Domat, Pascal avec sa sœur Gilberte, Mme Périer, la duchesse d'Aiguillon, la nièce de Richelieu, Anne de Rohan, la belle princesse de Guéméné, la duchesse de Schomberg, la duchesse de Liancourt, M. et Mme de Montausier, le prince et la princesse de Conti, M. le Prince, quelquefois même Monsieur, le frère de Louis XIV, très-souvent La Rochefoucauld et Mme de La Fayette, constamment et dans le plus particulier la comtesse de Maure et Mme de Longueville. En même temps qu'on faisait chez Mme de Sablé du bel esprit, de la dévotion et de la politique, on y faisait aussi des confitures et de merveilleux ragoûts; on y composait des élixirs pour les vapeurs et des recettes contre toutes les maladies. Mme de Sablé suffisait à tout, s'occupait de tout, de nouvelles littéraires et d'affaires sérieuses, sans beaucoup sortir de chez elle, et sur la fin presque sans quitter sa chaise et son lit. Il lui prenait quelquefois des accès de dévotion ou des vapeurs, et pendant ce temps elle fermait sa porte à tout le monde, même à ses meilleurs amis; mais ces momens étaient rares et duraient peu, et c'était en général une maîtresse de maison accomplie. Elle possédait tout ce qu'il faut pour cela : un assez grand nom, le goût de l'influence, un cœur au repos, un esprit actif et aimable, peu ou point d'originalité, ce qui est la condition essentielle de ce genre de succès. En effet, comme nous l'avons dit et comme on l'a vu par nos citations, l'esprit de Mme de Sablé consistait surtout en une parfaite politesse. Elle ne s'élevait guère au-dessus de cette heureuse médiocrité, soutenue par le bon ton et le bon goût, qui sied si bien à une femme qui aspire à tenir un salon. Rien en elle d'éminent et de fort rare, comme aussi rien de vulgaire; aucune de ces qualités qui éblouissent et souvent offusquent, et toutes celles qui attirent et qui retiennent. Elle avait de la raison, une grande expérience, un tact exquis, une humeur agréable. Quand je me la représente telle que je la conçois d'après ses écrits, ses lettres, sa vie, ses amitiés, à moitié dans la solitude, à moitié dans le monde, sans fortune et très en crédit, une ancienne jolie femme à demi retirée dans un couvent et devenue une puissance littéraire, je crois voir, de nos jours, Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois.

VICTOR COUSIN.

LE

CHEVALIER SARTI

HISTOIRE MUSICALE

PREMIÈRE PARTIE.

BEATA.

C'est en Allemagne que je rencontrai pour la première fois un homme dont la physionomie intéressante excita fortement mon attention. A deux reprises, j'ai parlé ici du chevalier Sarti (1) : c'est sa destinée tout entière que, fidèle à une ancienne promesse, je voudrais raconter aujourd'hui. En retraçant cette histoire, je pourrai d'ailleurs suivre l'art musical contemporain à travers les principales évolutions qui ont marqué son développement, et auxquelles, par un singulier hasard, l'existence du chevalier s'est trouvée mêlée.

Dès notre première rencontre, je me sentis attiré vers Lorenzo Sarti par sa qualité de Vénitien et de grand connaisseur en musique; plus tard, je fus séduit par l'originalité de son caractère et les tendances de son esprit. Élevé au sein du catholicisme et nourri de la morale évangélique, le chevalier n'en subit pas moins l'influence de la philosophie du XVIIIe siècle, dont il combina les doctrines avec un fonds de christianisme qui a toujours persisté en lui. Il admirait

(1) Voyez l'étude sur *Don Juan,* livraison du 15 mars 1849, et *une Sonate de Beethoven,* livraison du 1er octobre 1850.

le spectacle de la société moderne, où il voyait le triomphe de la volonté humaine, tout en regrettant celle qui a disparu et qui avait emporté ses plus chères espérances. Homme très éclairé et capable de parcourir avec succès bien des carrières, il n'a jamais voulu se laisser absorber par aucune occupation exclusive qui aurait pu empêcher sa belle intelligence de *voir passer le monde,* comme il disait volontiers, et d'en étudier la marche providentielle. Il avait surtout un dédain suprême pour tout ce qui touchait de près ou de loin à la condition de l'homme de lettres. Vivre du trafic de sa pensée, capter les suffrages de la foule par des tours de bel esprit, lui paraissait être le dernier degré d'abaissement où peut descendre un homme qui a le sentiment de sa dignité.

Deux femmes, Beata et Frédérique, se partagent à peu près la vie du chevalier Sarti. L'une, fille de patriciens, s'élève dans ses souvenirs comme une image radieuse de la poésie de la jeunesse et d'un monde enchanté dont elle était l'ornement; l'autre, d'une origine moins noble et aussi d'un type moins pur, présente dans son caractère les dissonances douloureuses de la société contemporaine. Beata et Frédérique, qui diffèrent entre elles par un si grand nombre de contrastes, se ressemblent pourtant assez pour que le chevalier ait pu trouver dans la dernière affection qui a rempli son cœur la *dolce rimembranza* d'un idéal adoré. On va juger d'ailleurs de ce qu'a été ce double amour; on va suivre dans notre récit, écho fidèle des confidences du chevalier, cette destinée qui n'a été pour ainsi dire, dans ses loisirs féconds, dans ses alternatives de calme et d'activité morale, qu'un long effort pour résoudre l'éternel problème du beau et du bien.

I.

Dans une province de l'ancienne république de Venise vivait vers la fin du siècle dernier un prêtre de cinquante ans, qui, par l'austérité de ses mœurs et l'abondance de ses aumônes, s'était acquis la réputation d'un saint. Fils d'un grand seigneur, on disait que, pour expier une passion qui contrariait les vues ambitieuses de son père, il avait passé quinze ans dans une prison d'état. Il n'en était sorti qu'à la mort de la femme qui avait été la cause innocente de ses malheurs. Il embrassa alors la carrière ecclésiastique; mais, fatigué par les chagrins et les privations d'une longue captivité, il lui avait été impossible d'accepter un rôle actif dans la milice de l'église. Il vivait avec un frère qui par sa sollicitude cherchait à cicatriser les profondes blessures de la tyrannie paternelle. On disait dans le peuple des environs que ce prêtre ne se nourrissait que de cendres et de

prières. Il était grand, d'une maigreur effrayante. Un visage jaune, des yeux éteints, la tête constamment penchée sur sa poitrine, tout accusait en lui les ravages d'une grande douleur. Jamais on ne l'avait vu sourire, jamais il ne cherchait à égayer le fond de ses tristes pensées. Toujours taciturne, il ne répondait que par des monosyllabes et s'enveloppait dans sa douleur. Sa charité, sa douceur, ses souffrances, le mystère de son amour, avaient inspiré à tout le monde une tendre pitié. Sévère pour lui-même, il était plein d'indulgence pour les autres, surtout quand il s'agissait des faiblesses du cœur. On allait le consulter comme un oracle, on implorait sa bénédiction. Tous les jours de l'année, quelque temps qu'il fît, il passait par le village de La Rosâ pour se rendre dans une petite ville voisine où était enterrée celle que le nombre des années et les consolations de la religion n'avaient pu lui faire oublier. Là, se prosternant sur la pierre de sa tombe, qu'il couvrait de fleurs et de larmes, il passait des heures entières dans une profonde méditation; puis il s'en revenait silencieux et triste, les yeux tout rouges et le visage défait. Lorsque les enfans de La Rosâ l'apercevaient de loin, ils s'écriaient : *Ecco il santo, il santo,* voici le saint! et ils couraient au-devant de lui, touchant du bout des doigts les plis de sa soutane et faisant ensuite le signe de la croix.

Parmi les enfans qui accouraient ainsi au-devant de l'abbé, il y en avait un surtout qui était toujours le premier à guetter son passage. Il s'agenouillait sur la route, et, les mains jointes sur sa poitrine, il lui disait avec une grâce charmante : *Santo padre,* bénissez-moi! Ce joli enfant avait fait impression sur le pauvre abbé, c'était comme un rayon de soleil qui avait pénétré dans son âme. Un jour que Lorenzo, c'était le nom de l'enfant, demandait à l'abbé sa bénédiction ordinaire, il lui offrit quelques fleurs en disant : Tenez, *santo padre,* ajoutez-les aux vôtres. Vivement ému, le pauvre abbé fondit en larmes, prit l'enfant dans ses bras, le couvrit de baisers, et le remit à sa mère sans proférer une parole. Depuis ce jour, il souriait en passant aux doux regards de Lorenzo, et s'arrêtait pour le caresser. Tout le monde fut émerveillé de cet incident, toutes les mères enviaient le bonheur de Catarina Sarti.

Catarina était la veuve de l'un de ces petits nobles vénitiens à qui les grands seigneurs du livre d'or abandonnaient volontiers les fonctions subalternes de l'état. Son mari était mort consul de la république dans un port de l'Orient et l'avait laissée avec un enfant et sans fortune. Catarina, encore jeune, était une très jolie personne, d'une rare distinction de manières et de sentimens. Elle vivait d'une petite pension que lui faisait un riche sénateur dont son mari avait été le client. Son enfant, Lorenzo, était à la fois le charme et la

grande préoccupation de sa vie. Une jolie tête blonde, de beaux yeux noirs, un visage qui s'épanouissait avec bonheur, et une peau d'un tissu si délicat que la moindre émotion la colorait d'un vif incarnat, telles étaient les qualités extérieures du jeune Lorenzo.

La vivacité de son esprit qui se prenait à toutes choses, la sagacité de ses reparties et la gentillesse de ses manières faisaient du fils de Catarina un enfant vraiment intéressant. Aussi, lorsqu'il jouait devant sa porte, ses longs cheveux blonds flottant sur les épaules, on s'arrêtait pour le voir, et les jeunes filles le prenaient dans leurs bras, le caressaient comme un *bambino*. Catarina était idolâtre de son enfant; un regard, un baiser de Lorenzo la consolaient de toutes ses peines. Rien ne lui coûtait, aucun sacrifice ne lui paraissait impossible quand il s'agissait de ce fils bien-aimé. Elle aurait voulu lui alléger le poids de la vie et le couvrir de son amour comme d'une tunique sacrée qui le préservât des outrages de l'homme et de la nature. Qu'elle était heureuse lorsque, vers le soir, elle s'asseyait à la porte de sa jolie petite maison, sous l'ombrage frais d'une vigne généreuse et d'un grand figuier tout chargé de fruits délicieux! Les derniers rayons du soleil venant expirer sur les feuilles de la treille infiltraient dans ce réduit paisible une lumière douce et mélancolique. Un pauvre chardonneret aveugle chantait tristement dans sa cage et semblait regretter la clarté du jour qu'il ne devait plus revoir. Catarina, tenant Lorenzo sur ses genoux, pressant entre ses mains sa tête charmante, lui disait de ces jolis riens, de ces ravissantes niaiseries de la tendresse maternelle dans le dialecte le plus mélodieux qu'il y ait au monde, le dialecte vénitien. — *Tesoro mio,* lui disait-elle, m'aimes-tu bien? J'ai rêvé que tu voulais me fuir, est-ce bien vrai, *viscere mie?*—Et, prenant au sérieux son propre badinage, elle fixait sur lui des regards attendris et pleins d'inquiétude. Le plus souvent ces mots sans suite étaient ajustés sur une cantilène suave très répandue parmi les habitans de La Rosà. Pieuse et dévote comme une Italienne, Catarina mettait un soin extrême à remplir le cœur de son enfant de principes consolateurs. Dans l'effusion naïve de son âme, elle ne cessait de lui répéter : — *Lorenzo mio,* il faut être obéissant et laborieux, parce qu'ainsi l'ordonne celui qui est mort pour nous. Oh! c'est qu'il aime bien les petits enfans, notre Seigneur Jésus-Christ! Et quand ils sont sages et qu'ils disent bien leurs prières, il les reçoit en paradis? — Qu'est-ce qu'on voit en paradis, ma mère? demandait Lorenzo — On y voit des anges et on y mange du pain d'or qui est plus doux que le miel, et si tu veux y aller aussi, il faut t'agenouiller soir et matin devant la *madonna* et la prier de te prendre sous sa divine protection.

Au nombre des qualités aimables qui distinguaient le jeune Lo-

renzo, nous aurions tort d'oublier une très jolie voix de soprano et une mémoire heureuse qui retenait facilement les mélodies les plus fugitives. Sa mère, qui avait quelques notions de musique, avait préparé son instinct en lui chantant de ces jolies barcarolles vénitiennes dont elle était abondamment pourvue. Souvent la voix de la mère et celle du fils s'attiraient et se mêlaient ensemble comme deux rayons de lumière d'intensité différente. Ces petits concerts de famille où dominaient les intervalles caressans de *tierce* et de *sixte* avaient établi la réputation de Lorenzo dans le village de La Rosâ. Il n'y avait point de fête à laquelle il ne fût invité, il n'y avait point de cérémonie où Lorenzo ne fît entendre sa jolie voix.

Parmi les petits camarades qu'il fréquentait, il y en avait un qu'il affectionnait plus particulièrement que les autres. Il s'appelait Zopo et appartenait à une famille honorable qui demeurait juste en face de la maison de Catarina. Toujours ensemble, ces deux enfans échappaient souvent à la surveillance maternelle, et ils couraient au loin dans les champs, se roulant dans les prés et furetant les buissons pour y dénicher des oiseaux. Lorsque la faim les prenait, ils grimpaient sur un mûrier et se rassasiaient de ses fruits savoureux, puis ils descendaient et venaient s'endormir sous son ombrage hospitalier. Les heures s'envolaient ainsi rapides, emportant avec elles cette béatitude des premiers jours de la vie qu'on ne retrouve plus. Très souvent aussi Lorenzo et son jeune ami, prenant chacun deux morceaux de bois en guise de violon, allaient marmottant de maison en maison une espèce de *canzonetta* populaire qui se terminait par ces paroles : *Ahi! che partenza amara* (hélas! quel départ douloureux)! Les jeunes filles accueillaient Lorenzo avec une prédilection marquée et lui faisaient chanter tout seul le refrain connu. — Bravo, lui disaient-elles en le couvrant de baisers, bravo, *anima mia,* tu chantes comme un ange *del paradiso.*

Un jour de Pâques de je ne sais plus quelle année, il faisait un temps admirable. Le souffle du printemps épanouissait de sa chaude haleine le bourgeon des plantes et le cœur des jeunes filles. Toute la population de La Rosâ était sur pied, joyeuse, éclatante de mille couleurs. Les femmes avaient leurs cheveux noirs roulés en tresses pressées, sur lesquelles brillaient quelques épingles d'or qui en affermissaient l'élégant édifice. Une petite quenouille d'argent faisait saillie du côté gauche de la tête, et son léger fuseau, attaché par une chaînette du même métal, se balançait avec grâce. Un bel œillet de couleur pourpre, la fleur favorite des Vénitiennes, ornait le côté opposé de la tresse et penchait galamment sur l'oreille droite. Un corsage bleu étreignait la taille et montait en s'évasant pour cacher dans ses replis moelleux de charmans trésors. Les plus riches avaient le

cou enlacé d'une chaîne d'or à petits anneaux au bout de laquelle pendait une croix. Un bas très blanc, parsemé de petites fleurs idéales, un soulier de soie rose à grands talons, un *zenzale* ou voile gracieusement fixé sur le haut de la tête, complétaient le costume très coquet de ces *villanelle*. Les hommes portaient un habit à grandes basques, un gilet de drap rouge, des culottes de velours bleu, de gros souliers à boucles d'argent, une belle ceinture de soie cramoisie nouée au flanc gauche et cachant le manche d'un stylet. Le tout était surmonté d'un chapeau à larges bords retroussés. Sous le chapeau posé crânement sur l'oreille, on voyait un bonnet de soie à raies rouges et blanches dont la houppe descendait jusqu'à la poitrine. Tout ce monde était sur la place du village, emplissant l'air d'éclats de rire et attendant l'heure de la messe. La fête devait être magnifique. On avait fait venir l'organiste de Bassano, et Lorenzo devait chanter un petit motet que lui avait enseigné le curé de La Rosâ, assez bon connaisseur en musique. Une vingtaine de jeunes filles choisies parmi les plus habiles avaient appris un cantique à l'unisson qui devait aussi faire partie de la cérémonie.

Tout à coup la cloche sonne, la foule s'ébranle et se dirige vers l'église, dont le campanile élégant pointait au loin dans l'horizon. L'église était aussi revêtue de ses plus beaux ornemens. Chaque saint était paré de ses habits de fête qu'il tenait de la pieuse libéralité de ses adorateurs. Les mystères du sacrifice divin s'accomplirent avec un ordre parfait, et après quelques simples accords qui répandirent dans l'église une sonorité vague, après que les jeunes filles eurent murmuré leur cantique de grâce, dont l'expression était aussi chaste que le fond de leur cœur, Lorenzo chanta d'une voix limpide ces mots consolateurs : *O salutaris hostia!* et tout le monde fut ravi du sentiment naïf et touchant dont il semblait pénétré. Catarina fut bien heureuse du succès de son enfant. Le reste de la journée se passa en jeux divers, à rouler des œufs dorés sur une pente de terre glaise, à danser sur une pelouse fleurie, à se parler tout bas au coin d'une haie parfumée, à se presser la main à la clarté discrète de la lune. — O printemps de la vie, aspirations douces et charmantes de la religion et du premier amour, pourquoi vous envolez-vous si vite?

Parmi les notables habitans du village de La Rosâ, où s'écoulait l'enfance de Lorenzo, il y avait un certain Giacomo Landi, qui jouait un rôle assez important. Il était barbier de son état, et joignait à cette profession utile un goût très vif pour la musique, dont il ne connaissait pas une note. C'était un homme trapu, au visage rubicond, sur lequel s'épanouissait un nez énorme dont les racines se dilataient chaque jour à cause de la grande quantité de tabac qu'on lui faisait absorber. De grosses lèvres qui ne pouvaient se joindre, une

demi-douzaine de dents plantées au hasard, comme des quilles sur un terrain raboteux, et quelques rares cheveux gris qui grimpaient péniblement autour de la tête, formaient une physionomie des plus singulières. Ce corps, que la nature avait traité un peu sans façon, était animé d'un esprit à la fois jovial et sentencieux dont le mélange était assez piquant.

Giacomo Landi avait passé une partie de sa jeunesse près du curé de Cittadella en qualité d'enfant de chœur, et bien qu'il n'eût jamais su lire très couramment, sa mémoire n'en était pas moins remplie de toute sorte d'élémens, de vers, de cantiques, de chansons, de légendes mystérieuses, et surtout d'un grand nombre de fragmens des sermons du curé de Cittadella. Il paraît que ce bon curé avait l'habitude de citer souvent dans ses homélies les épîtres de saint Pierre et de saint Paul, car le nom de ces deux apôtres était resté aussi grand dans la mémoire de Giacomo qu'ils le sont dans l'histoire du christianisme. Il n'y avait rien de plus curieux que de voir Giacomo, entouré d'un groupe de paysans dont il était l'oracle, pérorant d'un ton plein d'importance sur quelques rares nouvelles politiques qu'il plaisait au gouvernement de la république de Venise de laisser pénétrer dans les provinces soumises à sa domination. Une grande poignée de tabac sur le haut du pouce, les yeux écarquillés et les sourcils froncés, Giacomo, d'une voix solennelle, terminait toutes ses harangues par cette phrase invariable : *Ecco cosa dicevano san Pietro e san Paolo;* — « voici ce que disaient saint Pierre et saint Paul. » C'était le plus souvent au cabaret que Giacomo aimait à étaler les bribes de son érudition sacrée. Là, attablé devant un *fiasco* de bon vin de Bassano, excité par le choc des verres et les applaudissemens de ses nombreux admirateurs, sa verve éclatait comme un feu d'artifice aux gerbes les plus bizarres.

Nous avons dit que Giacomo avait un goût prononcé pour la musique, dont il ignorait jusqu'aux plus simples élémens; mais son oreille était si juste, sa mémoire si heureuse et si bien fournie de refrains, de *canzonnette* et de noëls de toute espèce et de toutes les époques, qu'il semblait improviser tout ce qu'il chantait de sa voix de basse peu étendue, mais sonore et assez agréable. Aussi Giacomo était-il l'organisateur de toutes les fêtes, la joie des enfans et des jeunes filles, dont il excitait la gaieté par des propos galans et des contes malicieux qu'il inventait à leur intention, en mêlant à ces fictions de sa fantaisie, quel qu'en fût le caractère, son invariable citation : *Ecco cosa dicevano san Pietro e san Paolo.* Aux longues veillées d'hiver, Giacomo visitait les étables des cultivateurs aisés, où il était attendu et accueilli avec empressement. Dans ces réunions paisibles, qui avaient pour but apparent quelques travaux de ménage, et qui

étaient pour la jeunesse un prétexte à des loisirs plus charmans, Giacomo trouvait toujours un auditoire empressé d'entendre ses sermons et ses improvisations burlesques, où l'histoire sacrée et profane, la légende et le conte quelquefois libertin se mêlaient dans un désordre pittoresque qui n'était pas, je vous l'assure, un effet de l'art. Lorsqu'il arrivait à l'une de ces veillées, c'était à qui s'emparerait de lui pour savoir les nouvelles du jour ou pour se faire dire la bonne aventure, car Giacomo, comme les bardes primitifs, réunissait tous les dons de la sapience et du gai savoir. Le plus souvent il apportait avec lui une vieille guitare fêlée dont il s'accompagnait par des fragmens d'accords empruntés à la *tonique* ou à la *dominante*, ces deux pivots de l'harmonie antédiluvienne. Giacomo affectionnait beaucoup le jeune Lorenzo, qu'il amusait par ses chansons et ses contes à dormir debout.

Un soir que Giacomo s'était rendu à la veillée chez son compère Battista Groffolo, un des plus riches fermiers de La Rosâ, il y trouva très joyeuse compagnie. Dans une vaste et belle écurie très proprement tenue, où ruminaient une douzaine de grands bœufs étendus sur une litière fraîche et odorante, il y avait un grand nombre de jeunes gens des deux sexes diversement occupés. Des lampes en fer à la forme antique, suspendues à une corde au milieu de l'étable, éclairaient à peine d'une lumière jaunâtre les groupes les plus rapprochés, et projetaient sur tout le reste une ombre vacillante propice aux doux mystères. Les femmes filaient, cousaient, tricotaient; les hommes écossaient des pois ou dévidaient de la laine, occupations légères qui laissaient à l'esprit une liberté suffisante. C'était le moment favorable pour les longues histoires, les vieux contes et les tendres déclarations. Dans un coin de l'étable, plusieurs jeunes filles s'étaient groupées autour de l'une de ces lampes dont nous venons de parler : elles travaillaient, riaient, chuchotaient, échangeant de doux regards et d'agaçantes paroles avec quelques jeunes *contadini* délurés qui se tenaient près d'elles. La plus éveillée de ces jeunes filles, celle qui paraissait dominer les autres par son esprit et sa gaieté bruyante, était Zina, la fille de Battista Groffolo, le maître de la maison. Elle tenait sur ses genoux Lorenzo, qu'elle caressait et faisait babiller comme un sansonnet. A l'apparition de Giacomo au milieu de tout ce monde si bien disposé à la distraction, il se fit un grand *brouhaha*.

— *Sapientissimo dottore*, lui dit aussitôt Zina d'un air moqueur, que nous apprendrez-vous de nouveau aujourd'hui? Quels sont les mariages et les fêtes qui se préparent, et comment se portent les habitans de Cadolce, où vous allez si souvent prêcher à l'*osteria della Luna?*

— Vous êtes la plus malicieuse jeune fille de La Rosâ, lui répliqua

Giacomo avec bonhomie, et, pour vous punir de l'indiscrétion de votre langue, qui s'exerce si souvent à mes dépens, je ne vous dirai pas un secret qui vous concerne et qui m'a été confié par un beau jeune homme de Bassano.

— Ah! vous voulez détourner la conversation en excitant ma curiosité féminine, répondit Zina un peu intriguée; mais vous n'y parviendrez pas, *dottor mio*. Tenez, je vous offre la paix, si vous voulez nous chanter une belle *canzonetta* bien longue, et que nous puissions retenir pour vous faire honneur.

— Non, non, répliquèrent les autres jeunes filles, contez-nous plutôt une belle histoire d'amour, une histoire qui ne se trouve pas dans les épîtres de saint Pierre et de saint Paul.

A ces mots, Giacomo éprouva une joie secrète qu'il ne sut pas contenir. Il était ravi qu'on lui offrît l'occasion de faire briller sa faconde et de tirer de sa mémoire un de ces vieux contes qui s'y trouvaient enfouis depuis son enfance. — Que vous raconterai-je? dit-il d'un air important. Je voudrais trouver un sujet qui fût digne des beaux yeux qui me regardent.

— Pas mal commencé, répondit Zina en riant.

— Ma foi, je vais vous dire une vieille histoire que je tiens du vénérable curé de Cittadella, et qui remonte à je ne sais plus quelle génération. Je désire qu'elle vous intéresse; ce sera une preuve en faveur de mon goût.

— De mieux en mieux, repartit encore l'intarissable Zina; nous vous écoutons toutes, *le orecchie spalancate*.

Après avoir aspiré une large prise de tabac, Giacomo commença ainsi d'une voix sonore : — Il y avait autrefois un roi...

— Et une reine, sans doute, dit tout bas Zina en se pinçant les lèvres.

— C'est possible, mais l'histoire ne le dit pas. Je le répète, il y avait un roi qui, chassé de sa patrie par un peuple ennemi, vint aborder les côtes de la mer Adriatique. Heureux d'avoir échappé à l'inconstance de la fortune et à celle des flots, ce roi s'avança dans les terres de la Vénétie, et vint fonder une ville qui existe encore et que vous connaissez tous, Padoue. Ce prince s'appelait Antoine, et comme c'était un prince pieux et reconnaissant, il fit bâtir une église magnifique en l'honneur de son patron. C'est depuis lors que *il Santo* de Padoue est vénéré dans toute l'Italie.

A quelque distance de la ville, dans les fermes du roi, il y avait un jeune pâtre d'une figure intéressante, plein de grâce et de modestie. Il était chargé de conduire un nombreux troupeau de chèvres, et il passait sa vie au milieu des forêts sombres et des vastes prairies. Lorsque la solitude pesait trop à son cœur, il détachait une

branche de bouleau, s'en faisait un chalumeau qui répandait sa tristesse en sons plaintifs et doux que la brise emportait au loin et que l'écho répétait. Très souvent aussi il cherchait à soulager son âme agitée par de vagues désirs en implorant la protection de saint Antoine. Quel était donc son mal, et de quoi se plaignait-il?

Un jour le jeune pâtre vit au penchant d'une colline, à l'ombre d'un bois d'oliviers, une jeune femme qui paraissait écouter avec intérêt la mélodie suave que murmurait son chalumeau : c'était Nisbé, la fille unique du roi. Elle fuyait le bruit de la ville, et venait respirer l'air des champs en marchant au hasard le long d'un ruisseau dont les eaux limpides reflétaient son image. Frappée des sons mélodieux qui se faisaient entendre, Nisbé s'arrête, prête l'oreille, et cherche à découvrir la cause du plaisir qui la charme. Elle voit le jeune pâtre, remarque sa beauté, et s'étonne de rencontrer tant de distinction dans un homme d'une condition aussi obscure. Nisbé s'assied au bord du ruisseau, fixe ses beaux yeux sur l'objet qui la captive et s'abandonne au cours de ses pensées. Elle revient le lendemain, puis le jour suivant, et puis tous les jours, entraînée qu'elle était par une force fatale. Enfin Nisbé s'approche de Silvio (c'était le nom du jeune pâtre), le questionne sur sa famille, s'intéresse à ses travaux, à ses espérances, et lui promet la protection de son père. — Vous le savez mieux que moi, *care mie*, ajouta Giacomo d'un air qui voulait être malicieux, l'amour est un grand maître qui mène loin ceux qui fréquentent son école. Silvio et Nisbé n'ignorèrent pas longtemps le sentiment qu'ils avaient conçu l'un pour l'autre; de doux regards les eurent bientôt initiés au mystère de leurs cœurs. On a vu des rois épouser des bergères, dit un vieux proverbe; mais j'ignore s'il y a jamais eu des princesses qui aient épousé des bergers : saint Pierre et saint Paul se taisent complétement sur ce sujet. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que le père de Nisbé ne voulait pas de Silvio pour son gendre; il reprocha à sa fille la bassesse de son inclination, et lui défendit de sortir de la ville en lui annonçant que, sous peu de jours, elle deviendrait la femme d'un prince son ami.

Or, il faut que vous sachiez que Nisbé était née bien loin, bien loin d'ici, presque au bout du monde, tout près de la demeure du soleil, dans un pays où règne un éternel printemps, où coulent incessamment des ruisseaux de miel, où les figues mûrissent en un jour, où les oiseaux au plumage d'or chantent des hymnes ravissans, où la vie s'écoule comme un fleuve docile, et où chaque heure apporte une félicité nouvelle. Dans cette terre de béatitude qui touche au paradis, les dieux communiquent souvent avec les hommes pour se reposer du poids de leur immortalité. Une déesse de l'Olympe avait conçu une passion ardente pour le roi qui est le sujet de cette histoire, et

la charmante Nisbé était le fruit de cette union mystérieuse. Sa mère lui avait légué le don funeste de ne jamais mourir, et peut-être aussi un cœur sensible et trop disposé à se laisser toucher par un homme que la destinée avait placé si loin d'elle. En recevant l'ordre de son père de ne plus voir Silvio, Nisbé en fut tout attristée. Un voile sombre s'étendit sur sa vie, jusque-là si douce et si sereine. Dans l'excès de sa douleur, Nisbé suppliait sa mère d'arrêter le nombre de ses jours. — Bienheureuses les femmes, disait-elle, que la mort vient arracher aux peines de leur cœur; car, sans amour, l'immortalité est le plus cruel des supplices. O ma mère, tranche le fil de ma vie, transforme-moi en une fleur des champs, en un arbre de la forêt, ou bien fais de moi et de Silvio deux oiseaux du ciel, pour que nous puissions nous aimer en liberté.

Soulagée par cette prière, Nisbé s'endormit. La déesse, touchée du sort de sa fille, lui envoya des rêves consolateurs qui lui firent espérer une délivrance prochaine. Le lendemain Nisbé, se trouvant moins rigoureusement surveillée, quitta furtivement le palais de son père et courut auprès de Silvio. Leur joie à tous deux fut extrême. Assis l'un près de l'autre, ils se comblaient des plus chastes caresses de l'amour, lorsqu'ils aperçurent des gardes du roi qui venaient à eux: — Idole de mon âme! s'écria tout à coup Nisbé, tu le vois, il faut nous quitter. Les hommes sont jaloux de notre bonheur, et il n'y en a plus pour nous sur cette terre; mais, console-toi, une voix secrète me dit que nous nous reverrons ailleurs... — Et Silvio vit alors s'échapper de ses bras palpitans une blanche colombe qui s'envola vers les cieux. Il resta immobile d'étonnement et de frayeur. Les mains levées comme pour saisir l'objet adoré, sa langue ne put proférer une parole. L'histoire ajoute que les dieux, touchés de la douleur de ce jeune mortel, changèrent Nisbé en une étoile charmante, la plus belle de la voûte céleste, celle qui se lève avant l'aurore, qui se couche la dernière pour servir de flambeau aux amans heureux, et qu'on appelle depuis lors *l'étoile du berger*.

La légende qu'on vient de lire, et que Giacomo avait racontée dans toute la naïveté de son âme, était très répandue dans les provinces de la république de Venise. C'est un commentaire de ces vers bien connus du premier livre de l'Énéide :

> Antenor potuit mediis elapsus Achivis
> Illyricos penetrare sinus.....

dans lesquels le poète latin raconte l'histoire d'Anténor, qui pénétra heureusement dans le golfe d'Illyrie, s'avança jusqu'au fond du royaume des Liburniens, où il fonda la ville de Padoue, qui devint le refuge des Troyens fugitifs. Ce conte, où se mêlent et s'entrecroi-

sent les ressouvenirs de l'antiquité avec l'histoire moderne, et dans lequel la poésie de la nature comme la comprenaient les Grecs se confond avec les pieuses légendes du christianisme, est un trait caractéristique de la double civilisation dont l'Italie a été le théâtre. A vrai dire, le paganisme n'y a jamais été complétement vaincu, et Dante, en choisissant Virgile pour le guider à travers les cercles mystérieux de la cité catholique, a exprimé d'une manière saisissante et profonde ce double caractère toujours persistant de la civilisation italienne.

Parmi les fêtes populaires des provinces de la Vénétie où l'on retrouvait encore les traces de cette civilisation complexe, la fête de l'Épiphanie était une des plus pittoresques. La veille au soir du saint jour de Noël, la principale auberge de La Rosâ était éclairée d'une manière tout à fait inusitée. Une partie de la population s'y trouvait réunie dans l'attente d'un grand événement. Au milieu de la cuisine, assez spacieuse, on avait dressé une estrade sur laquelle était placé un fauteuil recouvert d'un vieux tapis qui simulait la pompe d'un trône royal. Une étagère qui montait jusqu'au plafond était chargée de vaisselle et de vases reluisans qui reflétaient la flamme joyeuse d'un foyer devant lequel tournaient, comme des âmes en peine, une demi-douzaine de belles oies onctueuses et appétissantes. Une longue table couverte d'une nappe blanche, de brocs remplis de vin et de tous les autres objets nécessaires, indiquait les préparatifs d'un festin qui devait bientôt avoir lieu. Au coup de dix heures, Battista Groffolo, le riche fermier dont nous avons parlé plus haut, fit son entrée dans la salle de l'auberge affublé d'un manteau rouge, la tête ornée d'une espèce de couronne dentelée en papier doré, qui le faisaient ressembler à l'une de ces vieilles figures de rois bibliques qui servent d'enseigne aux hôtelleries rustiques dans presque toute l'Europe. Battista Groffolo monta sur l'estrade, s'assit avec gravité, et, à un signe qu'il fit de la main, tous les assistans s'inclinèrent avec respect. Après quelques instans de silence, on entendit frapper à la porte de l'*osteria*, et l'on vit apparaître trois figures étranges, un vieillard, une jeune fille et un enfant, habillés comme des magiciens de théâtre : c'étaient Giacomo, Zina, la fille de Battista Groffolo, et Lorenzo, qui représentaient les trois mages de l'Évangile, avec le caractère distinctif que la tradition accorde à chacun de ces personnages vénérables. Giacomo avait pris avec lui sa vieille guitare, et tous trois portaient, suspendu au cou par un large ruban de soie rouge, un petit coffret qui contenait l'offrande consacrée par la légende.

Les trois mages s'approchèrent du trône du roi, et Giacomo demanda d'une voix respectueuse : « Où donc est le roi des Juifs qui vient de naître? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous venons pour

l'adorer. » A ces paroles, un grand murmure s'éleva du milieu de la foule. Hérode et sa cour parurent consternés. Cependant on fit asseoir les trois mages, on leur rendit les devoirs de l'hospitalité, on leur lava les pieds, et puis on les invita à prendre des forces pour la continuation de leur saint pèlerinage. Le roi Hérode, les trois mages et les principaux dignitaires de la cour prirent place à la table du festin. Giacomo, animé par de copieuses rasades, oubliant le rôle dont il était investi, voulut haranguer l'assemblée au nom de saint Pierre et de saint Paul, et déjà il avait lancé sa fameuse citation : *Ecco cosa dicevano...*, lorsqu'on lui fit observer qu'en sa qualité de mage, il lui était impossible d'invoquer les deux grands apôtres dont les épîtres sont postérieures à la mort de Jésus-Christ. Sans être parfaitement convaincu de la justesse de cette observation, Giacomo consentit à suspendre son discours. Après ce petit épisode, on se leva de table; le roi Hérode remonta sur son trône, et il dit aux mages qui l'écoutaient : « Allez, informez-vous de l'enfant, et, lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer. »

Les mages s'inclinèrent avec respect et sortirent de la salle. Ils trouvèrent le village illuminé. Les fenêtres des principales maisons étaient garnies de flambeaux et de jeunes filles déguisées sous les costumes les plus bizarres et les plus divers, qui criaient aux voyageurs : « Ohé! ohé! voici le roi des Juifs que vous cherchez! » et, avec ces cris insultans, elles jetaient à la tête des voyageurs une sorte de mannequin en paille qui simulait un enfant au maillot. Les mages traversèrent toute cette foule de mécréans dans un profond silence, paraissant insensibles aux injures dont ils étaient l'objet. Ils arrivèrent ainsi en pleine campagne suivis d'une cohue d'enfans et de femmes et précédés de loin par un char à deux roues et de forme antique qui était traîné par des bœufs. Sur ce char, qui ressemblait assez à celui que montaient jadis les triomphateurs romains, il y avait quatre jeunes gens tenant chacun à la main une longue torche de résine dont la flamme pétillante s'élançait dans les airs. Les ombres que projetait cette lumière épaisse enveloppaient le char et dérobaient entièrement aux yeux de la foule les détails de cette naïve mise en scène, par laquelle on voulait représenter la mobilité de l'étoile prophétique.

C'était par une nuit d'une sérénité admirable que s'accomplissait cette pieuse et touchante cérémonie. Le firmament était radieux, les étoiles scintillaient d'une manière extraordinaire, l'air était doux, l'obscurité et le silence régnaient dans la nature. On n'entendait de temps en temps que les bêlemens des moutons enfermés dans les fermes du voisinage, que le cri plaintif de quelque oiseau mal abrité, que les sons expirans d'une voix lointaine. Une douce et vague tris-

tesse remplissait les cœurs, lorsque, Giacomo frappant quelques accords sur sa vieille guitare, les trois mages se mirent à chanter une naïve complainte, en continuant leur chemin. Cette complainte était un fragment d'une litanie de Lotti, célèbre compositeur vénitien du commencement du XVIII[e] siècle, et dont la mélodie suave s'était égarée dans les contrées riantes des bords de la Brenta, où elle avait été apportée sans doute par quelque noble dame, et y avait germé, comme ces grains de semence que laissent tomber les oiseaux voyageurs, messagers dociles d'une volonté mystérieuse. La mélodie de Lotti, arrangée à deux parties par une main inconnue, était très populaire dans les provinces de terre-ferme, où elle passait pour un de ces chants naïfs qui semblent s'exhaler de la terre féconde comme les parfums de l'aubépine en fleurs. Giacomo était chargé de rendre la partie de basse, tandis que Zina et Lorenzo chantaient à l'unisson la partie de soprano. Voici quelles étaient les paroles de ce charmant noël :

« Étoile mystérieuse, dont nous suivons depuis si longtemps les traces mobiles et toujours nouvelles, conduis-nous enfin vers le berceau de l'enfant qui a été promis au monde pour la félicité des hommes. Avertis par ta clarté propice, nous venons des extrémités de l'Orient pour adorer le Christ annoncé par les prophètes, et nous lui apportons de l'or, de l'encens et de la myrrhe, ce que renferme de plus précieux le pays de nos pères. Courbés sous le fardeau des ans, nous venons à toi, enfant miraculeux, pour que tu dissipes les ténèbres qui nous enveloppent de toutes parts, pour que tu arraches de nos cœurs flétris ce doute funeste, que nous a légué le génie du mal. Sois mille fois béni, ô roi d'Israël. Que ta lumière s'élève sur l'abîme de nos misères, que ta parole sainte purge nos âmes souillées et qu'elle nous réconcilie avec le Dieu créateur! O Christ rédempteur, que ton nom soit béni à jamais! »

La voix mordante de Giacomo, celles plus agréables de Zina et de Lorenzo, harmonieusement groupées ensemble, s'exhalaient ainsi en doux accords, pendant que le cortége continuait sa marche et que les mages entraient dans chaque maison un peu importante qu'ils trouvaient sur leur chemin. Ils y étaient reçus avec une pieuse cordialité, et ils allaient se prosterner, dans un coin de l'étable, aux pieds de l'enfant Jésus couché dans la crèche et entouré de la sainte famille.

Après ces diverses stations, les mages reprirent le cours de leur pèlerinage, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant la grille d'un château, où ils furent introduits par un domestique en livrée. On les conduisit dans un grand salon, rempli de seigneurs et de nobles dames. Giacomo salua humblement la compagnie, et, après avoir frappé sur sa vieille guitare les deux seuls accords qui lui fussent familiers, tous les trois recommencèrent à chanter le noël dont nous avons traduit les paroles. La noble compagnie parut satisfaite de

l'effet de l'ensemble, mais on remarqua surtout la voix fraîche de Lorenzo, dont la grâce enfantine avait déjà attiré les regards. Une jeune demoiselle, qui paraissait parler avec autorité, fit approcher Lorenzo, et lui demanda avec douceur : — Avez-vous des frères et des sœurs, mon bel enfant?

— *No, signora*, répondit-il en rougissant un peu, je suis le seul enfant de ma mère.

— Aimez-vous bien votre mère?

— Autant que j'aime le bon Dieu, dit-il sans la moindre hésitation.

— Voilà une réponse qui annonce un cœur aussi pur que votre front. — Et un murmure d'approbation générale accompagna cet éloge.

La *gentildonna*, attirant alors Lorenzo plus près du canapé où elle était assise, lui dit avec un doux sourire : — Sans doute vous ne voudriez pas la quitter, cette mère que vous aimez tant?

— Si c'était pour son bonheur ! répondit avec empressement Zina, qui avait compris toute la portée de cette question.

— Par exemple, répliqua la noble demoiselle en jetant les yeux sur un vieillard silencieux qui était assis, en face d'elle, de l'autre côté du foyer, vous plairiez-vous avec nous, mon bel enfant?

— *O santa Maria!* s'écria encore Zina, qui, dans son affection pour Lorenzo, devançait ses réponses, ce serait bien heureux pour l'enfant et pour sa mère!

— Eh bien ! nous causerons de cela plus longuement demain, reprit la noble demoiselle, et, à un signe gracieux de sa main, les trois mages se retirèrent.

II.

A une petite lieue de La Rosâ, sur la belle route qui conduit de Padoue à Bassano, toute parsemée de hameaux pittoresques, de nombreuses hôtelleries et de riches vergers, se trouvait le charmant village de Cadolce, et dans ce village on remarquait une des habitations les plus délicieuses de la terre-ferme. Elle était assise sur le penchant d'une colline, adossée à la lisière d'un bois qui répandait au loin sa fraîcheur et son ombrage tutélaire. Le château, entouré de portiques, était vaste et d'une architecture élégante. Son toit à l'italienne se détachait de la verdure qui l'environnait et s'épanouissait au soleil, comme un caprice de fée. Ce château était du XVIe siècle; il avait été construit par Palladio, avec les débris de vieux monumens de la Grèce. Le château était séparé de la route par un large fossé rempli d'eau et par une longue grille dorée qui laissait entrevoir un riche parterre rempli de citronniers et des fleurs les plus rares

que rafraîchissaient des jets d'eau toujours abondans. Une grande quantité de jolis pigeons et de paons au chatoyant plumage étaient constamment perchés sur le toit du château qu'ils remplissaient du bruit de leurs cris mélancoliques et de leurs roucoulemens amoureux. L'intérieur de ce château répondait à la magnificence de l'extérieur. De grands appartemens somptueusement décorés, des tableaux, des statues, une bibliothèque choisie, une chapelle, un théâtre, un nombreux domestique, tout annonçait la résidence d'un grand seigneur. Le village enveloppait le château et s'étendait le long de la route en jolies maisonnettes blanches, habitées par une population laborieuse. Cadolce était le village le plus propre qu'il y eût entre Padoue et Bassano. Ses habitans avaient une grande réputation de jovialité; ils étaient fous de plaisir, et il était passé en proverbe que lorsqu'on s'ennuyait, il fallait aller à Cadolce. Aussi y accourait-on en foule les jours de fête; on y dansait, on y buvait à perdre haleine. L'auberge de la *Luna* était remplie de bons compagnons qui frappaient sur les tables et brisaient les vitres de leurs dissonances *non préparées*.

Dans une grande et belle pièce de la villa Cadolce, ornée de vieux portraits de famille, parmi lesquels on remarquait plusieurs doges, deux personnages s'entretenaient paisiblement. L'un de ces personnages, enveloppé d'une longue robe noire, les mains croisées derrière le dos, sa tête blanche légèrement inclinée sur la poitrine, marchait à pas lents et mesurés. De temps en temps, il poussait de gros soupirs entremêlés de quelques rares monosyllabes qui semblaient s'échapper avec peine de ses lèvres minces et serrées. — C'en est fait, disait-il tout bas, oui, c'en est fait de l'indépendance et de la grandeur de Venise.

Après un long silence, pendant lequel il ne cessait de marcher, il reprit, en élevant la voix et en redressant un peu sa tête sexagénaire: — Cependant, si le sénat voulait m'écouter, nous pourrions voir briller encore quelques beaux jours; nous aurions des alliés, de l'or, et des soldats pour nous défendre.

Il se tut de nouveau, et, ralentissant sa marche, dont il paraissait fatigué : — Mais, hélas! dit-il, nous sommes vieux, et tout le monde nous abandonne. Les patriciens sont plus corrompus que le siècle où nous avons le malheur de vivre; ils tiennent plus à leurs richesses et à leur lâche oisiveté qu'à l'indépendance de la patrie. Pourvu qu'on les laisse se promener au Broglio et souper dans leurs *casini*, ils tendront la gorge au destin qu'on leur prépare.

— Il me semble que votre excellence s'exagère beaucoup les dangers qui menacent la république, dit l'autre personnage, qui était assis nonchalamment sur un canapé de velours, tenant à la main un

vieux bouquin entr'ouvert dans lequel il essayait de lire de temps en temps. Les puissances ennemies de l'indépendance de Venise sont trop occupées de leurs propres affaires pour songer à nous inquiéter.

— Ah ! ce ne sont pas les armes des nations intéressées à notre perte que je redoute pour ma patrie, répliqua le premier interlocuteur; c'est l'esprit nouveau qui s'élève de tous les coins de l'horizon. Nos vieilles institutions sont minées par un principe funeste qui échappe à toute surveillance; les provinces s'agitent, les patriciens sont désunis, et les citadins aspirent ouvertement à une réforme de l'état. Il n'est pas jusqu'à nos bons gondoliers qui ne rembrunissent leur visage; ils nous saluent avec moins de respect et ne chantent plus les stances du Tasse avec la bénigne gaieté d'autrefois. Oui, mon ami, nous marchons évidemment à une dissolution de toutes choses.

— Votre excellence sait mieux que moi que la république est un vieux vaisseau dont la quille plonge trop avant dans le sein des ondes pour carguer ses voiles à la moindre brise. Qu'elle se rassure donc, *per Bacco !* les lois de Venise sont l'œuvre d'une politique consommée, et Horace semble avoir prévu les événemens qui se préparent lorsqu'il dit...

— Abbé, tu te trompes. Horace est assurément un grand poète, qui a dit des choses admirables sur l'homme et sa destinée; mais, malgré ton savant commentaire, je doute qu'il ait entrevu les événemens dont nous sommes menacés. Crois-en ma vieille expérience : nous sommes destinés à voir l'une des plus grandes révolutions de l'histoire. Rien de ce que tu as lu ne peut être comparé à ce que je redoute. C'est un monde qui s'écroule. Venise, qui a bravé tant d'orages, et dont les lois sont l'œuvre du temps et de sa justice, se brisera contre l'écueil que j'aperçois de loin. Je le répète, nous sommes vieux, la vie nous échappe, Venise est une lampe près de s'éteindre et qui ne projette plus qu'une flamme vacillante. On dirait que la nature elle-même participe à cette évolution mystérieuse, car les saisons, et surtout le printemps, ne sont plus ce qu'elles étaient pour nos pères. Oui, oui, mon ami, la terre aussi se refroidit dans l'espace; le soleil se voile de sinistres nuages, et l'homme perd de sa chaleur et de sa douce gaieté. Il ne nous reste plus qu'à mourir dans la miséricorde de Dieu.

En proférant ces dernières paroles, le vieillard se laissa tomber sur une chaise en couvrant ses yeux de ses mains décharnées.

— *Per Bacco !* votre excellence m'étonne, répliqua l'abbé. Je ne vois pas que le soleil soit moins éclatant, que les fleurs soient moins parfumées et le vin de Chypre moins généreux que par le passé. *Eh vîa! eh vîa!* laissez là vos sombres présages. Dieu et la nature sont toujours les mêmes; le mal n'est que dans l'esprit de l'homme.

N'empoisonnons pas l'heure présente par des prévisions malheureuses; laissons-nous aller doucement au courant qui nous entraîne, en chantant avec Horace :

Lætus in præsens animus, quod ultra est,
Oderit curare, et amare lento
Temperet risu. Nihil est ab omni
Parte beatum (1).

Le premier de ces deux interlocuteurs était Marco Zeno, noble vénitien dont la famille illustre remontait aux premiers temps de la république. Toutes celles qui avaient de semblables prétentions historiques étaient appelées *familles électorales*, parce qu'elles croyaient descendre des douze tribuns qui, en 679, élurent le premier doge. Marco Zeno pouvait avoir soixante ans à l'époque où nous place notre récit. C'était un homme grand et sec, au front large et dépouillé. Il avait une physionomie expressive, mais sévère; son abord calme, son regard froid et redoutable vous inspiraient ce respect mêlé de crainte qui est le propre des hommes habitués au commandement. Quoique rempli de bienveillance pour toutes les personnes qui vivaient dans sa familiarité, ses manières n'avaient rien de communicatif. On lisait dans l'impassibilité de son visage qu'il était né dans une caste privilégiée et souveraine dont il voulait qu'on respectât les droits. Les grandes démonstrations répugnaient à sa froide raison. Il ne pouvait supporter ni la joie bruyante ni la sensibilité trop expansive. Il aimait les intelligences qui se dominent et qui se manifestent avec mesure. Il connaissait trop les hommes pour se laisser prendre aux apparences, et ne croyait facilement ni au dévouement absolu ni à la méchanceté gratuite. C'était un esprit vaste et rompu au maniement des affaires. Ayant été ambassadeur de la république de Venise dans presque toutes les cours de l'Europe, il y avait étudié le mécanisme des gouvernemens, dont il connaissait le fort et le faible. Marco Zeno n'avait aucun enthousiasme; il se méfiait des mensonges de la parole, il voulait des faits positifs avant de prendre une détermination; alors il agissait sans scrupule et sans hésitation. Il croyait à l'amour, à la haine, à l'amitié, comme à des forces de la nature humaine qu'on peut utiliser. Acteur profond, il était doué d'une âme assez impressionnable pour bien jouer un rôle dans le drame de la politique, qui avait été la grande préoccupation de sa vie. C'était un de ces hommes d'état comme Venise en possédait beaucoup, une de ces intelligences italiennes lucides et fortes, qui était arrivée à

(1) « Content du présent, que notre esprit évite de s'inquiéter de l'avenir! que par une douce gaieté il tempère l'amertume de la vie! Ici bas il n'est pas de parfait bonheur. » (Horace, ode IV, liv. II.)

ce point élevé de l'horizon de la vie où tout est clair, mais d'une tristesse navrante.

Cependant, sous la sèche enveloppe de ce vieux sénateur, dans cet homme sombre et désabusé par une longue expérience de nos misères, il y avait un recoin mystérieux où s'était réfugié tout ce qui lui restait de vitalité : c'était l'amour de la patrie. Homme politique un peu de l'école de Machiavel, dont le livre fameux n'est, après tout, que la glorification du succès, Marco Zeno avait été élevé dans les préjugés de cette oligarchie pour qui la nation se résumait tout entière dans l'état, et l'état dans les mains d'une minorité choisie. Ce mot abstrait de l'*état* était alors pour les hommes politiques ce que le mot âme est encore de nos jours pour certains esprits, un dieu jaloux, silencieux et voilé, qui semble n'avoir créé le monde que pour l'absorber et l'anéantir. Bien que Marco Zeno eût habité la France sous le règne de Louis XV, et qu'il eût vécu au milieu de la phalange philosophique qui s'efforçait de dégager de l'histoire la grande loi du progrès continu de l'esprit humain, il était resté impénétrable à ce qu'il appelait les folles idées des temps nouveaux. Selon lui, le pouvoir devait être toujours le partage des classes élevées de la société, à la condition cependant qu'il fût exercé pour le bien de tous. Il disait souvent que la loi devait être comme le soleil, qu'elle devait éclairer les peuples sans qu'ils y pussent toucher. Pour Marco Zeno comme pour toute l'aristocratie de Venise, la science politique se résumait dans cette formule bien connue : *Pane in piazza, e giustizia in palazzo.*

Le second des deux interlocuteurs était l'abbé Zamaria, le secrétaire et l'ami de Marco Zeno. Il l'avait suivi dans ses ambassades, et avait partagé toutes les vicissitudes de sa fortune. C'était un tout petit homme écourté, vif, d'un caractère doux et charmant, d'où s'épanchait une gaieté bénigne et presque inaltérable. Son imagination sereine ne réfléchissait que la partie lumineuse et consolante des événemens de la vie. Très versé dans les langues anciennes, sachant presque toutes celles de l'Europe moderne, poète, philosophe et surtout grand musicien, l'abbé Zamaria réunissait toutes les connaissances de son temps, dont il cachait la profondeur sous le rire d'un enfant. Il appartenait à cette famille d'esprits aimables et fins, de philosophes pratiques aux passions tempérées, aux goûts délicats, aux croyances molles et flottantes, qui se laissent aller au courant qui les entraîne sans projets lointains, sans ambition, goûtant à tous les fruits de la route sans soucis et sans regrets. L'abbé Zamaria était un de ces hommes contenus et sages qui trouvent le bonheur dans la modération des désirs, dans un coin paisible à côté d'un objet aimable, un de ces joyeux abbés du XVIIIe siècle, plus dévots à

la morale d'Horace qu'à celle de l'Évangile, humant la vie *piano, piano,* et secouant les chagrins comme l'oiseau secoue les gouttes de rosée qui tombent sur ses ailes.

Marco Zeno et l'abbé Zamaria étaient deux caractères parfaitement opposés, qui représentaient assez fidèlement les deux grands élémens de la société vénitienne, c'est-à-dire la minorité oligarchique qui possédait les bénéfices et les soucis de la puissance, et le peuple doux et spirituel qui se berçait mollement sur les lagunes, laissant couler la vie comme une gondole légère *sul mare infido.* Marco Zeno était veuf depuis longtemps. Une fille unique était l'héritière de sa tendresse et de sa fortune. C'est dans un coin de la villa Cadolce que vivait dans le recueillement le saint abbé dont il a été question au commencement de cette histoire : il était le frère cadet du vieux sénateur.

Le château où s'est passée la scène que nous venons de raconter est celui où avaient été reçus les trois mages dans la nuit de Noël. La jeune personne qui avait accueilli avec tant de grâce l'enfant de Catarina Sarti était la fille du vieux sénateur, et la nièce par conséquent du prêtre vénérable dont Lorenzo avait su toucher le cœur. En entrant dans cette illustre famille vénitienne, le jeune Lorenzo héritait pour ainsi dire de la destinée de son père, qui avait été le client de Marco Zeno, dont la protection s'était étendue sur la veuve, à qui il faisait une pension. Lorsque la fille de Zeno questionna Lorenzo sur le nombre de frères et de sœurs qu'il pouvait avoir, elle ignorait qu'il fût le fils de Catarina Sarti. L'intérêt tout instinctif qu'elle ressentit d'abord pour cet enfant qu'elle voyait pour la première fois prit un caractère plus sérieux lorsqu'elle apprit quels étaient les liens qui existaient depuis longtemps entre le père de Lorenzo et sa propre famille. Admis dans la maison de Zeno sans autre titre que celui d'une bienveillance généreuse, le fils de Catarina Sarti ne tarda point à s'attirer l'affection du vieux sénateur, et surtout celle de sa fille.

Beata, fille unique du sénateur Marco Zeno, pouvait avoir à peu près quinze ans à l'époque où Lorenzo fut reçu dans sa famille. Elle était assez grande pour son âge, d'une taille élancée et fine, dont tous les mouvemens trahissaient la distinction de la race. Sa tête charmante, d'une expression à la fois douce et sévère, reposait sur un cou flexible, dont les lignes onduleuses allaient expirer mollement sur des épaules délicates qui tressaillaient à la moindre émotion. Ses yeux étaient d'un noir bleuâtre, ornés de longues et soyeuses paupières qui en tempéraient l'éclat. Son regard profond et tendre, presque toujours enveloppé d'un nuage mélancolique, révélait une âme sérieuse, et son maintien noble, mais un peu sévère parfois, était adouci par les signes d'une bonté compatissante qui lui attirait l'af-

fection respectueuse de ses domestiques et de ses inférieurs. Une chevelure abondante et presque blonde, relevée derrière la tête en un bouquet charmant, contenait une fleur naturelle dont Beata aimait à se parer comme d'un symbole de la jeunesse et de ses espérances. Ayant perdu sa mère de très bonne heure, Beata avait été élevée sous la surveillance de son père et par les soins particuliers de l'abbé Zamaria. Aussi son instruction, variée et plus forte que ne l'était celle des femmes ordinaires de son pays et de son temps, se ressentait un peu de la pensée sérieuse qui en avait dirigé le cours. Beata connaissait la langue française, qu'elle parlait avec une certaine facilité. On se doute bien que les arts n'avaient point été oubliés dans l'éducation d'une noble vénitienne. La fille du sénateur dessinait un peu, peignait agréablement, et surtout elle connaissait à fond l'art musical, dont l'abbé Zamaria lui avait révélé les secrets les plus intimes. Sa voix de *mezzo soprano*, d'un timbre suave et pénétrant, se colorait des plus vifs reflets du sentiment, dont elle savait exprimer les nuances les plus délicates. Ce qui paraîtra assez bizarre, c'est que Beata avait un goût particulier pour le violoncelle, dont elle jouait avec infiniment de grâce. Cette prédilection pour un instrument qui ne semble pas convenir à la délicatesse d'une femme s'expliquait alors par les mœurs de Venise, dont les écoles de musique étaient exclusivement consacrées à l'éducation de pauvres jeunes filles. Celles-ci y apprenaient à jouer de tous les instrumens nécessaires pour former un petit orchestre qui servait aux exercices de la maison. Nous aurons l'occasion de faire remarquer plus tard combien cette organisation des conservatoires de Venise a eu d'influence sur le goût musical de la société vénitienne.

Les talens aimables, les charmes et la rare distinction qu'on remarquait dans cette noble jeune fille n'étaient cependant que des accessoires et comme la splendeur de qualités d'un ordre plus élevé. Son esprit, d'une trempe peu commune, avait été nourri de lectures sérieuses et diverses, et son jugement, mis en éveil par le spectacle d'une société en décadence, avait acquis une maturité tout à fait au-dessus de son âge. Héritière unique de la fortune et de la tendresse de Marco Zeno, son père avait voulu qu'elle fût digne de l'illustration de sa maison et du rang qu'il occupait dans l'état. Dans les idées de ce vieux sénateur, qui étaient celles de la haute aristocratie vénitienne, la femme d'un patricien devait être au-dessus des autres femmes, non-seulement par les avantages de la naissance, mais par l'élévation des sentimens. Il disait souvent que toute prérogative sociale qui n'est point justifiée par une supériorité morale est une véritable usurpation. Aussi n'avait-il épargné aucun effort pour que Beata fût digne du nom qu'elle portait, et de très bonne heure il avait exercé son jeune

esprit à lire, sans trop se troubler, dans les profondeurs du cœur humain.

Cette direction sévère donnée à l'éducation de Beata n'avait point altéré heureusement la simplicité de son âme. Née dans un siècle téméraire, au milieu d'une société en décadence, elle sut entendre tout ce qui se disait contre les plus saintes vérités sans jamais donner lieu de croire que le doute eût pénétré dans sa conscience. Le commerce des hommes supérieurs et la lecture des livres les plus hardis n'avaient porté atteinte ni à la modestie de son langage, ni à l'accomplissement de ses plus humbles devoirs. Elle savait écouter et se taire, et son dégoût profond pour les discussions arides et pointilleuses de l'esprit l'avait fortifiée dans l'idée que la mission de la femme était de relier et de concilier les hommes par l'attrait du sentiment. Aussi les passions turbulentes se calmaient à son approche, la sérénité de son front se répandait sur tous ceux qui la voyaient, et les caractères les plus antipathiques se groupaient autour de sa personne en acceptant avec amour le joug de son empire. La science de la vie, si l'on peut donner ce nom à de simples pressentimens d'une nature bien douée, avait traversé son cœur sans y déposer une goutte de son amertume. A son regard doux et mélancolique, à cette adorable langueur qui se trahissait par les sons voilés de sa voix expressive, et qui lui faisait pencher la tête comme celle d'un épi d'or sous la brise du matin; à ce mélange de tendresse et de raison, de joie enfantine et de préoccupation sérieuse qui faisaient le fond de son caractère, on reconnaissait une femme d'élite, une de ces créatures privilégiées que Dieu semble envoyer sur la terre pour y raffermir le culte de l'idéal. Lorsque vers les heures paisibles du soir Beata promenait sa langueur dans le beau jardin de la villa Cadolce, au milieu des orangers et des fleurs, préservant sa tête d'une ombrelle de soie rose dont les reflets adoucis allaient se confondre avec ceux de sa robe blanche et flottante, le cœur rempli de murmures confus, laissant échapper de ses lèvres indolentes ce demi-sourire qui sied à la grâce, en regardant au loin dans l'atmosphère les chaudes vapeurs qui annoncent la fin du jour, — on eût dit la personnification de Venise ayant le pressentiment de sa destinée.

Beata avait une amie d'enfance qu'elle aimait beaucoup : c'était Tognina, la fille du médecin de Cadolce, petite et gracieuse personne, vive, enjouée, spirituelle. Au moindre mot, le frais et blanc visage de Tognina s'épanouissait de joie, et un doux sourire se jouait sur ses lèvres de rose comme un rayon de soleil dans un vase rempli de lait. Légère et un peu malicieuse, Tognina était une Vénitienne pure et sans mélange, dont le caractère formait un heureux con-

traste avec celui de Beata. Cette diversité dans les goûts et dans les instincts avait resserré davantage l'affection qui existait entre ces deux jeunes filles, qui n'avaient point de secrets l'une pour l'autre.

Lorsque le jeune Lorenzo Sarti fut admis dans l'illustre famille dont nous venons de faire connaître les différens membres, il ne tarda point, nous l'avons dit, à devenir l'objet de la préoccupation de Beata. De quelques années plus âgée seulement que cet enfant, qui avait éveillé son intérêt par la gentillesse de ses manières et la naïveté de ses réponses, Beata sentit croître en elle chaque jour les germes d'une affection dont il était aussi difficile de définir le caractère que de prévoir les développemens. Il semblait que Lorenzo fût venu à propos apporter un aliment à l'activité de cette noble fille, dont le cœur sommeillait encore du doux sommeil de l'adolescence. Son père, qui hors de la politique n'avait de volontés que celles de Beata, fut très heureux de la voir s'attacher le fils d'un bon Vénitien qui avait été un client dévoué aux intérêts de la famille Zeno. Elle prit soin de son éducation, lui fit donner des maîtres, et se plut à diriger son esprit et à faire jaillir de son âme les bons instincts qu'elle pouvait contenir. Toujours à ses côtés, Lorenzo était devenu comme le frère de Beata. Il l'accompagnait partout, à l'église, à la promenade, dans les cercles, portant son ombrelle, un livre de messe, ou bien un bouquet de fleurs. Or, de toutes les séductions innocentes qui peuvent exister entre deux êtres d'âge et de sexe différens, il n'y en a pas de plus subtile que le plaisir qu'on éprouve à communiquer à une créature de Dieu le souffle de la vie morale. Voir s'épanouir sous ses yeux un jeune esprit qui se débat dans les limbes de l'instinct, dissiper peu à peu les nuages qui enveloppent son berceau, le nourrir de sa substance, le sentir tressaillir sous vos étreintes et le voir répondre à vos efforts par ce premier sourire qui annonce l'arrivée du jour et le triomphe de l'intelligence, c'est un bonheur qui égale presque celui de la maternité, c'est un mystère qui participe du grand mystère de la création. Aussi l'histoire est-elle féconde en exemples de cette nature, et l'on peut affirmer que les plus belles fictions de la poésie reposent sur cette donnée, d'une vérité profonde, — que l'amour n'a pas de plus puissant auxiliaire que l'attrait de l'esprit (1). On sait comment Dante a traité ce sujet dans l'admirable épisode de Françoise de Rimini.

S'il y a un charme tout puissant à communiquer l'étincelle de la vie à un esprit qui s'ignore, si la science possède un attrait qui fascine celui qui la donne aussi bien que celui qui la reçoit, en effaçant quelquefois les contrastes les plus vifs de l'âge et de la for-

(1) « L'amour donne de l'esprit, et il se soutient par l'esprit. » (Pascal, *Discours sur les passions de l'amour*.)

tune, les arts, surtout la musique, opèrent des miracles bien plus surprenans encore. La musique, ce langage mystérieux de l'âme, dont l'empire commence où finit celui de la parole, comme l'ont très bien dit quelques pères de l'église; la musique, qui est à la fois une science très compliquée et un art prodigieux qui satisfait la raison et qui la dépasse par son rayonnement infini, la musique remue les fibres les plus ténues de notre sensibilité, et amène à la surface du cœur des accens ignorés qui nous révèlent tout entiers à ceux qui nous écoutent. C'est ainsi que la mer agitée par la tempête se soulève jusque dans ses profondeurs, et jette sur les rivages des débris inconnus. Telle femme vous attire par sa beauté et vous charme par sa conversation, qui semble trahir une créature délicate et conforme à l'idéal que vous poursuivez : écoutez-la chanter, et si votre oreille est exercée à démêler la bonne note, vous serez étonné de la différence qui existe souvent entre ces deux manifestations d'une seule et même personne. C'est que dans le son musical, dans ce qu'on appelle le timbre de la voix humaine, il y a ce qu'on trouve dans l'arome des fleurs, la quintessence de la nature des choses. Une voix qui chante, c'est un écho de l'âme, qui vous en dit plus en quelques minutes que les plus longs discours. On peut mentir en parlant, on ne peut pas tromper en chantant.

C'est Beata qui enseigna à Lorenzo les premiers élémens de la musique, et cette tâche lui fut aussi douce que facile à remplir, parce que son élève était déjà tout préparé à la culture de cet art admirable. Lorsqu'il eut surmonté les premières difficultés, que sa voix de soprano fut assouplie à franchir les intervalles les plus ardus, et qu'il eut une connaissance suffisante des signes phonétiques et de leur valeur, Lorenzo passa sous la direction de l abbé Zamaria, qui du reste avait la haute main sur toute son éducation intellectuelle. L'abbé Zamaria était un profond musicien, un érudit qui connaissait l'histoire et la théorie de l'art presque aussi bien que le père Martini de Bologne, dont il était l'ami et le correspondant. Élève de Benedetto Marcello, dont il admirait plus que personne le génie simple et grandiose, l'abbé Zamaria avait suivi d'un œil curieux et intelligent les révolutions qu'avait subies la musique depuis la grande époque de la renaissance jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Il avait surtout fait une étude particulière de l'histoire de la musique à Venise, de ses théâtres et de toutes les institutions qui s'y rattachaient, — et à force de sagacité, d'érudition aussi variée que minutieuse, il était parvenu à saisir le caractère de ce qu'il appelait l'école vénitienne, qu'il croyait aussi réel et aussi tranché en musique que dans la peinture et dans l'architecture. La partialité de l'abbé Zamaria pour tout ce qui pouvait intéresser la gloire de son pays, son penchant à faire ressortir l'influence particulière de Venise sur le dé-

veloppement de l'esprit humain, en s'exagérant peut-être la part qu'elle pouvait revendiquer dans l'histoire de la civilisation italienne, étaient chez lui des sentimens naturels qui s'étaient fort accrus par le désir d'être agréable à son ami le sénateur Zeno. Ce vieux patricien, dont l'intelligence lucide et forte ne se faisait aucune illusion sur l'affaiblissement de la république et sur les événemens probables qui d'un jour à l'autre pouvaient emporter son indépendance, s'était pris d'une tendresse vraiment filiale pour la grandeur éclipsée de la reine de l'Adriatique. Il s'était retourné vers le passé pour y chercher une distraction à sa douleur actuelle, comme nous aimons tous, au déclin de la vie, à réjouir nos regards attristés par le spectacle de nos belles années. Cette passion jalouse pour la gloire de sa patrie, qui réchauffait le cœur du vieux Marco Zeno, était partagée par toute la haute noblesse de Venise; à vrai dire, elle forme un des traits caractéristiques de l'aristocratie dans tous les pays du monde. On a pu voir de nos jours que la démocratie fait assez bon marché des limites territoriales qui séparent les différentes nations de l'Europe, et cela se conçoit aisément, car l'esprit qui anime la démocratie moderne participe un peu de la nature de l'esprit religieux, dont le point d'appui est dans la conscience et non plus dans les fictions arbitraires de la pensée. L'aristocratie vit de traditions, parce que c'est dans la tradition qu'elle trouve les titres de sa puissance, tandis que la démocratie ne s'élève qu'au nom d'un principe de justice que le temps a mûri, et dont il exige impérieusement la réalisation. Aussi l'histoire nous montre-t-elle l'aristocratie partout et toujours fidèle au culte des dieux domestiques, défendant jusqu'au dernier soupir la nationalité dont elle est l'expression vivante, tandis que la démocratie déborde comme un fleuve impétueux qu'agite le souffle de Dieu. Cette lutte héroïque du patriciat et de la démocratie, qui est le nœud de l'histoire universelle, a été surtout remarquable et très décisive dans la république de Venise, dont l'indépendance n'a pas survécu d'une heure à la chute du gouvernement oligarchique.

Ce sentiment profond d'attachement pour le sol natal, qui remplissait l'âme tout entière du vénérable sénateur, se révélait autour de lui d'une manière ingénieuse et frappante. Dans son palais de Venise aussi bien que dans sa villa Cadolce, il n'y avait que des meubles et des objets d'art provenant soit de la capitale, soit d'une ville quelconque des états de la république. Il suffisait que le moindre objet de luxe eût été fabriqué par un Vénitien ou par un sujet de la république, pour qu'il eût à ses yeux un prix inestimable. Dans ses deux magnifiques habitations, il n'avait admis que des tableaux et des gravures de l'école vénitienne, depuis Jean Bellini jusqu'à Tiepolo, qui ferme la série des grands artistes qui ont illustré cette terre de la poésie et de la volupté, jusqu'aux petits tableaux de genre et

aux caricatures innombrables que produisait un peintre de mœurs alors très à la mode et assez inconnu de nos jours, Pierre Longhi, mort à Venise en 1780, qu'on voyait figurer dans les appartemens de Marco Zeno au milieu des chefs-d'œuvre des demi-dieux de la peinture. Les tableaux, les gravures, les objets d'art, et en général toutes les productions de l'esprit, étaient classées, non d'après leur mérite respectif et reconnu, mais selon le degré de consanguinité qui les rapprochait de la *cara Venezia*. Et d'abord, Marco Zeno plaçait au premier rang dans son affection et dans son estime les artistes qui étaient nés dans la ville même des lagunes, sur l'*isola madre*, comme il aimait à la qualifier. Venaient ensuite les œuvres des sujets de la république, puis enfin tout ce qui avait été créé à Venise par la main des étrangers. Il suffisait qu'un livre eût été imprimé dans cette ville chérie pour avoir droit à son intérêt, et alors il lui était bien difficile de le juger sans un peu de partialité.

Pour répondre à cette passion profonde et presque sacrée de Marco Zeno, l'abbé Zamaria avait organisé la grande bibliothèque de son palais de Venise et celle, moins considérable, qui se trouvait à la villa Cadolce dans un esprit tout aussi exclusif. Sur le premier plan étaient classés par ordre chronologique les historiens, les philosophes, les moralistes et les voyageurs vénitiens, si nombreux et si curieux; puis venaient les poètes qui ont illustré le dialecte doux et charmant qu'on parle dans les lagunes, suivis de tous les livres importans et célèbres qui ont été publiés depuis l'introduction de l'imprimerie à Venise, en 1467. La partie la plus intéressante de cette bibliothèque était celle qui était consacrée aux œuvres de l'art musical, rangées d'après un plan systématique qui était le résultat d'une grande érudition accompagnée d'une rare sagacité. On y voyait figurer d'abord de nombreux recueils de *canzonnette* populaires sans nom d'auteur, et qui étaient presque aussi anciennes que la république de Saint-Marc. Après ces monumens curieux de l'instinct et de la poésie populaire qu'on trouve à l'origine de toutes les nations modernes, l'abbé avait placé les chansons à deux, à trois et même quatre parties qu'on appelait *frottole*, et qui étaient le produit d'un art qui commençait à devenir intéressant. Après ces diverses manifestations de la fantaisie plus ou moins libre et populaire venaient les madrigaux savans d'Adrien Willaert, qui passe pour le vrai fondateur de ce qu'on appelle l'école de Venise; ceux de Costanzo Porta, les œuvres des deux Gabrielli, de Cipriano di Rore, de Jean Croce, surnommé *il Chiozzetto*, de Claudio Merulo, de Lotti, de Donato, etc., famille nombreuse de compositeurs originaux parmi lesquels Benedetto Marcello occupe le premier rang. Dans la section consacrée à la musique dramatique, on voyait figurer les premiers opéras de Monteverde, qui peut être considéré comme le véritable créateur du

drame lyrique; ceux de Cavalli, de Cesti, de Legrenzi, de Caldara, de Gasparini, de Galuppi, suivis de tous les opéras composés à Venise par les nombreux musiciens qui, depuis Scarlatti jusqu'à Cimarosa et Paisiello, ont visité cette ville des merveilles. Les théoriciens n'y étaient pas oubliés non plus, depuis Zarlino et Nicolas Vicentino jusqu'à Zacconi et Tartini, que l'abbé Zamaria avait connu personnellement. Il avait même poussé le scrupule patriotique jusqu'à mentionner par une note qu'il avait intercalée dans la compilation de l'abbé Gerbert, *Scriptores ecclesiastici de musicâ sacrâ*, les manuscrits d'un fameux théoricien de la fin du XIIIe siècle, Marchetto de Padoue, dont le nom était emprunté à la ville qui lui a donné le jour.

On s'imagine bien que sous la direction d'un pareil maître Lorenzo dut faire des progrès rapides dans l'étude de la musique. Non-seulement l'abbé Zamaria lui apprit à chanter d'après les principes alors en vigueur dans toutes les bonnes écoles d'Italie, il lui enseigna aussi à jouer du clavecin, et compléta son éducation en lui donnant les notions d'harmonie qui sont indispensables à tous ceux qui veulent comprendre les lois d'un art plus compliqué qu'on ne le croit communément. Du reste, l'abbé Zamaria procédait avec son jeune élève comme il l'avait déjà fait avec Beata, en suivant la méthode de son maître Benedetto Marcello, qui consistait à faire marcher de front la lecture et la vocalisation avec la théorie dans des proportions plus ou moins grandes et selon le degré d'aptitude de l'élève qu'on instruisait. Les leçons de l'abbé Zamaria, auxquelles Beata assistait toujours, étaient fort intéressantes par l'esprit et la passion qu'il mettait à développer ses idées sur l'art qu'il aimait, et par les rapprochemens ingénieux et quelquefois profonds qu'il savait établir entre la musique et les diverses connaissances de l'esprit humain. La jovialité de son humeur, son érudition, aussi piquante que variée, jaillissaient au moindre choc, et jetaient la lumière sur les objets les plus obscurs.

— Vois-tu, Lorenzo! lui disait souvent cet aimable abbé, la musique ne s'apprend pas comme les *matematiche*. La voix est moins nécessaire pour bien chanter que le sentiment, et pour devenir un compositeur comme l'illustre Marcello ou le joyeux Buranello, il faut bien autre chose que de savoir écrire sur la *cartella* (1) quelques leçons de contre-point. Un grand poète que tu ne connais pas encore, et qui s'appelait Horace, a prouvé que pour faire de beaux vers ou de la bonne musique il fallait le concours de la nature et du travail; ce qui veut dire que, sans la permission du bon Dieu, qui se révèle à nous par le sentiment,

(1) Morceau de peau d'âne préparée pour y écrire de la musique.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.

Ce serait vraiment trop commode, ajoutait un jour l'abbé Zamaria en effleurant de sa main les joues de Lorenzo, si l'on pouvait élever de jolis virtuoses comme toi, ainsi qu'on apprend à un *papagallo* à bégayer péniblement quelques mots confus. Non, non, me disait souvent mon maître le grand Benedetto Marcello, on ne va pas en paradis avec des coffres remplis de *zecchini* d'or, et, pour pénétrer dans le monde des belles choses, il faut être armé du rameau fatidique sans lequel on ne franchira jamais les rives éternelles. N'est-ce pas, signora Beata, que ces principes vous paraissent aussi vrais qu'à moi? Lorsqu'il s'agit des beaux-arts, et surtout de musique, l'opinion des femmes est très importante à consulter.

Beata répondit à cette interpellation par un sourire gracieux qui éclaira son beau visage d'un rayon lumineux. A ces causeries pleines de substance et d'incidens comiques succédaient des scènes plus animées, où l'abbé Zamaria donnait l'exemple, pour ainsi dire, des principes qu'il venait de développer. Il fallait le voir alors assis à son vieux clavecin, frappant de ses mains osseuses et jaunâtres sur un petit clavier qui ne dépassait pas cinq octaves, et dont les sons aigrelets ressemblaient à ceux d'une mandoline. — Allons, mon ami, disait-il à Lorenzo, chantons ensemble ce joli duo de Clari que tu as appris l'autre jour, et qui a pour objet l'éloge de la musique: — *Do, ré, mi, che bella cosa che la musica!* quelle belle chose que la musique! — Sur ces paroles fort simples, l'abbé Clari a fait un morceau exquis, un canon à la sixte inférieure, d'une facture ingénieuse et savante. Tu n'as pas oublié, je l'espère, ce qu'on entend en musique par un canon? C'est une phrase plus ou moins longue, qui, après avoir été exposée par une voix, est reproduite par les autres jusqu'à la cadence qui forme le point d'arrêt; puis les phrases recommencent et se poursuivent ainsi jusqu'à la conclusion, comme un écho qui répète à des intervalles marqués le son qui l'a frappé. Il y a des canons à deux, à trois, à quatre et même à six parties. C'est une forme un peu vieillie aujourd'hui, qui était fort à la mode du temps de l'abbé Clari, vers la seconde moitié du XVIIe siècle. Ce savant compositeur, dont l'imagination était remplie de grâce, est né à Pise en 1669. Il a été maître de chapelle à Pistoie, où il a publié en 1720 une nombreuse collection de duos et de trios avec un simple accompagnement de basse chiffrée qui sont des chefs-d'œuvre d'élégance. L'abbé Steffani, un *nostro Veneziano,* puisqu'il a vu le jour à Castelfranco, sur le territoire de la république, a imité avec bonheur la manière de l'abbé Clari; mais les duos de l'abbé Steffani, qui a vécu longtemps à Mu-

nich, puis à la cour de l'électeur de Brunswick, où il a connu Haendel, et qui est mort à Francfort en 1730, les duos de l'abbé Steffani, je suis forcé d'en convenir, ne valent pas ceux de l'abbé Clari, dont ils reproduisent les formes sans la grâce qui les caractérise. Allons, voyons, *caro Lorenzo*, attaque la première partie de soprano; moi, je chanterai celle de contralto : — *Do, re, mi, che bella cosa che la musica! — do, re, mi, che bella cosa che la musica!*

Et l'abbé Zamaria, de sa voix chevrotante qui avait dû être jadis un tenor, s'animait, s'exaltait comme un enfant qui joue pour la première fois d'un instrument dont il ne connaissait pas la puissance.

—Bravo! Lorenzo, c'est cela; glisse rapidement sur cette syncope qui précède la conclusion du thème proposé; pas de sons de gorge, la voix pure et franche, mais sans efforts... *Do, re, mi, che bella cosa*... Oh! oui, la musique est une belle chose! s'écria l'abbé Zamaria après avoir achevé de chanter ce charmant duo, et en jetant par-dessus le clavecin la petite calotte de velours qui lui couvrait la tête. Va, mon cher enfant, tu as une organisation heureuse qui te rend digne de comprendre l'art admirable que nous aimons tous dans cette maison, et qui est le plus grand charme de la vie.

Ces éloges adressés à Lorenzo par l'abbé Zamaria, qui n'en était pas prodigue, firent tressaillir le cœur de Beata, qui ne put comprimer entièrement l'émotion qu'elle ressentait. A mesure que Lorenzo grandissait et que son jeune esprit répondait aux soins dont il était l'objet, l'affection de Beata pour cet enfant que la fortune lui avait amené par la main grandissait aussi et remplissait son cœur d'une satisfaction pleine de charme, qui l'entraînait doucement vers un sentiment plus énergique dont elle ignorait la nature et la toute-puissance. Elle était tout simplement heureuse de voir s'épanouir cette jeune plante que Dieu avait commise à sa sollicitude, elle était heureuse de voir ses efforts couronnés de succès et de pouvoir se dire que son instinct ne l'avait pas trompée, en lui inspirant la pensée de s'attacher le fils de Catarina Sarti. Cette adoption, qui avait été plutôt l'œuvre du hasard que le résultat d'une détermination préméditée, était d'ailleurs conforme aux habitudes de la haute aristocratie de Venise, qui aimait à étendre les rameaux de son autorité et à couvrir de sa protection tous ceux qui en réclamaient le bénéfice. Beata se laissait donc aller à son penchant sans se préoccuper de l'avenir et sans craindre que le sentiment confus qu'elle éprouvait pour Lorenzo pût jamais acquérir un caractère dangereux pour la sérénité de son âme. Fille d'un grand seigneur, fière de son nom et habituée dès l'enfance au respect qui était dû à l'illustration de sa famille, Beata ne pouvait s'alarmer de ces relations avec un jeune garçon qui avait quatre ans de moins qu'elle, et dont

la naissance modeste eût été d'ailleurs un obstacle suffisant à des rêves impossibles. La différence de l'âge, bien plus sensible dans le Midi que dans le Nord, la distance que la fortune avait mise entre Beata et Lorenzo, distance qui, malgré l'altération des mœurs et l'affaiblissement des vieilles institutions, était encore plus respectée à Venise que dans aucun autre pays de l'Europe, toutes ces raisons, jointes au caractère de Beata et à la rare distinction de sa nature, ne lui permettaient point de s'inquiéter sur l'avenir d'un penchant qui se présentait sous les apparences d'une affection fraternelle. Aussi ne craignait-elle point d'avouer la joie que lui faisaient éprouver les succès de Lorenzo et de réclamer, avec une naïveté charmante, la part qui lui revenait dans son éducation. Elle l'avait entouré d'une sollicitude où se mêlait à son insu l'attraction mystérieuse des sexes, qui se fait toujours sentir, même entre les différens membres de la famille la plus chaste. Beata se disait tout bas, en voyant les rayons de la jeunesse effleurer le front de Lorenzo : « C'est moi qui l'ai fait ce qu'il est; c'est moi qui l'ai soustrait aux rigueurs d'une aveugle destinée! Il est mon œuvre, c'est l'écho de mon âme. S'il tient de sa mère la vie du corps, il me doit celle de l'esprit. »

C'est ainsi que Beata laissait échapper les premiers murmures de son cœur sans en approfondir la cause, c'est ainsi qu'elle voguait sur le courant facile qui l'entraînait, sans prendre garde aux dangers de la route. Bercée par des rêves charmans, les paupières mi-closes, elle écartait le jour qui aurait pu l'éveiller : il est si doux, le sommeil du matin! En grandissant sous la tutelle de Beata, Lorenzo, en effet, développait chaque jour les plus heureuses dispositions, qui le rendaient de plus en plus digne de l'intérêt de ses protecteurs. Docile, studieux et très reconnaissant pour les soins qu'on lui prodiguait, son aimable caractère s'épanouissait sans efforts et semblait répondre à toutes les espérances qu'on avait conçues de lui. La musique, les langues et l'histoire formaient les principaux élémens de l'instruction qu'on lui avait donnée, et sur ce fond solide, qui ne pouvait que s'élargir avec le temps, l'imagination hardie de Lorenzo jetait les plus vives couleurs. Il se sentait heureux de vivre dans le milieu où l'avait conduit la fortune; il s'élançait dans la carrière qu'on lui avait ouverte avec une joie radieuse où se trahissait l'orgueil bien légitime d'une émancipation inespérée. Sa vive intelligence avait franchi presque sans douleur les obstacles de l'initiation, et il travaillait avec une telle ardeur, qu'on était souvent obligé de modérer son zèle.

La littérature française du XVIIIe siècle, qui était répandue dans toute l'Europe, et que l'abbé Zamaria lui avait fait connaître, commençait cependant à déposer dans l'esprit de Lorenzo quelques ger-

mes de ces doctrines nouvelles qui devaient soulever le monde et en changer les destinées. Les œuvres de Locke, de Condillac, de Voltaire, surtout celles de Rousseau, furent dévorées successivement et produisirent sur son imagination une fermentation que les pieux conseils de sa mère, qui venait souvent le visiter à la villa Cadolce, ne parvenaient pas toujours à calmer. Ce côté alarmant du caractère de Lorenzo, qui aurait pu briser en un instant l'édifice encore fragile de sa fortune, ne se révélait qu'à travers les lueurs d'une exaltation juvénile qui ne manquait point de grâce et qui était plutôt de nature à charmer le regard attristé du vieux sénateur. Sans rien perdre du respect qu'il devait à ses protecteurs, sans oublier la distance qui le séparait de sa bienfaitrice, dont il était bien loin de soupçonner le sentiment tendre et voilé, Lorenzo était fier néanmoins d'avoir franchi le cercle fatal que le destin et les institutions humaines avaient tracé autour de son berceau. Avide de connaissances, il harcelait l'abbé Zamaria de mille questions qui annonçaient l'activité de son intelligence. Lorenzo était naïvement glorieux d'être entré dans ce monde enchanté, de parler la langue des patriciens, et de sentir quelque chose en lui qui le rapprochait de la race des demi-dieux. Tout souriait à ses désirs, tout s'aplanissait sous ses pas, il naviguait à pleines voiles, et son cœur débordait d'espérances infinies. Aussi comme il bénissait la main qui l'avait soulevé de terre! comme il adorait l'ange qui lui avait ouvert les portes du paradis!

III.

La vie qu'on menait au palais de Cadolce était remplie de nombreux incidens qui venaient varier presque chaque jour le plaisir de la villégiature. C'étaient de fréquentes réceptions des plus grands personnages de la terre-ferme, des collations splendides, des concerts et de longues promenades, tantôt à pied, tantôt en carrosse, qui aboutissaient presque toujours à quelque habitation seigneuriale, où demeurait une famille de connaissance qu'on allait visiter. On faisait aussi de petits voyages dans les villes environnantes, à Bassano, à Trévise, à Vérone, à Vicence, et surtout à Padoue, où Marco Zeno était souvent entraîné par son vieil ami Foscarini, qui remplissait alors dans cette ville la charge de provéditeur. Dans ces excursions agréables, où Beata et Lorenzo avaient si souvent occasion de se rapprocher et de se communiquer les sensations que faisait naître en eux l'aspect de lieux inconnus, leur cœur trouvait un aliment nouveau à la passion naissante dont ils commençaient à sentir les atteintes. Si l'amour est le sentiment le plus profond et le plus impérieux de la nature humaine, si, comme l'oiseau fabuleux, il naît et se consume dans le mystère, sans qu'on ait pu découvrir encore

ni le principe qui le fait vivre, ni la cause qui le fait mourir, il est certain du moins que la variété des phénomènes qu'il rencontre sur son passage avive son ardeur et prolonge son illusion.

Lorsque Marco Zeno, accompagné de sa fille, de l'abbé Zamaria, de Lorenzo, de Tognina et d'une partie de sa maison, se rendait dans une ville voisine appartenant à la république, il fallait voir avec quelle prostration était reçu par les autorités et les populations empressées ce simple sénateur qui semblait enfermer dans un pli de sa toge la destinée du moindre citoyen. Depuis l'antique Rome, jamais puissance politique n'avait su imprimer son autorité sur les peuples vaincus avec autant d'énergie que le gouvernement aristocratique de Venise. Un noble Vénitien, en quittant les lagunes où son influence était limitée par celle de ses confrères et de ses rivaux, devenait, dès qu'il posait le pied sur la terre conquise, un proconsul dont les plus grands seigneurs ambitionnaient la protection. Cette toute-puissance de l'autorité, qui n'excluait ni l'attachement pour la métropole ni le respect sincère pour ses institutions, n'était pas encore beaucoup affaiblie, malgré le travail des idées nouvelles et l'approche des temps difficiles. A son arrivée dans une ville, toutes les portes s'ouvraient devant Marco Zeno, qui n'avait qu'un mot à dire pour faciliter à l'abbé Zamaria l'accès des bibliothèques, des musées et de tous les établissemens scientifiques, où celui-ci pouvait satisfaire amplement sa curiosité d'érudit. Aussi l'abbé usait-il largement de son crédit, et, suivi de Lorenzo, de Beata et de son inséparable amie Tognina, il ne manquait pas une occasion de montrer sa vaste instruction, qui charmait son auditoire en l'éclairant. On pense bien que la musique tenait une grande place dans les causeries savantes de l'abbé Zamaria, qui n'avait garde d'oublier une date ou un fait important de nature à flatter sa double passion de Vénitien et de mélomane.

En passant à Vicence et en visitant quelques-uns des admirables palais qui embellissent cette charmante ville, vraiment digne d'être le séjour d'un peuple de patriciens : — Toutes ces merveilles, dit l'abbé qui s'adressait particulièrement à Lorenzo, dont l'attention naïve plaisait beaucoup au savant *cicerone*, — toutes ces merveilles sont l'œuvre de Palladio, qui est né dans cette ville en 1518, et dont le génie grandiose et simple n'est pas sans quelque analogie avec le génie de Palestrina, son contemporain, le sublime restaurateur de la musique religieuse. Je te ferai sentir une autre fois toute la justesse de ce rapprochement que je ne puis qu'indiquer aujourd'hui, et je me contente seulement d'ajouter que c'est également dans cette même ville de Vicence qu'est né, en 1511, Nicolas Vicentino, savant musicien qui vécut à Rome, où il souleva une discussion, dans l'année 1551, qui partagea le monde savant en deux

camps ennemis. Nicolas Vicentino, dont le caractère était fort irascible, prétendait que les genres diatonique, chromatique et enharmonique de l'ancienne musique des Grecs pouvaient être soumis à l'harmonie moderne, telle qu'elle existait au XVIe siècle. Pour donner plus d'évidence à sa démonstration, il fit construire un instrument auquel il donna le nom d'*arcicembalo,* qui contenait plusieurs claviers où se trouvaient reproduites les différentes échelles de la musique grecque avec les intervalles qui les caractérisaient. Cette question, qui a été si souvent débattue depuis, fut jugée au désavantage de Vicentino, qui fut condamné à payer deux écus d'or à son antagoniste Vincenzo Lusitano. Il n'en est pas moins vrai que Nicolas Vicentino a joui de son temps d'une très grande renommée, puisqu'on a frappé plusieurs médailles en son honneur, dont une représente un orgue avec cette légende : *Perfectæ musicæ divisionisque inventor.*

En visitant Padoue, que Lorenzo voyait pour la première fois, l'abbé Zamaria conduisit aussitôt ses joyeux disciples dans la vieille église de Saint-Antoine, dont la chapelle était l'une des plus renommées de l'Europe. Cette chapelle, richement dotée par la munificence de la république et la générosité de plusieurs nobles familles, était composée alors de quarante musiciens, huit violons, quatre altos, quatre contre-basses, quatre instrumens à vent et seize chanteurs, parmi lesquels il y avait huit *sopranistes.* Le chœur contenait quatre grandes orgues dorées qu'on touchait alternativement et quelquefois toutes ensemble, ce qui produisait une sonorité immense qui couvrait les voix, au lieu de les accompagner. La chapelle du *Santo,* comme on dit à Padoue, avait été dirigée pendant un demi-siècle par le célèbre Tartini, violoniste du premier mérite, théoricien ingénieux, qui mourut dans cette ville le 16 février 1770. Tartini était né à Pirano, en Istrie, d'une famille honorable, qui l'avait envoyé à l'université de Padoue pour y étudier la jurisprudence; mais la musique et une aventure romanesque qui faillit lui coûter la vie en décidèrent autrement, et firent de Tartini un des plus grands artistes de son temps. Il fonda à Padoue une école célèbre de violon, qui a fourni à l'Europe et surtout à la France les virtuoses les plus habiles, parmi lesquels on doit citer Nardini, Mme de Sirmen, Pagin et La Houssaye. Il a composé pour son instrument beaucoup de musique, et ses œuvres renferment de telles difficultés de mécanisme, qu'on ne les a guère surpassées de nos jours.

Tartini était à la fois maître de chapelle et premier violon solo de l'église Saint-Antoine, car il faut bien qu'on sache que depuis le commencement du XVIIe siècle, c'est-à-dire avant Corelli, l'usage s'était établi dans presque toute l'Italie de jouer des morceaux de violon dans les églises pendant l'office divin. Cette manière de louer Dieu doit paraître au moins singulière aux peuples du Nord, qui ne

vont guère à l'église que pour y pleurer les plaisirs et les joies de ce monde. Les peuples du Midi, au contraire, et particulièrement les Italiens, considèrent le temple comme un lieu consacré au culte des sentimens aimables, et ils s'y rendent pour remercier la Providence de les avoir fait naître sur une terre ornée des plus divins trésors. Ils sont heureux de vivre, et c'est pourquoi ils offrent à l'auteur de toutes choses un cœur rempli de concerts et de bénédictions. Aussi la musique religieuse qu'on exécutait à la chapelle de Padoue n'avait-elle rien de la gravité touchante qui caractérise les admirables compositions de Palestrina et celles de l'école romaine en général; cela ressemblait un peu trop au style souriant et maniéré des tableaux de Tiepolo, qui sont en très grand nombre dans l'église de Saint-Antoine.

C'était pendant la foire qui a lieu dans le mois de juin que Zeno et sa suite s'étaient rendus à Padoue, époque brillante où cette grande ville, ordinairement silencieuse, était remplie d'étrangers et surtout de Vénitiens qui venaient prendre part aux fêtes qui s'y donnaient pendant trois semaines. Le théâtre de Padoue était alors desservi par les plus célèbres virtuoses de l'Italie, qu'on y faisait venir à grands frais, et la chapelle déployait toutes ses pompes pour célébrer dignement la fête de son patron. Le jour où l'abbé Zamaria, le sénateur Zeno et le reste de la compagnie allèrent à l'église Saint-Antoine, tous les musiciens de la chapelle, sous la direction du père Valotti, élève et successeur de Tartini, étaient réunis pour contribuer à l'éclat de l'office divin. Après un prélude sur les quatre grandes orgues, qui se répondirent en variant successivement le même thème, emprunté à une mélodie de plain-chant, on exécuta une messe avec accompagnement d'orchestre de la composition du père Valotti. Cette messe, d'un style un peu trop fleuri, n'était pas dépourvue de mérite, et se rapprochait beaucoup du style de la musique religieuse de Jomelli. Au milieu de la cérémonie, et après un chœur à quatre parties dont l'effet avait paru agréable, on vit apparaître à la tribune de l'une des orgues le violoniste Pasqualini, qui venait jouer une sonate *di chiesa*. Pasqualini était un gros homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille ramassée, d'une figure joviale, qui reluisait sous sa large perruque poudrée à frimas comme un de ces mascarons grimaçans dont se sert l'architecture pour varier la nudité des lignes. Pasqualini se mit en mesure d'attaquer son *andante religioso* avec l'emphase d'un *buffo caricato*. Lorsqu'il fut arrivé à la partie brillante de son morceau où se trouvaient condensés tous les artifices du violon, les *staccati*, les effets de doubles cordes et les arpèges les plus étendus, Pasqualini se démenait comme un diable dans un bénitier, et à chaque coup d'archet qu'il donnait il s'échappait de sa perruque un nuage de poussière qui allait enfa-

riner l'organiste et les chanteurs qui garnissaient la tribune. A cette scène, plus digne d'une comédie que de la gravité d'une cérémonie religieuse, l'abbé Zamaria ne put s'empêcher d'éclater de rire en disant tout bas à Lorenzo, qui était assis près de lui : — Voilà un vieux *parrucconne* qu'on devrait envoyer à la foire pour amuser les gens de la campagne; il y serait mieux à sa place que dans une église.

Fort heureusement, après cet épisode burlesque, qui ne dura que quelques minutes, une voix suave dont le caractère étrange frappa Lorenzo d'un grand étonnement vint chanter un motet qui était mieux approprié à la circonstance. Jamais Lorenzo n'avait rien entendu de comparable à cette voix qui ressemblait à une voix de femme sans en avoir la limpidité. Il semblait interroger du regard l'abbé Zamaria, qui s'amusait beaucoup de son étonnement, dont il n'avait ni le temps ni la volonté de lui expliquer la cause. A mesure que le chanteur développait la puissance de son talent et que cette voix mystérieuse s'élevait dans les cordes supérieures, l'émotion remplaçait la surprise dans le cœur de Lorenzo, et cette émotion était partagée par Beata, dont l'oreille était cependant moins inaccoutumée à de pareils phénomènes. Le morceau que chantait le virtuose était d'un très beau caractère; c'était un air à la fois religieux et pathétique qu'on attribuait à Stradella, compositeur et chanteur célèbre du XVIIe siècle, qui l'aurait écrit, s'il faut en croire un peu la légende, pour exprimer ses propres sentimens dans une circonstance bien connue de sa vie aventureuse. Lorsque le chanteur fut arrivé à la seconde partie du morceau qu'il interprétait, à cette belle phrase en *sol majeur* dont les notes lourdes et douloureuses semblent s'élever vers le ciel comme un cri de miséricorde longtemps retenu au fond du cœur, il fut si pathétique, il déploya une si grande manière de phraser, sa respiration était si bien ménagée, et il parut si pénétré des sentimens qu'il exprimait avec une si rare perfection de style, que Beata, malgré ses efforts pour dominer l'émotion qui la gagnait, ne put contenir de grosses larmes qui sillonnèrent son beau visage. Son âme, déjà riche par son propre fonds et plus riche encore par le souffle divin qui commençait à l'agiter, s'ouvrait au moindre contact, comme une fleur généreuse qui livre aux rayons du jour l'arome dont elle est remplie. C'est ainsi que la jeunesse prête volontiers aux premiers objets qui la captivent la vie surabondante qui est en elle; c'est ainsi que l'amour, qui est la jeunesse éternelle, couvre la nature de la poésie qui forme son essence, et qu'il croit entrevoir partout des horizons infinis qui ne sont bien souvent que le mirage de ses propres illusions. Quel est l'homme éclairé, quel est l'artiste devenu célèbre qui ne se rappelle avec bonheur la simple histoire, l'image naïve ou la mélodie rustique qui ont charmé son enfance et dont l'impression lui est restée ineffaçable,

malgré tout ce que son goût a pu lui dire depuis contre ces bégaiemens de la muse populaire? Ces contrastes sont bien plus fréquens en musique que dans les autres arts, et tel grand compositeur qui remplit le monde du bruit de ses chefs-d'œuvre ne peut s'empêcher de rêver et de s'attendrir en écoutant le refrain plaintif qui lui apporte un souvenir du pays qui l'a vu naître.

L'illusion de Beata n'était pas tout à fait de la même nature, car le virtuose qui avait eu le pouvoir de lui arracher des larmes n'était rien moins que le fameux Guadagni, l'un des plus admirables sopranistes de la seconde moitié du XVIIIe siècle, le chanteur favori de Gluck, qui avait composé pour lui le rôle d'Orfeo. Lorenzo, qui ne pouvait encore s'expliquer la nature de la voix que possédait Guadagni, et dont l'admiration pour le virtuose était mêlée d'une vague inquiétude, demanda à l'abbé Zamaria, en sortant de l'église Saint-Antoine : — *Maestro*, comment s'appelle le chanteur que nous venons d'entendre, et quelle est cette voix qu'on dirait sortir de la bouche d'un ange?

— C'est un *canarino*, répondit l'abbé en riant, un oiseau rare qu'on élève à grands frais pour l'amusement des oisifs et des *gentildonne*, qui le préfèrent au rossignol des bois, parce qu'il est moins farouche et qu'il chante toute l'année. Du reste, tu auras le plaisir de le voir de près et de mieux apprécier son mérite, car son excellence m'a chargé de l'inviter à venir à la villa Cadolce.

Bien que l'abbé Zamaria ne fût point un amateur très passionné de peinture, cet art, qui a eu un si grand éclat à Venise, occupait dans son esprit et dans son patriotisme une place trop importante pour qu'il négligeât les occasions d'en admirer les chefs-d'œuvre, qui lui donnaient lieu à des rapprochemens ingénieux. Aussi, avant de quitter Padoue, l'abbé voulut-il visiter la vieille église *Dell' Arena*, où se trouvent des fresques remarquables de Giotto, ce génie précurseur qui vint arracher la peinture au joug de la tradition hiératique. En examinant ces premiers linéamens d'un art qui a tant de rapports avec la musique, l'abbé Zamaria fit observer à ses auditeurs habituels qu'à l'époque où Giotto opérait la grande révolution que l'histoire lui attribue, l'art musical était encore dans les langes, comme on peut s'en convaincre par les écrits de Marchetto de Padoue, qui vivait à la fin du XIIIe siècle.

Pendant ces excursions aux environs de Cadolce, entreprises uniquement pour visiter quelques amis, le sénateur Zeno, toujours préoccupé du sort de la république, ne se laissait distraire par aucun incident vulgaire. Retenu sur la terre-ferme depuis quelques années par l'affaiblissement de sa santé, il cherchait à utiliser le repos forcé que lui avaient imposé les médecins en surveillant le mouvement des esprits, en excitant la vigilance des magistrats contre les menées des

novateurs qui devenaient de jour en jour plus nombreux. En traversant les villes de Brescia, de Vérone, de Vicence, de Padoue, Zeno ne voyait que les hommes importans du pays qu'il savait être dévoués à la domination de Venise. Il encourageait leur zèle, il cherchait à dissiper leurs craintes sur les événemens fâcheux qui pouvaient survenir, et comme un homme d'état habitué à contenir le secret de sa pensée, il ne laissait transpirer que ce qu'il croyait utile au but qu'il se proposait. Autour de ce personnage sombre et vénérable, dont aucune illusion ne pouvait fasciner le regard pénétrant, Beata, Lorenzo et l'abbé Zamaria lui-même s'agitaient comme des enfans qu'un rien amuse, et qui portent avec eux la lumière dont ils éclairent l'horizon qui les enchante. Malgré son âge, la sagacité de son esprit et sa vaste érudition, l'abbé Zamaria n'était guère qu'un artiste plus occupé des détails que du fond de la vie, et dont l'heureuse insouciance ne s'était jamais arrêtée devant des problèmes redoutables. Un vieux livre, un mur écroulé par le temps, et quelques pages de musique ignorées, étaient pour lui des objets bien autrement importans que la politique et ses vicissitudes. Était-il possible que Venise cessât jamais d'être la reine de l'Adriatique? Oserait-on porter la main sur ce nid d'alcyons qui flottait depuis tant de siècles sur la cime des flots amers? Non, non, les sinistres présages de Marco Zeno n'étaient pour l'abbé que des nuages sans consistance, qui passaient au-dessus de sa riante imagination sans obscurcir la limpidité de ses jours; si parfois il était amené à coordonner les faits de l'histoire et à voir une loi au-dessous des phénomènes qui en agitent la surface, c'était lorsqu'il voulait se rendre compte des progrès de l'art musical, afin de mieux en caractériser les périodes décisives. C'était le seul côté de son esprit par lequel il entrevoyait un plan, une certaine unité dans cette succession d'images rapides qui forment le spectacle de la vie.

Pour Lorenzo et Beata, que leur âge mettait à l'abri de ces tristes prévisions de l'avenir, ils étaient tout entiers sous le charme de l'heure présente et des belles choses qui s'offraient à leurs regards. Tout ce qu'ils voyaient, tout ce qu'ils entendaient servait à développer le sentiment qui les attirait l'un vers l'autre, comme deux notes qu'une attraction secrète dispose à former un accord mystérieux. Ils s'ignoraient encore eux-mêmes, aucun incident extérieur n'était venu troubler leur sécurité, et si Beata se méprenait sur la nature de l'affection que lui inspirait le fils de Catarina Sarti, Lorenzo était encore moins en état de comprendre quel ferment dangereux se mêlait à la vive reconnaissance qu'il éprouvait pour sa noble bienfaitrice. Ils s'enivraient tous deux de la sève de la jeunesse, ils écoutaient avec ravissement le concert de leur cœur sans en comprendre le sens, et les beautés de l'art aussi bien que les magnifi-

cences de la nature qu'ils rencontraient sur leur passage prolongeaient pour eux l'illusion bienheureuse de cet instant unique de la vie. Beata, qui trouvait un plaisir secret dans ces promenades qui amusaient son esprit et son cœur sans en troubler la sérénité, promenades qui étaient d'ailleurs favorables à la santé de son père, cherchait à les multiplier par des raisons plus ou moins ingénieuses que Marco Zeno acceptait volontiers. En quittant Padoue, elle le décida à visiter dans les environs quelques amis, parmi lesquels se trouvait la famille Grimani, dont la villa était située sur la rive gauche du canal de la Brenta.

La vaste et magnifique plaine sur laquelle est assise la ville de Padoue, et qui descend par des pentes ménagées des Alpes tyroliennes à l'embouchure de la Brenta, forme l'un des plus beaux pays qu'il y ait au monde. Couverte d'une végétation vigoureuse, d'un nombre considérable de petites villes, de bourgs et de hameaux pittoresques qui semblent y avoir été semés par la main d'une muse, cette terre grasse et forte donne tout ce qu'on exige d'elle, et au moindre souffle de l'activité humaine, elle s'épanouit avec amour en produisant des moissons miraculeuses. L'olivier, le citronnier, le figuier, le mûrier, des fruits de toute espèce, des vins généreux et divers, tout y vient en abondance et presque sans efforts. Dans ces campagnes lumineuses que rafraîchissent incessamment les brises qui s'élèvent des montagnes et celles qui traversent l'Adriatique, la vigne étale sa magnificence en festons élégans qui égaient le regard et enchantent le cœur. Le blé, le seigle, le maïs à la tige élancée, croissent sans entraves au milieu de ces champs fortunés, dont l'horizon est successivement resserré par des collines adoucies qui versent autour d'elles l'ombre et la fraîcheur. Des pâturages abondans, de nombreux troupeaux de moutons, de bœufs à la haute encolure, des fermes joyeuses, une population active, tout révèle la force et la fécondité de cette terre de promission. Je ne sais plus quel poète de l'antiquité a dit que le printemps semble avoir fixé son séjour dans cette heureuse vallée, dont le paysage enchanteur faisait dire également à un empereur grec que, si on n'avait la certitude que le paradis terrestre était situé en Asie, on pourrait croire que c'est dans ce coin de la Vénétie que Dieu a placé sa première créature pour lui donner une idée de la félicité suprême. Tout y est si frais et si joyeux, la nature y est si féconde et si charmante, que les nombreux poètes qu'a produits le dialecte de Padoue n'ont rien pu imaginer de plus beau que la réalité puissante qu'ils avaient sous les yeux. Tous ont chanté les plaisirs de la vie champêtre et les épisodes de l'économie domestique. C'est la ferme et sa gaieté bruyante, c'est la moisson avec ses guirlandes de bluets et de pavots, ce sont les vendangeurs joyeux couronnés de pampres et bondissant dans la plaine au son d'un

instrument rustique, c'est un rendez-vous au clair de la lune, c'est un baiser donné sous une treille parfumée. Tels sont les sujets qu'aiment à traiter les poètes qui se sont produits dans le dialecte de Padoue. On dirait, à les entendre, une fête perpétuelle de la nature sans douleur, sans mystère et sans idéal.

Dans cette plaine magnifique, au milieu de cette riche végétation qui présente partout les rians aspects d'un jardin fabuleux, les nobles de Venise avaient fait construire des palais élégans, où l'on retrouvait toutes les somptuosités et toutes les délicatesses de la civilisation. Les peuples du Midi, particulièrement les Italiens, aiment à transporter aux champs les plaisirs et les illusions de la ville. Comme les Grecs et comme les Romains, dont ils procèdent, ils n'ont pas de la nature ce sentiment profond et religieux qu'elle inspire aux peuples du Nord. Ce sont les conquêtes de l'esprit, ce sont les joies et les voluptés de la vie qui excitent avant tout leur admiration et qui stimulent leur activité. Les bois, les prés, les eaux et la terre bien-aimée ne sont, pour les races méridionales, que des élémens propres à embellir l'existence de l'homme, des jouets de sa fantaisie, qui ne s'élève guère au-dessus de l'horizon visible qui borne ses regards. Les races du Nord au contraire, dans leurs courses vagabondes à travers les steppes immenses et les vastes forêts où elles ont si longtemps séjourné avant d'aborder la civilisation méridionale, semblent y avoir puisé une connaissance plus approfondie de la nature et de ses mystères sacrés. Aussi leur imagination toute lyrique se plaît-elle à reproduire les harmonies diverses du monde matériel, qui est pour elles le symbole d'un monde supérieur et infini. Les Vénitiens, dont le génie tenait à la fois du génie politique des Romains et de la molle élégance des peuples helléniques, avaient transformé la vie des champs en une fête de l'art; du fond des bois solitaires où ils allaient se réfugier pendant les fortes chaleurs de l'été, ils aimaient à entendre les éclats de rire et les concerts de la sociabilité.

En quittant la plaine de Padoue pour se rendre à Venise, on trouve le canal de la Brenta, qui forme comme un trait d'union entre la terre-ferme et la mer Adriatique. Ce canal, qui parcourt un trajet de six lieues, et dont on suivait le courant facile sur des barques légères qu'on appelait des *péotes,* présentait, à la fin du siècle dernier, un coup d'œil vraiment enchanteur. Les deux rives de ce fleuve étaient garnies de maisons, de *casini* et de villas délicieuses, où l'aristocratie de Venise avait étalé toute sa magnificence. Construits par les plus célèbres architectes vénitiens de la renaissance, tels que Sanmicheli, Sansovino, Scamozzi et surtout Palladio, ces palais, tous ornés de statuettes élégantes et joyeuses qui semblaient danser sur le toit comme les heures d'un jour sans nuages, s'épanouissaient au soleil de distance en distance jusqu'à l'entrée des lagunes, et formaient

ainsi un horizon magique, au bout duquel on voyait surgir lentement du sein des ondes ce rêve de poésie qu'on appelle Venise. Les plus célèbres de ces villas qui se miraient dans les eaux de la Brenta étaient celle qui appartenait aux Foscarini, et, plus que toutes les autres, la villa Pisani, qui avait coûté plus de quatre millions de francs. Le jardin de cette habitation princière s'avançait en amphithéâtre jusqu'aux bords du canal, d'où les passagers pouvaient admirer les fleurs les plus rares, les citronniers, les grottes artificielles, les doux ombrages où venaient s'abriter les *gentildonne* au crépuscule du soir. Les rives de la Brenta ont été chantées par tous les poètes, surtout par les poètes populaires de Venise, qui leur avaient donné le nom si bien mérité de nouvelle Arcadie, *l'Arcadia de' tempi nostri!*

La villa Grimani, où se rendaient Marco Zeno et sa suite, était située à une lieue de Padoue, sur la rive gauche de la Brenta, où le jardin, terminé par une balustrade de marbre blanc, venait aussi aboutir. Une charmille ombreuse régnait le long de cette balustrade, d'où l'on voyait passer les barques chargées de voyageurs qui allaient à Venise ou qui en revenaient. Attendu par la famille Grimani, Marco Zeno fut reconnu de loin, et tout le monde fut bientôt au bas de l'escalier, où vinrent aborder les deux *péotes* qui contenaient les visiteurs. La famille Grimani, une des plus illustres de la république, était depuis longtemps alliée à la famille Zeno. Un fils du sénateur Grimani, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, laissait entrevoir la possibilité de resserrer encore davantage les intérêts des deux nobles familles. La réception fut cordiale et splendide. Beata, entourée par la nombreuse compagnie qui se trouvait réunie à la villa, fut entraînée à parcourir le jardin, qui était magnifique, pendant que les deux vieux sénateurs s'entretenaient des affaires de la république. Après le dîner, qui eut lieu dans une vaste galerie où l'on remarquait de belles fresques de Paul Véronèse, galerie qui ouvrait sur un parterre émaillé de fleurs, ayant pour horizon les rives de la Brenta, l'abbé Zamaria, dont la bonne humeur était toujours prête à déborder, éleva tout à coup sa voix flûtée au-dessus de ce bourdonnement général qui forme la péroraison d'un joyeux festin. — *Signori*, dit-il, il me vient une singulière idée! En regardant le beau jardin qui est devant nous, en regardant ce fleuve qui enferme l'horizon, les villas somptueuses qui témoignent si hautement du goût et de la grandeur de notre chère patrie, je pense à ces populations errantes que les Barbares chassèrent devant eux comme un troupeau de moutons, et qui, vers le commencement du ve siècle, vinrent chercher un refuge sur les îlots solitaires de la mer Adriatique. Que diraient-ils, ces pères conscrits de Venise, s'ils voyaient aujourd'hui la ville miraculeuse dont ils ont été les fondateurs, et s'ils pouvaient apprécier les changemens que le temps et la main de l'homme ont fait subir à ces

campagnes de la Brenta, dont ils fuyaient les rives désolées? Les fictions des poètes ont-elles jamais égalé le tableau qui se déroule sous nos yeux? et la Grèce, dans ses rêves enchantés, n'a-t-elle pas été surpassée par le génie de Venise, qui a fait des bords de la Brenta un séjour digne vraiment des dieux de l'Olympe?

— Très bien dit, mon cher abbé, et très bien pensé, répliqua d'une voix grave le sénateur Zeno. Tu rends à notre patrie la justice qui lui est due; mais il ne faut pas oublier d'ajouter que c'est l'aristocratie qui a fait la grandeur de Venise, comme c'est le sénat de Rome qui a créé la puissance de la ville éternelle. Rome et Venise, qui ont eu à peu près la même origine, puisque ce sont des fugitifs, des *fuorusciti*, qui en ont posé les premiers fondemens, auront aussi, je le crains bien, la même destinée, et le jour où la plèbe jalouse qui aspire au pouvoir aura triomphé des obstacles qu'on lui oppose, ce jour-là la république de Saint-Marc aura cessé d'exister. C'est ainsi que la plèbe romaine, ameutée par des tribuns factieux, a ruiné l'empire qu'avait édifié la sagesse des patriciens.

— Que votre excellence me pardonne si je ne partage pas ses tristes prévisions, ajouta bien vite l'abbé Zamaria, qui craignait de voir la conversation tourner au sérieux de la politique; malgré les bavardages de quelques *chiacchieroni*, les bons citadins de Venise n'ont pas l'humeur assez sombre pour revendiquer un pouvoir dont ils seraient fort embarrassés. Pourvu qu'ils vivent en paix, qu'ils chantent et qu'ils vendent leurs drogues, que leur importe d'où vient la lumière qui les éclaire et la justice qui les protége? Ils sont vraiment trop sages pour vouloir perdre leur temps à siéger dans le grand conseil et s'occuper des affaires de la république au lieu de veiller à leur négoce. *Panem et circenses*, demandait la plèbe romaine; du pain, des spectacles et *una chichera di cafè*, voilà tout ce qu'il faut aussi au peuple de Venise.

— Bravo, *signor abate!* s'écria le chevalier Grimani, jeune homme de vingt-cinq ans qui se trouvait assis près de Beata, dont il était tout préoccupé. Je partage entièrement votre sécurité, et je ne crois pas que nous soyons arrivés à la fin du monde, parce qu'il plaît à quelques bilieux de murmurer tout bas contre le gouvernement *della Signoria*. N'est-il pas juste que la tête commande au corps et que *il maestro di capella*, pour me servir d'un exemple que vous approuverez sans doute, dirige l'œuvre qu'il a conçue à la sueur de son front? Il ferait beau voir *i bottegaj* de la place Saint-Marc deviser de la politique de l'Europe! Mais laissons là ces craintes vaines et occupons-nous d'un sujet plus intéressant. Le temps fuit, *e tu fuggir lo lasci*, mon cher abbé, sans penser que nous serions heureux d'entendre la voix de la signorina Beata, qu'on dit être admirable. Aussi bien voilà le soleil qui pâlit et Vesper qui s'approche, continua le

brillant chevalier, dont l'esprit ne manquait ni de grâce ni de culture, et la musique est le complément nécessaire d'une journée heureuse comme celle qui vient de s'écouler.

En prononçant ces derniers mots, le chevalier jeta un regard dérobé sur Beata, qui lui répondit silencieusement par une inclination de tête. On se leva de table, et les convives, disséminés en groupes divers que le hasard ou l'instinct avaient formés, commencèrent à se promener dans le jardin qui conduisait à la charmille par une pente adoucie. Beata, Tognina et le chevalier Grimani se perdirent dans une allée solitaire, tandis que Lorenzo, que l'abbé Zamaria tenait par la main, écoutait d'une oreille distraite les interminables discours de son maître, qui pérorait au milieu de cinq ou six personnes qui le suivaient en riant aux éclats. La nuit cependant commençait à surgir du sein de la terre et à couvrir l'horizon de ses ombres transparentes. La lune se dégageait lentement d'une atmosphère brumeuse qui l'enveloppait comme un voile de gaze parsemé d'étincelles d'or, et son disque projetait cette lumière douce et mystérieuse qui touche les cœurs les plus endurcis et poétise les intelligences les plus ternes. La noble compagnie, après avoir erré çà et là en sens divers, s'était réunie sous la charmille autour d'une table demi-circulaire sur laquelle il y avait quelques livres et une mandoline, instrument à cordes de la famille du luth, alors très répandu en Italie. A voir cet essaim de belles dames armées de grands éventails coloriés, illustrés de légendes pittoresques et galantes, dont elles jouaient avec coquetterie, vêtues de longues robes à ramages de couleurs vives et diverses, causant, riant et se laissant aller à cette variété de poses qui trahit le bien-être du corps et la gaieté de l'esprit, on eût dit une grande volière remplie d'oiseaux au plumage d'or, de pourpre et d'azur, qui s'égaient, au déclin du jour, par un *bisbiglio* mélodieux.

Il faisait une de ces nuits sereines qui évoquent la fantaisie des natures les plus avares et les font s'épanouir en dégageant cette note mystérieuse que Dieu a déposée au fond de tous les cœurs. Une lumière blanche et discrète s'infiltrait à travers le feuillage épais de la charmille, et les ombres vacillantes qui enveloppaient la noble compagnie faisaient mieux ressortir la façade de la villa Grimani, qui s'élevait au fond du paysage, sur lequel se dessinaient les statuettes élégantes qui en formaient le couronnement. L'air était doux, *l'onda placida e tranquilla,* lorsque le chevalier manifesta de nouveau le désir d'entendre la signora Beata, qui, après en avoir conféré avec l'abbé Zamaria, se leva ainsi que Tognina, son amie. Placées l'une à côté de l'autre et regardant la Brenta par-dessus la balustrade qu'elles dominaient, ces deux jeunes filles se mirent à chanter un duo de Clari qu'elles savaient par cœur et que l'abbé Zamaria accompagnait sur la mandoline. C'était un morceau agréable, un frais ma-

drigal parfaitement choisi pour la circonstance, et dont la mélodie légère flottait à la surface de l'âme comme une fleur à la surface d'un lac paisible,

Cantando un di sedea
Laurin la al fonte.

« — Un jour Laure chantait assise au bord d'une fontaine, » — et ces paroles étaient emportées sur l'aile d'une phrase rapide que les deux voix répétaient tour à tour avec une extrême délicatesse. Arrivée à ce passage où Laure demande au zéphyr de « rafraîchir de son haleine l'air embrasé, » la voix de Beata fit ressortir avec un goût exquis cette modulation qui rend si bien l'affaissement qu'on éprouve pendant les fortes chaleurs de l'été, et, appuyant avec grâce sur la note de *ré* naturel qui ramène le motif au ton de *la* majeur, les deux voix recommencèrent leur charmant badinage qu'on aurait pu comparer à une églogue de Virgile mise en musique par Cimarosa (1). Ces deux jeunes filles aussi pures que les rayons de la lune qui les éclairait, debout en face d'une rivière dont les eaux limpides reflétaient leur image, chantant une mélodie suave que la brise disséminait comme un parfum dans l'espace, formaient un tableau qu'on ne voit qu'une fois dans la vie, et qui laisse dans l'imagination des souvenirs ineffaçables. Chaque note qui s'échappait de la bouche de Beata tombait dans le silence de la nuit comme une étoile d'or qui se détache de la voûte des cieux, et les deux voix, d'un timbre différent, se mariaient dans un accord harmonieux.

Un long silence succéda à ce morceau. Chacun semblait vouloir conserver le plus longtemps possible l'émotion exquise dont il était pénétré, lorsqu'on entendit au loin, sur le canal, un murmure de voix confuses. Les voix s'étant approchées de la villa Grimani, on reconnut que c'était une barque remplie d'ouvrières en soie qui retournaient à Venise après avoir achevé leur journée. Elles chantaient une mélodie populaire d'un accent mélancolique dont les paroles, en dialecte vénitien, étaient la traduction libre d'une strophe de la *Jérusalem délivrée* (2). « La fleur de la jeunesse ne dure qu'un instant et s'enfuit avec le jour qui passe. Le printemps reviendra, mais la jeunesse ne reviendra pas avec lui. Cueillons la rose de la vie qui perd si vite sa fraîcheur; aimons, aimons, tandis que nous pouvons être payé de retour. »

La barque glissa rapidement et disparut comme un rêve de bonheur.

(1) Le duo de l'abbé Clari dont il est question ici est connu à Paris depuis une trentaine d'années. Chanté d'abord aux exercices de l'école Choron, les amateurs et les artistes l'ont ensuite répandu dans les salons et dans les concerts publics.

(2) La quinzième strophe du chant XVIe.

IV.

La scène que nous venons de retracer avait produit sur Lorenzo une très vive impression. La voix de Beata, l'élégance de sa personne, la familiarité avec laquelle le chevalier Grimani lui avait adressé la parole, avaient excité dans son cœur un sentiment de peine qu'il n'avait pas encore éprouvé. De retour à Cadolce, il n'y avait pas retrouvé la joie paisible d'autrefois. Une distraction involontaire venait traverser ses études, un malaise indéfinissable altérait son caractère, jusqu'alors si doux et si humble. Qu'éprouvait-il donc? Était-ce le tressaillement de la jeunesse ou bien un levain de jalousie qui mêlait déjà son amertume aux espérances de la vie naissante? se trouvait-il humilié de ne point appartenir à ce monde d'élite où il n'était admis que par une faveur généreuse, ou était-ce le premier éveil d'un sentiment exquis qui le remplissait tout à coup de son ivresse, comme une essence qui s'échappe brusquement du vase qui la contenait? Il y avait de tout cela dans le trouble qu'éprouvait le jeune Lorenzo, dont le caractère commençait à se dessiner. Il en est des sentimens comme des autres facultés de l'homme : après un sommeil plus ou moins long destiné par la nature à en favoriser la germination, il suffit de la moindre secousse pour les faire sortir de terre. Jamais Lorenzo ne s'était encore trouvé au milieu d'un si grand nombre de personnes distinguées. La vie qu'il avait menée jusqu'alors, studieuse et recueillie, ne lui avait laissé entrevoir que le côté favorable de sa position. L'affection presque paternelle que lui témoignait l'abbé Zamaria, l'intérêt tendre et discret qu'il inspirait à Beata, la bienveillance des subalternes l'avaient ébloui et lui avaient dérobé la réalité du monde et des choses. Jusqu'au vieux Bernabò, le camérier de Zeno, qui se plaisait à lui dire quelquefois : « Bravo, Lorenzo; continuez à bien étudier; son excellence est très contente de vous! » Ce premier enchantement s'était un peu dissipé depuis la soirée mémorable passée aux bords de la Brenta. La vue du chevalier Grimani et sa contenance auprès de la signora avaient donné l'éveil à son esprit. C'était comme une pierre qu'on eût jetée au fond d'une source limpide et qui va remuer la vase amoncelée dans ses profondeurs.

Pourquoi l'avait-on laissé entièrement de côté pendant cette soirée de délices? Personne n'avait paru s'inquiéter de sa présence, pas même la charmante Tognina, qui se plaisait d'ordinaire à le poursuivre de ses agaceries mutines; pas un regard ne s'était fixé sur lui, et la signora Beata, qui l'enveloppait toujours de sa sollicitude, avait paru ignorer qu'il fût là, tout près d'elle, au milieu de cette société ravie de sa grâce et de sa voix touchante. N'était-il donc dans la

maison de Zeno qu'un objet de distraction, qu'un témoignage vivant de la munificence d'un grand seigneur, qu'on repousse dans l'ombre aussitôt que le cercle de l'intimité s'élargit? Telles étaient les questions que se faisait sourdement ce jeune homme, et qui remplissaient son cœur d'un trouble infini. Saturé de lectures diverses, qui n'avaient pas toujours été dirigées par un goût très sévère, puisant à la fois dans les romans à la mode, dans les poètes, surtout dans les philosophes français que l'abbé Zamaria livrait à sa curiosité, la pâture dont il était avide, l'esprit de Lorenzo laissait apercevoir les symptômes d'une activité inquiète et prompte à s'alarmer. C'était une imagination ardente qui se plaisait aux combinaisons romanesques, une sensibilité extrême qui fermentait et cherchait une issue, un cœur rempli de tendresse, qui, après avoir été longtemps contenu par le respect et le sommeil de l'adolescence, se réveillait tout à coup et s'épanchait bruyamment comme pour s'assurer de sa propre vitalité. Rien n'est moins simple que la jeunesse; tous les germes de la vie future se trouvent entassés dans le cœur d'un enfant, et c'est avec ces premières sensations, confusément perçues, que la destinée ourdit sa toile. Aussi prenez bien garde, et ne vous oubliez pas devant ces regards mobiles qui semblent glisser sur toutes choses! ne laissez rien apercevoir d'impur ou d'équivoque à cette petite créature qui s'exerce à comprendre les phénomènes qui se déroulent devant elle. Guidée par l'instinct et par une intuition divine, elle saisira plus tard le sens caché de vos actes et de vos paroles; comme cette plaque de métal préparée par l'art pour y réfléchir la lumière, l'âme d'un enfant se laisse pénétrer par les accidens du monde extérieur qui s'y incrustent pour ainsi dire, et y dessinent des images que le temps viendra dégager.

Lorenzo lisait enfin dans son propre cœur; il se sentait ému à l'aspect de Beata, et il comprenait le sens de cette émotion, dont il était effrayé. Oserait-il jamais avouer un sentiment si téméraire? Que dirait-on si l'on venait à découvrir que le fils de Catarina Sarti avait osé lever les yeux sur une noble fille de Venise qui avait recueilli son enfance et sa pauvreté? Il fuyait les occasions de la voir, il était timide, interdit en sa présence, il balbutiait en répondant aux questions bienveillantes qu'elle lui adressait. Il recherchait la solitude et les livres qui pouvaient nourrir et accroître ses illusions. La nature, le paysage et ses beautés mystérieuses, qui sont inaccessibles au vulgaire, et qui ne se révèlent qu'aux yeux éclairés par le foyer intérieur du sentiment, parlaient à son imagination un langage nouveau. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il lisait et tout ce qu'il entendait prenait la forme de l'objet aimable qui s'élevait dans son âme comme un astre radieux. Dans une telle disposition d'esprit, Lorenzo trouva

sous sa main *la Nouvelle Héloïse* de Rousseau. Ce livre fameux, qui a ému le XVIII[e] siècle, et qui a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, exerça sur l'imagination de ce jeune homme une action puissante. Le monde un peu factice que s'était créé Rousseau, ce mélange d'idéal et de réalité où les sentimens éternels du cœur humain se mêlent aux sophismes de l'esprit, où les discussions philosophiques entravent souvent l'épanchement de l'âme, où les caractères semblent plutôt la personnification de principes abstraits que des êtres pris dans la nature, tous ces défauts, qui ont été souvent relevés dans le roman de Jean-Jacques, n'empêcheront pas qu'il ne soit recherché et lu avec avidité par les organisations tendres et poétiques. On a beau faire, la jeunesse n'écoute point les sermons et se rit des froids conseillers qui parlent de l'amour comme d'un poison dont ils n'ont pu goûter les délicieuses amertumes. Loin de se laisser effrayer par le danger qu'on lui signale, elle s'y précipite, et ce n'est qu'après s'être sauvée du naufrage qu'elle est disposée à entendre les avis qu'on lui a prodigués avant l'heure. C'est ainsi que chaque génération recommence le même voyage et chante l'éternelle chanson du *renouveau*. La jeunesse d'ailleurs n'est point accessible à la vérité pure et sans alliage. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est le spectacle de la grandeur morale aux prises avec le destin, c'est la lutte des sentimens contre les préjugés, c'est le triomphe de la passion sur l'égoïsme de famille. Telles sont aussi les qualités qui font de *la Nouvelle Héloïse* un livre d'un attrait singulier pour les cœurs tendres et les imaginations ardentes. Le caractère de Saint-Preux, sa position subalterne dans la famille de Julie, les moyens par lesquels il parvient à toucher son cœur, les obstacles qu'il rencontre, ces deux jeunes filles si étroitement unies et d'une tournure d'esprit si différente, les personnages secondaires qui se groupent autour des deux amans, les idées hardies que l'auteur soulève, l'admirable paysage où Rousseau a placé les rêves de son génie, tous ces détails de l'économie domestique et de la vie bourgeoise, où la musique et la poésie italienne occupent une si grande place, devaient frapper notre adolescent. Aussi se mit-il à dévorer ces pages éloquentes, qui semblaient traduire les émotions secrètes de son cœur. Il s'identifiait avec le héros dont il aurait voulu partager la destinée. Il le suivait dans les bosquets de Clarens, et se laissait conduire avec lui dans les bras de Julie, qui lui imprimait sur les lèvres le fatal et divin baiser. Tous les incidens de cette fable touchante, où Rousseau a esquissé comme un tableau de la société que pressentait son âme, excitaient d'autant plus l'intérêt de Lorenzo, qu'il y trouvait une certaine analogie avec sa propre situation dans la maison du sénateur.

Derrière le bois qui couronnait les hauteurs de la villa Cadolce, il

y avait un petit chemin, un *stradotto* tortueux et solitaire qui conduisait jusqu'au village de La Rosâ, et de l'autre extrémité allait aboutir à la grande route de Cittadella. Ce chemin était bordé d'un côté par le talus du parc et par un ruisseau qui en baignait les contours, et de l'autre côté par une haie vive, touffue et fort irrégulièrement plantée, qui déversait en tous sens sa riche végétation. Des rameaux d'aubépine et de mûrier sauvage s'échappaient de la haie, qui ne pouvait les contenir, et allaient s'entrelacer aux branches folles des arbres, formant ainsi une voûte de verdure qui préservait le chemin de l'ardeur du soleil. Une grande allée traversait le parc, et au fond de cette avenue on apercevait le toit de la villa où les paons étalaient leur plumage d'or, remplissant les échos de leurs cris plaintifs.

Par une belle matinée de printemps, Lorenzo se promenait dans la grande allée du parc de la villa Cadolce. Le cœur rempli d'inquiétude et de cette fièvre de bonheur que donne la première atteinte du mal sacré, il avait quitté brusquement sa chambre, et marchait sans but devant lui, respirant à longs traits l'air fluide et chargé d'aromes que l'aurore répand autour d'elle, comme pour annoncer l'arrivée du jour. Les feuilles des arbres, encore trempées de rosée, jetaient mille reflets divers qui égayaient le regard et provoquaient une délicieuse sensation de fraîcheur. Les oiseaux babillaient dans les bocages, et du milieu de leur concert, toujours le même et pourtant toujours nouveau, s'élevaient quelques notes pénétrantes qui semblaient révéler une joie plus vive, une sensibilité plus exquise. Je ne sais quel poète indien a dit que le langage des oiseaux fut compris un jour par un couple d'amans qui promenaient leur bonheur à l'ombre des forêts, et qu'ils parvinrent à s'entretenir avec les plus éloquens de ces chantres merveilleux. Cette fiction ingénieuse, comme toutes celles de la poésie primitive, renferme une observation profonde, et l'histoire touchante de Philomèle et de Progné nous offre, ainsi que toutes les métamorphoses de la fable antique, un témoignage de cette croyance universellement répandue, que l'amour est la source de la poésie, de la musique et de la science des choses divines.

Le soleil s'élevait sur l'horizon et commençait à traverser ces légers nuages du matin qui l'entourent comme une auréole. Une atmosphère déjà tiède, toute saturée de parfums, d'étincelles et de bruits joyeux, remplissait l'âme du jeune Lorenzo d'un bien-être ineffable. Arrivé au bout de la grande allée, il franchit le ruisseau qui servait de limite au parc, prit le chemin qui conduisait à La Rosâ et se perdit sous des arceaux de verdure. La fleur blanche des cerisiers jonchait le chemin, et dans les éclaircies des buissons lumineux on voyait reluire et s'agiter des myriades d'insectes, des papillons et de timides fauvettes qui voltigeaient autour de leur couvée

nouvelle. L'ombre, la fraîcheur et le silence conviaient à la rêverie, et laissaient errer l'esprit au milieu de ce pétillement sourd et mystérieux qui est la vie de la nature, et que le génie de Beethoven a pu seul reproduire dans la première partie de la *Symphonie pastorale*. Lorenzo cheminait lentement, savourant en lui-même les plus douces espérances, lorsqu'une voix un peu fruste se fit entendre au loin. — *Trà, là là*..... Et ce refrain, qui terminait une cantilène villageoise, se répandit dans les sinuosités du chemin comme la vibration prolongée d'un instrument rustique.

Après un instant de silence, la voix reprit son élan et fit entendre de nouveau les mêmes notes, — *là... là*,... lesquelles, suspendues longtemps dans les airs, exhalèrent un parfum de gaieté franche et naïve qui fixa l'attention de Lorenzo, parce qu'il crut reconnaître la voix de Giacomo. C'était lui en effet qui s'en venait à califourchon sur un âne en chantant comme un bienheureux. — *Eh! viva, il nostro caro Lorenzo!* lui dit-il en l'apercevant. Qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu, *per Bacco!* et comme vous voilà grandi! Pourquoi donc oubliez-vous ainsi vos amis de La Rosâ, où nous parlons si souvent de vous? Hier encore je disais à Zina, que vous connaissez, que je voudrais voir ce brave Lorenzo depuis qu'il est devenu un *bel signore* et aussi savant, dit-on, que le curé de Cittadella. — Ah! répondit-elle, il ne pense guère à nous, *povera gente;* nous n'avons ni le langage ni les belles manières des *cavalieri* parmi lesquels il vit.

— Vous me faites injure, mon cher Giacomo, en me prêtant de tels sentimens, répliqua vivement Lorenzo. Je ne suis point un *signore*, comme vous voulez bien le croire, et je suis loin d'avoir oublié les bonnes gens qui m'ont vu naître et qui ont entouré mon enfance d'une affection si cordiale.

— Il ne faut pas vous fâcher de mes paroles, répondit Giacomo avec bonhomie, car je ne pensais point à mal en vous rapportant les caquetages de cette mauvaise langue de Zina, qui vous aime bien pourtant, et qui est toute fière d'avoir été pour quelque chose dans votre bonheur. Vous rappelez-vous, *caro Lorenzo*, cette belle nuit de Noël où nous fûmes introduits pour la première fois à la villa Cadolce? Avec quelle présence d'esprit Zina répondit aux questions que lui faisait la signora sur votre compte! Dame!... il y a déjà quelques années de cela, et vous avez bien changé depuis lors, *per Bacco!* Vous voilà comme le fils de son excellence, et puisqu'on a vu des rois épouser des bergères, pourquoi donc la fille du sénateur n'épouserait-elle pas...

— Est-ce que tu t'imagines, Giacomo, que les choses de ce monde se passent comme dans la belle histoire de Silvio et de Nisbé, que je t'ai entendu raconter si souvent? répondit Lorenzo en coupant brus-

quement la parole à son interlocuteur. Ce sont là des folies qu'il faut laisser dans les contes de nourrices où tu les as puisées. La signora Beata est une trop grande dame pour penser à un pauvre garçon comme moi, sans autre avenir que la protection que lui accorde son père. La fille d'un sénateur de Venise est bien autrement difficile que la fille d'un roi, fût-elle née, comme la charmante Nisbé, du baiser d'une immortelle.

— Bah! bah! dit Giacomo, on a vu des choses moins surprenantes, et *san Pietro e san Paolo* disent positivement qu'il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent jamais. *Addio,* signor Lorenzo, voilà le jour qui s'avance, et il faut que j'aille au marché de Cittadella. Au revoir, *arei malandrino,* dit-il en frappant des deux talons sur sa piteuse monture, qui trottinait conformément au proverbe : *Chi va piano, va sano.* Et Giacomo s'éloigna en lançant par-dessus les arbres son joyeux refrain, qui retentit dans les airs et s'éteignit peu à peu comme le frais gazouillement de l'alouette matinale « qui se balance dans l'espace, puis s'interrompt tout à coup pour s'écouter ellemême et jouir de la douceur de ses propres concerts. »

Qual lodoletta che 'n aere si spazia
Prima cantando, e poi tace contenta
Dell' ultima dolcezza che la sazia (1).

Tout ému de la conversation qu'il venait d'avoir avec Giacomo, qui avait touché à la corde sensible de son cœur, Lorenzo, au lieu de poursuivre son chemin et d'aller à La Rosâ ainsi qu'il en avait l'intention, s'en retourna tristement au château. La matinée était déjà fort avancée, et le soleil radieux inondait la grande allée du parc de ses rayons pénétrans, qui faisaient rechercher les coins ombreux propices au recueillement. Arrivé près du palais, il se détourna à main gauche et prit une petite allée transversale qui aboutissait à un bosquet où Beata avait l'habitude de se réfugier pendant certaines heures de la journée. Ce bosquet, entouré de bancs de repos, était formé par un taillis épais entremêlé d'arbres fruitiers de toute espèce qui donnaient à ce réduit l'aspect d'un verger délicieux où l'utile se mêlait à l'agréable, conformément à la poétique de Palladio sur les maisons de plaisance. Un treillis tapissé de chèvrefeuille et de plantes grimpantes ne laissait pénétrer dans ce sanctuaire qu'une lumière attiédie qui colorait le feuillage sans le traverser. Des statues représentant les muses avec leurs différens attributs longeaient l'avenue au bout de laquelle le regard se reposait sur un parterre où des roses, des œillets et des citronniers encadraient un

(1) Dante, *Paradiso, canto* xx, *terzina* 24.

bassin de marbre que remplissait bruyamment un jet d'eau intarissable. Ce lieu semblait avoir été disposé pour convier aux doux épanchemens de l'âme, pour évoquer cette fantaisie aimable qui est le rayonnement des natures bien douées. Contenue ainsi dans des limites qui la charmaient sans l'étonner, l'imagination satisfaite n'entrevoyait pas de plus vastes horizons ni un monde meilleur.

Lorenzo, qui s'avançait lentement vers le bosquet où il s'était trouvé tant de fois avec Beata, crut apercevoir à travers le feuillage les reflets d'un robe blanche qui le firent tressaillir. Il n'osait plus faire un pas, ses jambes tremblaient sous lui, et son cœur battait violemment dans sa poitrine. Il essaya de se raffermir et de passer à côté sans y jeter les yeux, feignant une indifférence et une tranquillité dont la passion s'enveloppe souvent pour mieux dissimuler sa faiblesse; mais il ne put aller plus loin et resta immobile derrière un bouquet de lilas qui, fort heureusement, le dérobait à la vue.

Quelle est donc cette mystérieuse puissance d'une première affection qui transfigure tout à coup l'objet aimé et l'enveloppe d'une atmosphère magique qui se communique à tout ce qui l'approche? Cette robe blanche dont les reflets lointains font tressaillir Lorenzo, il l'avait vue bien souvent sans aucune émotion et sans se douter qu'elle pût jamais devenir pour lui un signe d'ineffables souvenirs. Maintenant il ne l'oubliera jamais, et jusqu'à son dernier soupir elle flottera devant ses yeux comme un symbole de sa jeunesse et de ses divines espérances. O savans qui ne croyez point aux miracles, pas même à ceux que Dieu accomplit chaque jour par vos mains, qu'est-ce donc que l'amour, si ce n'est un miracle permanent qui est aussi vieux que le cœur de l'homme?

Son trouble s'étant un peu calmé, Lorenzo regarda timidement à travers les interstices du treillis; il vit Beata et Tognina, qui causaient ensemble. Beata était vêtue en effet d'une robe blanche un peu traînante qui lui dessinait la taille, et un fichu de soie noire jeté négligemment sur ses belles épaules couvrait imparfaitement d'inappréciables trésors, en faisant ressortir l'éclat et la morbidesse de son teint. Une rose fixée au milieu du sein, deux boucles de cheveux qui descendaient sur son cou gracieux, donnaient à sa physionomie pleine de charme je ne sais quel air sérieux et attendri qui se combinait heureusement avec la gaieté du jour et la fraîcheur printanière du paysage. Elle tenait à la main une ombrelle de soie à ramages qui la préservait de ces mille petits insectes qui tourbillonnent follement à la suite d'un rayon de soleil. Tognina, moins grande et plus vive dans ses allures, portait une robe à fond blanc varié d'arabesques aux couleurs saillantes, et sa belle chevelure noire était ornée d'une petite branche de jasmin qui s'inclinait sur l'oreille gauche.

Ces deux jeunes filles, dont la mise révélait assez bien le caractère, formaient une de ces légères dissonances d'esprit et de mœurs avec lesquelles il semble que la nature se plaise à nouer les affections les plus douces et les plus durables. A les voir se promener ainsi nonchalamment au milieu d'un paysage enchanteur que l'art avait soumis à ses lois, ces deux charmantes personnes, dont l'ombre se dessinait par intervalles dans l'allée solitaire où l'on n'entendait que le bruit de l'eau jaillissante, présentaient une scène exquise de la société polie dans un siècle de loisirs. Pour rendre toute la suavité d'un pareil tableau, pour exprimer l'harmonie qui résulte du contraste de deux femmes élégantes et bien nées qui livrent à l'heure qui passe le secret de leurs cœurs, il faudrait la musique de Mozart, par exemple le duo du *Mariage de Figaro* entre la comtesse et Suzanne, lorsque, sur une phrase aussi transparente que le plus beau jour, elles chantent en badinant :

Che soave zefiretto
Questa sera spirerà!

— Sais-tu bien, ma chère, dit Tognina en jouant avec son éventail, que Lorenzo devient, ma foi, un beau garçon, et qu'il n'est plus permis de le traiter sans cérémonie?

— Je ne le sais que trop, répondit Beata avec un accent de tristesse.

— Je ne vois pas qu'il y ait lieu à prendre le deuil pour un fait aussi simple, répondit Tognina, et tu n'as pu croire que ton pupille resterait toujours un agneau de Pâques à la toison immaculée!

— Non, sans doute, répondit Beata, mais je vois arriver avec peine le moment où il faudra me séparer de lui.

— Te séparer de Lorenzo! Et pourquoi donc? Tu es riche, fille unique, maîtresse de faire tout ce que tu veux : il faudrait être furieusement mélancolique pour gâter une si belle existence.

— Tu en parles bien à ton aise, chère Tognina, et tu ignores les difficultés de ma position. La fille d'un sénateur de Venise appartient d'abord à la république et puis à sa famille, qui en disposent selon les intérêts de l'état ou les convenances de la société. Tu es cent fois plus libre que moi, et il y a des jours où j'envie le sort de Teresa, ma caméristе, qui peut du moins suivre les inspirations de son cœur.

— On dirait, à t'entendre, que Lorenzo a pénétré fort avant dans le tien, répliqua Tognina avec malice. Après tout, où serait le mal que tu fusses touchée par les qualités d'un jeune homme que tu as élevé et qui a répondu à tes espérances? Tu n'as guère que quatre ans de plus que lui, et on surmonte bien des difficultés quand on aime, témoin l'histoire de la fameuse Bianca Capello.

Sans répondre directement à cette dernière observation, qui touchait à la plus vive de ses préoccupations, Beata feignit de prendre le change et détourna la conversation sur un autre sujet. Les jeunes amies les plus intimes ne se laissent pas ravir sans défense le mot suprême qui résume leurs plus chères pensées, et ce n'est que par distraction ou par le besoin qu'elles éprouvent de se voir encouragées dans leurs sentimens qu'elles trahissent leur secret. Beata surtout était d'une grande réserve, et l'idée qu'elle avait de sa dignité la rendait très circonspecte dans ses paroles. Après un instant de silence que Tognina se garda bien d'interrompre, Beata, entraînée malgré elle vers le sujet qui remplissait son cœur, ajouta négligemment : — J'ai eu hier un long entretien avec mon oncle, dont tu sais l'affection pour Lorenzo.

— Eh bien! que t'a dit le saint abbé?

— Qu'il était temps de s'occuper de l'avenir de ce jeune homme, et qu'on ferait bien de l'envoyer à l'université de Padoue y terminer ses études. — Nous allons partir pour Venise, lui ai-je répondu, et là, nous prendrons un parti définitif. — Que ce soit le plus tôt possible, ma nièce, a-t-il dit en m'étreignant doucement la main.

Quelques jours après ce dialogue significatif, dont Lorenzo n'avait pu saisir que quelques mots sans suite, il y eut grande réception à la villa Cadolce. La famille Grimani était venue rendre visite au sénateur Zeno, et Guadagni se trouvait au nombre des invités. Le célèbre virtuose pouvait avoir alors soixante et quelques années. Après avoir parcouru l'Europe, après avoir visité successivement Paris, Londres, Lisbonne, Vienne, Munich, Berlin et les principales villes de l'Italie, en excitant partout la plus vive admiration, Gaetano Guadagni, qui était né à Lodi vers 1725, était venu se fixer à Padoue en 1777, où il s'était fait admettre parmi les chanteurs de la chapelle, et où il devait mourir en 1797. Sa voix, qui avait eu jadis le caractère et l'étendue d'un *mezzo soprano* d'une douceur extrême, avait perdu quelques notes dans le registre supérieur, mais l'âge avait épuré son goût, et sa grande manière de dire le récitatif et de chanter les morceaux expressifs en faisait encore le premier virtuose de son temps. On allait à Padoue tout exprès pour l'entendre, et il se montrait aussi facile au désir des *dilettanti* qu'il était magnifique dans l'usage qu'il faisait de sa grande fortune. Guadagni avait connu les plus illustres compositeurs du XVIIIe siècle. Il avait connu Haendel lors de son premier voyage en Angleterre, en 1749, et ce maître lui avait confié une partie dans l'exécution de ses deux grands oratorios, *le Messie* et *Samson*. Il avait eu aussi des relations avec Piccini, qui avait composé pour lui plusieurs opéras, et surtout avec Gluck, dont le mâle et vigoureux génie sut trouver des chants pleins de ten-

dresse pour la voix exceptionnelle et le talent extraordinaire de son virtuose de prédilection. Doué d'une belle figure, comédien assez distingué pour avoir mérité les éloges de Garrick, qui lui donna même des conseils, musicien excellent, puisqu'il s'était composé plusieurs scènes qu'il intercalait souvent dans les opéras qui lui étaient confiés, Guadagni avait un caractère irascible, et il était quelquefois d'une insolence extrême envers les *impresarii* et les pauvres compositeurs sans renommée dont il daignait chanter la musique. Piccini, malgré l'extrême douceur de son caractère, sut imposer à Guadagni sa volonté, et jamais il ne lui permit de changer une note aux rôles qu'il lui confiait. Quant à Gluck, qui préludait déjà à la grande révolution qu'il devait opérer dans le drame lyrique, il n'était pas homme à souffrir qu'un chanteur osât modifier la pensée dont il était l'interprète.

D'une taille moyenne, chargé d'embonpoint comme l'étaient presque tous les sopranistes après la première jeunesse, Guadagni, avec son teint de cire jaune, sa poitrine grasse et son cou enfoncé dans les épaules, avait un peu l'air d'une vieille marquise. Il tenait toujours à la main une magnifique tabatière d'or, enrichie de diamans, qu'il roulait entre ses doigts et qu'il montrait avec complaisance. C'était un cadeau du grand Frédéric, et le plus riche qu'eût jamais fait ce roi, aussi économe que mélomane. Guadagni avait eu l'honneur de chanter devant lui à Potsdam en 1776. Il était fort curieux à entendre quand il se mettait à parler des grands personnages qu'il avait approchés, et ses jugemens sur les compositeurs, les artistes célèbres de son temps étaient d'une parfaite justesse.

— De tous les maîtres que j'ai connus dans ma longue carrière, disait-il à l'abbé Zamaria, qui le harcelait de questions, les deux plus illustres ont été Haendel et Gluck. Allemands tous les deux, ils avaient dans le physique, dans le caractère, aussi bien que dans le génie, de nombreux traits de ressemblance. Grand et fort comme un Turc, Haendel avait une figure pleine de noblesse et un caractère d'une violence extraordinaire. Il ne fallait pas lui résister, ni se permettre le moindre changement à sa musique, si on ne voulait pas avoir avec lui de terribles discussions. Un jour il faillit jeter la Cuzzoni par la fenêtre, et sa lutte avec le célèbre Senesino a partagé la haute société de Londres en deux camps ennemis. Pour moi, je n'ai eu avec ce grand musicien que de très bons rapports. Appelé à Londres pour chanter dans ses deux magnifiques oratorios, *le Messie* et *Samson*, dont je n'oublierai jamais l'effet prodigieux, je me suis acquitté de ma tâche à la grande satisfaction du maître, qui me dit un jour avec la rude familiarité qui lui était propre : « A la bonne heure, voilà comment il faut dire ma musique ! Tu n'es pas un *asino*

d'orecchiante, toi; tu connais la composition, et tu comprends qu'on ne chante pas un morceau d'un style sévère et religieux comme un air de Bononcini, avec le sourire sur les lèvres et la bouche en cœur.» J'avoue cependant, ajouta Guadagni, que je n'aimais pas beaucoup à chanter les airs et les duos de Haendel, qui manquent de charme et qui sont constamment écrits, je parle des duos, dans un style fugué, où l'expression des paroles n'est qu'un prétexte à la science des imitations; mais sés récitatifs, et particulièrement ses chœurs, sont admirables, et je n'oublierai jamais l'émotion que me fit éprouver *le Messie,* lorsque j'entendis pour la première fois, au théâtre de Covent-Garden, ce chef-d'œuvre, qui a été composé dans l'espace de vingt et un jours!

— Cela est peut-être moins extraordinaire que vous ne le croyez, mon cher Guadagni, répondit l'abbé Zamaria, dont l'érudition et le patriotisme n'étaient jamais en défaut. Haendel, que nous pourrions presque revendiquer comme un élève de l'école de Venise, puisqu'il a été le disciple et l'imitateur de l'abbé Steffani, notre compatriote, qui était maître de chapelle à la cour de Hanovre, Haendel a fait entrer dans l'oratorio que vous admirez avec juste raison un grand nombre d'idées mélodiques qu'il avait déjà émises sous une autre forme. Accueilli avec bonté par l'abbé Steffani, qui jouissait à la cour de Hanovre d'une grande considération, Haendel a publié dans cette ville, vers 1711 ou 1712, un recueil de dix-huit *duetti* et *terzetti* avec accompagnement de basse continue, qu'il a dédiés à la princesse Caroline, et dont il existe plusieurs éditions. Dans ces duos remarquables, dont les paroles sont aussi d'un abbé italien, Ortensio Mauro, on reconnaît la manière de l'abbé Steffani, et l'on trouve le germe de presque toutes les grandes compositions que Haendel a produites plus tard. En voulez-vous la preuve? ajouta l'abbé Zamaria. Cela n'est pas sans intérêt, suivez-moi.

Quand ils furent rendus à la bibliothèque, l'abbé dit à Lorenzo: — Prends ce gros cahier que tu vois là-haut, c'est la partition du *Messie,* et voici le recueil de *duetti* dont je parlais tout à l'heure.

S'étant assis au clavecin, l'abbé Zamaria se mit à feuilleter le recueil qu'il avait à la main en disant : — Tenez, du premier motif du second duo que voici :

No, di voi non vuò fidarmi,

Haendel en a fait le chœur de la première partie du *Messie : Un enfant nous est donné.* — Le troisième motif de ce même duo :

Sò per prova i vostri inganni

est devenu le thème principal du chœur de la seconde partie:

Nous sommes dispersés comme un faible troupeau. — Dans le troisième duo, pour deux voix de soprano, le motif qui accompagne ces paroles :

Quel fior che all' alba ride,

n'est-il pas exactement le même que celui du chœur qui termine la première partie du *Messie?* Avec le quatrième motif de ce même duo, Haendel a composé le premier duo de son oratorio — *Judas Machabée.* Je pourrais poursuivre cette vérification, et il me serait facile de vous prouver encore que le thème de la première fugue qu'on trouve dans *la Fête d'Alexandre,* et d'autres morceaux de cette admirable cantate, sont aussi indiqués dans ce recueil de *duetti* que Haendel a composés sous l'influence incontestable de l'abbé Steffani. Du reste, ajouta l'abbé Zamaria, Haendel, dont le génie n'est pas sans quelque ressemblance avec celui de notre Benedetto Marcello, son contemporain, a procédé comme tous les hommes supérieurs, qui puisent dans les souvenirs et dans les émotions naïves de la jeunesse le thème des savantes conceptions de leur maturité. N'est-ce pas ainsi, après tout, que se développe toute chose en ce monde, et la civilisation n'est-elle pas comme un arbre séculaire dont la séve, renouvelée sans cesse par la culture, porte des fruits toujours nouveaux?

— A l'appui de votre observation aussi profonde que judicieuse, répondit Guadagni, je puis vous citer aussi l'exemple de mon illustre ami, *il cavaliere* Gluck. Les ouvrages qui lui ont valu en France une si grande renommée ne sont, pour ainsi dire, que la transformation de ceux qu'il avait composés dans sa jeunesse. L'ouverture d'*Armide* par exemple, qui a couronné sa belle et glorieuse vieillesse, est la même que celle de son opéra de *Telemaco,* qu'il a écrit pour moi il y a de cela une trentaine d'années, et avec le motif d'un chœur de ce même opéra il a fait l'introduction de l'ouverture d'*Iphigénie en Aulide.* Je n'ai pas besoin de vous apprendre que l'*Alceste* et l'*Orphée,* qu'il a arrangés pour l'Académie royale de Musique de Paris, sont, à peu de choses près, les mêmes ouvrages qu'il a composés à la cour de Vienne de 1761 à 1764. Ah! que de souvenirs réveille en moi cette année mémorable qui vit naître la partition d'*Orfeo,* dont je puis me flatter d'avoir au moins inspiré l'idée! J'étais jeune alors, ajouta Guadagni en poussant un gros soupir, dans la plénitude de mes facultés, et je pouvais affronter sans crainte les regards d'un public avide de m'entendre. Il me semble voir encore la belle Marie-Thérèse dans sa loge impériale, entourée de sa cour, passant son mouchoir sur ses yeux remplis de larmes pendant l'exécution de cette musique divine! Gluck était dans le ravissement, il m'embrassait dans les coulisses comme un enfant, et

lorsque après la huitième représentation l'impératrice le fit appeler dans sa loge pour lui témoigner sa satisfaction en lui disant : « Où avez-vous donc trouvé, *maestro,* toutes les belles choses que nous venons d'entendre? — Dans le désir de plaire à votre majesté et *là,* dit-il en posant la main sur son cœur.

Pendant que l'attention de l'abbé Zamaria était tout entière concentrée sur Guadagni, Beata, qui faisait les honneurs de sa maison avec une grâce parfaite, réservait tous ses soins pour la famille Grimani. Le chevalier ne la quittait pas d'un instant, et elle paraissait écouter avec plaisir les propos agréables qu'il lui adressait avec cette aisance et ce contentement de soi-même que les gens bien élevés comptent parmi leurs priviléges. Lorenzo, en voyant Beata, si attentive pour son hôte, incliner la tête pour mieux entendre ce qu'il lui disait et répondre par un sourire aux paroles du chevalier, éprouvait un sentiment confus de jalousie et d'humiliation qu'il faut avoir ressenti pour en connaître l'amertume. Ni l'esprit ni même le génie reconnu et proclamé de tous ne peuvent tenir lieu, dans un certain monde, de cette grâce de manières, de cette urbanité de langage que vous donnent l'éducation et la naissance. Il y a tel homme médiocre qui marche sans efforts et foule d'un pied léger le parquet d'un salon où tremble dans un coin le poète ou le penseur illustre. Voyez-vous ce jeune homme aux formes délicates qui indiquent la race, à l'intelligence débile qui effleure toutes choses sans rien pénétrer, au cœur tempéré par les convenances, et qui laisse tomber de ses lèvres de rose quelques rares monosyllabes sans accent et sans vie? C'est le fils de famille, c'est le héros des femmes de haut lieu qu'il séduit par la coupe de son habit et une imperturbable assurance. Le chevalier Grimani appartenait à cette lignée des Léandre, des Lindor et des don Ottavio qui devient si nombreuse dans les sociétés défaillantes, et dont le type, d'une grâce suprême, a troublé le repos de la Grèce. Oui, c'est le faible Pâris qui a tourné la tête de la belle Hélène et qui l'a enlevée à ses dieux domestiques, et c'est également à ce débile rejeton de la race du vieux Priam que les trois immortelles ont soumis le jugement de leur querelle. Ah ! les femmes, pour être des déesses, n'en restent pas moins de leur sexe, et la sage Minerve elle-même n'a jamais pardonné au beau Pâris son verdict en faveur de Vénus.

Le chevalier Grimani, qui était jeune et de haute naissance, avait toutes les qualités aimables d'un homme du monde. D'un extérieur agréable, l'esprit assez cultivé et d'une parfaite distinction, il était digne assurément d'attirer l'attention de Beata. Aussi Lorenzo ne pouvait le voir sans en être douloureusement affecté, et, sans se rendre bien compte de ce qu'il éprouvait, il regardait d'un œil d'envie

ce noble et brillant Vénitien qui venait troubler par sa présence les rêves innocens de son cœur. Soit que Beata fût réellement sensible aux soins empressés que lui rendait le chevalier, soit qu'elle voulût rompre des habitudes qui lui paraissaient maintenant dangereuses, il est certain qu'elle était depuis quelque temps d'une extrême réserve avec Lorenzo, et c'est à peine si devant le monde elle avait l'air de s'apercevoir qu'il était là, dans un coin, épiant ses moindres mouvemens. Il faut avoir été pauvre et jeté par la destinée au milieu d'une société jalouse de ses priviléges, il faut avoir aimé une femme que le prestige de quelques années de plus, celui de la naissance et de la beauté, dérobaient à toutes vos espérances, pour comprendre la situation pénible du jeune Lorenzo. Il se sentait mal à l'aise dans ce palais où il avait été accueilli avec tant de bonté; il était humilié de la place qu'il occupait dans la famille Zeno, et son caractère, aigri par un sentiment qu'il n'osait avouer à personne, commençait à développer les idées amères qu'il avait puisées dans les livres et surtout dans ceux de Rousseau.

Les personnes de distinction qui habitaient les environs de Cadolce furent invitées à venir passer une journée au château. On voulait fêter dignement la famille Grimani, qui partait le lendemain, et clore d'une manière brillante la saison de villeggiature. On savait que, la santé du sénateur Zeno s'étant raffermie, il devait quitter bientôt la terre-ferme et retourner à Venise, où l'appelaient de graves intérêts politiques. Aussi personne ne manquait au rendez-vous, et c'était un beau coup d'œil que de voir le parc de Cadolce parsemé de belles dames et de *cavalieri* qui portaient leurs ombrelles et les divertissaient par des propos galans qui les faisaient rire aux éclats. Il existe un joli tableau de Tiepolo qui représente une scène pareille de galanterie aimable et de doux *far-niente* au bas duquel le comte Algarotti a placé ces deux vers qui renferment à peu près toute la morale de la société vénitienne à la fin du siècle dernier :

Vario è il vestir, ma il desir è un solo,
Cercan tutti fuggir, tristezza e doulo.

« Sous des costumes différens, ils n'ont tous qu'un même désir : c'est de fuir la tristesse et la douleur. » Oh! que les temps sont changés! et que nous sommes loin de cette sérénité d'esprit qui ne s'occupe que de l'heure présente et s'attarde à goûter le bonheur sous un frais ombrage, sans souci du lendemain! La soirée venue, toute la compagnie s'était réunie dans le salon, qui était fort spacieux et qui donnait de plain-pied dans le jardin. En face de la porte étaient le jet d'eau, la grande allée et le bois qui fermait l'horizon. En attendant le souper, qui ne devait avoir lieu qu'à minuit, selon les habitudes

de la noblesse vénitienne, qui aimait à prolonger ses veilles jusqu'à l'aurore, on se reposait en respirant la fraîcheur du soir. La journée avait été très chaude, et l'atmosphère, traversée par une brise qui venait des montagnes du Tyrol, conservait encore cette douce moiteur qui vous dispose à la volupté. Le sénateur Zeno, la tête couverte d'un large chapeau de paille d'Italie, ses deux mains appuyées sur une longue canne à pomme d'or, était assis en face de la porte, au centre d'un demi-cercle que formaient les nombreux invités. Beata causait avec le chevalier, ayant à sa gauche son amie Tognina, tandis que l'abbé Zamaria s'entretenait avec Guadagni, dont il s'efforçait d'évoquer les souvenirs.

— Mon cher Guadagni, s'écria tout à coup l'abbé, les plus belles paroles du monde ne valent pas, quand il s'agit de musique, un petit exemple. Pour nous faire mieux apprécier la différence qui existe entre l'*Orfeo* de Gluck et celui que notre compatriote Bertoni a fait représenter à Venise avec tant de succès en 1776, et dans lequel opéra vous avez intercalé un air de votre composition qui a été remarqué par les connaisseurs, dites-nous quelque chose de la belle partition de l'illustre *Tedesco*. Ce sera pour la noble compagnie une bonne fortune que d'entendre un virtuose qui a fait les délices de l'Europe pendant quarante ans.

Après s'être fait un peu prier et avoir beaucoup insisté sur l'insuffisance de ses moyens, Guadagni, qui n'était pas fâché qu'on lui fît une douce violence, se rendit à l'invitation de l'abbé. Il s'assit au clavecin qui était placé à droite de la porte qui conduisait au jardin. Le salon n'était point éclairé; les étoiles scintillaient et projetaient sur le fond bleuâtre de la nuit ces lueurs incertaines qui ouvrent à l'imagination des perspectives infinies. L'arome des citronniers, le murmure de l'eau jaillissante, je ne sais quelle douce langueur et quel mystérieux silence donnaient à cette scène improvisée un caractère presque religieux qui s'harmonisait admirablement avec le génie de Gluck. Au fond du bois, sur la cime de l'arbre le plus élevé, un rossignol faisait éclater sa touchante mélopée qui formait un heureux contraste avec l'art merveilleux du virtuose. Après un prélude insignifiant, Guadagni, dont on ne pouvait distinguer les traits, se mit à déclamer d'une voix nasillarde et un peu chevrotante l'admirable récitatif qui précède l'air du troisième acte d'*Orfeo*. A mesure que le récitatif développait les plaintes immortelles de l'époux infortuné, la voix du virtuose se raffermissait aussi, et les défaillances de l'âge semblaient disparaître sous les magnificences d'un style incomparable. Avec quelle émotion profonde Guadagni poussa le cri lamentable d'*Euridice! Euridice!...* qui retentissait dans le silence de la nuit comme s'il eût été répercuté par les échos des lieux téné-

breux! Et lorsqu'à la fin de cette belle invocation Orfeo s'écrie : *Son disperato!...* chacun se sentit tressaillir au fond du cœur. Il serait impossible d'exprimer par des paroles la manière dont l'artiste sut rendre le cantabile sublime qui suit le récitatif :

> Che farò senza Euridice
> Dove andrò senza il mio bene.

Ce vieillard ridicule, dont les manières efféminées étaient plutôt de nature à exciter le dégoût que l'admiration, paraissait un dieu inspiré en chantant cette mélodie pathétique, ce qui fit dire à l'abbé Zamaria qu'après avoir entendu un pareil morceau, il n'y avait plus qu'à s'écrier avec le poète :

> Ah! miseram Eurydicen? anima fugiente vocabat,
> Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

Lorenzo avait écouté Guadagni avec le double intérêt de la curiosité et de la passion qui trouvait dans les plaintes d'Orphée un aliment à ses propres sentimens. Debout sur le palier de la porte, les yeux fixés sur Beata dont il épiait les mouvemens, refoulant la jalousie qui le dévorait, il s'identifiait avec le personnage, et la musique de Gluk ainsi que le talent de son interprète excitèrent son émotion jusqu'aux larmes. Il s'enfuit de honte et alla se cacher derrière un gros citronnier pour donner un libre cours à sa douleur. Inquiète de cette disparition, retenue par les convenances et la crainte de se trahir, Beata se leva lentement, et, feignant d'avoir besoin de marcher un peu, elle prit le bras de Tognina et s'en alla dans le jardin. Elle aperçut Lorenzo qui sanglotait dans un coin. Sans oser l'aborder, comme elle le faisait autrefois, elle errait autour de lui comme une âme indécise qui hésite à franchir le dernier degré qui sépare la pudeur de l'amour. Elle l'observait de loin, jetant sur lui un regard plein d'inquiétude et de tendresse.

V.

Le lendemain de cette soirée, la famille Grimani quitta la villa. On était au mois d'octobre. Le départ du sénateur pour Venise était irrévocablement fixé et devait avoir lieu sous peu de jours. Lorenzo, qui était resté quelque temps sans voir sa mère, préoccupé qu'il était par le nouveau sentiment qui remplissait son âme, résolut d'aller lui faire ses adieux et de passer une journée à La Rosà, où il n'avait fait que de rares apparitions depuis son entrée dans la famille Zeno. Le bruit de l'arrivée de Lorenzo s'étant répandu dans le village, une foule de curieux accourut bientôt et remplit la petite maison de Catarina Sarti. Zina, qui était mariée depuis quelques mois,

son père Battista Groffolo, et Giacomo furent invités à partager un repas modeste que Catarina avait préparé pour fêter la présence de son fils. Au milieu de la joie et de la cordialité qui présidaient à cette réunion presque de famille, chacun des convives adressait à Catarina des complimens sur Lorenzo, sur ses belles manières, sur l'instruction qu'il avait acquise et le brillant avenir qui l'attendait. La pauvre mère, toujours craintive dans ses prévisions, n'accueillait ces complimens qu'avec tristesse : elle ne pouvait pas se dissimuler que le départ de Lorenzo allait la priver de la plus grande joie de sa vie, et que, si elle avait déjà beaucoup souffert depuis qu'il avait été adopté par le sénateur Zeno, elle souffrirait encore davantage d'une séparation dont elle n'entrevoyait pas le terme. Sans doute il lui serait facile d'aller de temps en temps le voir à Venise; Lorenzo, de son côté, pourrait accourir auprès de Catarina au moindre désir qu'elle lui en manifesterait; mais de pareilles raisons ne sont jamais suffisantes pour dissiper les inquiétudes d'une mère. Aussi est-ce les larmes aux yeux qu'elle écoutait toutes les belles choses qu'on disait de son fils, et c'est en vain que Giacomo lui citait doctoralement l'autorité de saint Pierre et de saint Paul, pour lui apprendre à se soumettre avec résignation à la volonté de Dieu : elle ne répondait rien et pleurait en silence.

Après le dîner, qui se prolongea assez tard dans l'après-midi, après le départ des convives et leurs joyeuses félicitations, Catarina, prenant Lorenzo par la main, le fit asseoir auprès d'elle, sur le banc de pierre qui était sous la treille, devant sa maison. Une belle soirée d'automne commençait à peine, et le soleil couchant dardait sur la treille et sur le figuier qui en était le soutien ces rayons dorés et affaiblis qui donnent à tous les objets un aspect doux et mélancolique. La porte de la maison entr'ouverte laissait apercevoir un intérieur modeste, mais d'une propreté exquise. Au chevet du lit, on voyait un Christ d'ivoire avec un bénitier au-dessous et une branche de buis; sur la cheminée, une image de la *Madonna* avec l'enfant Jésus, un portrait du sénateur Zeno et une vieille gravure représentant un doge de la république de Venise. Une mandoline était suspendue avec un tambour de basque du côté opposé, et le plafond était garni de grappes de raisin attachées par un fil, en prévision des besoins de l'hiver. Tenant Lorenzo par la main, assise sur ce banc de pierre où elle l'avait si souvent couvert de ses baisers, Catarina, d'une voix émue, lui adressa de simples paroles qui restèrent gravées dans la mémoire du chevalier, et qui eurent sur sa vie une grande influence :

« Mon fils, vous allez partir, vous allez quitter ce beau pays où votre enfance a été si heureuse et si sereine, loin de cette maison où Dieu me fit la grâce de vous donner le jour. Je ne sais combien

de temps nous serons séparés l'un de l'autre, ni s'il me sera donné de vous revoir encore une fois avant de mourir; mais quelle que soit la volonté de Dieu à cet égard, je m'y soumettrai sans murmures, si ce n'est sans douleur. Vous avez été et vous serez jusqu'à mon dernier soupir l'unique objet de mes plus vives préoccupations. Ayant eu le malheur de perdre, trop tôt, hélas! votre père, j'ai concentré sur vous toutes les tendresses de mon âme. J'ai pris un soin particulier de votre éducation, j'ai versé dans votre cœur la semence des plus pures doctrines, je l'ai nourri du pain fortifiant de l'Évangile, et ces pieux sentimens, qui vous ont déjà valu des protecteurs si généreux, vous attireront partout la bénédiction de Dieu et l'estime des honnêtes gens. Conservez donc précieusement, mon fils, ce trésor toujours inaltérable au fond de l'âme. Que la religion soit le guide de toutes vos actions : c'est le moyen le plus sûr d'être heureux dans ce monde et dans l'autre, car « mon joug est léger, a « dit le Seigneur, et quiconque me confessera devant les hommes, « je le confesserai devant mon père, qui est aux cieux! »

« Restez humble de cœur, rendez aux grands le respect qui leur est dû, et n'enviez aucune supériorité, car c'est la volonté de Dieu qu'il y ait dans ce monde des riches et des pauvres, des faibles et des puissans. Je ne prétends pas vous dire qu'il faille supporter l'injustice sans se plaindre, ni voir avec indifférence le triomphe de l'iniquité. Au contraire, il est bon que la conscience ne tombe jamais dans un lâche engourdissement et qu'elle flétrisse, au moins en silence, les actes coupables qui échappent pour un jour à la justice des hommes; mais il faut prendre garde de confondre l'indignation que doit toujours exciter le mal avec l'orgueil, qui, en troublant la sérénité de l'âme, empêche de voir la vérité. Tout se tient en nous, mon fils, et un vice du cœur produit bientôt une erreur de l'esprit. N'est-ce pas ainsi que les anges rebelles, pour n'avoir pu supporter la gloire de Dieu, ont méconnu sa toute-puissance et ont dû à la plus mauvaise des passions la perte de la félicité suprême?

« Je ne suis qu'une simple femme et n'ai reçu qu'une instruction modeste; mais votre père, qui était fort éclairé et qui avait beaucoup étudié pour se rendre digne des emplois de la république, me disait souvent que ce qu'on appelle la science est d'un bien faible secours dans les épreuves de la vie. C'est par le caractère que les hommes sont grands et forts, disait-il, et le caractère se forme lentement par la discipline et les bons exemples. Il importe donc de s'habituer de bonne heure à aimer le bien et surtout à le pratiquer, car des principes qui n'aboutissent pas à des actions efficaces ressemblent à cet arbre stérile dont parle l'Évangile, qui n'est bon qu'à être jeté au feu. Aussi défiez-vous des belles paroles, « n'ouvrez pas votre âme à toutes

« sortes de personnes, » comme dit l'Ecclésiaste; soyez prudent et réservé avec les inconnus. Une page de la vie d'un homme vous en apprendra plus sur son caractère que les plus beaux discours. L'esprit est un flambeau qui a besoin d'un support, et dont la lumière ne projette qu'une clarté douteuse, si elle n'est alimentée par le souffle du sentiment.

« Jésus se trouvant un jour assis à table dans la maison d'un nommé Simon, il survint une jeune femme portant un vase d'albâtre tout rempli de parfums exquis qu'elle versa sur la tête du Seigneur. Les disciples se récrièrent contre cet élan irréfléchi, disant qu'on aurait pu faire un meilleur emploi d'une chose aussi précieuse. Jésus, qui les avait entendus, leur répondit : « N'affligez pas cette femme, « qui a bien agi envers moi. » Par cet exemple, Notre-Seigneur a voulu confondre la prudence des sages et montrer combien la raison est impuissante à comprendre les miracles de l'amour. Oui, mon fils, « il n'y a rien au ciel et sur la terre de plus doux et de plus fort « que l'amour..., » et nous serions bien peu de chose sans la grâce qui suscite et féconde nos volontés.

« En déposant au fond de notre cœur la notion du bien et du mal, Dieu l'a mise à la portée de la plus humble de ses créatures et à l'abri de toute controverse. Écoutez donc cette voix intérieure qui accompagne comme un écho chacune de vos actions : elle ne vous trompera jamais. Il importe à notre bonheur autant qu'à notre salut de préserver le cœur de toute souillure et de purifier la volonté par la prière, comme la flamme purifie l'or de tout faux alliage. C'est là qu'est notre force, c'est là qu'est la source de notre grande morale. C'est dans ce grand foyer que vous puiserez, mon fils, l'inspiration pour vous guider dans la vie et celle qui communique au génie le germe des plus belles conceptions, car *le royaume de Dieu est au dedans de nous*, dit l'Évangile. »

« Ayez toujours présente à l'esprit cette grande vérité, qui est le fondement de toutes les autres, qu'il y a un Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, dont la providence veille sur nous et juge nos cœurs. Si nous n'avions la certitude de l'existence d'un être suprême par la révélation, par l'Évangile et par l'église vivante, nous en trouverions la preuve dans le spectacle de l'univers, dans les nobles sentimens que nous inspire la vertu, dans l'horreur que nous fait éprouver le vice triomphant, dans l'enthousiasme qu'excitent en nous les belles actions et les œuvres du génie. Ce sont là les diverses manifestations d'une âme immortelle qui se ressouvient de son origine céleste. Nés dans le péché, nous avons été rachetés par le sang de Jésus-Christ, dont l'intercession divine nous a reconquis notre libre arbitre. Maître de choisir maintenant entre le bien et le mal,

l'homme est d'autant plus responsable de ses actes qu'il peut fortifier sa volonté au bien par le secours de la grâce qui descend dans le cœur de tous ceux qui l'invoquent avec sincérité.

« Soyez ferme dans vos bonnes résolutions, mon fils; marchez hardiment dans le droit sentier que nous a tracé Jésus-Christ, et, quoi qu'il arrive, ne vous laissez intimider ni par les railleries des esprits forts, ni par les menaces des méchans. « Que votre paix intérieure « ne dépende pas de la langue des hommes. » Faites le bien, et comptez sur la justice de Dieu. « S'il y a quelque joie en ce monde, « elle est le partage d'un cœur pur, et, s'il y a un endroit où règnent « l'affliction et l'inquiétude, c'est dans une mauvaise conscience. » Attendez-vous à des revers, à des mécomptes dans vos projets; préparez votre âme à subir l'injustice et votre corps à supporter la douleur. Cette vie n'est qu'une préparation à une vie supérieure, une épreuve qui nous est imposée pour essayer notre courage. Tout ce qui vient des hommes est imparfait et transitoire; les plaisirs des sens s'épuisent vite et passent comme une ombre; il n'y a d'infini que les plaisirs de l'esprit, qui cherche à se prouver à lui-même les grandes vérités que nous tenons de la foi et du sentiment.

« Avant de finir cet entretien où mon cœur s'épanche avec tant d'abandon, comme si j'avais le pressentiment que je vous vois pour la dernière fois, et où il semble que Dieu m'ait inspiré des idées et un langage fort au-dessus de mon intelligence, comme s'il eût voulu vous parler par ma voix, laissez-moi vous prémunir encore contre un danger sans doute imaginaire, mais qu'il est de mon devoir de signaler. Ai-je besoin de vous dire combien doit être respectée par vous la noble fille qui vous a recueilli et qui vous a honoré d'une affection de sœur? Vous lui devez tout, l'instruction que vous avez reçue, le bien-être dont vous jouissez, et le brillant avenir qui vous attend. Si jamais vous sentiez votre cœur envahi par des rêves impossibles, j'aime à croire que vous repousseriez loin de vous une idée coupable qui ferait votre honte et votre malheur. Je ne m'explique pas davantage, » ajouta Catarina en jetant sur son fils un regard scrutateur qui le fit pâlir. Après un moment de silence qui parut bien long à Lorenzo :

« Et maintenant je n'ai plus rien à vous dire, mon fils, reprit-elle, si ce n'est de garder le souvenir de cette soirée. Restez fidèle à la foi de votre mère, méditez sur les belles maximes de votre père, honorez sa mémoire. N'oubliez jamais que sous cette terre bénie que vous foulez d'un pied si distrait gémissent les méchans dans la nuit éternelle, et qu'au-dessus de votre tête, par-delà ce soleil qui nous échauffe et nous inonde de sa clarté, est le séjour des bienheureux, celui des anges et du Seigneur. »

Catarina se leva alors, et, après avoir béni son fils, elle le pressa

contre son cœur avec effusion. Ayant fermé la porte de sa petite maison et mis la clé dans sa poche, ils sortirent tous deux de dessous la treille où le pauvre chardonneret aveugle ne chantait plus depuis longtemps. Arrivés aux dernières maisons du village, ils quittèrent la grande route et prirent un chemin qui conduisait à travers champs à la villa Cadolce. C'était la saison des vendanges. La population de La Rosâ était répandue dans les vignes hautes et touffues qui sillonnent ces belles campagnes, et qui s'enroulent amoureusement autour d'arbres vigoureux plantés de distance en distance, comme les colonnes d'une arcade. Du milieu de cette verdure déjà ternie et jaunissante s'élevaient des bruits, des éclats de rire et des chants joyeux qui attristaient la pauvre mère, dont le cœur était si rempli d'angoisse. Les passans, qui s'en retournaient au village, saluaient Catarina et s'arrêtaient pour féliciter Lorenzo de son départ, dont tout le monde était instruit; c'étaient des *addio* et des souhaits de bonheur à n'en plus finir. La soirée était avancée; le soleil ne lançait plus qùe ces lueurs intermittentes et rougeâtres qui donnent au paysage une teinte sombre et religieuse. La terre, dépouillée de ses fruits, exhalait un parfum salutaire et doux au cœur du laboureur. Catarina et Lorenzo marchaient sans se dire un mot, sans oser interrompre ce silence éloquent qui s'établit entre deux âmes quand elles se sentent à l'unisson l'une de l'autre. Ils étaient arrivés ainsi, sans s'en apercevoir, dans une grande plaine remplie de chaume, où un troupeau de moutons errait et broutait çà et là jusqu'au pied d'une colline qui en limitait l'horizon. L'*Angelus* venait de sonner au clocher de La Rosâ, et aucun bruit humain ne se faisait plus entendre au milieu de ces champs où l'infini de la nuit s'ajoutait à l'infini du silence, lorsque s'éleva la voix monotone d'un pâtre qui était couché nonchalamment sur le penchant de la colline, d'où il observait son troupeau : il charmait ses loisirs par un de ces chants traditionnels dont personne ne connaît l'origine. Composée de quelques notes qui n'accusaient aucune tonalité bien précise, cette mélodie agreste, que le pâtre laissait échapper de ses lèvres indolentes, se dilatait comme un soupir de la nature sur des paroles qui en exprimaient la poésie: « Oiseau, bel oiseau, où vas-tu si loin de moi? Tu t'envoles vers l'aurore, emportant sous tes ailes ma jeunesse et mon amour. » Et la *canzone* se terminait par ce refrain mélancolique :

Ahi!... partenza amara!

« Ah! s'écria le chevalier Sarti après m'avoir raconté cette première partie de sa vie, quels tristes et doux souvenirs vous avez réveillés en moi! »

P. Scudo.

JASMIN

ET LA

POÉSIE POPULAIRE MÉRIDIONALE.

I. — *Langue française, langue gasconne*, poème de Jasmin.
II. — *Li Prouvençalo*, poésies provençales recueillies par J. Roumanille.

Il y a dans l'histoire des œuvres de l'esprit, à toutes les époques et dans tous les pays, un chapitre auquel Disraéli, le père du spirituel orateur anglais contemporain, a donné un nom, c'est celui des curiosités littéraires : nom plein de charme pour ceux qui aiment à pénétrer tous les secrets du travail des intelligences et du monde de la pensée. Il ne s'applique point exclusivement à tout ce qu'une curiosité érudite et critique peut découvrir de détails obscurs, de dates oubliées, de traits altérés ou méconnus. N'est-ce point le nom le mieux trouvé pour désigner tout un ensemble de recherches, de révélations singulières, de nuances ou de faits piquans, en un mot tout ce qui a l'attrait de l'inattendu et de la nouveauté en dehors des voies battues et explorées? La civilisation intellectuelle se développe avec une simplicité apparente, en droite ligne, si l'on nous permet ce mot; elle a ses lois génératrices, ses conditions fixes, son expression acceptée et saluée, son type unique auquel se rapportent toutes les œuvres et tous les talens dans leur originalité même. Sous cette simplicité cependant, à travers ce triomphe de certaines tendances générales, de

certaines influences qui semblent laisser sur tout leur empreinte, voici les manifestations les moins prévues, les faits qui tranchent avec les théories, les diversions mystérieuses de l'inspiration et du talent; voici les génies qui se réveillent, les langues dépossédées qui font encore écouter leurs accens dans le bruit des langues dont la civilisation a consacré l'usage : variété étrange et puissante, qui se produit, non pour protester essentiellement contre le cours général des choses, non pour reformer le travail des siècles, mais pour montrer comment la vie n'est point aussi simple qu'on le pense parfois, combien au contraire il y a en elle d'élémens complexes, — inépuisable aliment de l'esprit d'investigation ! Quel épisode aurait mieux sa place dans cet ordre de curiosités littéraires que l'histoire de ces idiomes populaires qui restent comme l'expression originale et survivante d'un génie local, qui ont leur destinée spéciale et leurs traditions, leurs éclipses et leurs caprices de renaissance? Le génie poétique de l'Angleterre suit son cours et se développe de Shakspeare à Milton, de Milton à Pope, de Pope à Byron; mais à côté fleurit dans l'idiome écossais toute une poésie qui commence au roi Jacques, auteur de *l'Église du Christ au milieu de la pelouse,* qui s'est réveillée au dernier siècle avec Allan Ramsay, et qui a été continuée de nos jours par Robert Burns. Auprès de Goethe et de Schiller, Hebel, l'auteur des *Poésies Alémaniques,* chante la Wiese et décrit les scènes champêtres de l'Oberland badois dans le dialecte de sa contrée natale. Enfin, dans l'éclat même de la poésie française contemporaine ne s'est-il pas produit une sorte de rajeunissement de l'idiome méridional, dont Jasmin reste, sinon la seule, du moins la plus brillante expression? De toute cette poésie rustique et populaire, on pourrait dire ce que Burns dit d'Allan Ramsay dans son fragment de *la Poésie pastorale* : « Avance, honnête Allan !... tu peins la vieille nature dans tes doux vers calédoniens... C'est dans des vallons de pâquerettes que coule ton ruisseau, où de jolies filles blanchissent leur linge... les amours champêtres sont la nature même : nul débordement de galimatias ampoulé, nulle idée confuse, mais la douce magie de l'amour !... »

Poésie populaire, poètes populaires ! quel est le vrai sens de ces mots? quelle application trouvent-ils aujourd'hui? Notre temps, — et en cela il a offert moins de nouveauté peut-être qu'on ne l'a cru, — notre temps a vu des laboureurs, des forgerons, des bergers, des coiffeurs, se révéler tout à coup poètes, quelques-uns poètes dans l'acception la plus large et la plus élevée du mot. L'expression de leur génie est-elle cependant ce qu'on peut proprement appeler la poésie populaire? N'y a-t-il point au contraire une nuance sensible et curieuse à observer? Dans l'histoire de l'inspiration humaine, le caractère le plus frappant de la poésie populaire, c'est d'être profon-

dément naïve et spontanée; elle jaillit de l'âme d'une race comme une flamme d'un foyer invisible. Sous une forme simple et ingénue, c'est le résumé de l'existence d'un peuple, de ses luttes, de ses malheurs, de ses exaltations, de ses instincts les plus vivaces, de ses sentimens les plus chers. La poésie populaire est comme l'idéalisation de la vie nationale et domestique par les événemens qu'elle raconte, par tout cet ensemble de mœurs, de croyances et d'usages qu'elle reproduit dans des chants répétés au grand jour des réunions publiques ou le soir dans le foyer; mais comment naît-elle ? quelle est sa manière de se manifester? Le mystère plane d'habitude sur son origine, presque toujours elle est anonyme, et rien n'est plus difficile que de retrouver le nom de quelqu'un de ces rapsodes qui puisa un jour son inspiration dans la conscience populaire. Sans nul doute, dans leur conception première, ces chants passionnés et simples sont l'œuvre de quelque imagination individuelle particulièrement douée; mais à peine sont-ils nés, l'auteur qui leur a donné la première forme disparaît, la tradition s'en empare, les conserve, les popularise, les propage, — jusqu'à ce qu'il vienne un instant où ces fragmens recueillis et fixés se trouvent être, en même temps qu'un vaste dépôt poétique, les élémens les plus précieux pour aider à l'intelligence de tout un pays et de toute une époque; c'est par là que la poésie est vraiment populaire, c'est-à-dire qu'elle est tellement imprégnée de l'esprit et de la vie morale d'une race, qu'elle semblerait dictée par le génie voilé de cette race elle-même. Tel est le *Romancero*, épopée de la vie guerrière et chevaleresque de l'Espagne; tels sont les chants populaires de la Bretagne dans leur dramatique et naïve simplicité. Le même caractère se révèle dans les chants de la Grèce moderne, fragmens longtemps dispersés et répétés à Scio, à Samos, dans les solitudes du mont Olympe.

En est-il ainsi de l'œuvre nouvelle de ces rapsodes qui peuvent passer à bien des titres pour représenter la poésie populaire contemporaine? Ils sont du peuple par leur origine, par les habitudes de leur vie, — ce qui ne les range point heureusement dans ces catégories de poètes ouvriers si singulièrement créées de nos jours, comme s'il y avait de la poésie d'ouvriers et de la poésie d'hommes qui ne sont pas ouvriers. Les scènes qu'ils décrivent, les mœurs qu'ils dépeignent, les sentimens qu'ils expriment le plus souvent sont du peuple; c'est du peuple encore qu'ils reçoivent leur instrument, leur langue, une langue rustique et imagée. Rien donc ne semblerait leur manquer en apparence; il y a seulement dans leurs vers quelque chose de plus que dans la poésie populaire : l'empreinte individuelle, la marque de l'homme qui trouve en lui-même les secrets d'un art délicat et recherché. C'est une poésie qui a un nom : elle s'appelle

Burns en Écosse, elle s'appelle Jasmin dans le midi de la France. Aussi faut-il bien s'entendre quand on parle de ces aimables inventeurs. Ce qui les caractérise moralement, c'est que, nés dans la condition la plus humble, ils ont pu s'élever jusqu'aux sommets les plus lumineux de l'inspiration. Ce sont des poètes comme tous les poètes dans les langues reçues, quand on considère leur art et les procédés de leur esprit; ce sont des poètes populaires uniquement par la source où leur imagination va puiser, et par les dialectes dont ils se servent. A ce dernier point de vue surtout, ils sont le phénomène exceptionnel et saisissant de contrées où il y a eu lutte entre divers idiomes, soit par suite de la conquête, soit par suite de la fusion obligée des races, et où le mélange ne s'est point tellement accompli, que quelque chose du passé ne survive encore et ne cherche à se produire.

Un des faits les plus curieux de notre temps, c'est ce réveil ou cette persistance de certains idiomes restés populaires, et que rien jusqu'ici n'a pu faire disparaître. On appelle souvent ces idiomes des patois comme pour leur imprimer un sceau de dérision ou de vulgarité. Ce ne sont nullement des patois dans le sens vulgaire de ce mot, — du moins quelques-uns. Ce sont des langues qui n'ont point eu la fortune pour elles, mais qui ont vécu et qui ont gardé assez de leur sève première pour servir de temps à autre d'instrument à quelque inspiration inattendue. Au milieu du cours éclatant et si différent de la civilisation intellectuelle, pourquoi n'y aurait-il pas un intérêt particulier dans ces éclairs qui jaillissent parfois de l'obscurité où sont tombées ces langues? Ce n'est pas seulement au point de vue littéraire que cet intérêt peut exister; l'histoire y trouve ses lumières, les plus délicats problèmes en ressortent. Comment ces langues se sont-elles formées, et quelle a été leur destinée ? Par quels mystérieux et intimes rapports se lient-elles au mouvement général de la civilisation? Que représentent-elles dans l'ordre littéraire aussi bien que dans l'ordre de la politique et de l'histoire? — Ce qu'elles représentent littérairement? Elles sont à coup sûr une forme spéciale et distincte d'une certaine inspiration populaire. — Ce qu'elles représentent historiquement? Débris des idiomes locaux mêlés à la langue latine, l'idiome parlé encore aujourd'hui dans le midi de la France est le dernier témoignage de toute une époque, et cette époque, c'est celle de ce monde intermédiaire auquel on a donné le nom de monde roman.

Si c'est une assertion extrême de supposer qu'il a existé un monde de ce nom complétement constitué, défini et limité, ayant une langue unique, il n'est point douteux du moins qu'il s'est essayé quelque chose dans ce sens. Politiquement autant que littérairement, il y a eu l'ébauche confuse et vague d'un monde roman qui s'étendait à la

Catalogne, à une partie du nord de l'Espagne, à tout un côté de l'Italie, à une grande portion de la France actuelle, et qui avait une langue identique dans le fond, au milieu de la variété même de ses dialectes. Qu'est-il résulté de ce travail à l'issue du moyen âge, au lendemain du XIIe siècle et des luttes des Albigeois, qui mettaient en présence le génie du Nord et cette précoce civilisation méridionale? Il en est résulté la prépondérance définitive de la langue française et la défaite de cette langue romane, déjà illustrée par la poésie des troubadours. Comprimée dans son essor et dans son développement, elle est restée un ensemble de dialectes; exilée dans le peuple, elle n'a plus été que la langue de la chaumière, de l'atelier, du paysan, du laboureur, — et, même dans ces conditions populaires, elle n'en a pas moins eu de siècle en siècle ses traditions. Chaque dialecte a eu ses poètes. Pour ne citer que les principaux, — dans la Provence c'est Nicolas Saboly, l'auteur des naïfs et populaires *Noëls provençaux;* dans le Languedoc, au XVIIe siècle, c'est Goudouli, qui, un peu différent de notre contemporain Jasmin, vendait sa vigne pour boire, et qui n'en a pas moins consacré à la mort d'Henri IV des vers que Malherbe n'égalait point. Au XVIIIe siècle, dans le Béarn, c'est Despourrins, le gracieux et piquant poète pyrénéen. Telle qu'elle a été, avec son passé et les grâces de son premier épanouissement, même en périssant dans sa fleur comme idiome littéraire, cette langue n'a-t-elle point eu son influence? Elle a communiqué quelque chose de son ingénieux éclat aux poésies modernes, et encore au XVIe siècle, Montaigne, en abeille industrieuse, faisait passer dans sa prose si colorée et si nourrie quelques-unes de ses expressions les plus familières, lorsqu'elle n'était déjà plus qu'une langue populaire et rustique.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs qu'il ait suffi d'un jour pour décider la lutte entre les deux langues, pour créer cette distinction qui existe aujourd'hui, d'un idiome employé par certaines classes sociales, dans certaines circonstances, dans tous les actes de la vie publique, et d'un idiome parlé uniquement par le peuple ou dans la vie familière. A l'époque du traité des Pyrénées, la langue française était encore une langue étrangère pour toutes les classes dans le Roussillon, et ce n'est qu'à la fin du XVIIe siècle que l'autorité de Louis XIV parvenait à la faire admettre soit dans les actes civils, soit, par les prêtres, dans les prédications religieuses. Il y a moins de cent ans que des académiciens de Marseille avouaient qu'ils pensaient en provençal. Une des dernières et des plus singulières fortunes de la langue méridionale au siècle passé était la représentation à la cour d'un opéra languedocien : étrange contraste, on en conviendra, entre les grâces rustiques de la muse languedocienne et les grâces peu naïves du temps. C'était en 1754; l'opéra s'appelait

Daphnis et Alcimadure. Grimm, l'universel chroniqueur des faits littéraires, note dans sa *Correspondance* cette représentation, et il se livre même à toute une dissertation des plus imprévues. Il se demande ce qui fût arrivé, s'il eût pris fantaisie à Henri IV de transporter la capitale de la France sous le ciel du midi, ce que la langue française eût gagné ou perdu à s'imprégner davantage des émanations de ce ciel et des traditions méridionales, si elle n'eût pas été « plus mesurée, plus sonore, d'une prosodie plus marquée et par conséquent plus susceptible de musique et de poésie. » Rejetée complétement dans le peuple, pressée de toutes parts par la langue française, considérée tout au plus par momens comme une curiosité, — quelle épreuve plus rude la langue méridionale pouvait-elle avoir encore à subir que la suppression systématique et violente de l'ancienne vie provinciale, l'action de la centralisation moderne, le mélange de toutes les populations françaises accompli d'abord par les guerres de l'empire, puis par la facilité et la promptitude des voyages? Et cependant il s'est trouvé qu'elle a eu ses poètes contemporains, non-seulement dans l'Agenais, où Jasmin s'est révélé le premier, mais dans la Provence, ce foyer le plus ancien et le plus brillant de la poésie romane. Ici même c'est bien plus encore : il y a des grammairiens, des linguistes, des critiques, qui viennent se joindre aux poètes pour chercher à faire revivre le génie familier du pays natal.

Le dialecte gascon, en un mot, a piqué d'émulation le dialecte provençal, et un homme studieux, M. J. Roumanille, a recueilli les vers de ces poètes modernes de la Provence dans *Li Prouvençalo*. Issu du peuple, modeste ouvrier dans une imprimerie d'Avignon, poète lui-même, M. Roumanille semble l'âme de ce mouvement. Comme Saboly il a fait des noëls, dont l'un, *les Deux Pigeons*, s'est rapidement popularisé. Homme de son temps, il a écrit dans un charmant morceau sur *les Crèches* des vers d'une inspiration toute moderne, d'une couleur douce et chrétienne, et les petits poèmes *li Sounjarello, la Part dau bon Dieù*, ont eu leur gracieuse fortune dans le Comtat. Esprit intelligent et sérieux, ayant l'amour et le goût du prosélytisme de sa langue, ne se servant de son talent que pour apaiser, épurer et élever l'âme du peuple, comme il l'a fait dans quelques brochures durant ces années de révolutions, M. Roumanille groupe autour de lui toutes ces muses de bonne volonté dont les œuvres forment *li Prouvençalo*. L'un de ces poètes, M. Aubanel, chante *les Faucheurs* dans une poésie franche et rustique, ou bien il peint avec une sombre énergie *le Neuf Thermidor*, représentant le bourreau lassé et hébété de sang humain et finissant par périr sous son couteau même. Un autre, M. Glaup, est une sorte de Téniers provençal, comme l'appelle M. Saint-René Taillandier dans une

sympathique étude sur toute cette poésie. Singulière renaissance, variée dans ses manifestations, issue au fond de la même pensée, qu'elle se produise dans la Provence ou dans l'Agenais, — et dont le génie de Jasmin reste toujours l'expression la plus vive et la plus connue! On n'a point oublié les divers morceaux du poète méridional, tous ces fruits d'une inspiration saine et charmante, *l'Aveugle de Castel-Cuillé, les Deux Jumeaux, la Semaine d'un Fils,* et cet autre poème de *la Vigne*. Jasmin a déjà toute une carrière, il est sorti du demi-jour des renommées locales. Paris a eu plusieurs fois l'occasion de l'entendre, et il n'est point jusqu'aux États-Unis où un talent distingué, M. Longfellow, a traduit un de ses poèmes, *l'Aveugle*. L'Académie enfin, l'Académie française l'a couronné, et cette étrange rencontre de la vivacité méridionale et de la gravité académique, Jasmin l'a célébrée dans des vers, — *Langue française, langue gasconne,* — où ce que cette situation avait de piquant va se confondre dans une idéale et spirituelle apothéose des deux langues, qui réussit, je crois bien, à tout donner à l'une et à ne rien ôter à l'autre. Or comment s'est formée cette nature originale qui tranche si vivement avec notre temps? L'homme, le poète, l'acteur, l'idiome, tout se mêle, tout se confond et ne fait qu'un dans cette vie qui a bien sa réalité sous le prisme de la poésie et des succès enivrans.

« Vieux et cassé, l'autre siècle n'avait qu'un couple d'ans à passer sur la terre, quand au recoin d'une vieille rue, dans une maison où plus d'un rat vivait, le jeudi gras, derrière la porte, à l'heure où l'on fait sauter la crêpe, d'un père bossu, d'une mère boiteuse, naquit un enfant, et cet enfant,... c'est moi. » Ainsi parlait Jasmin il y a vingt ans. Il faut savoir qu'en parlant ainsi, il se vieillissait un peu, — il était jeune! Toute poésie à part, Jasmin est né en mars 1799. Son père était un pauvre tailleur qui, tout renommé qu'il fût dans l'art des charivaris, n'en professait pas moins l'opinion que *l'étoffe d'esprit* ne vaut pas une autre étoffe. Sa mère était une bonne femme du peuple. Quant à la maison où il était né et où il grandissait, l'inventaire n'en eût pas été difficile à faire. « Une vieille chambre ouverte aux quatre vents, trois lits en guenille avec six vieux rideaux de toile,... un buffet souvent menacé des recors, quatre ou cinq assiettes recousues, un cruchon, deux jarres fendues,... un établi,... un chandelier tout résineux, un miroir sans cadre et enfumé, attaché au mur avec trois petits clous, quatre chaises défoncées, une besace suspendue, une armoire sans clé...,» voilà ce qu'il y avait dans le ménage, et tout cela pour neuf personnes! La réalité de cette vie première de Jasmin, rien ne pourrait mieux la peindre que ses *Souvenirs*, le premier de ses poèmes où il ait été vraiment lui-même. Ce

sont les *Souvenirs* qui le montrent enfant gai et déjà songeur par momens, insouciant et impressionnable à la fois, menant cette simple vie populaire, allant l'été dans les *illots* faire sa brassée de bois en chantant la romance, *l'Agneau que tu m'as donné;* l'hiver, allant à la veillée, au milieu des fileuses, à la lumière d'un vieux lampion, entendre « les contes vieux qu'une vieille disait. » Seulement, à côté de chacune de ces allégresses de l'enfance, la misère est là. Une fois, tandis que Jasmin joue avec d'autres enfans et qu'il est roi, — roi en chapeau de papier gris, — au milieu de la bande joyeuse tombe un sinistre convoi, c'est celui de son grand-père qu'on porte à l'hôpital. Quel contraste plus vrai, plus naïf et plus émouvant que celui de cet enfant qui est roi et de ce vieillard qui s'en va vers la demeure des pauvres en disant : « C'est là que les Jasmin meurent! » Une autre fois, dans la maison, l'heure du dîner est venue, l'appétit est prêt à coup sûr, mais il n'y a point de pain; la mère pleine d'angoisses sort tout à coup, revient bientôt avec le pain attendu, et l'enfant attentif s'aperçoit qu'elle n'a plus au doigt son anneau d'épouse. Mais Jasmin a-t-il tout dit dans ses *Souvenirs?* N'a-t-il point réservé plus d'un de ces épisodes où se peint ce mélange de vivacité et d'attendrissement, et qu'il raconte encore volontiers, — qui ne sont rien par eux-mêmes, et sont tout par l'expression.

Supposez donc que Jasmin a treize ou quatorze ans. Tous les soirs, dans le quartier, il court aux réunions des enfans de son âge, et il est le roi de ces réunions; il a appris à lire et à écrire; il raconte des histoires sans que la mémoire lui fasse défaut, et si elle lui manque, il ne continue pas moins l'histoire à sa guise. Il n'est plus enfant déjà pourtant, et il sent s'allumer en lui les flammes de l'adolescence; aussi une jeune fille de ces réunions occupe-t-elle une certaine place dans ses rêves naissans. On va vite dans la vie populaire et même ailleurs, et bientôt entre les deux enfans il n'est question de rien moins que de se marier. Mais quoi! la jeune fille est riche, c'est-à-dire que sa mère fait un petit commerce, et elle est la demoiselle du quartier. En attendant, les beaux soirs passent. Un seul jour de la semaine, Jasmin manque d'habitude aux réunions familières. Ces absences suffisent pour éveiller les soupçons, surtout de la jeune fille, et on décide de surveiller et de surprendre le délinquant. On le suit en effet un soir tandis qu'il se hâte dans un quartier voisin; il tombe tout à coup au milieu de la troupe bruyante qui s'empare de lui, et que voit-on glisser de dessous son habit, à la clarté de la lune? Un morceau de pain. Toute la troupe aussitôt se tait. On s'aperçoit qu'il y a là quelque mystère de pauvreté et d'aumône; la jeune fille elle-même rougit. C'est qu'en effet tous les vendredis l'enfant allait, la nuit venue, frapper à la porte de deux sœurs du quartier,

las Martinos, — il a conservé leur nom, — pour recevoir le pain de la charité. « Le vendredi, dit naïvement Jasmin, était un jour néfaste pour moi. C'était un vendredi que mon grand-père mourut à l'hôpital; c'était le vendredi que je voyais toujours pleurer ma mère; c'était toujours le vendredi que finissait notre miche et que le pain nous manquait. » Aussi, avec la vivacité d'un souvenir personnel, a-t-il stigmatisé ce vendredi dans *la Semaine d'un fils*, ne faisant en cela, sans s'en douter, que mettre plus de fidélité dans l'expression des mœurs et des traditions populaires.

Toujours est-il que c'est au sortir de ces scènes que Jasmin devenait bien et dûment coiffeur, — garçon coiffeur toutefois d'abord, — pour finir par avoir sa boutique où allait se lever pour lui une nouvelle vie éclairée de poésie et de bien-être. Franchissez quelques années maintenant : ce n'est plus l'enfant pauvre allant recevoir, la nuit, le pain de la charité. Partout il est reçu avec éclat; les villes le fêtent et lui envoient des couronnes ou des coupes d'or; il aide à bâtir des églises; il a la renommée pour lui. Et cependant c'est toujours la même nature vive et mobile, passionnée et ardente, mêlant la gaieté et l'émotion, le sel gaulois et l'attendrissement, raffinée sans doute par une sorte d'éducation spontanée, mais restant avec ses saillies, avec ce premier fonds populaire, et tirant une originalité nouvelle du contraste perpétuel du passé et du présent. Il y a quelques années, dans une réception que lui faisait une ville voisine d'Agen, Aiguillon, son premier souvenir fut qu'un jour, aux approches de sa première communion, vers 1811, il n'avait pas de souliers. On demanda un commissionnaire pour porter une lettre à Aiguillon, au prix de quatre francs; c'était le prix de ses souliers. Il partit aussitôt gaiement, et peu avant d'arriver, il s'arrêta sur le bord d'un fossé pour manger son morceau de pain et boire un peu de l'eau limpide et fraîche qui coulait du rocher. Or c'était justement l'endroit où, trente ans plus tard, on venait le recevoir, et la bouffée de la jeunesse revenait d'elle-même à son imagination. Ainsi s'est formée et développée cette nature, apprenant au spectacle de la misère de son enfance à se contenter d'une médiocrité facile, et au spectacle de son heureuse fortune, à ne point mettre dans la misère un levain de haine et d'envie, — restant populaire en élevant sa condition, et prodigue d'elle-même jusqu'à l'enthousiasme.

Ainsi s'est formé l'homme; mais comment s'est formé le poète? La poésie, en réalité, chez Jasmin n'est autre chose que l'émanation de cette vie pleine de contrastes; elle en reproduit l'originalité intime, la saveur, les accidens, les nuances fugitives, qu'elle fond dans une expression nouvelle. Tout vit, tout agit dans la poésie de Jasmin; il n'est point une idée, il n'est point une impression qui

ne devienne un drame. Dans ce drame à mille scènes, les tableaux se succèdent, les souvenirs parlent, la réalité populaire s'éclaire d'un jour idéal, l'émotion palpite, la gaieté éclate, et la langue se plie à tous les mouvemens de cette pensée flexible et colorée qui n'est jamais plus inventive que dans les détails. Seulement est-ce donc que Jasmin est arrivé tout d'un coup à cette expression des choses morales et des choses naturelles? Le premier obstacle pour lui était la langue même, dont il a depuis fait un si délicat usage. Quand il a senti s'éveiller le souffle de la poésie, qu'était cette langue? Elle n'était plus écrite depuis deux siècles; c'était en quelque sorte un idiome flottant, sans règles dans le peuple, exposé au sort de tous les idiomes qu'une culture incessante n'entretient plus. D'un côté il semblait que ce qu'elle eût de mieux à faire, c'était de se rapprocher de notre langue; de l'autre, elle ne semblait plus propre qu'à exprimer certaines jovialités populaires. Elle était entre deux dangers, celui de se dénaturer et celui de se corrompre encore davantage; elle risquait de devenir française à demi ou de rester uniquement la langue des privautés et des grivoiseries du peuple. De là une phase singulière pour un poète comme Jasmin, — phase où il devait nécessairement sentir les influences du milieu dans lequel il vivait! Puis un jour il s'est dit qu'autour de lui on souffrait, on sentait, on aimait, et que ces émotions, ces souffrances, ces déchiremens avaient, eux aussi, leur expression dont on ne se rendait pas compte, mais qui n'en était pas moins vraie et éloquente dans sa simplicité, sans être ni française ni vulgaire.

Là était pour l'auteur de *l'Aveugle* toute une révélation; il était sur la voie d'une poésie simple, naturelle et vivante. Lui-même n'a-t-il pas laissé percer quelque chose de ce mystérieux travail intérieur? « En 1834, disait-il, un incendie éclata de nuit dans Agen. Un jeune enfant du peuple bien doué, mais qu'une demi-éducation avait rendu maniéré, fut témoin d'une scène déchirante, et comme nous arrivions sur les lieux, quelques amis et moi, — palpitant et plein d'émotion encore, il nous la raconta. Je ne l'oublierai de ma vie; il nous fi frémir,... il nous fit pleurer... C'était Corneille! c'était Talma! Je parlai de cette métamorphose le lendemain dans des familles intelligentes; on le pria de raconter le fait... Mais la fièvre de l'émotion s'était éteinte; il fut phraseur, maniéré... Alors je compris que dans nos momens d'émotion et de fièvre, parlant et agissant, nous étions tous laconiques et éloquens, pleins de verve et d'action, vrais poètes enfin *lorsque nous n'y songions pas*, et je compris aussi qu'une muse pouvait, à force de patience et de travail, arriver à être tout cela *en y songeant...* » Si l'on veut connaître le vrai mérite, la véritable originalité de Jasmin, c'est d'avoir pressenti le secret de cette éloquence

naturelle, c'est d'avoir épuré sa langue des imitations françaises et des vulgarités en l'élevant jusqu'à exprimer, sans cesser d'être elle-même, les émotions les plus douces et les plus vives de l'âme humaine. C'est ce qui fait la différence entre les morceaux de Jasmin écrits dans les premiers temps, de 1825 à 1835, — *le Trois mai, le Charivari,* — et cette tradition de gracieux poèmes qui a son point de départ dans les *Souvenirs* et qui s'est continuée par *l'Aveugle de Castel-Cuillé* (1836), *Françounetto* (1840), *Marthe* (1845), *les Deux Jumeaux* (1846), *la Semaine d'un Fils* (1849). — Après cela, à bout d'explications, demanderez-vous à Jasmin comment il s'est senti réellement poète, à quelle époque il a commencé de faire des vers? Il vous répondra : « Je n'en sais rien, je ne me souviens pas d'avoir commencé. » Merveilleuse manière d'exprimer ce qu'il y a de spontané, d'insaisissable dans cette éclosion du sentiment poétique! On peut bien dire quand tel poème, quand tels vers ont été écrits ou ont vu le jour; mais l'inspiration elle-même! Il en est de la poésie comme de l'amour. Qui a pu noter jamais le moment où la flamme naît dans le cœur, où l'inspiration s'allume dans l'imagination? S'il en était autrement, ce ne serait point la poésie, ce ne serait point l'amour; ce serait la versification, qui est à la poésie ce que la galanterie est à l'amour.

Quand nous disons qu'au moment où Jasmin commençait de se produire dans le midi, sa langue n'était plus écrite, et était par conséquent d'autant plus difficile à fixer de nouveau comme langue poétique, cet abandon même n'a-t-il pas contribué à développer un des côtés les plus saillans de cette souple et vive organisation? Jasmin, on le sait, n'invente pas seulement ses poèmes, il les joue, c'est-à-dire il les récite avec un accent singulier qui va parfois jusqu'au pathétique. Qu'on voie là un souvenir des troubadours, il y a quelque chose de bien plus réel, il y a un trait curieux, un détail caractéristique de plus à l'origine. Jasmin venait de faire une romance langoureuse et tendre, — *Me cal mouri,* — *Il me faut mourir,* — qui avait eu du retentissement dans le midi; mais ce n'était qu'une édition orale encore. Peu après, il récite un autre petit morceau dans une réunion, et le journal d'Agen insère le morceau. Que fait alors le poète? Le soir, il va rôder autour d'une maison voisine où il savait qu'on recevait le journal, et il se pose haletant sur le seuil, prêt à jouir de son triomphe. Mais, ô déception! dès qu'on arrive au morceau, l'un déclare que c'est du latin; à ce mot, un érudit, se réveillant en sursaut, s'empare de la feuille et constate l'authenticité d'un incompréhensible patois. Le poète n'y tient plus et il entre, — c'était chez un horloger, — sous le spécieux prétexte de demander l'heure pour régler sa montre, bien que la montre, hélas! fût parfaitement absente.

On lui donne volontiers l'heure et on le questionne sur cette énigme. Jasmin ne se fit pas prier, on le comprend; il lut les vers et il intéressa. « Mais, dit-il, j'avais saisi le défaut de ma cuirasse, la difficulté de la lecture. Il fallait apprendre au public à lire du patois qu'il n'avait jamais lu, et commencer par le lire moi-même *adroitement* et dramatiquement. » Ce soir-là, Jasmin courut tous les lieux où il savait qu'était le journal, cafés et boutiques. Partout il se présentait sous un prétexte aussi plausible que celui de demander l'heure : chez le marchand, il venait acheter; chez le cafetier, il demandait de l'eau-de-vie qu'il n'aimait pas. Ce fut une soirée ruineuse, mais partout il avait fait comprendre ses vers. « Ainsi j'ai fait, dit-il, pendant cinq années, toutes les fois que le journal publiait quelques-uns de mes vers. »

De là est né pour Jasmin ce besoin de lire lui-même. Là est la source de cette fièvre d'action qui surprend quelquefois. Le théâtre s'est agrandi pour lui : de la boutique et des cafés il est passé dans les salons, dans les réunions immenses, et tout d'abord il a commencé par mettre sa muse au service de toutes les œuvres de bienfaisance; puis il est devenu le héros obligé de toutes les fêtes d'un caractère en quelque sorte national ou public. Que Béziers érige une statue à Riquet, Jasmin est là pour chanter en vers énergiques et sobres celui qui créa le canal du Midi; que la ville d'Alby élève un monument semblable à Lapérouse, Jasmin arrive encore et est reçu au milieu des ovations. Ce ne sont point du reste des lectures à huis clos; c'est souvent en présence de trois ou quatre mille personnes que le poète comparaît. A Toulouse, il s'est trouvé au milieu de réunions considérables d'ouvriers; il lui est même arrivé de dire ses vers en plein air, dans une prairie. Et à mesure que le théâtre s'agrandissait pour le poète, à mesure que lui-même il avait à se multiplier pour concourir à toutes les œuvres, sur tous les points, à Toulouse, à Bordeaux, à Bayonne, à Tarbes, à Pau, dans tout le midi, il redoublait aussi de verve et de ressources pour captiver un auditoire qui variait avec les villes, — si bien que cette représentation est devenue un des élémens de sa nature. Il aime, quand il est dans un salon, à combiner son auditoire, à disposer la scène, à graduer les effets; il a son espèce de trépied sibyllin. A peine sa récitation commence-t-elle, ses traits accentués s'animent, sa physionomie méridionale, caractérisée et mobile, telle qu'on la peut voir reproduite, se transforme et réfléchit toutes les impressions, la gaieté et les larmes. Il est tellement pénétré, qu'il s'émeut, il se passionne, il s'enthousiasme lui-même et est tout prêt à s'applaudir. Chacune de ses pièces a son histoire, sa légende, et le commentaire égale la fable. C'est ainsi que l'acteur se mêle au poète chez Jasmin. Il fait de sa poésie tout un drame dont

il est à la fois le héros, l'inventeur et le premier admirateur, car pourquoi ne point dire aussi que Jasmin aime le doux aiguillon des sympathies? Quelque enivrans cependant que soient ces succès de l'homme accoutumé à être toujours en scène, de l'acteur, Jasmin est trop intelligent pour ne pas savoir que s'il n'était que cela, il ne serait qu'un objet de curiosité, et que les plus réels comme les plus durables succès sont ailleurs. Ils sont dans les vraies, sérieuses et justes émotions qu'éveille une poésie sincère et touchante. Or ces émotions ne s'expriment pas toujours avec bruit; c'est le cœur qui les sent, c'est l'esprit qui les goûte. Il y a beaucoup de mélodrames vulgaires qui ont fait pleurer plus que ne fit jamais pleurer une ode d'Horace sur la fuite du temps, et l'ode du poète latin n'en reste pas moins avec son charme immortel. C'est à ce genre de succès que l'auteur de *la Vigne* doit, non pas prétendre aujourd'hui, puisqu'il y est arrivé plus d'une fois, mais tenir, — parce que seuls ils naissent de l'esprit et du cœur satisfaits. Ce que nous voulons dire, c'est que si l'acteur est rare chez Jasmin, il ne doit jamais éclipser le poète, qui est plus rare encore.

Ce qui distingue profondément Jasmin comme poète, c'est qu'avec un idiome populaire qu'il s'efforce même de ramener à sa simplicité et à sa naïveté premières, il est arrivé à un art savant et délicat. Avec un instrument pour ainsi dire borné et restreint, il est parvenu à exprimer des vérités universelles de l'âme humaine. Soit qu'il raconte la passion pure et malheureuse de *l'Aveugle* et de *Marthe*, soit qu'il peigne la coquetterie, bientôt prise elle-même d'amour, dans *Françounetto*, ou le double sacrifice de deux frères qui s'immolent l'un à l'autre leur amour et leur vie, comme dans *les Deux Jumeaux*, soit enfin que dans ses épîtres ou dans ses morceaux familiers il fasse vibrer les cordes les plus intimes du cœur, et laisse respirer le parfum du jeune âge ou de la plus aimable sagesse, le côté humain, vrai, se fait sentir dans Jasmin. Presque toujours il prend une donnée empruntée à la réalité populaire, et cette donnée se développe à travers une succession de tableaux brefs et rapides, de peintures saisissantes, de traits descriptifs, de scènes rustiques finement observées, comme celles du pain bénit ou des dévideuses dans *Françounetto*. Le fait d'une jeune fille idiote, — *innocente*, selon le mot naïf du peuple, — que tout le monde a connue à Agen, à qui les enfans criaient: *Marthe, un soldat!* ou dont on disait : *Marthe sort, elle doit avoir faim!* — ce fait seul est une inspiration à l'inventeur méridional, et l'aide à reconstruire tout un poème de sacrifice, d'abnégation et de passion.

Qu'est-ce donc que cette jeune fille idiote? Quel est le mystère de cette folie, de cette *innocence* qui lui fait ouvrir de grands yeux

vagues à la raillerie des enfans impitoyables? C'est en 1798. Tout s'agite, tout est en mouvement dans une petite ville que baigne le flot clair et rapide du Lot : c'est le jour du tirage au sort. Parmi les jeunes gens, combien devront quitter la maison paternelle! Parmi les jeunes filles, combien se demandent avec anxiété si elles vont garder ou perdre à tout jamais peut-être leur fiancé! L'une d'elles surtout, la plus gracieuse et la plus belle, « *damette* parmi les paysannes, » Marthe, attend, le cœur serré, dans sa maisonnette cachée sous les ormeaux; elle se dit qu'elle mourra si son fiancé Jacques lui est enlevé. Une de ses compagnes, Annette, vient la trouver. Autant Marthe est sérieusement inquiète et émue, autant Annette reste souriante et vive. « Va, dit-elle, j'aime Joseph : s'il part, je pourrai m'affliger, je pourrai laisser tomber quelques larmes; mais tout en l'aimant, je l'attendrai sans mourir. Nul garçon ne meurt pour une fille. Ce n'est que trop vrai : *personne ne perd plus que celui qui s'en va!* » Et en attendant, les deux jeunes filles se mirent à tirer les cartes avec une curiosité naïve et croissante. Tout annonce d'abord joie et bonheur, lorsque survient comme un mauvais présage une fatale dame de pique. Au moment même, le tambour bat, le cœur des jeunes filles se gonfle. Le sort a prononcé : qui a-t-il épargné? Le fiancé d'Annette, Joseph, est parmi les favorisés. Jacques au contraire, le fiancé de Marthe, a pris le numéro 3; il est conscrit, il faut qu'il parte. Jacques, il est vrai, n'a ni père ni mère, Marthe est son seul lien, mais ce lien est puissant pour lui, et en partant, il promet à sa fiancée, si la guerre l'épargne, de revenir se consacrer à elle. Ainsi s'ouvre le poème. Annette est la jeune fille légère qui prend facilement la vie, Marthe est le cœur sérieux et passionné qui d'avance se sent atteint du mal de l'absence et peut-être de l'abandon, — Jacques est le jeune homme qui voit devant lui se lever l'inconnu et qui s'en va avec une fidélité à garder.

Un peu de temps se passe, et Jacques n'écrit point; on n'a rien su de lui. Le mois de mai revient embaumer le pays, et il trouve Marthe indifférente à ses premiers rayons, déjà frappée de ce mal de l'absence qu'elle pressentait. Les hirondelles qui viennent faire leur nid sous le toit de la jeune fille n'éveillent plus sur ses lèvres qu'un chant mélancolique et doux : « Les hirondelles sont revenues, je vois mes deux au nid là-haut; on ne les a pas séparées, elles, comme nous deux. Elles descendent, les voici, je les ai presque dans la main. Qu'elles sont luisantes et jolies! Elles ont toujours au cou le ruban que Jacques y attacha pour ma fête, l'an passé, quand elles venaient becqueter dans nos mains unies les moucherons d'or que nous choisissions... » La pauvre Marthe dépérit, la fièvre use son corps, si bien que tout le monde s'apitoie sur elle et que le curé du village la

recommande aux prières de tous, — lorsqu'un matin un vieil oncle qui a surpris son secret lui dit un mot à l'oreille : aussitôt Marthe est sauvée, le feu rentre dans son œil terni, « son sang court rafraîchi sous sa blanche peau. » Elle veut travailler. Marthe se fait marchande, et comme elle est attrayante et bonne, chacun veut acheter chez elle. Elle a un autre amour désormais, l'amour de l'argent, du gain. Pourquoi donc Marthe a-t-elle cet amour de l'argent? C'est qu'avec ce qu'elle gagnera et ce que lui a promis son vieil oncle, elle espère arriver à racheter Jacques. Déjà elle est tout près du but quand un autre malheur survient : l'oncle meurt, et Marthe est de nouveau livrée à elle-même; mais alors elle vend tout, sa maison, sa boutique, ses meubles, pour arriver à réaliser la somme nécessaire, et quand elle a tout vendu, elle s'en va : « Tenez, dit le poète, regardez-la! Joyeuse et couverte de deuil, elle semble, en quittant sa petite maison, l'ange de la douleur qui reprend sa volée vers le bonheur qui vient de lui sourire un peu. » Marthe, en effet, avec le produit de tout ce qu'elle a vendu, va chez le curé du village pour le prier de rechercher Jacques et de lui envoyer l'argent qui doit le ramener vers celle qui l'aime. Une fois son œuvre de dévouement accomplie, la jeune fille se sent plus à l'aise : elle n'a plus un riche trousseau, de tout ce qu'elle avait il ne lui reste plus rien, — rien « qu'un escabeau, un dé, un étui, un rouet. » Il faut qu'elle travaille obstinément pour vivre. Elle est heureuse pourtant, et « sa pensée tresse autant de jours sans nuages que sa bobine prend de *tirées* de laine, que son aiguille fait de points. » Elle n'a plus qu'à attendre Jacques. Déjà le jour est fixé, c'est un dimanche que Jacques doit arriver. Il revient en effet, mais il n'a point deviné l'origine de cet argent qui a servi à le rendre libre, et en outre il est accompagné d'une autre femme. « Quelle est donc cette femme? dit le curé d'une voix forte. — La mienne... Je suis marié, » répond Jacques honteux, baissant la tête comme un criminel et n'osant regarder Marthe. — Quant à la pauvre Marthe, elle ne soupire pas, elle ne se plaint pas, seulement elle pousse un cri, puis tout à coup elle fixe sur Jacques un regard étrange et doux, et elle rit comme une folle. « Hélas! ajoute le poète, elle ne pouvait plus rire autrement. » Voilà la tragédie de l'amour dans un cœur simple.

Marthe peut donner une idée de ce genre d'invention créé par le poète méridional. Ce ne sont point de vastes conceptions taillées dans des blocs gigantesques, et Jasmin lui-même n'en a pas la prétention. Comment définit-il ses poèmes? « Une statuette, dit-il. Au premier plan, deux yeux, une bouche, deux bras, deux mains : rien de plus, rien de moins. Au second plan, un cœur palpitant et les quatre artères que l'on voit battre, donnant à l'œuvre le mouvement et la vie; puis

dans le fond les mille petites veines qui parfois se laissent voir et toujours se laissent deviner... » Il s'ensuit que dans ces proportions le poète ne peut mettre rien de trop, nul détail inutile. Là où d'autres décriraient une scène d'amour dans tout ce qu'elle a de plus poignant, il la laisse entrevoir et la peint en un vers mystérieux : « Un orage d'amour sur eux avait passé! » Mais dans tout cela, ce qui circule, c'est la vie, de même que dans les œuvres d'une inspiration toute personnelle c'est un souffle de poésie douce, ingénieuse et humaine. C'est par cet ensemble de qualités que Jasmin est un poète à la fois populaire et élevé comme l'Écossais Burns.

Jasmin et Burns se ressemblent par leur origine; tous deux ils se sont servis d'un dialecte populaire, ils ont un même instinct des conditions sérieuses de l'art, leur poésie est vraie et humaine; mais que de contrastes encore plus frappans entre ces deux hommes! Toute la différence du ciel, de la race, de la nationalité éclate dans leur inspiration, dans leur existence et dans leur génie. Voyez ces deux hommes en effet : tout a souri à Jasmin, la vie et la poésie, l'idéal et le réel. Ce n'est pas que le succès soit venu tout seul, mais il l'a trouvé en le cherchant, et avec la renommée facile le bien-être et l'inspiration de tous les jours. Jasmin a connu la pauvreté, il n'a pas connu le malheur, ce malheur qui s'attache à un homme pour déranger tous ses plans et contrarier tous ses rêves. C'est peut-être l'homme le plus heureux qui existe, — heureux de tout et de rien, heureux de son coin de terre, de ses fruits, de ses vers, fils de son imagination facile. Aussi sa poésie se ressent-elle de ce bonheur: même quand elle peint les luttes du cœur et de la passion, elle émeut sans attrister, elle touche sans laisser de traces douloureuses, elle laisse toujours apercevoir quelque coin de ce ciel souriant et éclatant. C'est la poésie d'une nature heureuse. Que manquerait-il à Jasmin ayant la considération, le succès, le bien-être, sans compter ce don merveilleux de tout voir sous le prisme de son imagination? Il n'en est pas de même de ce pauvre Burns, qui n'eut jamais de chances dans sa vie. Qu'y a-t-il de surprenant qu'il ait trouvé parfois des accens plus déchirans pour peindre ce qu'il sentait si bien? Fils d'un fermier de l'Ayr, il prend sa part du rude travail de famille. Doué d'une organisation ardente, il aime une jeune fille et devient père avant de pouvoir nourrir son enfant, avant même de pouvoir épouser celle qu'il aime. Puis, quand il l'a épousée, le dénûment n'en subsiste pas moins; il prend une ferme, et comme les spéculations ne sont point son fait, il a encore la chance contre lui, et le voilà en fin de compte réduit à un petit emploi de jaugeur. Par malheur encore Burns aimait un peu trop quelquefois la taverne et le wiskey. Le seul éclair de sa vie, c'est le premier succès de ses vers, et ses vers sont

comme sa vie. Le poète chante les femmes et le wiskey, il chante la pauvre brebis Mailie; mais son inspiration devient la voix même du génie écossais quand il chante *la Calédonie,* quand dans *le Samedi soir dans la chaumière* il peint la veillée rustique où les paysans prient en lisant la Bible et répétant ensemble : « O Écosse, mon cher sol natal, puissent longtemps tes robustes enfans, adonnés aux travaux rustiques, jouir de la santé, de la paix et du doux contentement! » Il y a ici évidemment une inspiration bien différente de celle du poète méridional, et qui semble jaillir de l'âme populaire de l'Écosse comme la ballade de *Jean grain d'orge.*

Et Burns, lui aussi, avait eu à passer par tous ces piéges qui se retrouvent souvent dans la vie de tout poète du peuple. Il s'était rendu à Édimbourg, où on l'appelait l'*Ossian de la plaine.* Là, les écrivains les plus renommés l'avaient attiré à leurs banquets. Les salons des grands se le disputaient; les lords admiraient l'originalité de ses saillies, et les fières ladies s'émerveillaient de sa naïve éloquence. La duchesse de Gordon, l'invitant à souper, prenait son bras pour aller à table. « Il fut fêté, adulé et caressé, » dit l'historien littéraire Allan Cuningham. Burns resta près d'un an à Édimbourg : il n'était plus déjà la nouveauté, on avait cessé de l'admirer. Le plus sage était celui qui lui avait dit dès le premier jour : « Retournez au village, retrouvez vos sillons et vos prairies, et sauvez votre indépendance. » Et de fait, qu'iraient chercher ces poètes populaires sur un autre théâtre? qu'y trouveraient-ils qui ne leur fût étranger : monde, habitudes, préoccupations? Leur génie a besoin de l'atmosphère natale avec laquelle il s'accorde et par laquelle il s'explique. C'est ce que Jasmin sentait si bien, lorsqu'un jour, avec un rare bon sens, il demandait à quelqu'un de l'aider de bonnes raisons pour résister à des amis enthousiastes qui lui donnaient des conseils *en grand* et l'engageaient à venir se faire éditer à Paris : « Dites-moi, ajoutait-il, qu'il faut que cela parte d'Agen *comme nos prunes.* »

Il y a dans Jasmin et dans Burns, si différens sous d'autres rapports, un trait essentiel commun : c'est que, poètes du peuple, ils n'ont ni l'un ni l'autre cherché à peindre les côtés haineux et vulgaires du peuple. Il semble aujourd'hui que pour être un poète populaire il faille envenimer les plaies du peuple, irriter sa misère, enflammer son envie, renouveler avec lui la tentation satanique, en le mettant au plus haut sommet et en lui disant : Tout ce que tu vois est à toi! — Et à quoi arrive-t-on ainsi? A mettre en vers des déclamations toujours les mêmes, les éternels lieux communs de l'esprit de révolution. Ce n'est point là le caractère des poètes vraiment populaires, tels qu'ils peuvent exister de notre temps. Ceux-ci peignent le peuple dans sa vie simple et rude, dans ses labeurs, dans

ses joies comme dans ses souffrances; ils pénètrent dans son âme non pour lui souffler la colère, mais pour l'épurer et l'aider à garder « à l'abri du mal sa belle page blanche, » selon le mot de l'auteur de *l'Aveugle*. La langue de Jasmin d'ailleurs heureusement ne se prêterait guère aux destructions, elle qui se flatte de son ancienneté et qui y tient. Des souvenirs de sa pauvreté et de sa condition première, le poète méridional n'a tiré qu'une inspiration sympathique et généreuse, disant aux pauvres : Voyez la charité du riche ! et aux riches : Secourez ceux qui souffrent; « la grande couvée des pauvres se réveille le rire à la bouche quand elle s'endort sans avoir faim ! » Aussi, quant à lui, est-il toujours prêt à partir au premier appel pour concourir à cette œuvre. Il n'est point de ville où il n'ait élevé la voix pour les pauvres, et il y a vingt ans déjà que cette vie dure : charité active, ingénieuse, qui jette une sorte de lumière morale sur ses pérégrinations!

Un jour, le curé d'une petite paroisse du Périgord, du village de Vergt, voit son église tomber en ruines; le souci du bon pasteur est de savoir comment il la relèvera. L'idée lui vient d'appeler Jasmin à son aide, et tous deux aussitôt ils commencent leur pèlerinage; ils parcourent le midi, s'arrêtant dans chaque ville, le poète récitant ses vers, — *le Prêtre sans église, l'Église qui tremble, l'Église découverte,* — le prêtre quêtant à la suite du poète. Bientôt cependant le but est à demi atteint, une église nouvelle s'élève, et le jour où elle doit être bénite en présence de six évêques, de trois cents prêtres, et de toutes les populations des environs, qu'arrive-t-il ? Au moment où l'un des prélats va prêcher sur l'infinité de Dieu, il entend un des morceaux de Jasmin, *le Prêtre sans église*, et en entendant ces vers touchans, il laisse de côté le sujet de son choix pour prendre l'idée que vient de lui suggérer le poète. Une autre fois, c'est en 1846, l'hiver sévit, la misère est grande et universelle; partout on redoute les cruels emportemens de la faim, mauvaise conseillère. Jasmin part encore et se multiplie, tendant la main en faveur des malheureux, fortifiant le pauvre dans son honnêteté, éveillant de tous côtés la charité féconde, et exprimant cette pensée de conciliation généreuse dans une de ses pièces les plus remarquables, *Riche et Pauvre ou les Prophètes menteurs*. Il suffit de rappeler ces scènes singulières et touchantes qui se renouvellent tous les jours.

En aidant à construire des églises et en faisant de la bienfaisance une muse, Jasmin est vraiment un poète populaire dans le sens moderne et élevé de ce mot, parce qu'il exprime le sentiment religieux des masses et qu'il contribue à ôter à la misère du peuple son aiguillon, — la haine. Si c'est là, dans la réalité, un des épisodes les plus touchans de la vie de Jasmin, littérairement il a été

pour lui la source de toute une poésie du sentiment le plus rare. Tout ce qu'il a écrit sur la charité sous les formes les plus diverses composerait une sorte de poème de la pitié et de l'attendrissement humain. C'est une inspiration qui renaît d'elle-même. Il y a quelques mois encore, en accourant à Bordeaux pour coopérer à l'œuvre de Saint-Vincent-de-Paul, l'auteur de *Marthe* ne trouvait-il pas des accens nouveaux? « Quand sur le bateau siffleur (*sisclayre*) je descendais comme un éclair, disait-il, à ses balancemens, je pensais : Ma muse est vieille dans Bordeaux, et pour plaire il faut être nouveau ! — Cette noire pensée, aussitôt mon arrivée, tint longtemps au sol ma muse enchaînée. — Il se fit nuit, devant moi je voyais se remuer au sommet de Saint-Michel une superbe étoile (*Lugra*). Tout d'un coup cette étoile se détache, et, perçant la brume, vient droit à moi tout enflammée. Elle se déploie, grandit, prend un corps, un visage; de loin c'était un joli enfant, de près c'est une femme au cœur riche en pitié... je la connais,... qu'elle est belle! c'est la charité!... Enflamme-toi, me dit la vierge affectueuse, etc. » Et la vierge finit en lui disant : « Qui m'est utile est toujours neuf! » — C'est là, pour un poète comme Jasmin, la meilleure et la plus sûre manière de se mêler aux choses de notre temps. Toute autre politique est trop sujette aux déceptions et a souvent des piéges déguisés sous les fleurs, s'il y a des fleurs dans la politique. Au milieu des fluctuations d'un temps comme le nôtre, où les spectacles se sont si fréquemment renouvelés, qu'irait faire la poésie de chercher à suivre les événemens, de se transformer avec eux? Et s'il est en elle par hasard quelque mystérieux souvenir, quelque attache première, c'est encore par une dignité naturelle qu'elle peut honorer le mieux qui la protége. On ne saurait mieux définir, en un mot, ce devoir délicat et élevé de la poésie que ne le faisait un jour Jasmin en disant qu'on pouvait comme homme aider plusieurs gouvernemens à faire le bien, qu'on ne pouvait *dignement* comme poète en chanter qu'un. Tout est là.

Quand donc l'Académie française, par une dernière distinction, a couronné l'auteur de *la Charité* et de *Marthe* après tant de succès obtenus par lui dans son Midi, qui est son domaine et son royaume, a-t-elle fait une chose si surprenante et si insolite? Si l'Académie eût eu à couronner un morceau de poésie dans la langue de Racine ou un morceau d'éloquence dans la langue de Bossuet et de Pascal, la langue gasconne eût été sans doute un lauréat un peu imprévu. A quoi s'adressait en réalité la couronne académique? A l'influence bienfaisante, à l'action utile et moralisatrice d'une œuvre, d'une poésie. Cette influence heureuse, cette action juste et efficace, Jasmin ne la résume-t-il pas sous une forme originale dans sa vie comme dans ses

ouvrages? Il chante, il est vrai, dans la langue gasconne; n'est-ce point cependant la langue de tout un peuple? Et ne pourrait-on pas même ici ajouter une observation? Il y a dans notre pays de nombreuses populations qui appartiennent à la France par l'âme, mais enfin dont la langue n'est point la langue de la France. Il n'y aurait nulle exagération à dire que beaucoup l'entendent à peine; un plus grand nombre ne s'en sert point usuellement et la réserve pour les fêtes caractérisées, si l'on nous passe le mot. Il s'ensuit que c'est dans leur langue que pensent ces populations : il y a un naturel accord entre leur idiome et leurs travaux, leurs peines, leurs joies, leur manière de vivre et de sentir. La poésie française la plus éclatante, la plus morale risquera peut-être de rester sans effet parce qu'elle leur sera trop étrangère. La poésie de Jasmin, par la nature de son inspiration, par le caractère de son dialecte comme par ses délicatesses savantes, n'a-t-elle point au contraire le double mérite de pouvoir en même temps éveiller les émotions les plus saines dans l'âme de ces populations et leur faire goûter quelques-uns des charmes de la vie de l'esprit, contribuer à leur éducation morale et à leur éducation intellectuelle,—de telle sorte que le prix académique se trouverait avoir un sens doublement utile? Ce qu'il y avait de piquant et d'inattendu dans cette entrevue de la muse méridionale et de l'Académie de Richelieu, le poète, on le pense, n'a point tardé à le chanter dans des vers sur la *langue française* et la *langue gasconne*. — « Gerbe choisie, gerbe grainée et fleurie n'aura jamais pour vous assez de blé ni de parfum; mais avec des fleurs et des rameaux on paie une partie, — amour, reconnaissance font le reste. » Ainsi parle Jasmin dans une spirituelle dédicace à M. Villemain, en envoyant ses vers — « aux quarante noms fameux dont le vôtre est l'aîné, » dit-il. La première pensée du poète ne devait-elle pas être en effet pour M. Villemain, qui avait salué en lui, « non plus l'écho retrouvé des anciennes chansons du Languedoc, » mais « la voix même, la voix vivante de son enfance et de son peuple... sous une forme agrandie? » Il y a du reste dans un tel sujet, au milieu de l'effusion personnelle, un côté élevé qui ne saurait échapper au poète et qui se dégage naturellement, on va le voir.

LANGUE FRANÇAISE, LANGUE GASCONNE.

« Quel bruit dans Agen se répand? Quel bourdonnement dans la prairie? La muse des champs baptisée par les quarante savans de Paris! O mon berceau, d'un concert fête mon oreille; rossignol, chante fort; bourdonne fort, abeille; Garonne, fais résonner ton flot riant et pur, — des ormeaux du Gravier je dépasse la cime, non de gloire, mais de bonheur.

« Un jour, au matin de ma vie, à l'heure où la joie nous quitte, je son-

geais *seulet;* un ange vint vers moi, il était fleuri de chèvrefeuille, et d'une voix flûtée il me dit affectueusement : — L'honneur du Midi t'y convie, chante, fais reluire notre langue obscurcie. Cette langue qui te plaît a quitté le château, le palais, mais elle garde la maison, la petite famille. Qu'elle peigne là la joie et les larmes : dans le peuple, elle deviendra plus jolie encore. Elle embaumera toute l'année comme le mois de mai. La langue de Paris, — du trône où tant elle brille, — un jour baptisera son génie qui renaît. Langue de fleurs, de miel, ne doit mourir jamais; — des troubadours elle est la fille et d'Henri IV elle est la mère.

« Il se tut, et aussitôt dans mon cœur je sentis le baiser de la muse, et mon sang s'alluma, et le cri d'amour que je poussai se trouva être un refrain qui au loin retentit. — Et depuis trente ans, partout, l'âme fiévreuse, — j'ai dit la pauvreté joyeuse; pour l'église j'ai toujours brûlé mon grain d'encens, et troubadour du peuple, attristé ou riant, de Toulouse à Bordeaux, de Marseille à Toulouse, j'ai chanté langueur amoureuse, joie, chagrin et tristesse. J'ai peint dans l'été nos champs pleins de fruits (*frutejaires*), *étincellière* (*bouluguero*) de travailleurs. — Quand sur eux du malheur *pleuvait* le nuage, — je les disais souffrans, mais jamais menaçans. — Ma muse toute de miel n'effraya personne. — Aussi, dans mes chansons qui embaumaient les airs, le riche de ma langue respira le parfum.

« Ainsi la muse en pastourelle plut mieux qu'autrefois quand elle était demoiselle. Ainsi elle put glaner dans le monde touché les fleurs d'or d'honneur qui étoilent son front. — Paris même à mes chansonnettes se souvint des musettes; il écouta, fêta la muse des guérets, — et sans trop écouter le bruit des trompettes, ma muse alla chanter jusque dans le palais du roi. — Oh! certes alors je compris que l'ange que j'avais vu, et que depuis plus je ne revis, était prophète en me parlant. — Pourtant il ne l'était pas tout à fait encore. — Après le roi de la patrie, — il me fallait, pour avoir un triomphe complet, les *quarante rois de l'esprit et de la poésie.* Je les cherchais des yeux, surpris, à demi couronné, — je criais pour qu'ils m'entendissent. — Hélas! dans Paris il fallait qu'ils ne fussent pas, — autour de moi il n'en vint aucun. — Sans doute ils étaient sur la *sainte montagne*, ils moissonnaient des lauriers nouveaux... ou peut-être pour le moment, redevenus simples mortels, ils se promenaient tous dans la verte campagne!

« Mais aujourd'hui quel bruit se répand! quel bourdonnement dans la prairie! La muse des champs baptisée par les quarante savans de Paris O mon berceau, d'un concert fête mon oreille; rossignol, chante fort; bourdonne fort, abeille; Garonne, fais résonner ton flot riant et pur; des ormeaux du Gravier je dépasse la cime, non de gloire, mais de bonheur!

« Maintenant de ce bonheur tous les rameaux fleurissent; le dernier les vaut tous, aussi je m'en pavane; nos vieux parchemins du Midi reluisent. — Cela est signé... timbré par les princes du savoir. — Reine à la bouche d'or, langue française aimée, langue si fine, si habile, glorifie-toi dans ta bonté. Il est beau de caresser qui l'on a détrôné, — surtout quand dans son berceau celle qui perd la partie, toute vieille, demeure et gracieuse et jolie, et en cela ma langue a le double rameau. — Elle joue de l'orgue en parlant; pour

ses chanteurs, elle a des milliers de mots doux et sonores (*tindinayres*) qui peignent tout à faire tableau. — Toi, tu es riche aussi, bien plus qu'elle peut-être; — mais les reines qui nous maîtrisent, pétries de richesses, empruntent plus d'une fois. Or, quand tu voudras chanter, si tu cherchais un mot, un de ces mots qui *musiquent*, notre langue est à toi, prends-le-lui, elle peut te donner sans s'appauvrir. — Dans mille ans, elle mourra peut-être à force d'âge... En attendant, s'il le fallait, tu pourrais prendre d'avance un peu de l'héritage; notre langue s'y prêterait, car si elle est gasconne par le langage, elle est toute française par le cœur. Son honneur, tu l'as fait tien, et ta gloire est la sienne.

« Son vieil honneur qui brille par éclairs, hélas! dans les prés rians n'a qu'un ciel qui s'étoile; mais ta gloire aux yeux voyans depuis trois cents ans a l'*éclat de l'or* (*daourejo*), et trônant sur les changemens, elle a toujours malgré l'envie ses *quarante* soleils luisans. — Sous le temps qui chemine, aussitôt que l'un s'éteint, un autre naît et s'illumine et glorieusement luit; et l'œil fixé sur Paris aveuvé de poésie, tout un monde à ta magie s'allume et se réchauffe. — C'est plus : ta pensée hardie, dans l'univers répandue, fait cacher le mensonge, éclaire maisons et palais. Les méchans rentrent dans l'ombre, les deux mondes se réunissent, et les canons s'éteignent, et les peuples deviennent frères.

« Langue du ciel, langue aimée, ton triomphe est béni. Sauve la terre mise à mal, *adroitis* l'âme et l'esprit, grandis les choses nouvelles sans mettre en morceaux ce qui est vieux, devine dans les étoiles les mille secrets du ciel; — fais naviguer dans les airs, fais voler l'homme sur la mer; fais les peuples *voisineurs* avec tes chemins de fer; guéris toutes les misères, fais partout primer la croix; apaise les colères et fais le bonheur de tous, — comme tu as fait celui de ma muse.

« Alors, en te bénissant, je trouverai ma double excuse à répéter plus fort encore mon refrain : — O mon berceau, d'un concert fête mon oreille; rossignol, chante fort; bourdonne fort, abeille; Garonne, fais résonner ton flot riant et pur. Des ormeaux du Gravier je dépasse la cime, car le bonheur de tous vient tripler mon bonheur! »

C'est ainsi, c'est avec ce mélange de grâce caustique, de vues ingénieuses et de poésie, que Jasmin fait la part de tout et résout, quant à lui, cet étrange problème de la destinée ou de la simultanéité des deux langues. A l'une il donne tout, comme nous le disions, sans rien ôter à l'autre. La langue française est la reine, la dominatrice, la sympathique conquérante des esprits; la langue gasconne a pour elle la petite maison, la petite famille, la prairie, le labour. La première a l'avenir, la seconde a le passé. A chacun son théâtre et son rôle. Et au milieu de tout cela, si l'Académie devient un composé de « quarante soleils » dans le langage de la muse gasconne, c'est que, bien entendu, elle représente tout ce que la France a d'éloquence et de poésie, le génie français en un mot, — ce génie que le

poëte salue en finissant dans des vers qu'il faudrait pouvoir lire dans l'original pour saisir l'incomparable mélodie dont s'enveloppe une pensée pleine d'élévation :

Lengo del ciel, lengo aymado
Toun trioumphe es benezit!
Saoubo la terro empenado;
Adretis l'amo et l'esprit;
Grandis las caousos noubelos
Sans brigailla ço qu'es biel;
Debino dins las Estelos
Lous milo secrets del ciel!

Ceux qui trouvent que ce n'est là que du français traduit n'ont point remarqué tous ces mots qui abondent dans la poésie de Jasmin, *brounzina, bourdonner, — tindinayres, sonores,* et ce mot de *boulu-guero, — étincellière, foyer d'étincelles,* — appliqué aux champs où fourmillent les travailleurs pendant l'été. Mais quoi encore! et les statuts académiques, dira-t-on, et le scandale de couronner du patois, et la loi progressive et humanitaire! Qu'aurez-vous à répondre à ceux qui vous opposeront la civilisation, le progrès, l'unité française? Rien sans doute, si ce n'est qu'il est des esprits toujours prêts à tomber dans ce piége singulier de remuer les plus grosses questions à propos des choses les plus délicates et les plus légères, et de vouloir enfermer un rayon de soleil dans leur alambic. Pourquoi irions-nous imiter ces braves patriotes qui revenant de Bretagne, peu après 1830, s'indignaient de n'y avoir trouvé qu'un inintelligible patois, et adressaient des pétitions au gouvernement pour le supplier très humblement « de répandre dans ces malheureuses contrées la langue de Voltaire et de Rousseau? » Oui, que le génie français accomplisse son destin! qu'il redresse l'âme et l'esprit, comme le dit le poëte! qu'il réunisse les peuples! Mais tâchons de ne point faire de l'unité un amalgame, du mouvement des peuples une confusion, de la communauté de leur vie et de leurs intérêts une promiscuité où disparaissent toutes les physionomies, toutes les originalités locales. Assez d'atteintes sont portées à la loi qui fait de la variété une des conditions des choses humaines. Si les chemins de fer traversent nos campagnes, — de même qu'ils sont bien forcés de respecter le ciel et le caractère indélébile de la nature, pourquoi ne laisseraient-ils pas vivre les populations avec leurs mœurs, leurs usages, leurs traditions, leur langue même, qui a bien aussi sa poésie parfois? « Otez-lui sa misère et laissez-lui sa langue! » disait Jasmin, il y a dix ans, en parlant du peuple. Tout ce qu'on pourrait ajouter aujourd'hui n'égalerait pas ce vers simple et d'une si morale élévation adressé au gé-

nie français : « Grandis les choses nouvelles sans briser ce qui est vieux ! »

S'il est juste d'ailleurs de laisser place à ces diversités intellectuelles dont la poésie méridionale n'est qu'un exemple, il est aussi plus d'un écueil à éviter pour ces poètes eux-mêmes écrivant dans une langue qu'ils sont en quelque sorte obligés de se créer. Cèdent-ils à une simple « fantaisie d'artistes, » comme le disait réçemment l'un d'eux au sujet d'une réunion de poètes provençaux? Alors ce ne serait plus qu'un travail artificiel, un archaïsme d'un genre particulier. Il ne faudrait pas moins se garder d'attribuer un sens trop général, trop scientifique pour ainsi dire, à cette efflorescence actuelle de l'esprit méridional. C'est là peut-être le danger de la pensée qu'a eue M. Roumanille d'arriver à une sorte d'unité de langue. L'auteur de *li Prouvençalo* cède à une illusion; il croit qu'avec de la bonne volonté on crée une unité de langue, même l'unité d'orthographe. La réalité est que la seule manière de se produire pour cette poésie, la seule manière d'avoir encore sa saveur et sa grâce, c'est de prendre la langue telle qu'elle est, avec sa variété de dialectes, et d'en faire l'expression sincère de la vie et des mœurs du peuple qui la parle. En un mot, s'il n'y a point de recette pour faire revivre scientifiquement une langue, il n'y a qu'une inspiration rare pour retrouver ses ressources, pour faire briller encore sur son déclin le rayon de la jeunesse, pour lui arracher le secret de toute une poésie nouvelle, émanation charmante du génie local au milieu des invincibles développemens de la civilisation universelle. Ainsi a fait Jasmin. Né de ce réveil contemporain des génies locaux et populaires, parvenu à une renommée exceptionnelle par le privilége d'une nature merveilleuse, le premier aujourd'hui en France de ceux qui peuvent passer pour les interprètes poétiques du peuple dans une langue du peuple, — qu'il se montre encore, comme il s'est montré en tant d'occasions, heureux des bonheurs faciles de l'homme et du poète, s'honorant à la fois par l'emploi de sa vie et de son talent, et exprimant sous une forme originale et piquante ce que le Midi a de plus spontané et de plus vif.

CH. DE MAZADE.

LES

RELIGIEUX BOUDDHISTES

DE L'ILE DE CEYLAN

Eastern Monachism, an account of the origin, laws, discipline, rites and ceremonies of the order of Mendicants founded by Gotama Budha; — A Manual of Budhism, in its modern development, by R. Spence Hardy. London.

Il y a plus de dix siècles, un pèlerin chinois, parti de Si'-an-Fou pour aller à Ceylan chercher les textes sacrés de la religion bouddhique, arrivait, à travers mille dangers et après bien des aventures, à l'extrémité de la presqu'île indienne. Arrêté devant le bras de mer qui sépare Ceylan de la terre ferme, le pieux voyageur aperçoit un léger esquif qui s'avance vers lui, conduit par un nautonnier mystérieux. Celui-ci fait signe au pèlerin, qui monte en tremblant sur la petite barque en compagnie de ses trois disciples, un singe, un chien et un homme, et suivi de son cheval blanc. Voilà qu'au milieu du détroit, le voyageur chinois reconnaît sa propre image flottant sur les eaux. — Que vois-je? s'écrie-t-il, frappé d'une terreur secrète, et montrant du doigt ce corps ballotté par la vague. — Ne craignez rien, répond le nautonnier, ce corps est le vôtre; vous avez dépouillé le vieil homme au moment d'aborder cette île privilégiée. — L'esquif touche aussitôt le rivage de Ceylan. Partout de grands arbres au feuillage épais et odorant projettent leur ombre au versant des collines; partout sous les sombres rameaux retentissent les voix des religieux bouddhistes qui récitent à l'envi leurs prières, et le pèlerin

s'écrie avec une douce émotion : « Oh ! c'est bien là la terre que je suis venu chercher ; les louanges de Bouddha s'élèvent ici de tous côtés du fond des vallées ! »

Ce récit légendaire, empreint à la fois d'un mysticisme mélancolique et d'une naïveté gracieuse, ne serait qu'un conte de plus à ajouter à tous ceux que l'île de Ceylan a inspirés au génie oriental, si la vérité ne s'y faisait jour par un coin sous le voile de la fable. Depuis plus de vingt siècles, le bouddhisme règne à Ceylan. Lorsque cette croyance hétérodoxe, vaincue à son tour par l'influence renaissante du brahmanisme, disparut de l'Hindoustan, elle se retrancha dans la petite île de Ceylan comme dans une forteresse. Aujourd'hui encore les religieux y chantent les louanges de Bouddha à l'ombre des pins, sur les montagnes et sous les gigantesques cocotiers au bord de la mer. Sans doute ils n'ont plus ce zèle édifiant qui ravissait de joie le pèlerin chinois : le temps a modéré les antiques ardeurs ; cependant ils conservent les traditions d'un passé plein de ténèbres et de mystères ; ils sont les sectateurs fidèles et aveugles d'une doctrine qui compte encore aujourd'hui dans l'Asie orientale près de cent millions d'adeptes. A ce double titre, les religieux de Ceylan méritent peut-être que l'on jette sur eux un regard d'intérêt.

Une excellente occasion nous est offerte de pénétrer jusqu'au fond de leurs paisibles monastères, et d'assister aux exercices qui se partagent leur existence. Un érudit anglais, M. Spence Hardy, a résumé dans deux ouvrages substantiels tout ce qu'il a recueilli, pendant un séjour de vingt années dans l'île de Ceylan, sur la condition présente des moines singhalais (1). Ce que l'expérience ne suffisait pas à lui apprendre, il l'a dérobé lui-même aux livres du pays, grâce à une connaissance approfondie de la langue. Tout en prenant pour guide les précieux documens amassés par M. Spence Hardy, nous tenons à déclarer que nous n'acceptons à aucun prix les conclusions qu'il cherche à tirer de la comparaison du monachisme de l'Orient avec celui de l'Occident. Ne peut-on déplorer l'ignorance, la stupidité, l'inutilité d'un pauvre religieux hindou et païen, sans entendre retentir à son oreille « les foudres de Wycliffe tonnant contre les ordres mendians de l'Europe ? » Nous sommes à Ceylan, restons-y.

I.

Les Arabes, qui commerçaient par mer avec la Chine dès le VIIIe siècle de notre ère, s'établirent de bonne heure dans l'île de Ceylan. En 1505, ils y avaient si bien pris pied, que le roi de Kandy

(1) On appelle ainsi les habitans de Ceylan, du nom ancien de leur île, *Singhala*. Quelques écrivains anglais ont risqué le mot *Ceylonese*, *Ceylanais*.

consentit à payer un tribut aux Portugais, à la condition que ceux-ci l'aideraient à se défaire de ces importuns étrangers. Cent cinquante ans plus tard, les Hollandais, après une longue rivalité, parvinrent à chasser les Portugais; ils restèrent les maîtres des provinces maritimes de Ceylan jusqu'en 1796, époque à laquelle l'Angleterre les en dépouilla pour toujours. De l'établissement des Arabes sur les côtes de Ceylan, de l'occupation plus ou moins complète de l'île par les Portugais et les Hollandais, enfin de la domination exclusive des Anglais, il est résulté que l'islamisme et plus encore le christianisme ont fini par prévaloir sur la religion locale dans les villes et dans les districts qui avoisinent la mer. Ce n'est donc pas à Columbo, ni à Point-de-Galles, ni à Trincomale qu'il faut rechercher les religieux bouddhistes. On ne trouverait au milieu de ces villes fortifiées, prises, détruites et rebâties par des Européens, qu'une population mêlée: les Malabars venus de la presqu'île, les métis nés des descendans des Portugais et des Hollandais, les marchands étrangers, les pêcheurs baptisés, moitié chrétiens, moitié païens, y occupent plus de place que les Singhalais de la race ancienne. Pénétrons dans l'intérieur de l'île, au sein des régions montagneuses de l'ancien royaume de Kandy; la nature avait tout fait pour tenir ce pays à l'abri des influences du dehors. Qu'on se figure une succession ininterrompue de montagnes à pic et de vallées profondément encaissées, tellement couvertes de forêts et si abondamment arrosées par les pluies des moussons, que les brouillards ont de la peine à se dissiper sous l'action d'un soleil de feu. L'insalubrité de ces vallées humides et marécageuses est proverbiale; pour y vivre, il faut être né dans le pays. On n'y voit pas de villes, mais des villages plus ou moins considérables, habités par des laboureurs qui s'adonnent à la culture du riz. Ceux qui ont des loisirs ne connaissent pas de plus agréables passe-temps que d'entendre raconter de fabuleuses légendes en prose ou en vers, dans lesquelles l'histoire se mêle aux traditions religieuses. C'est dans cette région centrale de Ceylan que le bouddhisme a gardé ses adeptes. Enfermés dans les limites d'un horizon borné, séparés des Malabars leurs voisins par un bras de mer et plus encore par la différence de religion, les Singhalais forment un peuple à part; ils ont l'instinct de l'individualité propre à tous les insulaires. Hors de leur île, ils ne trouveraient plus ces couvens bouddhiques où vivent en commun, sous le joug d'une discipline régulière, les dépositaires de la doctrine à laquelle ils demeurent attachés.

La religion fondée par Gôtama-Bouddha, n'admettant point de Dieu suprême, a supprimé du même coup le sacrifice et le prêtre; elle n'a d'autre clergé que les religieux, hôtes de ces monastères. Les reli-

gieux sont nombreux dans les vallées de l'ancien royaume de Kandy; leur influence sur la population des villes et des campagnes est d'autant plus considérable, qu'ils se recrutent dans tous les rangs de la société, sans distinction de caste. Au lieu de constituer une aristocratie religieuse comme les brahmanes de l'Inde, ils sortent du milieu de ce peuple dont ils dirigent l'enseignement. A chaque monastère est attachée une école où les enfans viennent apprendre à lire, à écrire, et où on leur enseigne les élémens de la religion bouddhique. Arrêtons-nous devant cette galerie ouverte par les côtés, qui abrite une troupe de jeunes disciples rangés en files : ceux-ci tracent sur le sable, avec leur doigt, les caractères fort compliqués de l'alphabet singhalais; ceux-là, courbés sur leurs cahiers composés de feuilles de palmier, lisent à voix basse, et avec un murmure pareil à celui des abeilles autour de la ruche, quelque passage des livres sacrés. Par momens ils lancent à pleins poumons des syllabes sonores, comme des rameurs qui se dressent sur leurs bancs et s'excitent à redoubler de zèle. Le maître promène sur eux des regards calmes et satisfaits; il a la conscience du respect qu'il inspire. Parmi ces étudians qui débutent dans la carrière, plus d'un passera sa vie dans le monastère où il est venu s'initier aux premières notions de la science. En le suivant pas à pas dans les diverses phases de l'existence qui l'attend, nous pénétrerons les secrets de la vie monastique des Singhalais, et nous saurons comment on devient moine à Ceylan.

Dès que l'enfant sait lire, on lui met entre les mains les livres qui parlent de la doctrine bouddhique, et surtout ceux qui racontent la vie de Gôtama, le père de cette étrange religion. Quelle existence fut plus abondante en miracles? « Gôtama, fils de Soudhodhana, roi de Kapilavastou, dit le religieux à ses disciples, vint au monde pour apprendre aux hommes à se délivrer des maux de la vie. En naissant, il s'écria : « Je suis ce qu'il y a de plus élevé au monde; cette naissance est la dernière pour moi; je ne serai plus condamné à revivre. » A l'âge de cinq ans, durant une fête qui se célébrait en l'honneur du labourage, il se tint debout au milieu des airs... » Les jeunes auditeurs lèvent les yeux en l'air comme pour y apercevoir Gôtama suspendu à dix pieds au-dessus du sol, et le précepteur continue : « A seize ans, on le maria. Son père, ayant entendu dire que le jeune prince se vouerait à la solitude, s'il avait devant les yeux le spectacle de la décrépitude, de la maladie et de la mort, fit tous ses efforts pour éloigner de lui ces images désolantes. Ce que son père voulait à tout prix écarter de sa vue, Gôtama le rencontra bientôt, en se rendant au jardin où il avait coutume de prendre ses ébats : il aperçut un vieillard aux membres tremblans, appuyé sur un bâton; puis après, un lépreux couvert d'ulcères; puis enfin un cadavre en putré-

faction et rongé des vers... » Chaque jour, en revenant de l'école, le disciple repasse en son esprit ces légendes terribles, saisissantes, qui enflamment son imagination et lui inspirent le dégoût de cette vie, ou plutôt, d'après le système de ses maîtres, de cette série d'existences d'où l'homme ne peut bannir les *trois misères :* « la vieillesse, la souffrance, la mort. »

Il y a pourtant un moyen de se soustraire à la nécessité de revenir éternellement sur cette terre de douleurs. Ce moyen, Gôtama l'a enseigné aux mortels, il est le point le plus important de la doctrine, et le religieux l'expose tout d'abord à ses disciples : « Gôtama, ayant résolu de ne plus renaître, commença par se livrer aux plus rudes austérités pour détruire en lui le péché. Durant six années, il vécut en ascète dans la forêt Ourouvilva, réduisant sa nourriture à un tel point, qu'il finit par tomber d'épuisement. De cette forêt il se rendit en un lieu plus retiré encore, et médita sous un figuier sacré jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'état suprême de *Bouddha*, c'est-à-dire à l'anéantissement final. » Mais avant de s'éteindre comme un astre qui a terminé sa carrière, Gôtama prêcha sa doctrine à Bénarès, à Radjagriha, par toute l'Inde, jusqu'à Ceylan, où il laissa l'empreinte de son pied. Doué d'une puissance merveilleuse, « il accomplit autant de miracles qu'il y a de grains de sable sur les grèves de la mer... » Et ces merveilles, consignées dans une série d'histoires tantôt riantes et empreintes d'une douce moralité comme les contes des fées, tantôt terribles et menaçantes comme les visions d'un cerveau halluciné, ne sont pas ce que le jeune auditeur écoute le moins attentivement. Peu à peu son esprit s'envole au-delà des horizons qui bornent son regard. On ne lui a rien dit de la vie pratique; au contraire on lui a montré l'existence comme un mal contre lequel il doit lutter par l'abstention des œuvres, par l'abnégation, par l'abstraction. Les hommes ne sont point à ses yeux des frères, les enfans d'un Dieu tout-puissant et miséricordieux qui a promis aux bons une récompense éternelle : ce sont des êtres de la même nature que les animaux et les plantes, végétant à travers d'innombrables naissances, roulant dans un cercle infini d'existences douloureuses. L'enfant, nourri de pareilles doctrines, élevé par des maîtres qui les mettent eux-mêmes en pratique, aspire vite au néant, et où en trouvera-t-il mieux l'image que dans ces monastères où les religieux coulent leurs journées oisives dans une inaction qui ressemble à celle des poissons bâillant par intervalles à la surface de l'eau?

La fréquentation d'un monastère, la routine des habitudes qu'il y contracte, décident souvent de la vocation d'un jeune étudiant plus que la réflexion. Dès l'âge de huit ans, un enfant peut être admis au noviciat, pourvu qu'il ait obtenu le consentement de ses parens, car

l'autorité paternelle ne perd jamais ses droits dans l'Inde, mais il ne sera pas admis à faire profession avant qu'il ait atteint sa vingtième année. Le choix de la résidence où il doit passer sa vie est une importante affaire pour le novice. Les traités de discipline bouddhistes lui ont appris les *dix-huit inconvéniens* que peut offrir un monastère. Dans un couvent trop considérable, où il y a beaucoup de monde, on parle beaucoup, il y a trop de concurrence aux portes des maisons voisines où l'on va demander l'aumône; la voix des jeunes adeptes récitant leurs leçons devient un objet de distractions. Dans un couvent neuf, il y a trop à faire pour approprier l'édifice aux besoins du service religieux; dans un vieux couvent, il y a trop à réparer. Si le monastère est situé près d'une grand'route, il faut à chaque instant se déranger pour recevoir les religieux qui passent; s'il est trop voisin d'un lieu où l'herbe abonde, des femmes y viendront en grand nombre conduire les troupeaux et chanteront de folles chansons. Qu'il n'y ait pas non plus à l'entour trop de fleurs odorantes dont le parfum trouble la raison à l'égal des voix féminines. Et puis il faut que le monastère soit à l'abri du contact des étrangers, des contestations qui s'élèvent à propos d'une barrière rompue par des bestiaux, des cris, des conversations mondaines, de tout ce qui peut agiter les esprits des religieux, les contraindre à effleurer même en passant les plus légers détails de la vie humaine. Il est bon aussi que ce sanctuaire de la retraite ne soit point trop exposé au vent, au soleil, aux mouches, aux moustiques, aux serpens, aux insectes que l'on pourrait tuer par mégarde et à ceux qui peuvent nuire. Enfin, s'il est situé sur la limite de deux royaumes, les princes des deux pays s'en empareront durant la guerre, et les religieux seront accusés d'espionnage par les deux partis.

Lorsque le novice, après mûr examen, a trouvé un monastère selon ses désirs, il déclare au supérieur des religieux son intention de renoncer au monde, puis répète la formule sacramentelle : « Je me réfugie en Bouddha, je me réfugie dans la vérité, je me réfugie dans la communauté des religieux! » Par la récitation à haute voix des dix commandemens, il promet : « — de ne jamais tuer un être vivant, — de ne rien prendre qui ne soit donné à titre d'aumône, — de n'avoir aucun commerce avec les femmes, — de ne jamais parler contre la vérité, — de ne jamais boire de liqueurs enivrantes, — de ne prendre aucune nourriture après midi, — de renoncer à toutes sortes de fêtes, spectacles et plaisirs mondains, — de ne jamais se parer de fleurs et de ne point user de parfums, — de ne point s'asseoir aux premières places ni sur des siéges moelleux, — de ne jamais recevoir ni or ni argent. »

Le novice n'a pas seulement renoncé au monde et à ses joies, il

s'est imposé l'obligation d'obéir aux religieux ses maîtres. Avant l'aurore, il doit être sur pied. Comme le disciple du brahmane dans la maison de son maître, c'est lui qui balaie les cellules, la cour, les abords du couvent; c'est lui aussi qui va chercher l'eau, et de plus il la filtre, pour empêcher que les invisibles animalcules contenus dans le liquide ne soient mis à mort en passant par le gosier. Ce travail achevé, le novice médite durant une demi-heure et fait son examen de conscience. Quand la cloche sonne, il va présenter des fleurs aux reliques de Bouddha déposées sous un petit dôme; il médite encore sur les perfections de ce saint personnage et lui demande pardon de ses fautes en l'adorant; puis il consulte le calendrier pour apprendre à connaître l'heure par la longueur de l'ombre et calculer combien de jours se sont passés depuis que le bienheureux Bouddha est entré dans le néant. Cependant il faut songer à prendre de la nourriture, et voilà que le novice, marchant derrière son précepteur spirituel et tenant à la main le plat rond destiné à recevoir les aumônes, sort du monastère sans empressement, d'un air calme et béat. Quand il approche d'un village, il doit nettoyer un petit espace au milieu de la route, afin de déployer sans crainte de la gâter et de poser proprement sur le dos de son maître la robe jaune qui désigne celui-ci au respect des laïques. Que Bouddha lui fasse la grâce de ne rencontrer en sa route ni femmes, ni éléphans, ni chevaux, ni chariots, ni soldats! Il est voué au célibat, et tout ce qui rappelle la guerre, tout ce qui, par son poids, par sa marche pesante ou rapide, cause la mort des êtres, hommes ou insectes, blesse sa sensibilité. Au retour, il plie proprement la robe jaune, lave les pieds du précepteur, rince le plat aux aumônes et le fait sécher au soleil. L'après-midi se passe en lectures, en récitations et en méditations, jusqu'à l'heure où il est permis au novice d'aller reposer sur sa couchette. Si le jeune religieux a des doutes, il se hâte de les confier au maître, qui les efface de son esprit par une savante explication; s'il a commis quelques fautes, il va de la même manière trouver le précepteur et lui faire sa confession. Il ne doit rien laisser dans son cœur qui puisse en altérer la sérénité. Ne lui a-t-on pas appris que les quatre causes de perdition pour l'espèce humaine sont le mauvais désir, la colère, la crainte et l'ignorance?

II.

« L'action procède de l'esprit, » dit l'axiôme bouddhique, et comme l'ignorance est la grande maladie de l'esprit, il importe que le novice s'instruise. Aussi lui met-on entre les mains un grand nombre de traités de morale et de discipline, ainsi que des ouvrages

mystiques dans lesquels il apprend l'art de méditer. Les plus sérieux de ces ouvrages ont pour la plupart une forme attrayante, au moins pour des bouddhistes. Le dialogue et la légende y tiennent une grande place. On peut les comparer à une espèce de catéchisme historique où les anciens sages de la doctrine s'interrogent, se répondent et introduisent dans la discussion des histoires miraculeuses. Gôtama lui-même procédait ainsi; il parlait souvent par apologues, et quand il exposait les dogmes les plus obscurs de sa philosophie, il commençait toujours par ces mots : « Voici ce que j'ai entendu dire... » De qui tenait-il ces enseignemens qu'il imposait au monde comme une révélation? Il ne s'explique pas sur ce point; il raconte tout simplement ce qu'il a appris *dans les mille et mille existences* qu'il se rappelle avoir parcourues avant d'arriver à celle qui devait être la dernière. Après lui, on a répété : «Voilà ce que j'ai entendu dire,» et de là est née pour les bouddhistes une tradition qui remonte à des myriades de siècles.

En somme, la partie morale des ouvrages consacrés à l'explication de la loi bouddhique porte l'empreinte de cette haute sagesse que nous admirons dans l'antique Orient. Quelle plus vive peinture du néant des grandeurs humaines que ce passage emprunté aux épisodes si variés de la vie de Bouddha? A un roi puissant, ambitieux, qui voulait croire à la réalité de cette vie, un sage nommé Rathapâla répond : « O roi! il y a quatre aphorismes énoncés par Gôtama, et c'est parce que je les ai compris que je suis devenu un religieux. Les voici : 1° les êtres en ce monde sont sujets à dépérir, et ils ne peuvent exister longtemps; 2° ils n'ont ni protection, ni soutien équivalens aux causes de destruction; 3° ils ne possèdent rien réellement; ce qu'ils ont, ils doivent le quitter; 4° ils ne peuvent arriver à une satisfaction, à un contentement parfaits; ils restent toujours les esclaves de leurs désirs. » — Et après avoir dialogué quelque temps avec le roi, qui a ses raisons pour tenir aux biens de ce monde, le sage récite les strophes suivantes :

« Il y a quelques hommes qui possèdent de grands biens; mais parce qu'ils vivent dans un milieu qui trouble leur jugement, ils s'imaginent posséder peu de chose : ils convoitent toujours plus qu'ils n'ont et s'épuisent en efforts pour augmenter leurs biens. Il y a des rois qui soumettent les quatre parties de la terre et même les rives de l'océan; mais ils ne sont pas contens, ils voudraient franchir l'océan pour trouver d'autres mondes à conquérir, et ainsi ils ne sont jamais rassasiés, et l'ambition les tourmente jusqu'à la mort. Il n'y a aucun moyen pour l'homme mondain de satisfaire ses désirs... Quand il meurt, ses amis errent autour de son corps les cheveux en désordre, et pleurent en criant : « Il est mort, il est parti...; » puis ils enveloppent son cadavre dans le linceul et le consument sur un bûcher. Il ne peut emporter

avec lui ni ses biens, ni sa fortune; le linceul même qui le couvre est brûlé! Quand il est près d'expirer, ni parens, ni amis, ni compagnons ne pourraient le sauver! Celui qui meurt n'est accompagné que de ses mérites et de ses démérites... »

Nous abrégeons ce passage, précisément à cause de la similitude qu'il offre avec les pensées chrétiennes : ces vérités élevées n'ont rien de nouveau pour nous. Chose étrange, ceux qui méditent sur ces belles pages, au lieu de conclure qu'il y a une autre vie où l'âme humaine doit trouver la satisfaction de ses immenses désirs, se retirent dans une négation désespérée. Ils dédaignent tous les biens de la vie comme une illusion, comme un leurre qui séduit l'esprit et l'entraîne dans le tourbillon des naissances à venir. Mieux vaut pour eux cesser d'être, s'abîmer dans un incompréhensible néant : c'est donc l'art de mourir une fois pour toutes que le novice vient étudier dans le monastère.

Quand son temps d'épreuves est fini et qu'il a atteint ses vingt ans, quand il a rempli, durant de longues années, près d'un précepteur spirituel, le rôle de disciple et de serviteur, quand enfin il a étudié dans les textes sacrés la discipline et la morale, le novice déclare aux religieux son intention de recevoir l'investiture, et le chapitre s'assemble. On demande au récipiendaire s'il est homme, s'il est libre, s'il n'est point lié par quelque dette d'argent, s'il n'est point engagé au service du roi, s'il a le consentement de sa famille, enfin s'il a l'âge et les connaissances requis pour être admis parmi les religieux. Quand il peut répondre affirmativement à ces diverses questions, le chapitre procède à l'admission du candidat par assis et levé. Le novice écoute alors la lecture qui lui est faite des observances et de la manière de vivre auxquelles il va être astreint; il promet de s'y soumettre, et, sans qu'il ait besoin de prononcer de vœux proprement dits, ni de se lier par un serment irrévocable, le voilà revêtu de la robe jaune. C'est presque toujours à Kandy, résidence du chef de la doctrine et de son assesseur, qu'ont lieu les ordinations. Autrefois, dans les occasions solennelles, la cérémonie de l'investiture commençait par une procession à travers les rues de la capitale. Le roi y assistait avec ses deux ministres et quatre grands personnages de sa cour; les bannières flottaient au vent, la musique résonnait; c'était une de ces fêtes publiques dans lesquelles brillaient aux regards de la foule les éléphans et les chevaux couverts de housses richement brodées. Il y a bien encore aujourd'hui de ces promenades bruyantes si chères aux populations de l'Inde, mais elles ont perdu beaucoup de leur éclat depuis que la race antique des rois de Kandy ne règne plus à Ceylan.

Instruire la jeunesse, adorer les reliques de Gôtama, mendier et méditer, sont les principales occupations du religieux bouddhiste.

Demandez-lui si la règle du célibat lui semble rigoureuse à observer, il vous répondra : « Un sage des temps anciens, qui vivait retiré dans la montagne, descendit un jour vers la ville pour y recueillir des aumônes. Sur la route, il rencontre une femme d'une remarquable beauté, costumée avec goût et avec recherche, parée de joyaux; cette femme venait de se quereller avec son mari, et elle retournait chez ses parens. En voyant le religieux, elle le regarda avec coquetterie et se mit à sourire, ce qui lui permit de montrer ses belles dents. Le religieux, à l'aspect de cette bouche souriante, n'eut d'autre pensée que celle de la fragilité de la vie : il songea au sourire grimaçant d'une tête de mort. Aussi, lorsque le mari venant à passer lui demanda s'il n'avait pas aperçu une femme sur le chemin, le religieux se contenta de répondre : « Je n'ai vu qu'un squelette; s'il était homme ou femme, je ne saurais le dire. » Beaucoup de religieux cependant n'ont pas l'esprit assez philosophique pour découvrir ainsi la mort à travers la vie; aussi tâchent-ils toujours de ne pas regarder devant eux, de faire en sorte que « voyant ils ne voient pas, entendant ils n'entendent pas. » Ils se comparent volontiers à la nue errante qui glisse, sans entrer en contact avec aucun corps animé, entre le ciel et la terre. D'ailleurs ils n'ont pas prononcé de vœux, nous l'avons dit. Quand ils ne se sentent pas la force de continuer le genre de vie qu'ils ont embrassé, ils le déclarent au supérieur, et reprennent leur liberté. La seule obligation qui leur soit imposée consiste à déposer la robe jaune : il ne faut pas que l'habit monastique soit compromis par les actes de ceux qui ont abandonné le monastère pour rentrer dans le monde. Ce départ n'a rien de définitif non plus ni d'absolu. Les portes qui se sont ouvertes pour laisser passer un religieux sans vocation s'ouvriront de nouveau devant lui pour le recevoir, s'il lui convient de marcher une fois encore dans la voie qui conduit à l'anéantissement final.

Le fondateur de la doctrine, Gôtama-Bouddha, en renonçant à la couronne, aux honneurs, au monde, avait donné à ses disciples l'exemple du dépouillement et de l'abnégation. La pauvreté est donc une des conditions imposées aux religieux. Chaque habitant du monastère, au moment de son ordination, doit posséder huit articles, lesquels ne constituent pas un bien riche trousseau. En voici l'inventaire : trois robes et tuniques, une ceinture, un vase rond pour recueillir les aumônes, un rasoir, une aiguille et un filtre. La plus belle des trois robes sert aux religieux à se parer quand ils assistent à quelque solennité publique; la seconde se porte pendant les exercices du culte et les réunions en chapitre; la troisième, qui n'est qu'une simple tunique, est l'habit de travail. Le peuple de Ceylan vient chaque année offrir aux monastères des pièces de coton tissées durant la saison des pluies. Le chapitre s'assemble alors, et une voix

fait entendre ces paroles : « Qui a besoin d'une robe? » Celui des religieux qui peut se flatter d'avoir sur les épaules l'habit le plus râpé et le plus sillonné de reprises reçoit sa part de l'étoffe. Les membres du chapitre, assistés de deux laïques, coupent la toile de coton, la plongent dans la teinture jaune, et il faut que dans l'espace de soixante heures la robe soit teinte, cousue et finalement endossée par celui qui la réclame. Le possesseur de la robe neuve ne doit compter que sur lui-même pour la raccommoder tant bien que mal, et la mettre en état d'attendre le retour du *mois des robes* : c'est ainsi qu'on appelle l'époque à laquelle le monastère reçoit de l'assistance des fidèles l'offrande des pièces de coton; mais que le moine bouddhiste se garde bien de serrer son aiguille dans une boîte faite d'ivoire, d'écaille, d'os, ou de toute autre matière provenant de la dépouille d'un être doué de vie! Il commettrait un gros péché, dont il aurait à faire l'aveu au supérieur, et de plus la boîte serait mise en morceaux.

Le religieux ne doit pas seulement manier l'aiguille comme un tailleur; le rasoir, qui fait partie de son trousseau, indique assez qu'il lui est prescrit de s'initier aux secrets de la profession de barbier. La loi ancienne prescrit aux bouddhistes retirés du monde de ne pas laisser croître leurs cheveux au-delà de deux pouces. Soit qu'il leur parût plus difficile de tailler leur chevelure que de la supprimer tout à fait, soit que la chaleur du climat rendît cette dernière pratique moins sujette aux inconvéniens qui résultent de la malpropreté, les religieux modernes ont grand soin de se raser la tête. — Nous avons dit quelle est l'idée profondément philosophique au nom de laquelle un filtre est placé dans toutes les cellules des couvens; il s'agit de retirer de l'eau les petits êtres vivans que l'on avalerait infailliblement sans cette précaution. Il va sans dire que le religieux s'abstient de manger toute espèce de chair. Son vœu de pauvreté lui défend encore de porter à sa bouche tout aliment qu'il n'aura pas reçu en aumône. Chaque matin, après les exercices au chœur et la méditation dans sa cellule, il part pour la quête, seul ou accompagné de son disciple. Le vase aux aumônes (*alm's bowl*) est suspendu sur son épaule et recouvert par les plis de sa robe jaune. La tête nue, le front exposé aux ardeurs d'un soleil de feu, il s'en va pas à pas pour ne pas écraser les fourmis qui traversent le chemin, le regard fixe, pareil à un somnambule qui rêve les yeux ouverts. Arrivé devant la porte d'une maison, il ne dira pas : « J'ai faim! » et moins encore : « Je veux du riz, des fruits ou du lait. » Il se contente de présenter son vase en allongeant la main. Là où on lui aura refusé l'aumône trois fois de suite, il ne retournera plus; là où on l'accueille avec empressement, il doit s'abstenir de vanter sa sainteté ou ses propres mérites pour attirer sur lui le respect des fidèles. Est-il permis au moine mendiant de jeter un regard

indiscret dans la maison de celui à qui il demande l'aumône? Ceux qui disent oui appuient leur opinion sur la légende que voici : « Un religieux qui mendiait s'adressa à une femme qui, prétendant n'avoir rien à lui donner, feignit d'aller chez sa voisine chercher les provisions qui lui manquaient à elle-même. Pendant son absence, le religieux regarda furtivement dans l'intérieur de cette maison. Quel assortiment de bonnes choses il y aperçut : de la canne à sucre, du riz, des fruits, du sucre candi, du beurre clarifié!... La maîtresse du logis revint, disant qu'elle n'avait rien trouvé, et le religieux répondit : Mauvaise journée pour la communauté, j'ai vu un présage. — Lequel? — J'ai vu un serpent qui avait la forme d'une canne à sucre, des pierres toutes semblables à des morceaux de sucre candi; les dents du reptile étaient comme des grains de riz... Et la pauvre femme, honteuse de son mensonge, lui donna en rougissant de tout ce qu'elle avait. »

Cette façon allégorique de désigner ce que l'on veut et ce que l'on a indiscrètement aperçu est blâmée par les sages. Il est rare d'ailleurs qu'un chef de famille refuse de jeter quelques grains de riz dans le vase du mendiant à robe jaune. Faire l'aumône aux religieux bouddhistes avec foi, avec l'intention d'honorer Gôtama et les autres *bouddhas*, est l'une des œuvres les plus méritoires que puisse accomplir un fidèle; mais le don acquiert une plus grande efficacité encore quand il est le fruit du travail. Un ancien roi de Ceylan, qui régnait à Anourâdhapoura, avait entendu dire que « l'aumône la plus méritoire est celle qui est prélevée sur ce que l'on a gagné par un labeur personnel. » Il alla, déguisé en laboureur, travailler à un champ, et la part de riz qu'il obtint pour son salaire, il la donna au chef d'un couvent. Trois années de suite, il travailla de même à une plantation de cannes à sucre, près de la montagne de l'or (*swarn-naguiri*), et fit don aux religieux de la part de sucre qui lui était allouée. Cette histoire a tout l'air d'avoir été faite à plaisir; cependant, comme elle tend à honorer le travail et à porter les hommes à la charité, on voudrait qu'elle fût vraie. Il en est ainsi de cette autre petite fable qui rappelle, sauf la puérilité du dénouement, le verre d'eau donné au nom du Sauveur, dont il est question dans l'Évangile. « Un jour Gôtama et ses disciples vinrent demander l'aumône dans un village où personne ne voulut leur donner même une goutte d'eau. Une pauvre femme arriva, qui offrit à Gôtama un peu d'eau qu'elle portait dans un vase; elle versait toujours, et le vase ne tarissait pas, si bien qu'elle put en donner non-seulement au maître, mais encore à tous les disciples. » Il va sans dire que la pauvre femme monta d'un rang dans l'échelle des êtres : elle prit rang parmi les *dévas* ou dieux secondaires que les bouddhistes trouvè-

rent en possession du ciel brahmanique, et qu'ils y laissèrent, ne pouvant se décider à chasser de leurs esprits et des sphères éthérées, où elle trône depuis tant de siècles, cette troupe lumineuse et bienveillante, si honorée des poètes hindous.

III.

L'aumône faite au passant est une des formes de l'hospitalité, et l'hospitalité a été l'une des vertus de l'antique Orient. Le bouddhisme ne l'a pas introduite dans l'Inde; mais, comme le dogme de la métempsycose, il l'a étendue au-delà des limites entrevues par les générations précédentes. On ne peut trop le répéter, l'homme n'est à ses yeux que le plus parfait des êtres organisés, destiné à toujours revivre pour toujours mourir. Il a vécu lui-même et vivra peut-être encore sous une enveloppe plus grossière. Voilà pourquoi les animaux ont droit à l'aumône comme l'homme lui-même. « Celui qui donne de la nourriture aux chiens, aux corneilles (classés au rang des bêtes immondes par le brahmanisme), avec l'intention d'acquérir des mérites, aura en récompense longue vie, prospérité, beauté, pouvoir et sagesse durant cent existences. » Ainsi s'expriment les textes sacrés, et ils ajoutent : « Celui qui donne de la nourriture à un homme qui n'observe pas les préceptes obtiendra ces mêmes récompenses durant mille existences... » La récompense s'élèvera au décuple si l'aumône s'adresse à un pieux observateur de la loi, — d'où il résulte qu'un chien, une corneille, valent la dixième partie de l'homme créé à l'image de Dieu! Jamais doctrine ne ravala plus bas l'orgueil humain.

Les religieux de Ceylan, quand ils font leur tournée de chaque jour, se montrent scrupuleux observateurs de la loi qui leur défend de demander avec insistance. Individuellement, ils se contentent de peu, et pratiquent sans murmure la pauvreté, dont ils font profession; mais quand il s'agit des intérêts de la communauté, l'esprit de corps s'éveille. Ces hommes pacifiques et indifférens aux biens de cette vie savent défendre avec énergie leurs possessions contre les envahissemens des voisins. Il arrive trop souvent que les cultivateurs des vallées envoient leurs bestiaux paître l'herbe tendre dans les pâturages appartenant aux monastères, car les terres des religieux sont les plus riches et les mieux entretenues que l'on rencontre dans l'intérieur de l'île. Elles proviennent de dotations anciennes dont le souvenir est consacré par des inscriptions gravées sur des piliers de pierre ou sur les rochers. Du temps des rois de Kandy, qui en étaient les donateurs, ces terres, exemptes de toute taxe et de tout impôt, payaient aux couvens les redevances dues aux souverains. Au commencement du XVIIe siècle, les monastères possédaient

plus de villages que les rois eux-mêmes. Le produit de ces biens servait à l'entretien du temple; on comptait dans les pagodes autant d'officiers que dans le palais d'un prince; on y voyait aussi des éléphans. L'idole placée au milieu du dôme, qui est comme le chœur du temple, avait une cour vraiment royale. En 1831, quand le gouvernement anglais fit une enquête sur l'administration intérieure de Ceylan, il fut reconnu, d'après l'examen des registres, que les « tenanciers et propriétaires de terres appelées *terres du temple* en certaines provinces étaient tenus, sur la réquisition des supérieurs et des religieux, à diverses prestations, et obligés de payer des contributions de divers genres. » A chaque tenancier était assignée une redevance particulière, en nature ou en argent, destinée à l'entretien et à la réparation des pagodes, à la nourriture des employés du couvent, aux dépenses des fêtes religieuses. Il ne faut pas perdre de vue que les monastères bouddhiques sont aussi des temples. Ces dotations, dont les revenus ont été toujours en augmentant par suite de l'amélioration des terres et d'une bonne administration, représentaient, à vrai dire, le budget du culte à Ceylan (1).

Les religieux, tout riches qu'ils sont, habitent de petites cabanes faites de claies de branchages dont on a rempli les intervalles avec de la terre; des nattes de paille ou des feuilles de palmier leur servent de toit. Ils ne se sont donc pas trop éloignés des antiques prescriptions qui obligeaient l'ascète à vivre en plein air, sans aucun abri, au sein de la forêt. Un ancien sage avait énuméré huit raisons pour lesquelles il ne convenait pas à un religieux de vivre dans une maison : « Une maison demande beaucoup de travail à bâtir; — elle exige beaucoup de réparations; — un personnage plus élevé en dignité peut la réclamer pour lui; — il se peut que les habitans en soient nombreux; — le séjour qu'on y fait amollit les corps; — il porte à commettre de mauvaises actions; — il provoque dans l'esprit cette pensée de convoitise : ceci est à moi! — enfin il s'y trouve des insectes de tout genre. » Le sage qui avait découvert ces grandes et importantes vérités se décida à vivre sous un arbre, et cela pour dix motifs aussi méthodiquement déduits que les causes pour lesquelles il renonçait à habiter une maison. — Quoi de plus facile à rencontrer qu'un arbre? il n'appartient à personne; — en voyant tomber les feuilles, on pense à la mort, etc. — Comment il prétendait pourvoir à sa nourriture, ce penseur a oublié de le dire, et l'obligation de recueillir des alimens, en quêtant aux portes des maisons, est précisément ce qui a conduit les ascètes à vivre dans des demeures fixes, comme aussi à se rapprocher des lieux habités.

(1) On trouve aussi à Ceylan un certain nombre de couvens qui ne possèdent absolument rien, et où les religieux parvenus à l'extrême vieillesse sont exposés aux plus dures privations.

Les cabanes des religieux, habitations de chétive apparence et bâties de manière à durer peu de temps, sont semées çà et là aux alentours des temples. Autant elles rappellent au passant la brièveté de la vie humaine, autant la pagode bouddhique, par la solidité de sa construction, éveille dans l'esprit l'idée de pérennité. Ces temples s'élèvent pour la plupart au sommet des rochers ou au flanc des montagnes, dans des situations pittoresques. En voyant les magnifiques horizons qu'ils dominent, on ne s'étonne plus que les anciens navigateurs aient placé le paradis terrestre dans l'île de Ceylan. Autour du temple, dont la partie saillante est le *dagoba,* ou coupole aux reliques, recouverte de tuiles, règne d'ordinaire une vaste cour plantée d'arbres qui produisent les fleurs destinées à être offertes à l'image de Bouddha (1). Devant l'entrée de l'édifice se dressent des statues de pierre, sentinelles immobiles qui veillent aux abords du sanctuaire dans l'attitude respectueuse et grave des gardiens placés sous les portiques des palais. On les nomme *gardiens de la porte.* Le sanctuaire, faiblement éclairé par des lampes, ressemble à une crypte. Quand on tire le rideau qui en occupe le fond, la statue de Gôtama-Bouddha apparaît tout à coup aux regards, dorée, resplendissante comme un astre qui se lève dans les ténèbres. Le divin personnage est représenté, tantôt couché de toute sa longueur, la tête appuyée sur sa main, tel qu'il dut être quand il s'endormit du sommeil éternel, tantôt assis, les jambes croisées, et se livrant à la méditation, ou bien encore la main levée, dans la posture expressive du maître qui enseigne. Devant l'image, on voit une table chargée de fleurs dont le parfum embaume la voûte sombre de la coupole.

On compte aussi à Ceylan un grand nombre de temples creusés dans le roc, comme ceux d'Ellora, d'Éléphanta et de Malaïpouram. Le plus célèbre est celui de Doumballa, dont un savant orientaliste, M. Forbes, a parlé avec admiration. Dans un rocher haut de quatre cents pieds, des mains puissantes et habiles ont taillé deux temples distincts dont l'un n'a pas moins de cent soixante-douze pieds de long sur soixante-quinze de large. Sa hauteur, qui est de vingt et un pieds à l'entrée, diminue graduellement à mesure qu'on avance vers l'extrémité opposée. Au milieu de la caverne, qu'on atteint après une marche pénible sur le roc incliné et à travers les broussailles, on se trouve en face d'un colossal Bouddha couché, long de quarante-sept pieds. La statue, le lit, l'oreiller, sont sculptés dans le même bloc et ne forment qu'un seul morceau. Qu'on se figure l'effet de cette image gigantesque éclairée par des torches, et dont le re-

(1) A Abhayaguiri, non loin de Kandy, on admirait jadis un de ces *dagobas* plus élevé que le dôme de Saint-Paul à Londres, et dont la hauteur, considérablement réduite par l'effet des siècles, est encore aujourd'hui de deux cent trente pieds. L'enclos de ce monastère occupe une étendue de près de deux milles anglais.

gard placide semble celui d'un géant endormi accueillant avec un sourire les pygmées qui viennent troubler son repos séculaire. Dans ces grottes profondes, on respire un air lourd et suffocant; on est saisi d'une fraîcheur désagréable comme celle que l'on éprouve quand on pénètre dans l'intérieur de la pyramide de Chéops. Ce même temple souterrain renferme cinquante autres idoles de Bouddha et des divinités brahmaniques plus grandes que nature; elles furent dorées à la fin du XII[e] siècle par un roi (*Kirtti Nissanga*) qui restaura les édifices du culte bouddhique après avoir repoussé l'invasion des Malabars. Cette date doit être exacte; elle a cela de précieux, qu'elle marque d'une part les derniers temps de la renaissance du brahmanisme sur le sol de la presqu'île de l'Inde, et de l'autre l'époque où les Singhalais, délivrés de l'oppression de leurs voisins, purent suivre en paix les pratiques de leur propre croyance. A côté des inscriptions qui conservent le souvenir de ces faits importans, on distingue sur les parois du temple une série de peintures dans lesquelles des artistes inexpérimentés ont essayé de retracer quelques épisodes de l'histoire de Ceylan. Les couleurs ont de l'éclat, les détails d'ornement se recommandent par la précision et la grâce des contours; mais ne demandez à ces fresques naïves ni proportions dans les personnages ni perspective. On y voit un navire voguant sans voiles au milieu de poissons tous aussi grands que des baleines, et le long d'une chaîne de petites montagnes bonnes à placer dans un jardin chinois.

Dans ce temple, les divinités brahmaniques, avons-nous dit, ont trouvé asile près de l'image de Bouddha. Il en est ainsi dans presque toutes les pagodes de Ceylan. Près du *dagoba* (coupole du sanctuaire), la superstition des Singhalais a construit des salles où les divinités de l'ancien culte sont adorées comme dans le reste de l'Inde, avec cette différence que les images des *dévas*, faites en pâte de riz, n'occupent pas sur l'autel une place permanente. Aucun étranger ne pénètre dans ces mystérieux sanctuaires, où s'accomplissent, devant les figures des dieux redoutables et malfaisans, de magiques incantations. Ainsi, tandis que les religieux bouddhistes cherchent à se perfectionner chaque jour davantage dans l'art de parvenir au néant, le peuple, en proie aux terreurs que lui inspirent l'ignorance et la vivacité de son imagination, s'efforce de calmer par des formules dénuées de sens la colère des dieux. A côté des rêveurs qui ne voient dans la création qu'une expansion de la matière douée de la force créatrice et pas de Dieu au ciel, s'agenouillent les simples et les faibles que tourmente la crainte des démons.

Bien qu'ils soient au fond matérialistes et athées, les bouddhistes reviennent donc quelquefois, et comme par instinct, aux pratiques d'un culte extérieur. Ils prient aussi et souvent, mais c'est à Gôtama seul, au réformateur qui a enseigné à l'homme les moyens d'arriver

au néant, qu'ils adressent leurs supplications et leurs vœux : ce sont ses reliques qu'ils adorent. De toutes les prières, la plus efficace est celle qui consiste à invoquer les *trois saranas* ou refuges, — Bouddha, la vérité, la communauté des religieux. Les Singhalais de toutes les classes attachent une vertu extraordinaire à cette profession de foi, et une foule de légendes attestent les miracles accomplis par le seul fait de la récitation de cette triple formule. En voici une preuve qui intéresse particulièrement un peuple d'insulaires et de navigateurs dont la vie se passe *in periculo maris* : « Jadis six cents marchands s'étaient embarqués pour aller trafiquer en pays lointain. Pendant le voyage, il s'éleva une violente tempête qui les mit en grand péril. Un seul d'entre ces marchands demeurait calme et impassible; les autres, qui étaient en proie aux plus vives terreurs, lui ayant demandé pourquoi il ne partageait pas leurs angoisses, il leur répondit qu'un religieux lui avait appris avant le départ la triple formule. Il eut même la charité de la leur enseigner à son tour, et voici les cinq cent quatre-vingt-dix-neuf marchands qui la répètent *par centaines de fois*. Le navire commençait déjà à sombrer. A la première centaine, l'eau leur venait à la cheville du pied; à la seconde centaine, elle leur montait aux genoux; à la troisième centaine, elle les couvrait par-dessus les épaules. Le navire périt et les marchands aussi, mais ce fut pour renaître immédiatement après dans un monde surhumain... »

La moralité d'une pareille histoire peut se résumer dans cet axiôme : La foi passe avant les œuvres. C'est encore la foi qui a porté les bouddhistes à adorer tout ce qui a appartenu au réformateur : ses reliques, les lieux où il a vécu, et enfin ses images, dont il existe des fabriques à Ceylan. Gôtama-Bouddha n'avait rien dit touchant le culte. Ses premiers disciples rendirent hommage tout d'abord à l'arbre sacré sous lequel le maître, après être parvenu, à force de méditations, au dernier degré de sainteté, avait détruit en lui-même le principe des existences futures. Les religieux de Ceylan affirment que cet arbre fameux ne peut plus être visité à cause de la dévastation des pays circonvoisins; mais, pour en perpétuer la mémoire, ils aiment à planter dans leurs couvens de jeunes tiges de la même espèce. Aux plus vieux moines de la communauté est confié le soin de mettre en terre l'arbre symbolique, parce qu'ils sont eux-mêmes près d'arriver au terme de l'existence. La cérémonie serait moins efficace si elle était dirigée par des religieux encore à la fleur de l'âge, « et qui, disent-ils naïvement, désirent toujours rester quelque temps en ce monde avant de passer dans un autre. » Autour de la plate-forme sur laquelle l'arbre est planté, les religieux se bâtissent des cabanes de feuillage, et derrière le cercle des habitations temporaires, les gens du voisinage en élèvent d'autres plus solides et plus

comfortables. En quelques jours, un village est sorti de terre. Les danseurs, les jongleurs et les mimes ne manquent jamais d'arriver à la cérémonie; les femmes s'y rendent aussi, avides d'assister aux fêtes qui leur donnent l'occasion de se parer. Durant deux ou trois nuits, les danses et les pantomimes tiennent en éveil cette foule amusée qui rit et cause en mangeant des noix de bétel à la clarté des flambeaux; mais si la pleine lune se montre dans le ciel, les lampes s'éteignent comme les étoiles devant la lumière du soleil, et toute cette bruyante population, pliant bagage, se disperse pour regagner ses foyers. La lune a le pouvoir terrible de détruire en un clin d'œil le mérite des adorations et des lectures dont elle est le témoin.

IV.

Jadis les reliques de Gôtama-Bouddha, conservées par la vénération des fidèles, recevaient les hommages des peuples de l'Inde. Sa tunique, son vase à recevoir les aumônes, reposaient dans les villes les plus fameuses, à Bénarès même, sous des coupoles richement décorées; l'un de ces sanctuaires abritait (on ne sait pas dans quoi ni comment) l'ombre du divin réformateur. Depuis la restauration du brahmanisme dans l'Hindoustan, ces reliques ont disparu. Il faut aller à Ceylan pour voir ce qui reste de Gôtama : sa dent canine du côté gauche. Cette dent, déposée dans un petit temple attenant au palais des anciens rois de Kandy, est soigneusement cachée au fond de six boîtes mises les unes dans les autres; celle de dessus, faite d'argent massif et longue de cinq ou six pieds, resplendit d'ornemens en or et de pierreries. La piété des fidèles a conservé, dans un livre intitulé *Deladâwansa* (*la Généalogie de la Dent canine*), toute l'histoire de cette relique et de ses aventures. Les Portugais prétendent qu'elle fut détruite par Constantin de Bragance en 1560 (1); les Kandyens répondent qu'ils la dérobèrent aux recherches des vainqueurs, et la tinrent cachée durant la domination des Portugais et des Hollandais. En 1815, elle tomba entre les mains des Anglais. Trois ans plus tard,

(1) Dans son *Histoire des Découvertes et Conquestes des Portugais*, le père Lafitau dit en propres termes : « Entre les richesses qui furent enlevées dans le sac de la ville de Jafanapatan, était une espèce de reliquaire d'or garni de rubis et d'autres pierres précieuses. On y conservait avec beaucoup de religion une dent d'un des saints ou dieux du pays, dont les fables qu'on en raconte ont donné lieu de croire que c'était la dent d'un singe, et non pas celle d'un homme..... Plusieurs, peu scrupuleux, voulurent qu'on la vendît pour subvenir aux besoins pressans de l'état, et il y avait peu d'officiers qui n'ambitionnassent la commission de la porter, dans l'espérance de faire un gain immense, seulement à la montrer dans le voyage et à permettre qu'on en prît des empreintes. Dom Constantin, plus consciencieux, ayant fait examiner le cas,..... fit jeter la dent dans un mortier en plein conseil, la fit réduire en poudre, qu'il fit consumer dans un brasier. » Tome IV, p. 232.

quand les Kandyens se révoltèrent, ils s'emparèrent avidement de ce trésor qu'ils considéraient comme le *palladium* de l'indépendance de leurs souverains. Lorsque les rois de Kandy eurent cessé de régner, on retrouva la relique dans la cellule d'un religieux, et elle fut solennellement replacée dans son sanctuaire par les soins de l'autorité anglaise. La clé de la châsse fut placée entre les mains du résident britannique de Kandy. La nuit, un soldat de la garnison anglaise montait la garde devant la dent canine de Gôtama, et à certaines époques de l'année on la présentait aux fidèles pour qu'ils pussent l'adorer encore. Depuis 1839, le gouvernement anglais a cru devoir renoncer à la part directe qu'il prenait aux superstitions païennes; par suite d'un décret émané de la direction des colonies, la relique a été rendue aux religieux et aux grands personnages du pays, qui en font l'exhibition quand bon leur semble.

Il existe à Ceylan un autre souvenir de la vie de Gôtama-Bouddha, nous voulons parler de l'empreinte de son pied représentée par une cavité que l'on observe sur le pic d'Adam, à sept mille quatre cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette cavité a près de deux mètres de long. Si telle était la dimension du pied de Gôtama, on ne sera pas surpris que la statue colossale des caves de Doumballa soit considérée par les Singhalais comme la plus fidèle image du réformateur, autant pour l'exactitude des proportions que pour la ressemblance des traits. Les brahmanes avaient adoré jadis cette même cavité comme portant la trace du pied de Vichnou; ceux qui ont vu dans l'île de Ceylan le paradis terrestre n'ont pas manqué de placer en ce même lieu le dernier vestige des pas d'Adam avant sa chute. Il y a des pays extraordinaires, merveilleux, où toutes les croyances semblent se donner rendez-vous pour y montrer la trace des dieux, des héros ou des personnages antiques dont il ne reste plus rien.

Le fidèle qui vient adorer les reliques ou l'image de Gôtama se prosterne et récite la formule des *trois refuges* ou toute autre prière. A ces mêmes pratiques, les religieux joignent l'offrande des fleurs déposées aux pieds de l'idole; ils chantent aussi au chœur une espèce d'office, récitent des litanies, et font des processions autour des coupoles à reliques. D'autres cérémonies plus imposantes ont lieu en diverses saisons de l'année. A l'époque de la saison des pluies, les religieux, que la loi ancienne considérait comme habitant dans la forêt, devaient se loger sous des abris mieux faits pour les garantir contre les intempéries. En mémoire de cette prescription, les religieux de Ceylan ont choisi les trois mois de pluie (nommés par eux le temps du *vass* ou *habitation, résidence fixe*) pour faire au peuple assemblé la lecture des textes de la loi. La salle de lecture, bâtie par les fidèles eux-mêmes, tantôt auprès d'un monastère, tantôt au milieu d'un vallon solitaire, affecte la forme d'une pyramide composée

de toits plats qui s'élèvent par degrés. De blanches toiles de coton enveloppent les piliers et dérobent aux regards les solives du plafond; des fleurs, des bouquets de mousse et des feuilles de cocotier se déroulent autour de l'édifice, de manière à former des devises. Des lampes et des lanternes de papier aux couleurs variées illuminent la salle, et les assistans regardent comme un acte méritoire de tenir à la main ou sur leur tête d'autres lumières allumées pendant que les religieux font la lecture. Les hommes sont uniformement vêtus de pièces de coton blanc; les femmes, parées avec soin, portent sur leurs longs cheveux noirs relevés en nattes des épingles d'argent et des ornemens d'or qui donnent un vif éclat à leurs physionomies expressives. De toutes parts flottent des bannières, des pavillons, des mouchoirs et des châles. Par intervalles, le tam-tam frémit comme un tonnerre lointain, la trompette éclate comme un cri de triomphe, la musique résonne en accens prolongés, et les mille voix des assistans se mêlent à ces bruits discordans, étranges, tandis que les lumières innombrables éclairent diversement ces hommes aux blanches tuniques et ces femmes parées comme des idoles.

Ces réunions ont tantôt l'apparence d'un pieux cénacle ou d'un *meeting* de méthodistes, tantôt l'aspect d'une réjouissance publique où tout un peuple s'abandonne à une joie expansive. Des religieux, au nombre de cent quelquefois, prennent place devant un grand pupitre à pivot qui tourne de manière à présenter le livre successivement à chaque lecteur. Divers épisodes viennent à propos varier la monotonie de la récitation. Par exemple, un personnage vêtu à la manière des princes anciens arrive dans l'assemblée : c'est un messager du *Dévalôka* (*Monde des Dieux*). Deux hérauts costumés en rois, la couronne sur la tête, le sabre au poing, l'accompagnent; derrière lui s'avancent deux ministres richement habillés, l'un monté sur un éléphant, l'autre sur un cheval. Pendant que le cortége marche d'un pas solennel, les religieux chantent des hymnes sur le ton d'une lente psalmodie, les décharges de mousqueterie se succèdent rapidement, et un feu d'artifice impatiemment attendu par toute l'assistance termine cette fête à la fois religieuse et théâtrale, où le monde des hommes et celui des êtres supérieurs se mêlent et confondent leur folie, dans un effroyable vacarme, à la lueur des feux de Bengale. Quelquefois, autour de la salle de lecture, les assistans tracent, au moyen de claies légères et de feuilles de cocotier, des labyrinthes à travers lesquels on les voit tous se précipiter à l'envi. C'est à qui se montrera le plus habile à trouver une issue, à qui saura le mieux se guider dans ce dédale dont les détours et les courbes forment un inextricable réseau. D'autres fois encore, on dessine sur le sol des lignes qui représentent les mondes des démons, des dieux, et enfin celui de Bouddha. Un mime ou danseur s'avance dans ces

diverses régions, provoquant au combat, avec mille gestes et grimaces, le démon ou le dieu qui habite chacune de ces prétendues sphères des régions invisibles. Toujours vainqueur, il marche triomphant jusqu'à la frontière de l'univers bouddhique; là, il rencontre un religieux qui s'avance sans autre arme que son vase à recueillir les aumônes. Le danseur redouble d'arrogance à la vue du mendiant, il le menace, il se précipite d'un pas hardi sur le sol sacré;... mais tout à coup il tombe foudroyé par la vertu de Bouddha, qui se cachait sous les traits du pauvre religieux.

Les fonctions du moine singhalais dans ses rapports avec le peuple ne se bornent pas à la lecture des livres de la loi. Appelé près d'un malade, il psalmodie des stances dont il ne comprend pas même le sens, à peu près comme un sorcier récite des formules cabalistiques. Dans les réunions populaires où il s'agit de conjurer la puissance des démons ennemis de l'homme, fêtes brillantes qui attirent un immense concours de fidèles, comme celles du *vass* dont nous avons parlé plus haut, le religieux lit et récite encore pendant huit jours consécutifs; durant la nuit même, la lecture n'est pas interrompue un seul instant. C'est encore par des lectures et par des méditations de divers genres, dont les textes sacrés apprennent le secret, que les bouddhistes prétendent acquérir sur le monde extérieur un pouvoir surnaturel. Pour arriver à ce degré supérieur de l'échelle des êtres, le religieux se livre à l'exercice des rites ascétiques. La partie des ouvrages bouddhiques qui traite de ces matières étant obscure et parfaitement ridicule, nous nous garderons bien d'en rien citer. Les rêveurs qui espèrent atteindre à la puissance surnaturelle partent de ce principe très vrai, que l'esprit l'emporte sur la matière, et que l'âme n'est arrêtée ni par le temps ni par l'espace; mais ils en tirent des conclusions tout à fait inattendues. A force de méditer, disent-ils, on peut accroître infiniment les forces de l'esprit. « Comme le boulanger, quand il fait le pain, assemble la pâte par degrés, comme le laboureur ajoute un sillon à d'autres sillons, ainsi le religieux qui pratique les rites ascétiques élargit le cercle de sa puissance d'un pouce à un empan, de manière à l'étendre au monastère entier, au village, au royaume, à la terre, etc. »

L'acquisition du pouvoir surnaturel est recherchée par le religieux singhalais avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle est pour lui un gage presque assuré de son triomphe sur les objets extérieurs, sur les êtres créés, et par conséquent sur la vie elle-même. On ne peut y arriver qu'après avoir pratiqué une ou plusieurs des cinq espèces de méditations. Quand un religieux médite, il doit *exercer son désir*, c'est-à-dire former un souhait : « Que les êtres créés d'un ordre supérieur puissent être heureux! que les pauvres délivrés de la mi-

sère reçoivent d'abondantes aumônes! » Et sur ce thème, il amasse une foule de réflexions si profondes, qu'il ne tarde guère à s'endormir : ou bien encore il songe à ce qui est fâcheux et non désirable, par exemple à l'absence de réalité du corps, « qui est comme le mirage aperçu au soleil couchant, comme une peinture sur la muraille, comme une vraie machine, comme la nourriture prise en rêve, comme l'éclair sautant à travers le ciel, comme la flèche lancée par un arc. » Par ces exercices de la pensée, il purifie peu à peu son âme et son cœur en les écartant de tout ce qui tombe sous les sens. Dans ces diverses pratiques, il procède toujours méthodiquement et par nombres. Ainsi les *trois* réflexions sur la non-permanence, la nécessité de souffrir et la non-réalité du corps sont « les portes qui conduisent à l'anéantissement final (*nirvana*), » et ces portes elles-mêmes donnent accès à *quatre* passages qui se séparent à leur tour en *deux* sentiers. Ici commence un labyrinthe inextricable dans lequel l'esprit le plus robuste et le plus sain ne peut guère s'engager sans péril. Selon ses mérites et ses vertus, le religieux arrivera à divers degrés de béatitude ou plutôt à une destruction plus ou moins complète de son être. Pour expliquer cette absorption de l'âme individuelle dans l'âme universelle, qui est le résultat de la méditation, et enfin la délivrance finale, qui consiste à ne plus être ni corps ni âme, les philosophes bouddhistes ont épuisé tout ce que le raisonnement peut inventer de plus subtil, de plus insaisissable. Pour nous servir de leur langage, nous dirions volontiers qu'il est plus facile de lier entre eux les fils de l'araignée et d'en faire un câble que de donner à ces nébuleuses rêveries la moindre consistance. Qui pourrait comprendre et faire comprendre le néant?

Ainsi, dans cette île de Ceylan, si pittoresque, où la Providence s'est plu à accumuler tant de richesses et de beautés, s'est introduite et acclimatée depuis des siècles une doctrine qui a conduit ses adeptes à la négation de la Divinité. Les représentans de cette croyance, dont les caractères les plus marqués sont le mysticisme et l'athéisme, les religieux, sortis de tous les rangs de la société, entretiennent autour d'eux ces traditions du passé. Chaque ville, chaque village de l'intérieur de l'île a son couvent. Dans toute l'étendue de Ceylan, on ne compte pas moins de deux mille cinq cents religieux qui vont chaque jour, vêtus de la robe jaune, l'éventail à la main, la tête et les pieds nus, mendier le long des chemins (1). A voir leur physionomie hébétée, leur regard terne et ennuyé, on les prendrait pour des âmes en peine, errant à travers les belles vallées où elles ont vécu dans une existence antérieure. Cependant il y a des religieux

(1) Au VIe siècle de notre ère, leur nombre s'élevait à cinquante ou soixante mille.

savans et doués d'intelligence qui ont voyagé dans les autres pays bouddhiques, chez les Birmans, à Siam, et traversé diverses provinces de l'Inde. En général, ils doivent posséder tous une certaine instruction, puisque la direction des écoles leur est confiée. Parmi les quatorze ouvrages qui composent le cours d'études des jeunes Singhalais, quelques-uns sont des traités de morale rédigés en manière d'aphorisme : « Une bonne action faite en ce monde reçoit sa récompense dans l'autre, de même que l'eau versée à la racine d'un arbre reparaît en haut dans les fruits et dans les fleurs! — Le bienfait accordé au bon est comme les caractères gravés sur la pierre; le bienfait accordé au méchant est comme des caractères tracés sur l'eau. » De pareils enseignemens ne peuvent qu'être utiles à la jeunesse : ils prédisposent l'esprit à la réflexion et éveillent l'imagination de ces peuples à l'intelligence hâtive; mais il n'en est pas de même de la philosophie nébuleuse qui en est déduite, et dont nous avons exposé les principales formules. Les religieux qui forment les enfans à la sagesse sont-ils eux-mêmes doués des vertus que commande leur état? N'a-t-on jamais à leur reprocher ni inconduite ni déportemens? Ils sont hommes, c'est assez dire que leur vie n'est pas toujours un modèle de sainteté et de sagesse. De plus, ils semblent ne point connaître la conscience, ce juge intérieur que les philosophes hindous appellent si justement *le témoin*. En somme, ils valent peut-être mieux que les brahmanes de l'Inde; seulement l'opinion publique les ménage moins que ceux-ci, parce qu'ils ne forment pas une caste puissante, redoutable dans ses vengeances. A Ceylan, le peuple ne respecte pas les religieux à cause de la robe jaune, mais selon les mérites, les qualités et les vertus de ceux qui la portent. Comme les fidèles sont souvent ramenés par la douleur et la maladie à réfléchir sur les maux de l'existence présente, ils entourent également d'une vénération particulière ceux des moines qui exercent la médecine. Il va sans dire que le médecin bouddhiste s'est exercé à l'étude des rites ascétiques. Il traite son patient d'après la méthode de l'empirisme, et doit même y joindre le charlatanisme des incantations et des conjurations magiques sans lesquels il ne saurait y avoir, pour ces peuples simples et superstitieux, de guérison efficace.

Nous avons pris le religieux singhalais au sortir de l'enfance; nous l'avons suivi à travers les phases diverses de sa vie monastique; il nous reste à le conduire sur le bûcher où l'on brûle son corps quand il a cessé d'exister. Une vingtaine de moines rangés sur deux lignes accompagnent leur collègue jusqu'au lieu où se dresse une grande pile de pièces de bois sur lesquelles sont étendues des feuilles de cocotier. Quand le cadavre du mort est couché sur ce lit verdoyant, la face tournée vers la terre, on y met le feu, et bientôt il

disparaît dans un tourbillon de flammes et de fumée. Aucune prière n'a été récitée à ce moment suprême, seulement les religieux distribuent aux pauvres les vêtemens du défunt. Sur le lieu où reposent les cendres de celui qui vécut dans la retraite et la méditation, on a coutume de planter un figuier sacré en mémoire de l'arbre sous lequel Gôtama-Bouddha se livra aux austérités pendant de longues années : ainsi l'arbre symbolique se nourrit de la poussière même du religieux.

Si les pèlerins chinois qui visitèrent Ceylan au VIe et au VIIe siècles de notre ère retournaient de nos jours dans cette île, objet de leur vénération, ils entendraient donc encore les religieux murmurer des prières à l'ombre des grands arbres. L'Orient est la patrie des institutions et des croyances durables; l'esprit humain y a cherché plutôt à approfondir les systèmes qu'à en créer de nouveaux. Qu'il existe entre les monastères bouddhiques et ceux de l'Occident des rapports apparens et extérieurs, nous le reconnaissons très volontiers. La vie monastique ne peut s'établir qu'en vertu de certaines règles déterminées; de même aussi il y a, entre tous les cultes par lesquels l'homme s'efforce de se mettre en relation avec Dieu, des analogies, des similitudes qui sautent aux yeux. Cependant nous ne comprenons pas en quoi les ordres religieux du monde catholique seraient responsables des erreurs, de l'ignorance et de la superstition païenne des moines bouddhistes. C'est par les œuvres qu'on juge les institutions; les enfans de saint François d'Assise et de saint Dominique n'ont-ils pas rendu à l'humanité plus de services que les moines mendians de la Chine, de Siam, du Népâl et de Ceylan? La foi chrétienne et la doctrine de l'athéisme peuvent-elles porter les mêmes fruits? L'écrivain anglais qui nous a fourni la matière de ce travail, et dont les savans ouvrages méritent d'attirer l'attention de quiconque veut étudier le système fondé par Gôtama-Bouddha, M. Spence Hardy, a employé une partie de son érudition à attaquer les institutions catholiques dont il voit l'image dans les monastères de Ceylan. Ces digressions sont loin d'ajouter de l'intérêt à ses recherches; elles embarrassent le récit, sans parler de l'impatience qu'elles causent aux esprits sérieux et tolérans. Ces réserves faites, nous reconnaissons volontiers dans les deux ouvrages de M. Spence Hardy une excellente peinture de l'état actuel du bouddhisme et des religieux qui le représentent dans l'île de Ceylan. On sent que l'auteur a vécu longtemps dans ce monde à part et peu connu; il en a pénétré les secrets et contribué à éclairer l'une des pages les plus curieuses et les plus obscures de l'histoire des philosophies de l'Orient.

TH. PAVIE.

L'ÉCONOMIE RURALE

EN ANGLETERRE.

VII.

L'ÉCOSSE.[1]

I.

L'Écosse est un des plus grands exemples qui existent au monde de la puissance de l'homme sur la nature. Je ne connais que la Hollande qui puisse rivaliser; la Suisse elle-même n'offrait pas d'aussi grands obstacles à l'industrie humaine. Ce qui ajoute encore à la merveille de ce développement de prospérité sur un sol si ingrat, c'est qu'il est tout récent. L'Écosse n'a pas les mêmes précédens que l'Angleterre. Il y a seulement un siècle, c'était encore un des pays les plus pauvres et les plus barbares de l'Europe. Les derniers restes de l'antique pauvreté n'ont pas tout à fait disparu, mais on peut affirmer que, dans l'ensemble, il n'y a pas aujourd'hui sous le soleil de région plus heureuse et mieux ordonnée. Sa production totale a décuplé dans le cours de ce siècle. Les produits agricoles ont à eux seuls augmenté dans une proportion énorme. Au lieu des disettes périodiques qui dévastaient autrefois ce royaume, et dont l'une surtout, celle de 1693 à 1700, qui a duré sept ans entiers, a laissé le plus formidable souvenir, les denrées alimentaires s'y produisent

(1) Voyez les livraisons du 15 janvier, 1er et 15 mars, 15 avril, 15 octobre et 15 décembre 1853.

avec une abondance qui permet tous les ans une immense exportation. De l'aveu même des Anglais, l'agriculture écossaise est aujourd'hui supérieure à l'agriculture anglaise elle-même, au moins dans quelques parties; c'est en Écosse que les cultivateurs envoient surtout leurs enfans comme apprentis dans des fermes modèles; les meilleurs livres d'agriculture qui aient paru dans ces derniers temps ont été publiés en Écosse, et quand les propriétaires anglais veulent avoir un bon régisseur, *bailiff*, c'est en Ecosse qu'ils vont le chercher.

L'Écosse, avec les îles adjacentes, forme une étendue totale de 19 millions d'acres anglais ou 7 millions 600,000 hectares; les trois quarts de cette superficie sont absolument incultivables; ils se trouvent pour la plupart dans les *Highlands* et les îles qui en dépendent, comme les Hébrides et les Shetland. Les 2 millions 1/2 d'hectares cultivés doivent se décomposer ainsi :

Prés et pâtures.	1,000,000	hectares.
Avoine..	500,000	
Orge.	200,000	
Froment.	150,000	
Turneps.	200,000	
Trèfle.	200,000	
Pommes de terre.	100,000	
Jachères.	100,000	
Cultures diverses.	50,000	
Total. . . .	2,500,000	hectares.

L'étendue de la sole d'avoine est due aux *Highlands*, qui ne récoltent presque pas d'autre grain; dans les *Lowlands*, l'assolement quadriennal est maintenant généralement suivi. Le produit brut moyen de chaque culture par hectare étant à peu près le même qu'en Angleterre, l'ensemble de la production végétale destinée à l'alimentation de l'homme, en y comprenant l'avoine, qui forme en effet la base de la nourriture nationale, peut être évalué à 10 millions sterling ou 250 millions de francs; la production animale doit être au moins égale, ce qui porte à plus de 500 millions le produit total. La population étant de 2,600,000 âmes, c'est une moyenne de 200 fr. par tête, comme en Angleterre, tandis qu'en France la moyenne n'est que de 140, et la réduction de 20 pour 100 est ici moins à sa place, les prix écossais se rapprochant beaucoup des prix français.

Comment l'Écosse est-elle arrivée si rapidement à ce beau produit malgré l'infertilité naturelle de son sol et de son climat?

La propriété y est encore moins divisée qu'en Angleterre, et l'usage des substitutions plus strict et plus général. On estime à 7,800 le nombre total des propriétaires, ce qui donnerait une moyenne de 1,000 hectares par propriété, mais ce sont les *Highlands* qui élèvent

à ce point la moyenne, puisqu'on y trouve des domaines de 100,000, 200,000 et même 300,000 hectares; dans les *Lowlands*, la division devient infiniment plus grande : la moyenne des propriétés tombe à 500 acres ou 200 hectares. Le duc de Buccleugh est presque le seul très grand propriétaire de cette partie de l'Écosse; son palais de Dalkeith domine un des plus beaux pays de culture. Les autres grands seigneurs écossais, comme les ducs de Sutherland, d'Athol et d'Argyle, le marquis de Breadalbane, etc., ont pour la plupart leurs terres dans les montagnes. Quand ces grandes fortunes ont été déduites, on trouve que les trois quarts des propriétaires écossais ont en moyenne 10 à 12,000 francs de rente environ. Les deux tiers de l'étendue du sol, produisant un tiers environ de la rente totale, sont entre les mains des grands propriétaires; un tiers environ de la superficie, mais qui produit à elle seule les deux tiers de la rente, appartient à l'autre catégorie. La petite propriété, sans être tout à fait inconnue, est moins répandue que partout ailleurs, moins même qu'en Angleterre. En somme, l'exemple de l'Écosse est favorable à la grande propriété.

Pour la culture, c'est plutôt le contraire. On y compte environ 55,000 fermiers, dont chacun paie en moyenne 90 livres sterl. ou 2,250 fr. de loyer : c'est, comme on voit, plutôt de la petite ou au moins de la moyenne culture que de la grande. La moyenne des fermes en Angleterre est juste du double, c'est-à-dire de 4,500 francs de rente. Il y a dans les *Highlands* des fermes de plusieurs milliers d'hectares, mais en même temps on en trouve beaucoup dans les basses terres qui n'en ont pas plus de 25, et des milliers d'hectares, dans les montagnes désertes du nord, ne rapportent pas toujours autant, soit au propriétaire, soit au fermier, que 25 dans les plaines fertiles d'Édimbourg et de Perth.

Le mode habituel de tenure est très supérieur à la tenure anglaise. Les baux annuels sont inusités, presque tous les fermiers ont des baux de dix-neuf ans. Cette différence essentielle tient à plusieurs causes. D'abord les propriétaires écossais attachent moins d'importance que les Anglais à avoir leurs fermiers dans la main, pour exercer sur leur vote une influence décisive dans les élections, les partis, les intérêts et les ambitions politiques ayant parmi eux beaucoup moins de vivacité. Ensuite, le développement agricole de l'Écosse étant beaucoup plus moderne, la tradition des fermiers *at will* n'a pas eu le temps de s'établir, et la combinaison la meilleure, celle des longs baux, a pu prévaloir dès le début. Nous avons vu que les baux annuels n'ont pas nui beaucoup à la prospérité agricole de l'Angleterre; il est probable cependant que, si l'usage contraire s'était introduit, le progrès eût été encore plus grand; c'est du moins ce que nous pouvons inférer de l'exemple de l'Écosse, où

l'usage des longs baux a créé en peu d'années, malgré la pauvreté et l'ignorance primitives, une classe de fermiers égale, sinon supérieure, à celle que les siècles ont formée en Angleterre.

Les fermiers écossais, si généralement misérables il y a cent ans, n'ont pas encore tout à fait autant de capitaux que les Anglais. Quand le capital d'exploitation est en Angleterre de 3 à 400 francs par hectare, il n'est que de 2 à 300 francs dans les *Lowlands*, et dans les *Highlands*, de 20 à 30. Les Écossais rachètent cette infériorité par un plus grand esprit d'économie et un labeur personnel plus rude et plus assidu. Les fermiers travaillent plus généralement par eux-mêmes; leur capital va d'ailleurs en s'accroissant vite. Outre l'épargne, qui est chez eux héréditaire, ils ont une plus grande part proportionnelle dans la distribution des produits. Lorsqu'en Angleterre le profit de l'exploitant ne dépasse pas la moitié de la rente, en Écosse il atteint habituellement les deux tiers, et approche même de l'égalité. Ce phénomène est particulier à l'Écosse, et forme un des traits les plus caractéristiques de son économie rurale. Cette proportion, si favorable au progrès de la culture, est due en grande partie aux longs baux, qui ne permettent pas au propriétaire d'entrer aussi souvent dans le partage des fruits qu'avec les baux annuels. On peut aussi en faire honneur à l'esprit de modération et de sagesse des propriétaires écossais, qui, ayant moins de besoins de luxe et de dépense que les propriétaires anglais, peuvent être moins exigeans pour leurs rentes. Au fond, et ils l'ont heureusement compris, ce n'est qu'une épargne qu'ils font pour l'avenir, car la richesse du cultivateur fait la richesse de la terre.

La supériorité du système écossais se manifeste encore par plus d'un côté. Ainsi, en Angleterre et en Irlande, la possession d'un bail est considérée par la loi comme une propriété personnelle ou mobilière, et par conséquent divisible par portions égales entre les héritiers à la mort du père de famille. En Écosse, la possession d'un bail est considérée comme une propriété réelle ou immobilière, et comme telle passe tout entière à l'aîné, ce qu'on appelle l'héritier légal, *heir at law*. Le système contraire a eu en Irlande des suites désastreuses, et, bien qu'il ne soit pas la principale cause du mal, il en a été sans aucun doute un des principaux instrumens. Le droit écossais n'a pas eu précisément pour résultat de généraliser dans ce pays la grande culture, puisqu'elle y est plutôt l'exception que la règle, mais il a contribué à arrêter sa trop grande division et à développer l'esprit d'industrie. Les enfans puînés d'un fermier savent d'avance qu'ils n'ont aucun droit sur le bail de leur père, et ils cherchent ailleurs leurs moyens d'existence. De son côté, le fils aîné se prépare de bonne heure à recevoir l'héritage qui l'attend, et à le faire fructifier. C'est une application nouvelle et ingénieuse du droit d'aînesse aux choses

du sol. Le mouvement naturel qui, dans une société en progrès, doit écarter de la terre et porter vers d'autres industries le surcroît de population, est favorisé. Sans cette loi, la tendance à la division aurait pu être un danger pour l'Écosse, ce qui n'existe pas en Angleterre, où les mœurs et les conventions tendent plutôt vers l'excès contraire. Ainsi encore, dans la plupart des baux écossais, surtout quand il s'agit de fermes à céréales, la rente n'est pas une somme fixe, payable quoi qu'il arrive, mais qui varie en tout ou en partie d'après le prix courant du grain, c'est-à-dire qu'elle représente une redevance en nature à convertir en argent au prix du marché. De cette façon, le fermier est garanti contre les brusques variations dans le prix des denrées et dans la valeur de l'argent. Cette clause se répand beaucoup en Angleterre depuis la dernière crise; elle y est considérée comme un progrès sur la rente fixe. Ainsi enfin on supprime tout pot-de-vin, toute dépense extraordinaire à l'entrée d'un fermier, toute indemnité au fermier sortant, ce qu'on appelle en Angleterre le *tenant right*. Je traiterai bientôt avec détail cette grande question du *tenant right* à propos de l'Irlande; qu'il me suffise de dire ici qu'en Écosse l'opinion est fixée : on évite avec soin tout ce qui peut imposer une charge inutile au fermier entrant et diminuer le capital dont il dispose. L'époque annuelle du renouvellement des baux est généralement fixée à la Pentecôte, c'est-à-dire au moment le plus favorable pour que les semailles aient le temps de se faire dans de bonnes conditions.

Tout ce qui tient à la théorie des baux n'a été nulle part l'objet d'études aussi approfondies. On peut dire que, sous ce rapport, on est arrivé à la perfection. En Angleterre, on a pu se passer de cette recherche, le temps et la richesse générale ont tenu lieu de tout; mais en Écosse, où l'on avait besoin d'aller vite, et où l'on commençait avec peu de chose, il a bien fallu se préoccuper des conditions les plus favorables au développement de la production. Tout est dirigé vers un but unique, la formation du capital des fermiers. Ce n'est pas en Angleterre, c'est en Écosse qu'il faut aller chercher des modèles, quand on entreprend d'introduire le bail à ferme dans un pays où il n'existe pas, et de transformer des cultivateurs ignorans et pauvres, des métayers, des bordiers, des domestiques à gages, en fermiers intelligens et aisés. Le système écossais ne sera malheureusement pas du goût de tout le monde, car il repose sur une série de sacrifices de la part des propriétaires : longueur des baux, modération des rentes, paiement en nature; mais il faut bien donner au cultivateur qui n'a rien les moyens de gagner quelque chose, et l'expérience a prouvé que ces sacrifices étaient parfaitement entendus. La rente est déjà, en moyenne, presque aussi élevée dans les bonnes parties de l'Écosse qu'en Angleterre, il y a même des points où elle

monte plus haut, et l'intérieur de ces fermes, autrefois si pauvre, offre aujourd'hui un air frappant d'aisance.

A l'excellente constitution des baux est venue se joindre une autre cause de progrès qui n'existe pas non plus tout à fait au même degré en Angleterre, la meilleure organisation connue des moyens de crédit. Les Anglais font depuis longtemps usage du crédit, et l'ancienne existence des banques parmi eux est un des principaux élémens de leur puissance; mais, précisément parce qu'elle est ancienne, l'organisation de ces banques est imparfaite à beaucoup d'égards, l'abondance des capitaux supplée jusqu'à un certain point à ce qui leur manque. Il y a d'ailleurs en Angleterre une ardeur de spéculation et de dépense qui pourrait rendre dangereuse une plus grande extension de cet instrument, si actif pour le mal comme pour le bien. En Écosse, le sang-froid, l'exactitude, la sobriété, le génie du calcul, sont des qualités si profondément nationales, que le système de crédit le plus large a pu s'établir sans inconvéniens et porter les fruits les plus magnifiques. Ce n'est pas pour rien que l'Écosse est la patrie d'Adam Smith; tous les compatriotes de ce grand homme sont plus ou moins imprégnés de son esprit sagace et positif; nulle part on ne sait mieux compter. Les banques écossaises existaient déjà du temps de Smith; lui-même décrit avec soin leur mécanisme, et c'est à leur propos qu'il a fait cette comparaison si souvent répétée : « L'or et l'argent qui circulent dans un pays peuvent se comparer à un grand chemin qui, tout en servant à faire arriver au marché les grains et les fourrages, ne produit cependant pas un grain de blé par lui-même. Les opérations d'une banque sage, *en ouvrant en quelque sorte un chemin dans les airs*, permettent au pays de convertir ses routes en pâturages et en terres à blé, et d'augmenter ainsi les produits de son territoire. »

Voici quelle est en gros l'organisation des banques d'Écosse : il y en a 18 en tout, dont 7 au capital de 1 million sterling et au-delà, qui ont leur chef-lieu dans les villes principales, et qui couvrent tout le pays de leurs comptoirs ou *branches;* il n'y a pas de canton, si petit et si reculé qu'il soit, qui n'ait au moins une *branche;* on en compte plus de 400, réparties sur toute la surface de l'Écosse, ou une par six mille âmes de population; il en faudrait 6,000 en France pour en avoir autant en proportion. Ces banques émettent toutes du papier de circulation, payables en espèces et à vue, et ce papier est reçu avec une telle confiance, que tout le monde préfère les billets de banque à la monnaie métallique, même pour les plus petits paiemens. La monnaie proprement dite a été presque complétement exclue de la circulation; on ne suppose pas qu'il y ait dans toute l'Écosse plus de 10 à 12 millions de francs de numéraire. Si avancée qu'elle soit, l'Angleterre n'en est pas encore là, ni pour le nombre des banques,

ni pour la confiance qu'elles inspirent. On n'a jamais vu en Écosse de ces demandes subites de remboursement qu'on appelle *courses sur les banques, run on the bank,* si fréquentes en Angleterre et surtout en Irlande. Outre l'habitude, qui a une si grande puissance sur les hommes, et qui, lorsqu'un signe est universellement admis dans les transactions journalières, en soutient naturellement la valeur; outre le calme distinctif de l'esprit national, qui ne se laisse pas facilement alarmer, cette sécurité merveilleuse a des causes profondes. Non-seulement, suivant la loi anglaise, tous les actionnaires d'une banque sont tenus solidairement de toutes les obligations de la banque jusqu'à la totalité de leur fortune personnelle; mais l'émission des billets a été bornée depuis 1845 par la loi, et avant 1845 par l'usage, au tiers environ du capital, à moins d'un encaisse en numéraire toujours disponible, qui représente le surplus, et les banques, étant obligées de se rembourser réciproquement deux fois par semaine leurs billets à présentation, exercent les unes sur les autres un contrôle qui rend impossible tout excès d'émission.

Le crédit des banques ainsi établi, voici l'usage qu'elles en font, et c'est en ceci surtout qu'elles sont utiles : elles reçoivent à titre de dépôt toute somme au-dessus de 10 livres sterling ou 250 francs, et, bien que ces dépôts puissent être retirés à volonté, elles en paient l'intérêt à 2 1/2 ou 3 pour 100. Personne n'a d'argent chez soi; chacun a son compte à la banque voisine, où l'on verse et où l'on puise successivement au fur et à mesure de ses dépenses et de ses recettes. On ne saurait croire combien cette coutume est favorable à l'esprit d'économie dans toutes les classes de la société. Les domestiques et les ouvriers ont, comme leurs maîtres, leur compte à la banque dès qu'ils ont pu réunir 10 liv. sterl. L'excédant habituel de ces comptes courans ne reste pas inactif; les banques le prêtent à ceux qui leur présentent des garanties suffisantes à 4 ou 5 pour 100. Indépendamment des escomptes ordinaires du papier de commerce, quiconque est connu pour un homme intelligent, laborieux et honnête, et se présente accompagné de deux cautions solvables, peut obtenir l'ouverture d'un crédit proportionné à la confiance qu'il mérite, ce qu'on appelle un compte de caisse, *cash account*. Ces crédits à découvert ne s'élèvent pas, pour toute l'Écosse, à un chiffre énorme; on les évalue de 5 à 6 millions sterl., ou de 100 à 150 millions de francs; ceux qui en obtiennent font tous leurs efforts pour s'acquitter vite, et leurs cautions ont soin d'y veiller, de sorte que le personnel de ces débiteurs change sans cesse; mais cette somme flottante de 100 à 150 millions, répartie sur tous ceux qui commencent avec un faible capital, a eu les conséquences les plus heureuses sur le développement industriel et agricole, et tel est le choix que font les banques

de ceux à qui elles accordent cette faveur, que bien peu d'entre eux manquent à leurs engagemens.

Cet admirable mécanisme produit une facilité incroyable dans les transactions. Les ventes et achats de quelque importance se soldent par de simples viremens, une émission très peu considérable de billets suffit aux besoins de la circulation la plus active : l'agriculture en profite comme l'industrie. On peut dire que l'argent ne manque jamais, dans une proportion raisonnable, à la spéculation, même agricole. Chacun se fait un point d'honneur de n'en point abuser, ce qui maintient ce crédit universel. Tout le monde se connaît d'ailleurs dans ces petites bourgades, dont chacune a son comptoir; tout se passe au grand jour, sous une surveillance réciproque, et quand un fermier emprunte à la banque, on sait pourquoi. Ces banques prêtent même sur hypothèque, mais rarement et toujours à court terme, bien qu'elles soient couvertes par la forme énergique de l'hypothèque anglaise ou *mortgage*, qui n'est pas autre chose que notre vente *à réméré*. Les prêts hypothécaires ont une utilité moins immédiate pour l'agriculture en Écosse et en Angleterre qu'en France, parce que la culture y est plus généralement séparée de la propriété; ils ont cependant leur importance à cause des avances que le propriétaire est souvent obligé de faire pour des améliorations foncières, et sous cette forme comme sous toute autre, l'argent abonde à de bonnes conditions; ce sont surtout les sociétés d'assurances sur la vie qui prêtent sur hypothèque dans le royaume-uni.

En même temps, tous les moyens de répandre les bonnes méthodes sont au moins aussi usités en Écosse qu'en Angleterre. La Société d'agriculture d'Écosse, *Highland and agricultural Society of Scotland*, date de 1784; elle a précédé d'un demi-siècle la formation de la Société royale d'Angleterre. Elle se compose de près de 3,000 membres; la souscription annuelle est de 30 francs, et peut être rachetée par un seul paiement, qui varie, suivant les cas, de 2 à 300 francs Le président actuel est le duc de Roxburgh; les ducs de Buccleugh, de Sutherland, d'Hamilton, de Montrose, etc., en ont rempli successivement les fonctions. Les vice-présidens sont lord Aberdeen, lord Breadalbane, lord Dalhousie, lord Douglas, etc. La société distribue par an une foule de prix distribués en plusieurs classes : procédés agricoles et cultures spéciales, bois et plantations, défrichemens de terres incultes, machines agricoles, bétail de toute espèce, produits du laitage, habitations rurales. Ses concours, qui se terminent toujours par un grand dîner, où le dernier des fermiers peut s'asseoir à côté des chefs les plus éminens de l'aristocratie, ont au moins autant de retentissement que ceux de sa rivale d'Angleterre. Elle possède à Édimbourg un musée rural où se trouvent des modèles de tous les

instrumens usités en Europe, des échantillons de toutes les graines cultivées, des représentations exactement réduites des animaux primés depuis l'origine des concours. Son marchand grainetier, M. Peter Lawson, a le plus bel établissement de ce genre qui existe; tout le monde a pu admirer la collection vraiment unique de graines qu'il avait envoyée à l'exposition universelle de 1851. Des journaux spéciaux, de petits livres à bon marché, des *meetings* locaux, des cours par souscription, multiplient, comme en Angleterre, les moyens de propagation, et comme témoignage de l'intérêt scientifique qui s'attache à ces études, il y a depuis longtemps, au nombre des chaires de l'université d'Édimbourg, une des plus justement estimées de l'Europe, une chaire d'agriculture, aujourd'hui confiée au célèbre David Low.

Tous ces encouragemens, quelque puissans qu'ils soient, ne suffiraient pas pour expliquer les prodigieux progrès de l'agriculture écossaise; ils en ont été les instrumens, non les causes premières; les véritables causes sont les mêmes qu'en Angleterre; et si leur effet a été plus rapide, c'est qu'elles se sont produites tout à coup et sans gradation,—je veux parler de la richesse industrielle et des institutions libres.

Si l'histoire industrielle de l'Angleterre est admirable, que dire de celle de l'Écosse? Un seul exemple en fera juger : les comtés de Lanark et de Renfrew, qui sont le principal siége de l'activité manufacturière et commerciale, ont passé en cent ans de 100,000 à 600,000 âmes de population, et la seule ville de Glasgow, de 20,000 habitans à plus de 300,000. La vallée de la Clyde, autrefois déserte, rivalise aujourd'hui avec le riche comté de Lancastre pour ses houillères, ses usines de toutes sortes, son immense navigation. Le germe même de tant de richesse n'existait pas en 1750; ce sont les capitaux anglais qui, aidés du génie laborieux et frugal de l'Écosse, ont transformé à ce point en si peu d'années cette terre inerte. Grand et décisif exemple de ce que peut pour un pays pauvre et sans industrie l'association avec un pays riche et déjà industriel : tant que l'Écosse est restée isolée de l'Angleterre et réduite à ses propres forces, elle a végété; mais dès qu'elle s'est ouverte aux capitaux et aux exemples de sa puissante voisine, elle a pris un essor au moins égal. Cet élan industriel a été suivi, comme partout, d'un progrès agricole correspondant. A mesure que le commerce et les manufactures multiplient les hommes et augmentent les salaires, l'agriculture fait de nouveaux efforts pour nourrir cette foule toujours croissante de consommateurs, et dans un pays aussi petit que la basse Écosse il suffit d'un point aussi peuplé que Glasgow et ses dépendances pour que la demande de produits agricoles se fasse sentir partout.

L'union a d'ailleurs, et c'est par là surtout qu'elle a enrichi tout d'abord l'agriculture écossaise, ouvert aux produits de ce pays l'im-

mense débouché de l'Angleterre elle-même. Encore aujourd'hui, malgré l'accroissement de la consommation locale, il se fait un grand commerce d'exportation des denrées agricoles écossaises pour les marchés anglais. Des pâturages du Galloway et du Forfarshire, du fond même des *Highlands*, descendent tous les ans par milliers des bestiaux jeunes qui vont grandir et s'engraisser dans les herbages du sud. On voit arriver jusque sur les marchés de Londres, où ils sont très recherchés pour la qualité de leur chair, des bœufs *west-highlands* au poil hérissé, des bœufs noirs d'Angus, des bœufs sans cornes du Galloway, bien reconnaissables à leurs caractères nationaux. Ainsi viennent par caravanes mourir dans les abattoirs de Paris les bœufs rouges d'Auvergne, les bœufs blancs du Charolais, les bœufs bruns de la Vendée, les bœufs roux du Limousin, bien faciles à distinguer au milieu des races bariolées de la Normandie et de la Bretagne. L'Écosse envoie en outre à l'Angleterre une grande partie du froment qu'elle produit, et ne se réserve guère que l'avoine et l'orge. Elle lui a ainsi vendu depuis cent ans pour des milliards.

Mais le plus beau présent que l'Angleterre ait fait à l'Écosse, en l'unissant à elle, parce qu'il comprend à lui seul tous les autres, c'est sa constitution et son esprit politique. L'Écosse a été jusqu'à 1750 la forteresse du régime féodal, elle n'a commencé à ouvrir les yeux qu'après la bataille de Culloden; mais le sentiment d'un ordre meilleur fit de rapides progrès chez elle, et cinquante ans après, aucune partie de la Grande-Bretagne n'était plus attachée à la maison de Hanovre, personnification de la liberté moderne. Ce peuple, si longtemps fidèle à ses traditions hiérarchiques, s'est trouvé tout à coup, au contact des mœurs et des lois anglaises, un des plus propres à comprendre les bienfaits de l'indépendance individuelle et de l'ordre volontaire. Il a même été du premier coup plus loin que l'Angleterre elle-même; on peut dire que, sous le rapport politique, l'Écosse est l'Angleterre perfectionnée. Nulle part en Europe l'appareil gouvernemental et administratif n'est moindre; il faut aller jusqu'en Amérique pour trouver une pareille simplicité. La centralisation administrative, cette méthode si vantée, qui rançonne les trois quarts de la France au profit de l'autre quart, et qui étouffe partout l'initiative personnelle ou locale, y est absolument inconnue; les fonctionnaires sont peu nombreux, et pour la plupart gratuits. Aucun des abus qui se sont perpétués en Angleterre par la puissance de l'habitude n'a pu s'y établir. Cette église nationale dont l'entretien absorbe dans le reste du royaume-uni plus de 200 millions de dîmes n'y existe pas; les taxes de paroisse et de comté ont été réduites au strict nécessaire; la taxe des pauvres, récemment introduite, n'a pris que peu de développement, et pour tout dire en un mot, la somme des impôts de tout genre payés directement par le sol, qui atteint en

Angleterre 25 francs par hectare, dépasse à peine 1 franc 50 cent. L'*income-tax* lui-même n'est perçu qu'avec des ménagemens particuliers. Il rapporte 500,000 livres sterl., tandis qu'en Angleterre son produit est dix fois plus élevé.

Les dépenses utiles, que l'impôt alimente ailleurs, ne sont cependant pas négligées. C'est l'Angleterre qui s'est chargée des plus coûteuses, comme l'entretien des forces militaires et l'établissement de routes stratégiques. L'Écosse est en grand ce qu'est en petit l'île de Jersey. Débarrassée du soin de la défense nationale, qui est le premier intérêt et la plus lourde charge des peuples, elle peut consacrer toutes ses ressources au développement de sa prospérité. Cet esprit d'ordre et d'économie, que chacun apporte dans ses propres affaires, passe dans le maniement des deniers publics; on fait plus avec peu d'argent qu'ailleurs avec beaucoup. Ce que l'impôt ne peut pas exécuter, l'esprit d'association ou d'entreprise privée l'accomplit mieux, plus vite et à meilleur marché. La science économique est là à son berceau, ses enseignemens y ont naturellement trouvé leur application la plus immédiate et la plus complète. Un Écossais ne songe jamais à chercher d'autre appui que lui-même, ou ceux qui ont le même intérêt que lui. Il ne perd pas son temps en agitations et en démarches stériles; il n'a rien à demander, à solliciter; tout entier à ses affaires, il les mène bien, parce que rien ne l'entrave ou ne le détourne. Point de ces rivalités que l'ambition fait naître; tout le monde vit à sa guise dans son intérieur, sans chercher à régler l'intérieur d'autrui, et quand on a besoin les uns des autres, ce qui arrive souvent, on s'entend aisément dans une pensée d'utilité commune. Dans ce petit pays de moins de 3 millions d'âmes, la solidarité des intérêts, cette vérité fondamentale que la science a tant de peine à faire comprendre ailleurs, est apparente et sensible pour tous: l'Écosse est une famille.

Peut-on s'étonner que l'agriculture ait profité d'un pareil concours de circonstances? Ses progrès ont été surtout extraordinaires de 1790 à 1815, c'est-à-dire au moment où ces causes réunies ont commencé à agir avec quelque intensité. Le débouché anglais notamment s'est montré pendant cette période tout à fait indéfini; le blé et la viande étaient montés en Angleterre à des prix énormes, qui, dans un pays neuf comme l'Écosse, ne pouvaient manquer de donner un essor immense à la production. — S'il est vrai, comme le dit Ricardo, qu'une petite quantité de capital appliquée à une terre vierge suffit pour en tirer plus de fruits qu'une quantité croissante n'en peut créer plus tard, cet axiome économique s'est réalisé pleinement alors : on a vu le revenu de certaines terres décupler dans le court espace de quelques années. L'aisance moyenne s'était accrue en même temps à un tel point, qu'au dire d'un voyageur français, Simond, qui visita

Édimbourg en 1810, on montrait alors dans la vieille ville les maisons où avaient vécu naguère les personnes les plus considérables, occupées par les ouvriers et le bas peuple. « Un porteur de chaises, dit un des correspondans de sir John Sinclair, vient de quitter la maison de lord Drummore comme n'étant pas logeable; celle du duc de Douglas est occupée par un charron, celle du marquis d'Argyle par un marchand de bas qui paie 12 livres sterling de loyer. »

Après la baisse des prix, qui a suivi la paix de 1815, cette progression s'est ralentie; il était impossible qu'elle se soutînt longtemps à la même hauteur, mais elle ne s'est point arrêtée. La création des chemins de fer a eu en Écosse de plus grands effets qu'en Angleterre, en ce sens que l'union des deux pays en est devenue plus intime. L'économie des frais de transport, la promptitude des communications, la suppression des intermédiaires pour le commerce des denrées agricoles, ont contribué à soutenir les cours, que d'autres causes venaient abattre, et cette circonstance, aidée de toutes celles que je viens d'énumérer, a rendu la crise de ces dernières années infiniment moins rude en Écosse qu'en Angleterre. Très peu de plaintes sont venues d'au-delà de la Tweed; propriétaires et fermiers ont fait également bonne contenance, et en réalité ils ont peu souffert; l'extrême esprit d'économie des uns, la sage modération des autres, la libre énergie de tous, avaient préparé ce que l'extension des débouchés a achevé.

II.

Ce que je viens de dire s'applique surtout aux basses terres ou *Lowlands*, qui comprennent la moitié environ de l'Écosse. Les neuf dixièmes du produit total sont obtenus dans cette moitié, qui est de beaucoup la meilleure.

La plus mauvaise partie de la basse Écosse, parce qu'elle n'en a que le nom, est celle qui touche à l'Angleterre, et que traversent les ramifications des montagnes du Northumberland. Elle se compose des trois comtés de Dumfries, Peebles, Selkirk, et de la région montagneuse de celui de Roxburgh, formant ensemble environ 500,000 hectares. Les comtés de Selkirk et de Peebles sont de véritables *highlands*, dont le dixième seulement est cultivable; c'est le pays rendu si célèbre sous le nom de *Borders*, frontières, par le génie de Walter Scott. La Tweed le traverse et baigne de ses eaux pures la demeure du grand romancier, Abbotsford. Les scènes principales du *Lai du dernier Ménestrel*, de *Marmion*, du *Monastère*, se passent dans ces défilés, où retentit si souvent le cri de guerre des deux peuples voisins et ennemis. Walter Scott y recueillit dans sa jeunesse, sous la hutte des pâtres montagnards, les légendes nationales qui ont inspiré

ses premiers chants. Cette contrée, autrefois si troublée, jouit aujourd'hui de la sécurité la plus parfaite; ses maigres pâturages ne pouvant guère nourrir que des moutons, on s'y livre uniquement à l'élève de ces innocens animaux, et on n'y voit plus d'autre lutte que celle des *cheviots* contre l'ancienne race des *black-faced* ou têtes noires, qui recule peu à peu devant ses rivaux, comme les bandits et les chevaliers du temps passé ont disparu eux-mêmes devant les bergers. La rente moyenne est de 10 à 12 francs par hectare, ce qui est beaucoup pour de simples pâtures. Des tempêtes terribles règnent en hiver sur ces hauteurs et y ensevelissaient autrefois sous la neige des troupeaux entiers, mais on a aujourd'hui des abris suffisans.

Abbotsford est situé précisément sur la limite de ces montagnes et des pays plus fertiles et mieux cultivés. Le comté de Roxburgh, autrement appelé *Teviotdale* ou vallée de la Teviot, contient des parties où fleurit la culture la plus avancée. C'est même par là qu'elle a commencé à s'introduire. Un fermier du Roxburghshire, nommé Dawson, a été l'Arthur Young de l'Écosse; il occupait la ferme de Frogden, près Kelso, et, plus heureux qu'Arthur Young, il a pu joindre les succès de la pratique aux leçons de la théorie. Ses exemples se sont répandus autour de lui; aujourd'hui ce pays est couvert d'excellentes cultures. Je me souviens de m'être arrêté un jour dans une de ces fermes, située sur la rive gauche de la Tweed, juste en face d'Abbotsford. Le sol en est plus que médiocre, et une grande partie est en parcours; elle est cependant louée 50 francs l'hectare. Le fermier me montra avec un certain orgueil ses instrumens et son bétail : il avait une machine à battre mise en mouvement par un courant d'eau, et se proposait d'acheter l'année suivante une machine à vapeur; sa provision de tourteaux pour l'engraissement du bétail en hiver était déjà faite : elle s'élevait à 16,000 kilos. Il me mena voir ses champs, qui couvraient le penchant de la montagne. Je le suivais admirant d'un œil ses orges et ses avoines, mais un peu distrait, je l'avoue, par la vue d'Abbotsford, qui déployait sous nos yeux toutes ses tourelles réfléchies par la Tweed. « Si Scott vivait encore, me disais-je, ce brave homme deviendrait sans doute un des héros des *Contes de mon hôte.* » Qui ne se rappelle la charmante peinture de la ferme de Charlies-Hope dans *Guy-Mannering*, avec les bonnes figures du fermier Dinmont et de la fermière Aylie, et les joyeux incidens de la chasse au renard et de la pêche au saumon? Charlies-Hope était tout près de là, dans la vallée du Liddell, derrière les cimes bleuâtres qui fuyaient à l'horizon; *Dinmont* signifie dans la langue locale un mouton antenais.

Quelques milles plus loin vers l'est, quand on descend des hauteurs de Lammermoor, autre nom que la poésie et la musique ont

transfiguré, apparaissent les plaines ondulées qui entourent Édimbourg sur une autre étendue d'environ 500,000 hectares, et qu'on appelle les *Lothians*. Ici la culture devient véritablement sans pareille. Les rentes de 100, 200, 300 francs l'hectare sont assez communes; la moyenne est de 75 francs, avec un bénéfice à peu près égal pour le fermier. C'est dans les prairies situées près d'Édimbourg, et qui reçoivent les égouts de cette ville, que le maximum de la rente jusqu'ici obtenu dans la Grande-Bretagne, 2,000 fr. l'hectare, a été atteint. Les Lothians se distinguent surtout par la culture des céréales, ils produisent à eux seuls presque tout le froment recueilli en Écosse. Ce sol était considéré autrefois comme ne pouvant pas même porter du seigle; on n'y cultivait que l'orge et l'avoine, qui sont encore les seules céréales généralement usitées dans le reste du pays; on raconte qu'un champ de 8 acres ou 3 hectares semé en froment, à un mille d'Édimbourg, en 1727, fut l'objet de la curiosité universelle. Aujourd'hui un cinquième des terres, ou 100,000 hectares environ, est en froment, et on y récolte dans les bonnes années de 30 à 40 hectolitres par hectare. C'est encore l'assolement de Norfolk, plus ou moins modifié, suivant les circonstances locales, mais conservant ses caractères généraux, qui a produit cette fécondité. La culture des turneps, base de cet assolement, n'est nulle part mieux entendue. Toutes les améliorations agricoles sont réalisées dans les Lothians plutôt qu'en Angleterre. Un drainage complet a été depuis longtemps effectué; chaque ferme ou à peu près a sa machine à vapeur; la stabulation du gros bétail est une pratique ancienne et générale. Même pour l'emploi des machines, on est en avant; la machine à battre, *thrashing machine*, a été inventée, à la fin du siècle dernier, par un Écossais nommé Meickle, et l'Écosse s'en est servie avant l'Angleterre; c'est encore un Écossais, nommé Bell, qui vient d'inventer la machine à moissonner, et qui a eu la priorité pour cette invention sur les Américains. Près de Haddington, chez le marquis de Tweeddale, ont eu lieu les plus grandes et les plus heureuses tentatives qui aient été faites jusqu'ici dans les trois royaumes pour labourer à la vapeur.

Autrefois, dans les Lothians comme dans le reste de l'Écosse, les terres d'une ferme étaient partagées en ce qu'on appelait l'*infield* et l'*outfield*. L'*outfield* restait absolument inculte et servait de pâturage; dans l'*infield* au contraire, les récoltes de céréales se succédaient sans interruption, orge et avoine coup sur coup : il serait difficile d'imaginer une pratique plus vicieuse. L'usage de la jachère a été un progrès sur cette barbarie; son introduction a coïncidé avec celle du froment de 1725 à 1750; on en attribue principalement l'honneur au sixième comte de Haddington, qui en avait vu les bons effets en

Angleterre. Voilà la distance qui a été parcourue en si peu de temps. Si le point d'arrivée est ce qu'il y a en ce moment de plus parfait, le point de départ est ce qu'il avait au monde de plus pitoyable.

Toutes les fermes des Lothians sont bonnes à visiter. Je n'en citerai qu'une, celle de M. John Dickson, à quelques milles d'Édimbourg, formée de la réunion de trois anciennes fermes. Sa contenance est de 500 acres d'Écosse (1) ou 257 hectares; elle est louée 5 liv. sterl. l'acre ou 243 francs l'hectare, soit en tout 62,450 francs. Cette ferme est une exception par son étendue; il y en a peu de ce genre dans les *Lowlands;* celles qui l'entourent ne sont pas aussi grandes pour la plupart, mais on retrouve partout les mêmes procédés, et il en est dans le nombre qui sont louées encore plus cher. Malgré ces loyers énormes, les fermiers des Lothians font très bien leurs affaires. Ils ont presque tous de jolies habitations, et quelle que soit la frugalité nationale, ils vivent au moins aussi bien que beaucoup de nos propriétaires, même les plus aisés. Les salaires profitent comme à l'ordinaire de la richesse commune; ils sont payés moitié en argent, moitié en nature, et s'élèvent en tout à 2 fr. ou 2 fr. 50 cent. par jour.

Je comprends, avec les Lothians proprement dits, pour former 500,000 hectares, toutes les plaines qui s'étendent le long de la mer, de Berwick à Dundee, non-seulement au sud, mais au nord du golfe du Forth, même celles qui vont au-delà de Perth et qu'on appelle le *carse de Gowrie*. C'est le quinzième environ de l'étendue totale de l'Écosse et moins du septième des *Lowlands*. Nous avons vu qu'une étendue égale était couverte par les montagnes des frontières. Les 2,800,000 hectares restans forment la région intermédiaire, qui n'est ni aussi riche que les Lothians ni aussi rude que les Borders. La rente moyenne s'y élève à 25 francs environ par hectare, et la principale industrie est l'élève du gros bétail.

De ce nombre est d'abord la contrée spéciale qui a reçu le nom de *Galloway,* chemin des Gallois ou des Celtes, parce qu'elle forme une presqu'île au sud-ouest de l'Écosse, qui semble aller au-devant des pays de Galles et de l'Irlande, et par où des migrations de Celtes sont arrivées dans tous les temps. Elle comprend les deux comtés de Wigton et de Kirkudbright, et une portion de ceux d'Ayr et de Dumfries. La surface est tout entrecoupée de ce que les Anglais appellent *hills*, hauteurs, qui ne sont ni des montagnes proprement dites, ni de simples collines. Le climat est extrêmement humide, comme celui du Cumberland, dont le Galloway n'est séparé que par un golfe. Le sol produit naturellement une herbe plus abondante et meilleure que celle des montagnes voisines. On y trouve quelques fermes à céréales, mais la culture proprement dite tend plutôt à reculer qu'à

(1) L'acre d'Écosse vaut 51 ares 41 centiares.

s'étendre, et le soin des animaux l'emporte sur tout. On cultive des racines et des plantes fourragères pour nourrir le bétail pendant l'hiver; l'été, on l'abandonne à lui-même dans les herbages. La race primitive des bœufs du Galloway est petite, sans cornes, très rustique, et donne une viande des plus délicates. Dès l'union des deux royaumes, l'exportation de ces excellens bœufs de boucherie pour l'Angleterre a commencé, et depuis cent cinquante ans elle n'a fait que s'accroître; mais une révolution semblable à celle qu'on remarque dans les districts anglais analogues se manifeste depuis quelque temps. Les fermiers du Galloway se bornaient à faire des élèves qu'ils vendaient à l'âge de deux ou trois ans, et qui allaient s'engraisser principalement dans le Norfolk. Depuis que les chemins de fer ont établi des rapports plus directs avec les marchés de consommation, on améliore les pâturages par le drainage et par d'autres soins, on augmente par des cultures spéciales la nourriture d'hiver, et on commence à produire des bestiaux gras. La race courtes-cornes, qui ne manque presque jamais d'arriver partout où l'industrie de l'engraissement s'unit à celle de l'élevage, se propage rapidement et tend à remplacer ou du moins à modifier profondément l'ancienne race. La qualité de la viande n'y gagnera pas, mais la quantité en sera fortement accrue, et c'est à la quantité surtout que l'on s'attache. Une autre industrie, celle des laiteries, tend aussi à s'établir dans le Galloway, où elle était peu répandue, malgré le voisinage du comté d'Ayr. On cite surtout la ferme de Baldoon, exploitée par M. Caird, l'auteur des *Lettres sur l'Agriculture anglaise*, et qui offre un des meilleurs modèles qu'il soit possible de voir d'une laiterie de cent vaches bien organisée.

Le comté d'Ayr, limitrophe du Galloway, a une histoire plus brillante. A la fin du siècle dernier, tout y était encore dans l'état le plus déplorable : « Il y avait à peine une route praticable dans la contrée, dit un écrivain local; les maisons de ferme étaient des cabanes couvertes de chaume, construites en terre, avec le foyer au centre et une seule ouverture pour la fumée, et tout entourées de fumier. La terre était couverte de mauvaises herbes de toute espèce. On ne voyait ni récoltes vertes, ni prairies ensemencées, ni chariots. On ne cultivait aucun légume, à l'exception de quelques choux d'Écosse, qui formaient, avec du lait et de la farine d'avoine, toute la nourriture de la population. On demandait au même champ des récoltes successives d'avoine sur avoine, tant qu'il pouvait fournir un excédant sur la semence; après quoi, il restait dans un état absolu de stérilité, jusqu'à ce qu'il revînt de nouveau en état de donner une misérable récolte. *La rente se payait généralement en nature, sous le nom de moitié-fruit.* Le bétail mourait de faim en hiver et pouvait à peine se lever sans aide quand le printemps arrivait. Aucun fermier ne pos-

sédait l'argent nécessaire pour améliorer cet état de choses, les propriétaires n'en avaient pas davantage les moyens. » Ne croirait-on pas lire la description de quelqu'une de nos provinces les plus pauvres et les plus reculées, où règne encore un mauvais métayage, et où il semble impossible de sortir de la misère commune?

Aujourd'hui le pays d'Ayr figure parmi les plus florissans de la Grande-Bretagne; c'est là que la distribution de l'engrais liquide par canaux souterrains, cette innovation suprême de l'agriculture anglaise, a été tout d'abord tentée en grand, et que se trouve la petite ferme de Cunning-Park, la merveille actuelle du royaume-uni. Cette transformation radicale n'a demandé que soixante ans. Il est vrai que ce district touche aux portes de Glasgow : tout vient de là. Les Écossais, comme les Anglais, consomment beaucoup de lait sous toutes les formes. La demande croissante de laitage a fait naître la jolie race laitière d'Ayr, qui n'est probablement que notre race bretonne perfectionnée, et qui permet de tirer un admirable parti de ces anciennes bruyères changées en pâturages. Le fromage de Dunlop, le seul fromage écossais qui ait de la réputation, se fait avec le lait des vaches d'Ayr. La rente des terres a décuplé dans le comté depuis un siècle. On cessera de s'en étonner quand on saura que le lait se vend à Glasgow 30 centimes le litre, et le beurre 3 francs le kilo.

La haute vallée de la Clyde ou *Clydesdale* se distingue par un autre genre de produits qui doit également son origine au mouvement industriel et commercial de Glasgow : c'est une espèce de chevaux de trait extrêmement vigoureuse et excellente pour les gros transports, tels qu'en exigent les mines de houille de la vallée et les besoins du port le plus actif de la Grande-Bretagne après Londres et Liverpool.

Enfin le nord des *Lowlands,* qui se compose des parties basses des comtés de Forfar, Kincardine, Aberdeen, Banff, Elgin, Nairn et Caithness, et qui restait en arrière parce qu'il est à la fois plus disgracié par le climat et plus éloigné des débouchés, est à son tour en voie d'immenses progrès, depuis surtout que les chemins de fer l'ont atteint et qu'une voie ferrée sans interruption unit Aberdeen à Londres par Édimbourg. Aberdeen et Dundee, ses deux capitales, ont déjà chacune près de 60,000 âmes de population. Plusieurs genres d'industrie y fleurissent, notamment la pêche, soit dans les rivières, que les saumons remontent au printemps, soit dans la Mer du Nord, où pullulent les harengs. Les comtés de Forfar et de Kincardine sont les plus avancés en culture, comme les plus au sud, et rivalisent ou peu s'en faut avec le comté d'Ayr. Ils le doivent surtout à une espèce de bétail, la race noire sans cornes d'Angus, qui, savamment améliorée par les éleveurs locaux d'après les préceptes de Bakewell, est devenue

pour la boucherie ce qu'est celle d'Ayr pour la production laitière, et soutient sans trop de désavantage sous ce rapport la comparaison avec les meilleures races anglaises, même les *durham*. A mesure qu'on remonte vers le nord, la richesse décroît; mais le drainage, la culture des turneps et des plantes fourragères, les engrais supplémentaires, comme les os et le guano, les défoncemens, les amendemens calcaires, convertissent de toutes parts en bonnes terres d'affreux marais et des rochers stériles. C'est comme une seconde création. Tous les jours, cette partie de l'Écosse accroît rapidement sa production en viande et en lait; l'orge et l'avoine suivent le mouvement, quoique de loin, et le froment lui-même ose paraître jusque dans le comté sombre et glacé de Caithness, le plus septentrional de tous, qu'habitaient presque seules autrefois d'innombrables légions d'oiseaux de mer.

Même en appliquant aux prix écossais la réduction de 20 pour 100, on trouve que le produit brut de la basse Écosse prise dans son ensemble doit être d'environ 100 francs l'hectare, divisés à peu près ainsi qu'il suit :

Rente du propriétaire. . . .	30 fr.
Bénéfice du fermier.	25
Impôt.	3 (1).
Frais accessoires.	17
Salaires.	25
Total.	100 fr.

J'ai dit que le produit brut moyen des terres en France devait être également d'environ 100 francs, malgré l'immense supériorité de notre sol et de notre climat; la rente aussi doit être à peu près la même, mais le reste se divise très différemment. Les salaires absorbent chez nous, à cause de la surabondance des bras et de la pénurie des capitaux, la moitié au lieu du quart du produit brut; il ne reste pour le bénéfice de l'exploitant et pour les frais accessoires, c'est-à-dire pour ce qu'il y a de plus productif, que le tiers de ce qui leur revient en Écosse. Le bénéfice, qui est en France le dixième environ du produit brut et le tiers de la rente, est en Écosse le quart du produit brut et les quatre cinquièmes de la rente. En Angleterre, le produit brut moyen est double, et la division à peu près la même proportionnellement, sauf que, les impôts étant en Écosse infiniment moins élevés, la part des fermiers profite de la différence presque tout entière.

La plus grande supériorité de l'économie rurale écossaise, c'est le petit nombre de ses travailleurs. Nous avons vu qu'en France la

(1) L'impôt dans les *Highlands*, c'est-à-dire dans l'autre moitié de l'Écosse, est insignifiant, ce qui double la part des *Lowlands* dans la répartition.

population rurale était de 40 têtes environ par 100 hectares, et en Angleterre de 30; elle est de 12 seulement dans la basse Écosse, pour une production moyenne au moins égale à celle de la France et à la moitié de celle de l'Angleterre; c'est probablement la proportion la plus basse qui existe en Europe, et elle ira encore en se réduisant, car la production ne cesse de s'accroître, tandis que la population rurale reste stationnaire ou à peu près. Il y avait autrefois dans la basse Écosse, comme partout, beaucoup de *cottiers* ou *crofters*, c'est-à-dire de petits cultivateurs exploitant misérablement quelques hectares de terre, comme métayers, avec des *taksmen* ou *middlemen*, c'est-à-dire des régisseurs ou fermiers-généraux qui administraient pour le compte du maître. Tous ces *cottiers* ont disparu; les uns sont devenus ouvriers dans les mines et les manufactures, d'autres fermiers, très peu simples journaliers. L'étendue moyenne des fermes s'est accrue, sans être encore bien grande, puisqu'elle ne dépasse pas 60 ou 80 hectares, et les fermiers forment à eux seuls la moitié de la population rurale; les journaliers et domestiques ne font que l'autre moitié. Cette organisation me paraît supérieure à celle de l'Angleterre, où les hommes qui vivent uniquement de salaires sont encore trop nombreux, et elle est plus facile à imiter en France que l'organisation anglaise. Nous avons de plus un élément qui manque à l'Écosse, et que je persiste à considérer comme utile dans une certaine mesure, la petite propriété. Avec la petite propriété, pourvu qu'elle ne soit pas poussée trop loin et que la culture soit bien constituée à d'autres égards, on peut arriver à une combinaison meilleure encore.

Pour le moment, c'est l'organisation écossaise qui est, à mon sens, et malgré le défaut que je viens de signaler, ce qu'il y a de mieux. L'Angleterre tend à s'en rapprocher. L'Écosse a vu d'ailleurs depuis longtemps une révolution qui n'est pas encore faite en France, et qui, en Angleterre même, n'est pas aussi complète, la suppression des communaux. Il n'y a vraiment rien de possible en grand, pour la bonne distribution du travail et de l'aisance, tant qu'une notable partie du sol reste nécessairement à l'état inculte, et ne sert qu'à entretenir la misère et l'oisiveté. Les communaux forment encore le vingtième de notre territoire. L'Angleterre en a beaucoup moins, et depuis cinquante ans surtout les actes d'*inclosure* se sont heureusement multipliés : un million d'hectares environ a été divisé, enclos et cultivé; mais chaque communal ne peut être divisé dans ce pays que par une loi spéciale. En Écosse au contraire, il suffit de la demande des intéressés; la législation qui l'autorise date de 1695 : c'est un des derniers actes et un des meilleurs du parlement d'Écosse. On a remarqué avec raison que, si une loi pareille avait été rendue à la même époque par le parlement anglais, l'agriculture aurait fait plus

de progrès. Depuis 1695, les communaux écossais ont été successivement livrés à la propriété, surtout dans les *Lowlands;* tout ce qui était cultivable est maintenant cultivé, et les terres incultivables elles-mêmes sont l'objet d'une exploitation intelligente et fructueuse. Quand on remonte à deux ou trois siècles en arrière, on retrouve partout en Europe à peu près la même organisation rurale; seulement on s'est plus ou moins éloigné depuis de la barbarie primitive. Cet état de communauté, qui fleurit encore aujourd'hui parmi les paysans de la Russie, a existé partout, et partout a plus ou moins reculé devant la culture.

La population ne s'est pas accrue dans tous les *Lowlands* comme dans les comtés de Lanark et de Renfrew; si dans quelques-uns, comme dans ceux d'Ayr et d'Édimbourg, elle a triplé, dans beaucoup d'autres, même les plus riches, comme ceux de Haddington et de Linlithgow, qui font partie des Lothians, elle a marché très lentement. Dans l'ensemble, elle a doublé; elle est aujourd'hui d'un peu plus d'une tête pour 2 hectares, ou l'équivalent du pays de Galles et des départemens du centre de la France, ceux de la Haute-Vienne, de la Creuse, de la Dordogne et de la Corrèze. Cet accroissement de population est bien loin d'être en rapport avec l'augmentation de richesse. Dans le même laps de temps, la population de l'Angleterre a triplé, celle de l'Irlande a quadruplé, bien que la progression de richesse ait été moins rapide. Même sur la question délicate de la population, les Écossais en savent d'instinct aussi long que les plus grands économistes. Là où s'élève suffisamment la demande de travail, la population s'accroît pour y faire face; mais la demande de travail ne s'élève pas partout, et dans les districts exclusivement agricoles, elle tend plutôt à se réduire. L'Écosse vit ainsi à l'abri des inquiétudes et des souffrances que fait naître l'excès de population; elle n'a jamais rien à craindre pour sa subsistance, puisqu'elle exporte volontairement beaucoup de ses produits agricoles, et le petit nombre, comme la sobriété de ses consommateurs, lui permet de transformer en capital une grande partie de ses recettes. Nous allons voir dans les *Highlands* une application bien autrement rigoureuse du même principe.

III.

Les *Highlands*, ou hautes terres, comprennent les quatre grands comtés d'Argyle, Inverness, Ross et Sutherland, et la plus grande partie de ceux de Perth, Aberdeen, Banff, Elgin et Nairn. En y ajoutant les Hébrides, les Shetland et les autres îles, c'est au moins la moitié de l'Écosse. J'ai déjà dit quel aspect présentent ces régions

désolées : presque pas d'arbres, à peine des bruyères, partout des rochers nus et escarpés, des torrens d'eau sous toutes les formes, lacs, cascades, ruisseaux écumans, immenses fondrières, des neiges et des pluies perpétuelles, les vents terribles de l'océan septentrional. Il semble que l'économie rurale ne puisse avoir rien à démêler avec un pareil pays. Les *Highlands* ont cependant eu leur part de la transformation qui s'est opérée en Écosse; cette part a même été la plus grande, car ces montagnes ont été le théâtre d'une des plus complètes révolutions de ce siècle si fécond en révolutions. Ce qui s'y est passé est tout à fait spécial et doit être raconté à part, d'autant plus que la légitimité et l'utilité d'un changement si radical ont été fort contestées. La polémique soulevée à ce sujet a laissé dans beaucoup d'esprits des idées fausses qu'il importe de rectifier. C'est dans les *Highlands* qu'a eu lieu la dépopulation systématique qui a fait tant de bruit en Europe il y a trente ans. M. de Sismondi, entre autres, dans des intentions assurément fort louables, mais peu éclairées, n'a pas peu contribué à soulever l'animadversion publique contre cette mesure, qui, pour avoir été trop violemment exécutée, n'en a pas moins eu d'excellens effets.

Les *Highlands* étaient autrefois, comme tous les pays de montagnes inaccessibles, une forteresse naturelle habitée par une population belliqueuse. Tout y était différent du reste du monde, le costume, la langue, la race, les mœurs. On n'y parlait que le gaëlique, on n'y portait que le jupon court et le manteau national de laine grossière. La poésie et le roman ont immortalisé ce petit peuple, dont la physionomie était originale entre toutes. L'habitude de la guerre y avait créé une organisation sociale assez semblable à celle des tribus arabes. Chaque grande famille ou *clan* obéissait à un chef héréditaire. Les terres de chaque tribu étant possédées à peu près en commun, sous l'autorité du chef, chacun en prenait ce qu'il voulait, à la seule condition d'une faible redevance en nature et d'un service militaire personnel. Ces maigres champs ne portaient que de mauvaise avoine; des troupeaux de bœufs et de moutons, sauvages comme leurs maîtres, fournissaient un peu de laine, de lait et de viande. Pour le surplus, les montagnards vivaient de chasse, de pêche, et surtout de rapine. Ils descendaient de temps en temps de leurs rochers pour porter la dévastation dans les basses terres, et quand ils ne se réunissaient pas en grand nombre pour ces excursions, ils se partageaient en petites troupes dont chacune pillait pour son compte.

Jusqu'à la bataille de Culloden, en 1746, les chefs de clan des Highlands n'avaient songé qu'à augmenter le nombre de leurs soldats, leur importance ne se mesurant pas à leurs revenus, mais à la force des bandes armées qu'ils pouvaient mettre sur pied. Quand

l'état agricole et social du moyen âge avait cessé depuis longtemps partout ailleurs, il se conservait encore dans ces retraites. Après l'expulsion définitive des Stuarts, tout changea. Les idées et les besoins d'une société nouvelle se firent jour jusque dans les gorges les plus reculées. La révolution commença par les chefs. Déjà, depuis un demi-siècle environ, les seigneurs écossais avaient appris quelque chose de ce qui se passait dans le reste du monde. Quelques-uns avaient vu la cour d'Angleterre, d'autres la cour de France. Ceux-là avaient rougi quelquefois de leur pauvreté proverbiale, et ne se consolaient que par le sentiment de leur puissance militaire de ce qui leur manquait en richesse, en politesse et en bien-être. Le cours naturel des choses, qui modifie sans cesse les institutions humaines, bonnes ou mauvaises, devait donner chaque jour plus de force à ces tendances secrètes. Privés de leur indépendance féodale, les chefs des Highlands cherchèrent à augmenter leurs revenus pour faire figure sous une autre forme, — et quand ils n'auraient pas pris des habitudes de luxe qui les y forçaient, ils y auraient été conduits par le seul mouvement de la civilisation naissante.

Or ils n'avaient qu'un moyen pour s'enrichir, la mise en valeur de leurs domaines, et ils rencontraient deux obstacles formidables, la rudesse du sol et du climat d'abord, la sauvagerie obstinée des habitans ensuite. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que l'une de ces difficultés pouvait être vaincue, car il n'est pas de sol si ingrat qu'il ne puisse donner un produit net quelconque quand il est exploité avec art; mais les hommes étaient plus indomptables que la nature. Les simples vassaux n'avaient pas, pour augmenter leur travail, le même stimulant; la hutte paternelle leur suffisait, et ils ne concevaient pas de meilleure vie. Pourquoi d'ailleurs auraient-ils changé quelque chose à leurs habitudes? Pour faire sortir de terre, au prix de leurs sueurs, des fruits que d'autres auraient récoltés. Mieux valaient la fière pauvreté de leurs bruyères et leur antique oisiveté.

On aurait pu espérer de faire céder ces résistances, dont le temps avait triomphé dans tous les pays féodaux, s'il ne s'y était joint une difficulté particulière qui rendait le succès de l'entreprise absolument impossible. Quoique très peu nombreuse quant à la surface, puisque les Highlands ne comptaient que 250 à 300,000 habitans sur près de 4 millions d'hectares, la population était encore trop dense pour les facultés productives du sol. Quelles que fussent leurs habitudes de jeûne, les montagnards étaient décimés par des famines, et il leur arrivait souvent de saigner leurs vaches étiques pour se nourrir de leur sang. Quand même la population eût été aussi laborieuse qu'elle l'était peu, elle n'aurait pu réussir, en restant aussi nombreuse, qu'à se nourrir un peu mieux elle-même, sans produire

aucun excédant, et si une meilleure culture était possible sur quelques points, il était inutile de l'entreprendre, tant que les terres voisines restaient occupées par les anciens clans, car aucune récolte, aucun bétail ne pouvait échapper au pillage qu'autorisaient leurs traditions. C'est ainsi que les chefs des tribus écossaises arrivèrent peu à peu à cette pensée, qu'il n'était possible de tirer parti de ces montagnes qu'en les dépeuplant; dès lors ils n'ont cessé, d'abord en suivant des voies détournées, ensuite ouvertement et par la force, de raréfier eux-mêmes cette population que leurs ancêtres avaient multipliée dans un intérêt guerrier.

Le gouvernement anglais les y a poussés avec habileté; il a commencé par les attirer à Londres pour leur faire perdre peu à peu le sentiment national, et leur donner des idées et des habitudes nouvelles; puis, quand il a été bien démontré pour eux que l'ancienne organisation des Highlands était incompatible avec un régime de paix et de travail, il les a aidés à opérer cette transition difficile. Pour fournir un débouché à la population guerrière, on a créé des régimens de famille composés des hommes de chaque clan, commandés par leur chef traditionnel et soldés par l'état. Ces régimens ont soutenu bravement l'honneur de leur nouveau drapeau, et dans les guerres de l'empire notamment, les soldats de la haute Écosse, bien connus par leur costume singulier, étaient réputés les meilleurs de l'armée anglaise. En même temps on transportait dans la plaine les quelques familles des montagnes qui y consentaient; pour les plus rebelles, on organisait l'émigration en Amérique. Jusqu'aux dernières années du XVIIIe siècle, ces mesures furent exécutées avec des ménagemens; mais la grande révolution agricole d'Arthur Young décida le mouvement. Plus encore que partout ailleurs, l'avantage des grandes exploitations était évident dans ces montagnes stériles. Ce qui avait fait autrefois la force de la race gaëlique, son organisation féodale, fut précisément ce qui la perdit. Le territoire d'un clan étant considéré comme la propriété du chef, la surface des Highlands était divisée en un petit nombre de vastes domaines. Le chef de chaque clan se mit à faire lui-même la chasse à ses sujets; beaucoup de ces malheureux partirent pour le Canada, d'autres cherchèrent à s'employer dans les basses terres; sur les ruines de leurs cabanes, de grandes fermes s'élevèrent, destinées surtout à produire des moutons. Un noble écossais, lord Selkirk, donna publiquement, en 1808, la théorie de cette dépopulation.

C'était alors le temps où l'Angleterre et l'Europe lisaient avec délices les créations de Walter Scott. Le premier de ses poèmes, *le Lai du dernier Ménestrel*, parut en 1805, et le premier de ses romans, *Waverley*, en 1814. Dans ces fictions merveilleuses, le poé-

tique *highlander* de la vieille Écosse revivait tout entier, avec son plaid de tartan et sa redoutable claymore. Toutes les imaginations rêvaient de ce pays poétique, et peuplaient les bords de ses lacs, les bruyères de ses montagnes, les profondeurs de ses *glens* et de ses cavernes, de ces fantômes aimés que créait en foule la verve du grand romancier national, et au moment même où le génie jetait tant de lumière sur ces populations, ce qui en restait était poursuivi, expulsé, dans l'intérêt apparent de quelques seigneurs! De toutes parts, des réclamations s'élevèrent. On contesta le droit que s'arrogeaient de simples chefs féodaux sur la propriété absolue de terres dont ils n'étaient, disait-on, que les suzerains, et qui appartenaient à leurs vassaux autant qu'à eux-mêmes. Cette observation pouvait être juste à beaucoup d'égards : à ne consulter que la tradition, elle aurait pu être accueillie; mais dans la lutte du présent et de l'avenir contre le passé, l'histoire devait avoir tort. L'utilité était évidente, si le droit n'était pas parfaitement établi. Il était impossible de laisser près de la population laborieuse des basses terres un voisinage aussi dangereux; le gouvernement intervint au nom de la sûreté publique. Grâce à ce secours, la dépopulation s'est accomplie, et les Highlands ont perdu successivement la plus grande partie de leurs farouches habitans.

Nulle part l'expérience n'a été faite plus en grand que dans le comté de Sutherland, qui forme l'extrémité nord-ouest de la Grande-Bretagne. C'est un pays abominable où les fondrières sont encore plus profondes et les rochers plus décharnés que dans les contrées voisines, et qui n'est même plus pittoresque à force de désolation. Situé sous la même latitude que la Suède et la Norvége, il souffre du même climat, rendu plus rude encore par la hauteur de ses montagnes. Une langue étroite de bonne terre végétale s'étend le long de la côte, surtout vers le sud; partout ailleurs, la terre manque, et quand il y en aurait, le froid et les tempêtes suffiraient pour rendre toute culture à peu près impossible. Là s'était conservée, dans un isolement absolu du monde entier, la plus pure et la plus grossière des tribus gaëliques. Un grand chef héréditaire nommé *Mhoir-Fhear-Chattaibh*, ou le grand homme du sud, par allusion à ses démêlés avec les pirates danois qui fréquentaient les côtes du comté de Caithness, situé encore plus au nord, commandait à ce clan. La population en était peu nombreuse, faute de subsistances, et dans la condition la plus misérable; sur une étendue de plus de 300,000 hectares, 15,000 habitans, hommes, femmes et enfans, vivaient comme des bêtes.

Dans l'organisation militaire des clans, le Sutherland avait formé le 93e régiment de ligne. Au commencement de ce siècle, la comtesse de Sutherland, unique héritière des *grands hommes du sud*, de-

venue marquise de Strafford par son mariage avec un grand seigneur anglais, entreprit de frapper le grand coup. Elle fit ordonner à tous ses vassaux de quitter l'intérieur des terres, en leur offrant de nouveaux établissemens au bord de la mer, où ils pourraient se faire marins, pêcheurs, ouvriers et même cultivateurs, puisque la terre et le climat y offraient plus de ressources; ceux qui refuseraient n'avaient d'autre alternative que d'émigrer en Amérique. Cette résolution fut exécutée dans les dix années qui se sont écoulées de 1810 à 1820; il n'y a pas plus de trente ans que tout est fini. Trois mille familles furent contraintes de quitter le pays habité par leurs pères et transportées dans les nouveaux villages bâtis sur la côte. Quand elles résistaient, les agens de la marquise démolissaient leurs misérables habitations, et sur quelques points, pour aller plus vite, on y mit le feu. Quand ce qui se passait dans le Sutherland fut connu en Angleterre et en Europe, l'irritation qu'avaient déjà soulevée de semblables exécutions fut portée à son comble; on répéta, en le grossissant, le cri de malédiction qui s'échappait des chaumières incendiées. Ces accusations décidèrent en 1820 lord et lady Stafford à faire publier par leur principal agent, M. James Loch, une apologie de leur conduite.

D'après M. Loch, l'héritière des comtes de Sutherland avait rendu à ses vassaux un vrai service en les forçant à délaisser un pays où ils ne pouvaient trouver que misère. Au lieu de huttes de terre où ils croupissaient dans leurs montagnes natales, elle leur avait préparé des habitations plus commodes, sous un ciel moins inclément; au lieu de ces pacages immenses sans doute, mais incultes, où leurs rares troupeaux mouraient de faim, elle leur avait fourni une terre moins inféconde, et de plus ouvert l'océan. Ils avaient été non chassés, mais déplacés dans leur propre intérêt; si quelques-uns d'entre eux, aveuglés par leurs préjugés, avaient mieux aimé émigrer, la plupart acceptaient avec reconnaissance, et ceux qu'il avait fallu expulser par la force n'étaient que des exceptions. — En fait, disait toujours M. Loch, les résultats de ces utiles mesures ne s'étaient pas fait attendre. Les nouveaux villages étaient déjà, en 1820, infiniment supérieurs aux anciens. La marquise avait dépensé des sommes considérables pour faire ouvrir des routes dans tous les sens, pour jeter des ponts sur les torrens et même sur des bras de mer, pour construire des auberges et des relais de poste, pour rendre les petits ports de la côte plus accessibles et plus sûrs. Cette contrée, si absolument fermée dix ans auparavant, était désormais abordable par terre et par mer, des diligences la traversaient jusqu'à ses extrémités, des bâtimens nombreux venaient se charger et se décharger sur ses plages, autrefois désertes. Pour créer le seul port de Helmsdale, plus de 16,000 livres sterling ou 400,000 francs avaient été em-

ployés en travaux de toutes sortes. Cette mauvaise crique, où n'abordait pas un seul bateau avant 1814, était devenue, cinq ans après, le siége d'une navigation de plusieurs milliers de tonneaux. A l'origine, les agens de la marquise avaient été obligés de faire apporter à chers deniers, de l'extérieur, tous les matériaux de leurs constructions, la chaux de Sunderland, la houille de Newcastle, l'ardoise d'Aberdeen; on avait dû faire venir aussi des ingénieurs, des maçons, des mineurs, des matelots, des ouvriers d'art tels que boulangers, charrons, menuisiers, qui manquaient absolument sur les lieux. A l'époque où écrivait M. Loch, ces étrangers n'étaient plus qu'en petit nombre, la population indigène en avait déjà appris assez pour se suffire à elle-même. Ces barbares de la veille étaient devenus en quelques années d'habiles ouvriers, de bons marins, de hardis mineurs. On avait construit, aux frais de la marquise, des églises et des maisons d'école, il ne fallait plus que très peu de temps pour achever l'œuvre de la régénération.

En même temps M. Loch n'avait pas de peine à prouver que l'opération avait été des plus fructueuses au point de vue de la production rurale proprement dite. Les terres dépeuplées avaient été partagées en vingt-neuf grandes fermes d'une étendue moyenne de 10,000 hectares, consacrées uniquement à l'élève des moutons. Des béliers et des brebis de la race cheviot améliorée avaient été importés en grand nombre et ajoutés aux moutons indigènes à tête noire. Les bruyères avaient été brûlées, les marécages assainis par des fossés, les eaux recueillies dans des canaux artificiels et distribuées le long des montagnes. A la suite de ces travaux intelligens, un gazon naturel, fin et serré, couvrait les cimes les plus élevées comme les vallées les plus profondes. Ce gazon primitif, dont la mince couche n'aurait pas tenu sous les pieds d'animaux plus lourds, s'améliorait au contraire et s'épaississait tous les jours sous l'engrais qu'y transportaient d'eux-mêmes les moutons. On estimait à 118,000 le nombre des cheviots et à 13,000 celui des têtes noires que nourrissaient déjà les montagnes du Sutherland. L'exportation de la laine s'élevait annuellement à 415,000 livres, qui se vendaient, à Inverness, aux manufacturiers du comté d'York. On livrait 30,000 moutons aux fermiers du Northumberland, qui les engraissaient pour la boucherie. Ces produits, déjà plus considérables que les anciens, qui étaient à peu près nuls, promettaient de s'accroître vite. De leur côté, les fermiers de la côte, placés dans de meilleures conditions, avaient adopté, sur les instigations et avec l'aide de leurs maîtres, des pratiques perfectionnées, et de beaux champs d'orge et de froment, des turneps semés en lignes, de bonnes prairies artificielles, remplaçaient les broussailles si chères aux anciens habitans.

Toutes les espérances de M. Loch ont été réalisées, toutes ses assertions confirmées par le temps. Le comté de Sutherland n'aurait jamais pu fournir par lui-même les capitaux nécessaires. Il avait fallu que l'héritière du comté épousât un homme extrêmement riche qui voulût bien consacrer une partie de sa fortune à améliorer le patrimoine de sa femme. Le gouvernement anglais, pour conserver le souvenir de cette révolution, a érigé la terre de Sutherland en duché, et le marquis de Stafford, par un dernier sacrifice, a vu le noble nom de sa famille se perdre dans celui qu'il avait contribué à relever; le fils de la comtesse de Sutherland et du marquis de Stafford s'appelle aujourd'hui le duc de Sutherland. Il retire de ces 300,000 hectares 1 million de francs de revenu, et ce n'est là, dit-on, que le cinquième de son immense fortune; le reste lui vient des propriétés de son père dans les comtés de Stafford et de Salop, grandement améliorées aussi, mais d'après d'autres procédés, parce qu'elles présentaient d'autres élémens. Quand le nouveau duc a pris possession de ces domaines des *Highlands* en 1840, il n'a recueilli que des témoignages de reconnaissance. Le souvenir des anciennes résistances était effacé, la fumée des incendies envolée sans retour. Les fermiers qui avaient pris à bail, soit les montagnes dépeuplées de l'intérieur, soit les bruyères incultes de la côte, avaient tous fait fortune. M. Loch, l'intendant général, était membre du parlement. La population, qui s'élevait à 20,000 âmes au lieu de 15,000, était toujours agglomérée le long de la mer et ne songeait plus à en sortir. Là, de mauvaises terres, défrichées et épierrées à grands frais, profondément amendées par des herbes marines et toute sorte d'engrais artificiels, se louaient jusqu'à 100 fr. l'hectare. Ports, mines, pêcheurs, tout avait prospéré. Du haut de son manoir féodal de Dunrobin qui domine cette côte, l'héritier des Mhoir-Fhear-Chattaibh assistait à un spectacle d'activité industrieuse dont ses pères n'avaient pas l'idée.

A l'intérieur, les anciens moutons à tête noire avaient presque disparu, des cheviots avaient généralement pris leur place. 200,000 moutons vivent aujourd'hui sur des étendues qui n'en nourrissaient pas autrefois le quart. Admirable propriété de l'espèce ovine de se prêter à tous les sols et à tous les climats ! Le même animal qui fait la principale richesse de l'Arabe dans les déserts sablonneux du Sahara a permis de rendre profitables des rochers et des tourbières qui touchent au pôle ! « On est confondu, dit un voyageur français, M. de Gourcy, en parcourant ces tristes solitudes, de les trouver peuplées de superbes moutons qui donnent tous les ans cinq livres d'une laine assez belle, et qui, à trois ans et demi, sans autre nourriture que celle qu'ils trouvent hiver comme été, pèsent vivans 200 livres anglaises. » Les hauteurs servent de pâturages d'été, et les vallons ou

glens de pâturages d'hiver. Même dans les longues nuits, les troupeaux restent exposés à toutes les intempéries, sans autre abri que quelques rares bouleaux; seulement, en octobre, on les enduit quelquefois d'un mélange de beurre et de goudron pour les défendre contre l'extrême humidité. Quant aux habitans, il n'y en a plus. Si quelque descendant des anciens montagards paraît encore çà et là, assis sur un roc, vêtu de son plaid traditionnel et jouant sur sa cornemuse l'air mélancolique de quelque ballade, ce n'est plus un soldat, c'est un berger; il ne vit plus de guerre et de pillage, mais des gages que lui donne le fermier voisin. C'est à peine s'il sait encore quelques-unes des histoires guerrières de sa tribu; en revanche, il vous dira si l'agnelage a été heureux cette année et si les laines se vendent bien. Voilà tout ce qui reste d'une race éteinte. Un de ces bergers suffit pour 500 bêtes; on en compte en tout 4 ou 500 disséminés sur 300,000 hectares.

L'histoire du Sutherland est plus ou moins celle de tous les *Highlands*. Presque partout où l'antique population a pu être déplacée, ce sont des moutons qui lui ont succédé. Quand le sol devient un peu meilleur, la dépopulation est moins complète : on cultive un peu d'avoine et de turneps autour des fermes et on ajoute aux moutons des bêtes à cornes. Ce bétail, bien connu sous le nom de *West-Highlands*, hautes terres de l'ouest, n'est autre chose que l'ancienne race du pays, qui a gagné, grâce à des soins de tous genres, une extrême ampleur de chair et une rare aptitude à l'engraissement. Les voleurs de bœufs de *Waverley* auraient peine à reconnaître, s'ils renaissaient aujourd'hui, dans ces masses animées, les descendans de ces petites bêtes qu'ils poussaient devant eux au retour de leurs excursions, et qu'ils cachaient par centaines dans leurs cavernes. Un seul pèse autant que cinq ou six d'autrefois. C'est Archibald, duc d'Argyle, qui, vers le milieu du siècle dernier, a commencé l'amélioration de ces bœufs, qui paraît aujourd'hui à son apogée. Velus comme des ours, d'une couleur noire ou brune plus ou moins foncée, ils ont encore, au premier abord, une mine sauvage parfaitement appropriée aux lieux où ils vivent; mais leur démarche lourde et leur œil paisible montrent bientôt qu'eux aussi ont perdu leur ancienne rudesse, et qu'ils n'ont rien de commun avec leurs frères violens d'Andalousie, élevés pour le combat. Rien n'a été changé quant aux conditions générales de leur régime. Ils ne mettent, pas plus que les moutons, le pied dans une étable, passent comme eux au grand air les nuits comme les jours, les hivers comme les étés, et ne reçoivent guère d'autre nourriture que celle qu'ils recueillent sur ces montagnes, où la main de l'homme n'a rien semé.

La nation britannique a les mœurs rudes, elle fait les choses du-

rement, et se donne souvent tort dans la forme, quand elle a raison au fond. Les héritiers des grands fiefs écossais ont été évidemment trop loin en employant la force pour réduire leurs vassaux, il eût mieux valu attendre du temps, qui marche vite, que la transformation devînt volontaire. Quand même la contrainte eût été nécessaire, ce n'était pas à eux d'en user envers des hommes qui leur étaient dévoués jusqu'au fanatisme. A cela près, l'opération du déplacement a été bonne, utile, bien entendue, au double point de vue agricole et politique. Cinquante ans d'expérience l'ont prouvé surabondamment. S'il y a quelque chose à regretter, de l'aveu de tous les Écossais, c'est qu'elle n'ait pas été partout aussi complète que dans le Sutherland. Ceux des montagnards qui sont restés en trop grand nombre sur quelques points justifient, par leur misère, l'expulsion de leurs devanciers, et la force des choses les fera sans aucun doute disparaître peu à peu. En condamnant absolument ce qui s'était passé dans la haute Écosse, M. de Sismondi a fait plusieurs confusions : il a parlé du Sutherland comme d'un pays ordinaire, dans des conditions moyennes de fertilité et de civilisation; ce qu'il regardait comme un abus de la propriété lui a caché l'insuffisance de la production et le danger de la barbarie. Quand un sol et un climat sont trop improductifs pour entretenir convenablement une population humaine, est-il désirable qu'elle s'éloigne? Que la terre appartienne à des propriétaires qui perçoivent, sous forme de rente, une partie des fruits, ou que tous les fruits soient partagés entre ceux qui la cultivent, peu importe; la proportion peut changer, mais la difficulté fondamentale reste la même. Quand les *Highlanders* auraient été reconnus propriétaires du sol natal, le déplacement de la plupart d'entre eux aurait toujours été nécessaire.

Cette première question posée et résolue, vient la seconde, celle de la rente. Dans de pareils pays, est-il utile, est-il légitime que la terre produise une rente? Je n'hésite pas à répondre affirmativement. Les plus mauvais terrains ne font pas exception à la règle générale, toute terre doit produire un excédant sur les frais de production pour être véritablement utile à la communauté. Cet excédant, c'est la nourriture de ceux qui ne travaillent pas la terre, c'est-à-dire qui se livrent à l'industrie, au commerce, aux sciences, aux arts. Tout pays qui n'a pas dans sa culture de produit net est condamné à la barbarie. Bien que mus par un intérêt tout personnel, les chefs écossais ont été les instrumens de cette grande loi sociale qui fait des dégagemens de la rente le principe même de la civilisation; sans rente, point de division du travail, et sans division du travail, point de richesse, de bien-être, de développement intellectuel. Il est d'ailleurs fort rare qu'en augmentant le produit net, on n'augmente

pas aussi le produit brut. La haute Écosse produit infiniment plus aujourd'hui qu'il y a un siècle, non-seulement pour la rente, ce qui est évident, mais en tout.

On a cité ce mot d'un vieux montagnard, qui résume sous une forme assez piquante les griefs de sa race : « Dans ma jeunesse, disait-il, un gentilhomme des *Highlands* mesurait son importance à la quantité d'hommes que ses domaines pouvaient nourrir; quelque temps après, la question fut de savoir combien on pouvait y nourrir de gros bétail; aujourd'hui, on en est venu à compter le nombre des moutons. Nos descendans se demanderont, je suppose, combien un domaine peut produire de rats et de souris. » Cette boutade est spirituelle sans doute, mais elle n'est pas juste. Il suffit d'un seul mot pour y répondre : la population des *Highlands*, qui était en 1750 de 300,000 âmes tout au plus, est de 600,000 aujourd'hui, et les profits comme les salaires de cette population se sont accrus beaucoup plus que les rentes, même dans les montagnes dépeuplées. Ces montagnes ne rapportent, après tout, à leurs propriétaires que 3 francs environ par hectare, les fermiers en retirent un revenu à peu près égal, et les simples bergers gagnent jusqu'à 1,000 francs par an, dix fois plus assurément que ne gagnaient leurs pères. Il en est de même de la population déplacée : elle mourait de faim dans l'intérieur, faute d'emploi rémunérateur; elle prospère sur la côte, où le travail productif ne manque pas. Considérée dans son ensemble, côtes et montagnes tout compris, cette région produit aujourd'hui 12 francs par hectare, dont la rente prend à peine le quart. C'est encore bien peu sans doute, mais c'est beaucoup en comparaison du passé. Tout ce peuple, si redouté jadis de ses voisins, a changé ses mœurs de bandit contre des mœurs laborieuses et régulières. Il n'y a donc pas eu, comme dit M. de Sismondi, économie de travail et de bonheur, mais augmentation notable de l'un et de l'autre.

Une révolution analogue a eu lieu en Angleterre, tous les documens historiques l'attestent, du temps de Henri VII, c'est-à-dire au moment où la fin de la guerre civile des deux roses rendit à ce royaume un peu d'ordre et de sécurité. L'organisation féodale, bonne pour la guerre, fut, alors aussi, incompatible avec la paix. Dès que les seigneurs anglais voulurent avoir moins d'hommes d'armes et plus de revenus, ils firent exactement, à la fin du XVe siècle, ce que les seigneurs écossais ont fait deux cents ans après : ils réduisirent tant qu'ils purent le nombre de leurs vassaux et les remplacèrent par des moutons. Pendant tout le cours du siècle suivant, cette dépopulation systématique fit des progrès, et, surtout après l'expulsion des ordres monastiques, elle donna naissance à cette multitude de vagabonds qui infestaient les campagnes et qui provoquèrent l'établissement de la

fameuse taxe des pauvres. Vers la fin du règne d'Élisabeth seulement, les idées commencèrent à changer, parce que, la population industrielle et commerciale venant à s'accroître, il devint nécessaire de cultiver plus de céréales pour la nourrir. Les seigneurs anglais n'avaient pas, pour agir ainsi, la même justification qu'eurent plus tard ceux de la haute Écosse, le pays qu'ils dépeuplaient étant infiniment plus susceptible de culture.

Walter Scott lui-même, le poète des clans, a reconnu hautement, quand de romancier il s'est fait historien, la nécessité de leur disparition. « Quand nous jetons les yeux, dit-il dans son *Histoire d'Écosse*, sur une perspective de montagnes par une belle soirée d'été, les rochers, les forêts et les précipices prennent dans le lointain les formes et les couleurs les plus attrayantes, et il faut un effort d'imagination pour se rappeler l'aspect stérile et désolé qu'ils présentent réellement. De même le système des clans montagnards, vu de loin et sous le mirage de la fantaisie, parle puissamment au cœur et à l'imagination; mais il ne faut pas oublier combien il était ennemi de toute liberté et de tout progrès religieux et moral. Il suffisait du caprice d'un chef pour troubler à tout moment la paix du pays, soit en levant l'étendard de la guerre civile, soit en lâchant sur un canton des basses terres une troupe de bandits, rassemblée dans quelque sombre vallée, *comme des chiens dans un chenil*, pour y répandre le pillage et la désolation. Quelque compassion qu'on puisse sentir pour ceux qui souffrirent de ce changement, quelque regret qu'on éprouve de voir détruire par la violence un état de société qui touchait par tant de points aux dogmes romanesques de l'antique chevalerie, il n'est pas un homme de bon sens qui ne reconnaisse qu'un gouvernement régulier n'en pouvait tolérer plus longtemps l'existence et qui s'afflige de le voir détruit. »

Comme des chiens dans un chenil, personne n'a jamais rien dit de plus fort, et Walter Scott ne traite ici que le côté moral et politique de la question, il néglige le côté économique, qui n'est pas moins important. Nous n'avons rien en France qui ressemble à ces tribus pillardes de l'ancienne Écosse, et sous le rapport de la police publique, nous n'avons besoin d'aucune transportation analogue; mais l'exemple des *Highlands* n'est pas tout à fait pour nous sans enseignement, en ce qu'il nous apprend à réfléchir sur les conditions d'existence de quelques-unes de nos populations rurales dans les pays stériles et improductifs. N'aurions-nous pas, nous aussi, sur quelques points de notre territoire, une population trop dense pour les facultés du sol qu'elle habite, et qui, tant qu'elle restera aussi nombreuse, ne pourra retirer du travail le plus opiniâtre que des fruits insuffisans? Ne serait-il pas à désirer, autant dans l'intérêt

général que dans celui de ces portions malheureuses de la grande famille, qu'elles fussent en partie déplacées et employées plus utilement ailleurs? N'y gagnerait-on pas doublement, et dans les pays qu'elles quitteraient, et dans ceux où elles trouveraient de l'emploi? N'y gagneraient-elles pas elles-mêmes de meilleurs salaires et une existence plus heureuse? Il ne peut être question chez nous, Dieu merci, d'employer la force pour en venir là, ce ne pourrait être que le résultat d'une nécessité librement reconnue par les intéressés; mais ne pourrait-on y préparer d'avance les esprits? Ces émigrations volontaires ne donneraient-elles pas la solution de bien des problèmes agricoles et sociaux?

La solitude faite, tout est devenu facile dans les *Highlands*. Ces montagnes étaient tout à fait déboisées : on a attribué cette nudité à plusieurs causes, notamment aux vents de mer, mais tous les points de cette immense surface ne sont pas également battus par les tempêtes, le déboisement était dû en grande partie à la même cause qui a si complétement dépouillé l'Afrique française et qui détruit si rapidement dans nos propres montagnes toute espèce de terre végétale, — le parcours illimité des troupeaux. Dès que la population s'est retirée, on a fait au pâturage sa part et à la forêt la sienne; les chefs écossais, devenus grands propriétaires, ont entrepris de gigantesques plantations. Le dernier duc d'Athol a planté à lui seul 6,000 hectares de mélèzes. Cette magnifique forêt, qui a maintenant plus de soixante ans, a poussé avec une rare vigueur, elle couvre de son noir manteau les montagnes qui s'élèvent au nord du Tay, autour de Dunkeld, et ce n'est pas un des moindres ornemens de ce paysage grandiose; je ne connais que Bade et la Forêt-Noire qui puissent lui être comparés. Cette fois même je ne sais pas si la forêt plantée par l'homme ne l'emporte pas sur la forêt naturelle, le mélèze sur le sapin. Autant les bois sont déplacés dans les plaines, sur les terres cultivables qui pourraient porter des céréales, de la viande ou du vin, autant ils sont à leur place sur ces cimes escarpées, où rien ne peut venir; outre les richesses qu'ils produisent par eux-mêmes, ils défendent les vallées contre les ouragans, régularisent la chute des eaux, et, ce qui n'est jamais à dédaigner, ajoutent à la grandeur des sites; les cascades écumantes du Tay sont dix fois plus belles sous ces majestueux ombrages.

Enfin, et c'est peut-être le trait le plus curieux de cette savante exploitation du désert, on a su tirer un merveilleux parti du gibier qui l'habite; on y trouve naturellement la perdrix blanche, le coq de bruyère, toutes les variétés d'oiseaux aquatiques, et surtout une espèce particulière de perdrix, nommée *grouses,* qui s'y multiplient avec une extrême abondance; on y a propagé artificiellement le daim

et le cerf. Le luxe anglais a donné une grande valeur à ces chasses. Une montagne peuplée de *grouses* se loue pour une saison 50 liv. st. ou 1,250 francs. On a construit au milieu des rochers les plus sauvages des pavillons ou *shooting-lodges* qui se louent, avec le droit de chasse sur les montagnes environnantes, 500 liv. sterl. ou 12,500 fr. Ce qu'on appelle à proprement parler une *forêt*, c'est-à-dire un espace de plusieurs milliers d'hectares non précisément planté d'arbres, mais interdit à toute espèce de bétail et réservé aux daims et aux cerfs, est hors de prix. Tous les grands propriétaires écossais ont, comme Guillaume le Conquérant, créé plusieurs de ces *forêts* dans leurs domaines; les amateurs y vont à grands frais relancer au milieu des précipices les monarques agiles de la solitude : expéditions aventureuses que rehausse l'attrait de beaucoup de fatigue et d'un peu de danger, et qui réveillent chez ces enfans du Nord les instincts de leurs pères. Rien n'est plus à la mode que la chasse dans les *Highlands;* le pinceau de Landseer, le peintre favori du *sport* britannique, en a retracé sous toutes les formes les plus curieux incidens, et cette agitation, qui vient tous les ans pendant deux ou trois mois réveiller dans les échos endormis quelque chose du tumulte guerrier des clans, se résume en bons et beaux revenus pour les propriétaires.

L'opinion publique, qui, après avoir beaucoup hésité sur le jugement à porter de l'expulsion des tribus montagnardes, avait fini par la consacrer, a longtemps accepté les *forêts* écossaises comme le reste précieux d'un passé justement détruit. On commence cependant à murmurer contre ces derniers vestiges de l'antique féodalité : les cerfs et les daims sont, dit-on, en trop petit nombre pour utiliser convenablement les vastes étendues qu'on leur abandonne; il vaudrait mieux y nourrir des moutons. Je comprends ces réclamations quand il s'agit de l'Angleterre, où quelques riches *landlords* s'obstinent encore à laisser incultes pour leurs chasses, au milieu de districts populeux, de grands terrains qui pourraient rapporter des récoltes : tel est, par exemple, Cannock-Chase, dans le comté de Stafford, qui a bien près de 6,000 hectares; mais dans la haute Écosse, j'ai peine à croire que la perte soit bien grande. Quelques milliers de moutons de plus ou de moins n'ajouteraient pas beaucoup à l'alimentation nationale, et on y perdrait le dernier refuge de la nature sauvage dans la Grande-Bretagne. Toujours des moutons, c'est bien monotone; il ne faut pas non plus que la manie s'en mêle. Dépouiller la vie rurale de toute poésie, n'est-ce pas aller trop loin, dans l'intérêt même de la culture, et ne doit-on pas craindre de détruire le charme principal qui attire les riches hors des villes?

Les pêcheries des *Highlands* ne sont pas moins renommées que les chasses. Dans un pays où l'eau découle de toutes parts, le poisson

doit abonder; le saumon surtout a donné lieu à un commerce énorme. Dans les premiers temps qui ont suivi la pacification de l'Écosse, quiconque possédait une chute sur une rivière a fait immédiatement fortune. Simond parle d'une pêcherie sur le Tay, qui s'affermait, avant 1800, 5 guinées par an, et qui rapportait, en 1810, 2,000 livres sterling, ou 50,000 francs. « Ce n'est pas, dit-il, qu'il y ait plus de poisson, mais il y a plus d'industrie à le prendre et plus de consommateurs. » Ces magnifiques bénéfices sont aujourd'hui fort diminués; on a tant fait que le saumon et la truite ne se trouvent plus en aussi grand nombre qu'autrefois; mais un art nouveau, la pisciculture, vient depuis quelques années ranimer les espérances. Le duc d'Athol actuel est un de ceux qui recherchent avec le plus de soin les moyens de repeupler les lacs et les rivières; de nombreuses expériences montrent qu'on y réussit. Tout annonce que cette richesse naturelle de la haute Écosse sera conservée et peut-être grossie par l'industrie humaine. Telle est, en effet, la véritable tâche de l'homme dans un pareil pays; tel est, avec le pâturage et la forêt, le seul genre de culture possible et profitable, car, comme le dit Virgile dans ses *Géorgiques*, la culture doit varier avec les sols et les climats :

Nec vero terræ ferre omnes omnia possunt.

Cette sécurité profonde dont on jouit maintenant dans les *Highlands*, ce calme infini d'une terre sans habitans, ces lacs, ces rochers, ces cascades, ces bruyères, ces souvenirs romanesques et poétiques, tout cet ensemble singulier donne à l'habitation dans ces montagnes un vif attrait malgré la tristesse du climat. Aux huttes renversées des clans ont succédé des résidences comfortables. Non-seulement les anciens chefs se sont fait bâtir des châteaux sur les ruines des chaumières, mais on a vu de riches Anglais acheter des territoires entiers et y transporter leurs demeures. Il n'y a presque plus sur toute la surface des Highlands de site un peu remarquable où ne s'élève un château moderne. La terre y vaut en moyenne environ 100 francs l'hectare, ce qui permet d'avoir à bon marché de vastes espaces; les habitations sont à plusieurs lieues les unes des autres, les domaines qui en dépendent ont des milliers d'hectares peuplés uniquement de troupeaux et de *grouses;* mais si l'extérieur de la maison est inculte et désert, l'intérieur présente toutes les jouissances du luxe : contraste éternellement piquant. D'excellentes routes, des bateaux à vapeur établis sur les lacs, facilitent l'accès des coins les plus solitaires; l'aspect général du pays est celui d'un vaste parc de plusieurs millions d'hectares, où le plus grand des jardiniers paysagistes a

multiplié à l'infini les effets les plus sublimes. Des milliers de touristes s'y répandent dans la belle saison, si toutefois on peut appeler ainsi l'été de ces contrées, nouvelle source d'exploitation non moins fructueuse que les autres, et que le génie spéculateur des Écossais se garde bien de négliger.

La plus belle de ces résidences seigneuriales est le château de Taymouth, appartenant à lord Breadalbane et situé au point où la rivière du Tay sort du lac de ce nom, dans le comté de Perth. Lord Breadalbane est le descendant des chefs du clan des Campbell, un des plus puissans de la haute Écosse; ses domaines ont 100 milles anglais ou 40 lieues de long et vont à peu près d'une mer à l'autre : on y a fait le vide par les mêmes moyens qu'ailleurs, et le clan proprement dit n'existe plus; mais à la place de l'antique manoir s'élève aujourd'hui un véritable palais, dont la splendeur a étonné la reine elle-même quand elle est venue le visiter. Le parc, traversé par les eaux bondissantes du Tay naissant, planté d'arbres magnifiques, tout peuplé de lièvres, de perdrix et de faisans, émaillé de massifs de fleurs, réunit aux beautés naturelles de ces gorges agrestes les grâces que peut seul donner l'art le plus exquis et qui paraissaient incompatibles. Pour vaincre ainsi le sol et le climat, il faut beaucoup d'argent; ce sont les pâturages qui l'ont fourni depuis qu'ils ne sont habités que par les troupeaux. Je suis arrivé à Taymouth par une longue soirée d'été, en longeant la rive gauche du lac Tay, qui n'a pas moins de six lieues de long; quelques fermes apparaissaient de distance en distance sur les bords de cette petite mer, avec leurs champs de turneps et d'avoine; mais sur la montagne proprement dite on ne voyait aucune trace d'hommes ou d'habitations. Des moutons à tête noire paissaient sans gardien sur les pentes, et nous montraient, en nous regardant passer, leur petite face de nègre effarouché; des vaches *west-highlands*, dont la silhouette se dessinait sur les rochers frappés des derniers rayons, remplissaient l'air, à notre approche, de véritables hurlemens, et au moment d'arriver au pont de Kenmore, nous vîmes, sous les grands mélèzes plantés par le père du lord actuel, des daims qui descendaient à la faveur des ombres naissantes pour aller boire dans le lac. Ces tableaux paisibles valent bien les scènes sanglantes qui se sont passées dans ces lieux mêmes, et qu'a si bien racontées Walter Scott dans *la Jolie Fille de Perth*.

Les Shetland, les Hébrides et les autres îles qui se groupent autour des *Highlands*, n'ont pas encore été également visitées par la civilisation; mais des paquebots à vapeur établissent maintenant des communications régulières avec elles, et dans peu d'années l'emploi des mêmes procédés y aura porté les mêmes conséquences.

LÉONCE DE LAVERGNE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 décembre 1853.

S'il est une heure faite pour raviver le sentiment de l'insaisissable rapidité avec laquelle marche la vie des peuples et des hommes, c'est bien l'heure actuelle, qui vient une fois encore marquer l'imperceptible limite entre deux années. Elle va sonner, cette heure, au milieu des frissons de l'hiver, comme le glas funèbre d'une période qui disparaît, comme le chant de joyeux avénement d'une année nouvelle : image du temps, d'un côté vieux et cassé, de l'autre toujours jeune, mourant à chaque instant pour revivre sans cesse! Nous sommes là entre le passé, où nous pouvons lire notre propre histoire comme dans le livre le plus instructif, et l'avenir scellé d'un triple sceau. Quelque inconnu qu'il soit cependant, cet avenir a son germe dans le passé; ce que nous savons, ce que nous avons vu est le commencement de ce qui s'accomplira; chaque jour ne fait que dégager une certaine logique mystérieuse des choses qui se crée une issue et éclate à travers des événemens nouveaux. — 1853 en un mot prépare 1854. Et qu'a-t-elle donné au monde, cette année qui s'en va? Quel héritage laisse-t-elle? Le premier comme le dernier mot de son histoire à coup sûr, c'est cette crise qui ébranle l'Orient et tient l'Europe dans l'attente. Il y a un an, tout était calme vers l'Orient, et même sur le reste du continent; tout au plus la diplomatie était-elle occupée de savoir sous quelle forme et dans quels termes l'empire renaissant en France serait reconnu par les autres puissances. Grand problème! c'était pourtant le moment où d'autres affaires se préparaient pour la diplomatie. Deux mois n'étaient point passés, que la question de l'équilibre de l'Europe et de la sécurité continentale était posée à Constantinople par la mission du prince Menchikof. Qu'a-t-on vu depuis cette époque? On n'a cessé de voir les complications s'agrandir, les antagonismes se dessiner avec plus de vivacité, tous les efforts de pacification devenir inutiles, la guerre entre la Russie et la Turquie naître de l'impuissance des négociations, — si bien qu'ayant com-

mencé dans la paix la plus profonde, l'année 1853, après avoir été elle-même remplie de tous les bruits et de toutes les incertitudes de cette affaire, laisse, en s'en allant, l'Europe au seuil d'une des plus décisives conflagrations de ce siècle.

C'est là ce qui fait la gravité du moment présent. De quelque manière en effet qu'on envisage l'état actuel des affaires d'Orient, quelque confiance qu'on puisse avoir dans les négociations diplomatiques, il est trop visible que plus on va, plus la question s'aggrave, plus les événemens se dessinent de manière à rendre imminent un conflit désastreux. Sur le théâtre même de la guerre comme dans les conseils des gouvernemens, en Orient comme en Europe, tout concourt à précipiter un dénoûment. Qu'on observe un moment quelques-unes des circonstances les plus propres à caractériser la lutte engagée entre la Turquie et la Russie. Depuis deux mois que la guerre est ouverte, elle s'est poursuivie avec des chances diverses. Sur le Danube, après avoir débuté par un brillant passage du fleuve et par quelques avantages, les Turcs se sont retirés dans leurs cantonnemens, où ils sont encore. Leur situation reste entière sur ce point, si ce n'est cependant qu'ils sont en vue de provinces turques occupées par les Russes. En Asie, l'armée ottomane a également commencé par des succès; les revers sont venus peu après. C'est ainsi qu'en peu de jours, les Turcs ont été obligés de lever le siége de la forteresse d'Ackhalzik par suite d'un combat malheureux, et qu'ils ont eu à essuyer un autre échec près d'Alexandropol. Quelque exagération qu'il doive y avoir dans ce qu'on a pu dire des pertes éprouvées par les Turcs, cette double défaite n'est point douteuse aujourd'hui. C'est dans l'intervalle de ces combats qu'un événement plus grave est survenu, qu'une partie de la flotte ottomane a été détruite par une division de la flotte russe dans la rade de Sinope. Il est facile de comprendre l'impression causée à Constantinople par ce désastre. Les Turcs se sont conduits avec courage sans doute, plusieurs capitaines de vaisseaux ont fait sauter leur navire plutôt que de se rendre. D'un autre côté, à la suite de ce malheur, le ministre de la marine du cabinet ottoman se trouve aujourd'hui menacé non-seulement de destitution, mais encore de mise en accusation. Quoi qu'il en soit cependant, une division de la flotte turque n'en a pas moins été détruite, et la Porte-Ottomane n'en a pas moins perdu les moyens de garantir ses côtes. Ainsi au même instant la Russie faisait marcher des forces plus considérables vers le Danube, elle ressaisissait la victoire en Asie; par le fait de guerre de Sinope, elle devenait la maîtresse de la Mer-Noire, et elle ne s'arrêtait point là : les efforts de sa diplomatie parvenaient à susciter un autre ennemi à la Turquie, en entraînant la Perse à une déclaration de guerre contre l'empire ottoman.

Telle était il y a peu de temps et telle est encore la situation des choses. Il n'est point nécessaire assurément d'en démontrer la gravité. Que la situation de la Turquie en soit devenue plus périlleuse, cela n'est point douteux. Au point de vue européen, le fait capital et décisif dans ces conjonctures, c'est le désastre de Sinope. Tant que la guerre entre la Russie et la Turquie s'est bornée à quelques combats de terre sur le Danube et en Asie, l'Europe a pu assister à cette lutte en concentrant ses efforts dans les négociations et en s'interdisant, par un zèle jaloux de la paix, toute démonstration plus effec-

tive. Les circonstances ne changent-elles pas aujourd'hui après l'acte de destruction accompli à moins de cent lieues de Constantinople, et qui constitue la Russie souveraine de fait et dominatrice de la Mer-Noire? La lutte, par cela même, n'a-t-elle point perdu son caractère restreint et local? C'est dans ce sens qu'on peut dire qué l'affaire de Sinope est devenue le point de départ d'une situation nouvelle, et il n'est point douteux aujourd'hui que les flottes de la France et de l'Angleterre ont reçu l'ordre d'entrer dans la Mer-Noire. Le sens de cette démonstration est des plus clairs : c'est une affirmation plus explicite de l'intégrité de l'empire ottoman, et par suite de l'intérêt européen. Ce n'est pas précisément une déclaration de guerre, cela ne saurait suspendre le cours des négociations ultérieures; mais il est évident que si, pendant ces négociations, la flotte russe ne veut point rencontrer les flottes de l'Angleterre et de la France, il faudra qu'elle avise à rester dans les eaux de Sébastopol. En définitive, c'est un armistice sur mer imposé par l'autorité d'une force probablement supérieure. Qu'on le remarque bien : dans ces longues et terribles complications, la France et l'Angleterre n'ont cessé d'agir avec la modération la plus extrême. Leurs flottes ont mis huit mois pour aller de Malte et de Salamine à Constantinople. Chacun des pas qu'elles ont faits en avant n'avait pour but que de répondre à une marche de la politique russe. En ce moment encore, c'est l'affaire de Sinope qui provoque l'entrée de leurs vaisseaux dans la Mer-Noire. Leur politique n'a rien d'équivoque : elles se bornent simplement et nettement à garantir un grand principe d'ordre continental. C'est dans cette intention qu'elles se sont avancées de Salamine à Besika, de Besika à Constantinople, de Constantinople dans la Mer-Noire; et si, par suite de cette marche lente, mais résolue, quelque collision éclate, sur qui devra peser la responsabilité? Quel sera le vrai caractère de ce conflit, si ce n'est celui d'une lutte entre un gouvernement cherchant à faire prévaloir une politique immodérée et l'Europe amenée à un acte décisif pour la défense des conditions mêmes de l'équilibre occidental? Or là est toute la moralité des événemens qui peuvent surgir.

Le malheur est que dans les phases diverses de ce déplorable différend l'Europe a trop souvent hésité, là où une action plus nette et mieux concertée eût peut-être mieux réussi à empêcher dès l'origine des complications plus sérieuses de s'élever. Ce n'est point que l'Europe ne sentît la gravité de la situation, et qu'elle ne fût pénétrée du péril qui pouvait en résulter pour la paix du monde; mais chacun de ces actes qu'on nous permettra d'appeler conservatoires pour la politique occidentale devenait l'occasion de dissentimens, de luttes intérieures au sein des conseils, même dans les pays les plus décidés à agir. Sans nul doute, l'intégrité de l'empire ottoman était le principe professé par tous les cabinets et par tous les hommes d'état; il restait seulement à définir les moyens par lesquels ce principe devait être sauvegardé, et c'est là que les dissentimens commençaient. On l'a vu récemment par l'incident imprévu qui s'est produit en Angleterre. En peu de jours, lord Palmerston a tout à coup quitté le pouvoir et repris ses fonctions. Quel était le sens réel de cet incident? Les journaux anglais l'ont bien expliqué, il est vrai, par un dissentiment du ministre démissionnaire avec ses collègues sur le bill de la réforme électorale; mais ils n'expliquaient point comment,

dans les circonstances actuelles, des hommes de la gravité de lord John Russell, de lord Aberdeen, de lord Palmerston, pouvaient se passionner assez à l'endroit de la réforme électorale pour provoquer une crise ministérielle. La vérité est qu'en Angleterre, par une coutume patriotique, un ministre ne se retire pas sur une question extérieure; le parlement lui-même d'habitude ne renverse pas un ministère sur une question de politique étrangère. Un prétexte est bientôt trouvé; cette fois, ç'a été un bill de réforme électorale, et lord Palmerston a été un moment bel et bien convaincu d'avoir une politique très révolutionnaire au dehors, très réactionnaire au dedans. Dans le fond, la retraite de lord Palmerston n'avait et ne pouvait avoir qu'une cause sérieuse, — la question de la conduite à tenir en Orient.—Ce n'est point d'aujourd'hui d'ailleurs, on le sait, qu'il s'est manifesté des dissidences à ce sujet dans le ministère anglais : lord Palmerston a toujours incliné vers la résolution, tandis que lord Aberdeen inclinait vers la prudence. Que fût-il arrivé, si la démission du ministre de l'intérieur eût été maintenue? Le cabinet de Londres y a réfléchi sans doute, et il a obéi à une considération plus élevée : il s'est demandé si c'était le moment de laisser l'Angleterre sans gouvernement; il a senti aussi la pression de l'opinion publique, résolûment prononcée en faveur de la Turquie. On pourrait dire que le mouvement de cette opinion et la force des choses ont ramené lord Palmerston au pouvoir, et le premier résultat de cette reconstitution du cabinet anglais a été l'acte de décision qu'on connaît, l'ordre envoyé aux flottes d'entrer dans la Mer-Noire, de telle sorte que plus que jamais aujourd'hui l'Angleterre et la France soutiennent la même politique et marchent droit au même but par le même chemin.

Faut-il croire que la présence des flottes combinées dans la Mer-Noire doive suspendre les négociations et dissoudre encore une fois le concert de l'Angleterre et de la France avec l'Autriche et la Prusse? Pourquoi en serait-il ainsi lorsque les cabinets de Vienne et de Berlin soutiennent le même principe et ont les mêmes intérêts? Ces intérêts pour l'Autriche et pour la Prusse sont l'intégrité de l'Orient, la paix de l'Allemagne et de l'Italie, le maintien des conditions territoriales actuelles de l'Europe, la sécurité du continent tout entier. Et qu'on l'observe bien, il n'y a que l'union des quatre grands gouvernemens qui puisse aujourd'hui préserver la paix de l'Europe, en la fondant sur le respect des traités actuels. Le concours même de la France est une sanction nouvelle de ces traités, et c'est une considération qui n'est point à coup sûr sans valeur. En séparant ouvertement leur politique de celle de l'empereur Nicolas, le jeune souverain de l'Autriche et le roi de Prusse se sont mis implicitement ou explicitement du côté de l'Europe. Ils ont eu l'un et l'autre l'intelligence de leur rôle, ils en auront sans nul doute la résolution. Cette résolution peut se produire dans une mesure propre et distincte : qu'importe, pourvu qu'elle soit conforme aux vrais intérêts de l'Europe? En définitive, la démonstration des flottes anglaise et française n'a rien qui puisse détourner l'Autriche et la Prusse de leur politique; elle n'a d'autre sens que de porter le drapeau de l'Occident sur le théâtre de la guerre, et de sauvegarder effectivement un principe commun, tandis qu'on négocie. Ce qui vient aujourd'hui compliquer ces négociations, assure-t-on, c'est que les propositions nouvelles récemment parties de Vienne avaient été précédées d'un projet spon-

tanément soumis au divan par les représentans de la France et de l'Angleterre à Constantinople; mais c'est là certainement le moindre obstacle. L'essentiel, c'est que le gouvernement du sultan semble s'être montré disposé à accueillir des propositions de paix, et l'élévation de Reschid-Pacha au poste de grand-visir, si elle se réalisait ainsi qu'on l'a dit, ne pourrait être considérée que comme un gage nouveau d'une politique éclairée et conciliante, accessible aux conseils de l'Europe. Les événemens d'ailleurs ne sont-ils point de nature à fortifier ces tendances? Hier encore, par une note officielle, le gouvernement français annonçait que la Porte était en parfait accord avec les quatre grandes puissances européennes pour concourir au rétablissement de la paix. A vrai dire, ce n'est point de la part de la Turquie que sont à redouter aujourd'hui les difficultés les plus sérieuses. La question est de savoir si la Russie acceptera ces négociations qu'on lui offre, si elle consentira surtout à désarmer quand les flottes de la France et de l'Angleterre sont dans la Mer-Noire; et si la Russie n'accepte point, on ne saurait se dissimuler que la paix du monde tient à peu de chose. Seulement, dans le cas où quelque conflit éclaterait, trompant tous les efforts et toutes les pensées de conciliation, ce serait aux cabinets de l'Occident, par leur union, à le limiter, à le trancher rapidement, et à le ramener sur un terrain nouveau de combinaisons pacifiques redevenues possibles.

Si on juge donc l'heure présente au point de vue des relations internationales et de l'état général du monde, le fait le plus caractéristique, sans contredit, restera cette crise engagée en Orient, redoutable héritage laissé par l'année qui finit à l'année qui commence. Si on observe un autre côté des choses, la marche des tendances politiques, le travail des institutions, en un mot le mouvement intérieur de chaque pays, alors la scène change, et l'on se retrouve en présence d'une halte universelle. Lorsque 1853 commençait, la situation de la France, telle que l'avaient faite les dernières années d'agitations, n'avait plus à dévoiler aucun mystère; le dernier mot des révolutions anarchiques était dit par la reconstruction d'un immense pouvoir: l'empire venait de naître. Il ne restait plus, pour un pays comme la France, qu'à voir le régime nouveau suivre son cours, l'esprit public reprendre son niveau et se retrouver au milieu des surprises contemporaines, l'expérience porter ses fruits, les promesses d'un temps de paix s'accomplir. Un an s'est écoulé déjà: dans cet intervalle, peu d'événemens saillans ont eu lieu; politiquement, aucun ne s'est produit qui ne fût la simple conséquence de la situation nouvelle de notre pays; le trait dominant, c'est l'action permanente d'un pouvoir public sans partage. Ainsi s'ouvrait l'année 1853, ainsi s'ouvre encore l'année 1854. Matériellement, on a vu les entreprises de toute nature surgir, les travaux se succéder, l'ardeur des spéculations devenir par momens une sorte de fièvre, et, par un contraste saisissant, cette vaste expansion de l'activité matérielle est venue se heurter tout à coup contre une de ces crises que nul ne peut prévoir, et que la Providence envoie de temps à autre comme pour montrer à l'homme que son génie ne suffit pas à tout, comme pour l'humilier dans l'orgueil de son art et de son industrie, en le réduisant à s'occuper du plus strict nécessaire. Le déficit des grains s'est fait sentir. Le gouvernement n'a point épargné les mesures prévoyantes pour pallier cette

crise; il cherche à la tempérer encore aujourd'hui, à Paris du moins, en créant une caisse de la boulangerie, destinée à maintenir le bon marché du pain, sans surcharger les finances municipales et sans mettre au compte de l'état une dépense spécialement affectée à la population parisienne. C'est la caisse nouvelle qui tiendra compte aux boulangers de la différence entre le prix du pain tel qu'il reste fixé et le prix réel tel qu'il ressort des mercuriales, et plus tard elle se remboursera par une légère élévation du prix du pain dans un moment plus favorable. Dans ces crises de l'alimentation publique, le gouvernement peut beaucoup sans doute, il ne peut pas tout, et dans plus d'un département aujourd'hui l'esprit de charité individuelle se montre au niveau des misères d'une saison doublement rigoureuse. Il a ses souscriptions, ses associations, ses combinaisons ingénieuses. De tous les procédés pour l'extinction du paupérisme, celui-là est le plus efficace, parce qu'il est le moins systématique. L'esprit de charité n'imagine point détruire ce qui ne sera jamais détruit. Là où les besoins se révèlent, il agit; il se multiplie au spectacle de ces dénuemens poignans qui sont l'infirmité de notre civilisation superbe. Aussi, quand nous interrogeons encore une fois une année qui s'en va sur ses œuvres et sur ses tendances, il ne suffit pas de se demander ce qui a été réalisé pour l'éclat extérieur de cette civilisation; il faut se demander ce qui a été fait pour entretenir ce fonds de religieuse et humaine sympathie, pour maintenir l'intégrité de la vie morale, qui supplée au vide de la vie matérielle, et sans laquelle toute action administrative est impuissante.

La crise alimentaire qui a signalé la fin de l'année 1853, et qui, d'après les assurances officielles, tendrait à perdre de son intensité, touche de près à l'ensemble de la situation économique du pays; mais en dehors de cette question, dans la sphère des intérêts economiques considérés en eux-mêmes, le gouvernement s'est trouvé depuis quelque temps en présence de plus d'un problème sérieux. Des questions de tarifs se sont élevées. Or quelle est la politique qui semble prévaloir sous ce rapport? Est-ce le maintien des prohibitions douanières? Est-ce un système plus favorable à l'abaissement des barrières commerciales? Le décret qui diminuait, il y a quelques jours, les droits sur les fers étrangers, montrait le gouvernement décidé à entrer dans la voie des réductions de tarifs. Un décret récent qui, en permettant l'introduction des cotons bruts, donne une sanction nouvelle à la législation existante sur les cotons filés, le montre au contraire disposé à ne se point départir d'une certaine mesure de protection accordée aux produits français. Ces tendances ne sont point aussi opposées qu'elles peuvent le paraître; elles indiquent un dessein plus pratique que théorique, la pensée d'opérer graduellement des réformes modérées là où elles sont possibles, en s'arrêtant là où le péril commencerait pour l'industrie nationale, et en définitive n'est-ce point là l'idée la plus sage et la plus prudente? Plus d'une fois encore, sans doute, ces luttes du libre échange et du système protecteur se renouvelleront, et il n'est point impossible qu'elles se résolvent de même, c'est-à-dire par des sacrifices mutuels. Le système protecteur sera atteint par le décret sur les fers, le libre échange n'aura pas gain de cause par le décret sur les cotons, et en attendant la législation française se transformera peu à peu, de manière à mieux concilier les intérêts de la production et de la consommation.

Le commerce et l'industrie sont à coup sûr puissamment intéressés dans ces luttes et dans les mesures qui viennent les clore comme de périodiques bulletins de campagne. Il est un autre décret de ces derniers jours qui a trait à une institution plus spécialement destinée dans son principe à venir en aide à l'agriculture : c'est celui qui élève le taux de l'intérêt pour les prêts du crédit foncier, et qui prévoit même le cas où les opérations de cette banque cesseront de s'étendre à la France entière, pour faire place à des banques locales. Bien qu'il y eût une réelle injustice à juger une institution sur une expérience si courte, il est difficile de ne point voir dans le récent décret comme une halte dans la confiance qu'excitait l'organisation du crédit foncier. Quand on prévoit le cas d'inefficacité pour une institution, c'est qu'il s'est déjà élevé un doute au moins. Et à quoi cela peut-il tenir? C'est qu'il ne suffit pas de créer une grande institution, de tracer des règlemens, de fixer des conditions et des formalités : il faut que toute cette organisation soit d'accord avec les habitudes du pays, s'harmonise avec ses besoins et sa situation. Or il est malheureusement vrai que les opérations du crédit foncier n'entrent qu'avec une difficulté extrême dans les habitudes des populations des campagnes, et ce n'est point par défaut de connaissances et d'intelligence que ces populations n'y ont pas recours : c'est parce qu'elles ne le peuvent pas; elles seraient souvent hors d'état de remplir les formalités exigées. Ce que nous disons n'est point pour mettre en doute le principe d'une institution de ce genre, c'est pour montrer qu'elle n'arrive pas en un jour à sa pleine et féconde réalisation; il lui faut le temps et l'expérience pour auxiliaires; elle se modifie sans cesse jusqu'au point où elle s'adapte aux besoins qu'elle est destinée à satisfaire, et alors seulement elle a toute sa valeur pratique. Le décret de 1853 n'est qu'une étape dans cette voie d'élaboration permanente; il vient marquer une des phases du crédit foncier en France.

Histoire contemporaine, gouvernement intérieur, politique économique et commerciale, ce sont là quelques-unes des œuvres de cette année qui finit dans le domaine des intérêts positifs. Avec l'aube de 1854, va-t-il se lever un esprit nouveau dans la région des idées et de l'intelligence? Et l'année 1853 elle-même, par quels signes s'est-elle manifestée sous ce rapport? Par quelles œuvres, par quel mouvement juste et sain a-t-elle mérité une place dans l'histoire intellectuelle? Ce qui est peut-être le plus sensible aujourd'hui dans les lettres, c'est précisément l'absence d'une impulsion forte et féconde. Bien des livres paraissent, bien des ouvrages distingués ont leur jour de succès et d'éclat : il manque l'inspiration commune, le lien des intelligences, la vue claire et nette du but où il faut tendre. De là cette dispersion de toutes les forces, de là cette indécision à travers laquelle tout s'essaie et rien ne s'achève. Il est une chose certaine cependant et qui est comme le point de départ d'un ordre nouveau : c'est la déroute définitive de ces orgueils d'il y a dix ans qui ont prétendu régénérer le roman et le drame, et qui disent parfois encore si risiblement : La littérature, c'est moi. Étrange illusion! en traînant au grand jour leur vanité et leur besoin de paraître, ces esprits épuisés se croient bien vivans peut-être, et ils ne s'aperçoivent pas que littérairement ils ne comptent plus, s'ils ont jamais beaucoup compté. Février vint jeter sur eux sa pelletée de cendre, et ils ne s'en sont plus relevés; ils sont restés dans les décombres d'une société qu'ils avaient contribué à corrompre. Ce n'est plus le jour ni

l'heure de renouveler les scènes d'autrefois. Au milieu de ses incertitudes, l'époque actuelle a du moins le mérite d'avoir la conscience nette sur toutes les débauches littéraires, et ce serait une fantaisie singulière d'aller chercher là quelque trace de la vie intellectuelle. La véritable vie de l'intelligence, elle est dans cette sorte d'attente qu'on peut observer, dans cet effort secret des esprits pour retrouver une inspiration nouvelle et plus saine, dans la lutte de tous les talens sensés pour remettre de l'ordre dans toutes les notions du vrai et du bien. En réalité, le champ n'est-il point immense encore dans le domaine de l'histoire, de la philosophie, de l'imagination? Ne reste-t-il pas plus d'une œuvre à tenter, plus d'un mystère de l'âme humaine à explorer, plus d'une lumière à faire jaillir des événemens contemporains? Plus nous allons, plus cette lumière se fait sur certaines époques, sur les hommes et sur les choses. La publication récente des *Mémoires et Correspondance du roi Joseph* avec l'empereur est certes de nature aujourd'hui à éclairer plus d'un côté inconnu d'un temps si voisin de nous et si instructif. C'est un document de plus pour l'histoire de notre siècle.

Si ce livre n'offrait qu'un résumé nouveau de la vie et de la carrière publique du roi Joseph, il n'ajouterait rien sans doute à ce qu'on sait ou à ce qu'on peut pressentir. Ce qu'il y a de curieux et de réellement neuf, c'est la correspondance même de l'empereur, où l'homme se dévoile tout entier avec son génie, avec sa puissance, avec son indomptable volonté. Quant au génie guerrier de l'empereur, il serait difficile à coup sûr de trouver nulle part au même degré ce profond instinct du maniement des forces humaines. Napoléon dévoile un coin de sa nature quand il dit : « Les états de situation des armées sont mes livres de littérature... Je les lis comme une jeune fille lit un roman. » Il aimait la guerre pour elle-même, et c'est ce qui a fait que chez lui le politique arrivait toujours trop tard pour dominer le conquérant. Rien n'est plus curieux que la lutte de ces tendances, où le génie de la guerre l'emporte sans cesse. Après avoir lu ces pages, où la griffe du lion est empreinte à chaque ligne, on aperçoit mieux la part de l'effort purement artificiel dans toutes ces tentatives de l'empereur pour transformer l'Europe; on touche du doigt les ressorts de cette vaste machine soumise à un moteur unique, et qui n'avait qu'un défaut, c'était de ne pouvoir marcher sans l'infatigable volonté de celui qui l'avait faite à son usage. Personne mieux que Napoléon peut-être ne sentait au fond ce qu'il y avait de violent dans toutes ces créations d'états nouveaux et dans ces brusques déplacemens de royautés; il y voyait l'œuvre de la guerre, qui ne pouvait être soutenue que par la guerre, témoin cette lettre où il disait sans illusion à son frère, déjà roi de Naples : « Je ne suis pas de votre opinion, que les Napolitains vous aiment, » et il demandait à Joseph ce qu'il deviendrait, s'il n'avait pas avec lui trente mille Français. Cette correspondance des deux frères au reste est tout un drame plein d'éclairs et de contrastes. D'un côté, c'est le nouveau roi de Naples, Joseph, nature bienveillante et facile, qui veut gouverner par la douceur, en épargnant à son peuple les contributions de guerre, les rigueurs de la conquête; on sent qu'il prend au sérieux son métier de roi; il veut se faire aimer comme il le dit. De l'autre côté, l'empereur lui répond à chaque instant : « Avez-vous vos citadelles bien armées? Quelles contributions avez-vous frappées? Quels actes de justice avez-vous accomplis sur ceux qui égorgent mes soldats? »

Et à toutes ces questions viennent se mêler, dans ce style bref et impérieux qu'on connaît, les plus fortes leçons de politique, les plus vastes échappées sur la situation de l'Europe. Si on veut savoir d'ailleurs ce qu'il y avait de finesse et d'habileté italienne dans cette nature indomptable, on n'a qu'à lire une certaine lettre où il fait la leçon à son frère sur la manière dont il a supprimé les couvens et les moines dans le royaume de Naples. Ce n'est pas à la philosophie qu'il fallait demander des raisons, c'est à la religion elle-même. Il ne faut frapper les hommes qu'en paraissant être dans leur sens. Ainsi était ce souple génie, par momens aussi rusé diplomate à coup sûr que guerrier.

Ce temps, avec son ensemble de prodiges et de catastrophes, est à peine derrière nous. Partout survivent encore les témoins et les acteurs de ce drame impérial. L'irrécusable et puissante réalité dont cette époque est empreinte n'est-elle point de nature à retenir les esprits dans la voie des conjectures fabuleuses et des transfigurations historiques, lorsqu'il s'agit de siècles plus reculés, qui peuvent offrir des spectacles analogues? N'est-elle point faite pour tempérer cette passion qu'on a parfois de découvrir des mythes et des symboles là où tout s'explique simplement? Pourquoi chercherait-on, par un effort subtil d'érudition, à substituer un ensemble d'interprétations conjecturales à des faits dont le sens naturel et réel éclate de lui-même? C'est là peut-être une question qu'amène une étude récente sur l'auteur de *la Divine Comédie*, — étude qui prend un titre un peu étrange, on en conviendra, — *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste.* — Jusqu'ici, Dante a été toujours considéré comme le poète de génie de l'inspiration catholique au moyen âge. Aux yeux du nouveau commentateur cependant, c'est là une tradition sans fondement, entièrement contraire même à la vérité. Dans le fond, ce n'est point une thèse nouvelle : c'est celle qui a été l'objet, il y a vingt ans, des travaux de M. Rossetti; mais l'auteur de l'œuvre récente, M. Aroux, la développe plus amplement. Il entreprend de prouver que Dante n'était autre chose qu'un affilié d'une vaste société secrète, qui, il faut bien le dire, comprendrait un peu tout le monde, car l'auteur enrôle dans l'affiliation non-seulement Dante, mais les troubadours provençaux, Pétrarque, Boccace et l'Arioste eux-mêmes. Toute cette poésie italienne serait donc écrite dans la langue mystique d'une sorte de franc-maçonnerie organisée contre le catholicisme. Sous chaque mot, il y aurait un sens secret qu'il faudrait aller chercher sous ses triples voiles. M. Aroux emploie de l'érudition et du savoir dans cette œuvre singulière. Seulement c'est un savoir et une érudition qui ne persuadent pas, et qui n'ont pas non plus le mérite d'expliquer tout ce qu'il y a d'inexplicable dans la poésie dantesque. En dehors de toute question d'érudition, n'y aurait-il pas un petit nombre d'observations qui ont bien aussi leur valeur? Dante n'a point certainement ménagé l'expression de ses haines gibelines, et s'il a pu les exprimer directement, pourquoi aurait-il eu besoin d'avoir recours à une sorte de langue secrète? En outre, comment accepter que toute cette poésie merveilleuse ne soit en définitive qu'un véritable argot? Il y a sur ce point quelque chose de plus décisif que les conjectures de l'érudition : c'est l'impression instinctive du goût, qui se refuse à chercher à tout prix un sectaire dans les vers de l'épisode de Françoise de Rimini ou de la Pia. Peut-être dans ces systèmes y a-t-il de trop

visibles traces de ce besoin de nouveauté et d'imprévu qui s'est fait jour si souvent dans le monde de la pensée, et qui se communique par momens à la vie politique elle-même.

C'est ainsi que tout ce qui est du ressort de l'intelligence ramène par maint endroit au développement moral et politique des peuples. Or, au moment où nous sommes, où en est ce développement des divers pays de l'Europe qui ne sont point la France, mais qui ont avec elle tant d'intérêts communs? Ne prenons pas même la grande question qui tient aujourd'hui le monde dans l'attente, et qui pèse sur toutes les relations internationales. N'est-il pas visible que partout il se poursuit un travail analogue sous l'apparence d'un repos intérieur chèrement acheté? Les états constitutionnels ont leurs crises, les gouvernemens absolus ou redevenus absolus ont leurs tendances et leurs piéges; sur plus d'un point se réveillent, comme des menaces, les scissions religieuses. En Italie, tandis que les gouvernemens s'efforcent péniblement de se rasseoir, les sectes font sentir de temps à autre les secousses de leurs obscures machinations. Il y a une puissance occulte qui s'exerce à côté et au détriment des pouvoirs publics officiels, qui trembleraient peut-être à la première conflagration européenne. La Suisse n'a point cessé d'être le théâtre d'une lutte prolongée avec des chances diverses entre le radicalisme et l'esprit conservateur. Un jour, c'est à Fribourg; un autre jour, c'est à Genève, où M. Fazy vient de voir casser sa dictature par le vote populaire. Joignez à ceci les complications diplomatiques survenues entre la Suisse et l'Autriche, et qui ne sont point encore aplanies. Il est pourtant des pays heureusement moins accessibles à ce genre de luttes et de complications. La Belgique a ses incidens, mais ces incidens eux-mêmes tendent moins aujourd'hui à agiter le pays qu'à l'affermir. Le plus saillant sans contredit en 1853 est le mariage du duc de Brabant, qui rattache la jeune monarchie belge aux vieilles monarchies, — et en ce moment les difficultés qui étaient restées comme un élément de trouble ou d'incertitude dans les relations politiques et commerciales de la Belgique avec la France semblent sur le point d'être résolues par la conclusion d'un traité définitif destiné à remplacer le traité de 1845. La convention littéraire du 22 août 1852 resterait intacte dans ces arrangemens. Ce qui a dû hâter la marche de ces négociations avec la France, c'est infailliblement la rupture des négociations suivies d'un autre côté par la Belgique avec le Zollverein. On ne saurait douter de cette rupture après la communication du ministère prussien à toutes les chambres de commerce sur l'expiration du traité de 1844, qui réglait les rapports de la Belgique avec l'association allemande. A côté de la Belgique, la Hollande, après avoir traversé les agitations religieuses de l'été dernier, est revenue à un ordre de préoccupations plus calmes et moins périlleuses. En peu de jours, deux discussions remarquables se sont succédé dans les états-généraux de La Haye, l'une sur le budget, l'autre sur une proposition faite par quelques membres de la seconde chambre pour l'abolition des droits d'abattage et de tonnage. Cette dernière question surtout a pris promptement un caractère assez vif; elle est devenue l'occasion d'une lutte entre la politique du cabinet actuel et la politique représentée par l'ancien ministère, dont deux membres, MM. Thorbecke et van Bosse, étaient au nombre des auteurs de la proposition. La discussion engagée

dans la seconde chambre s'est terminée par le rejet de cette proposition. Le vote de la seconde chambre vide la question politique, il laisse entière la question même de la réforme des impôts, et c'est là, à ce qu'il semble, l'impression universelle en Hollande, où ces débats ont servi à alimenter la vie publique aux derniers jours de l'année. En ce moment aussi la Hollande vient de nommer pour son ministre à Paris M. de Lightenvelt, à la place de M. le baron Fagel, qui a si longtemps et si honorablement représenté son pays en France. M. de Lightenvelt, ministre du culte catholique, est remplacé dans le cabinet hollandais par M. Mutsaers, membre de la haute cour de La Haye.

L'Espagne marche d'un pas moins aisé et moins sûr dans la voie constitutionnelle. L'année s'ouvrait pour elle par une crise politique; elle s'est continuée de crise en crise, et elle finit aujourd'hui comme elle a commencé, car on ne saurait évidemment considérer comme un état régulier la situation où se trouve la Péninsule. Ce n'est pas que le gouvernement ait en ce moment à disputer son existence dans les orages parlementaires; les cortès sont suspendues, on le sait; il y a même en politique, au-delà des Pyrénées, un instant de halte qu'explique la proximité des couches de la reine Isabelle. Le cabinet gouverne comme ont gouverné ses prédécesseurs : il promulgue, en vertu de son autorité propre, le budget de 1854; mais enfin les difficultés de la situation ne sauraient être longtemps éludées. Voici deux ans déjà que ces difficultés durent, et le moment est visiblement venu où il y a un parti décisif à prendre. Le cabinet espagnol est, dit-on, dans l'intention de rappeler prochainement les cortès, en introduisant dans le sénat un certain nombre de membres nouveaux qu'on désigne même par leurs noms à Madrid. Outre que ce moyen est d'un effet problématique, lors même que le comte de San-Luis réussirait à déplacer la majorité de quelques voix, se trouvera-t-il moins en présence d'une opposition considérable et passionnée? Ne verra-t-on pas renaître bientôt cette alternative de la retraite du ministère ou de quelque coup d'autorité tenté contre les cortès? Et cette alternative se réalisant, si le ministère se retire, où pourrait-on trouver les élémens d'un gouvernement nouveau sûr d'une majorité quelconque dans la dissolution actuelle des partis? Si au contraire les conseils de la reine Isabelle lui dictent quelque acte de prérogative souveraine, ne voit-on pas dans quelle incertitude peut tomber encore une fois la Péninsule? Il est des personnes, nous le savons, qui voient l'avenir de l'Espagne sous de sombres couleurs, qui croient presque à une révolution prochaine. Il n'est point dit certainement que l'anarchie ne puisse un jour ou l'autre se frayer quelque issue à travers cette situation. Quant à une révolution réelle venant toucher à la monarchie telle qu'elle existe au-delà des Pyrénées, d'où naîtrait-elle? Pour qu'un mouvement de ce genre éclate dans un pays, il faut quelque cause profonde et puissante; il faut qu'il y ait quelque courant d'opinion contrariée, quelque passion populaire violemment comprimée. La vérité est qu'il n'y a rien de tout cela au-delà des Pyrénées, que la masse du pays n'est pour rien dans les crises actuelles, et que l'agitation se concentre parmi les hommes politiques, malheureusement divisés par d'invincibles antipathies. On l'a vu récemment : le ministère actuel a porté au pouvoir le programme de l'opposition, et l'opposition ne s'est pas montrée moins sévère envers lui. C'est contre le comte

de San-Luis et plus encore, à ce qu'il paraît, contre le ministre de *fomento*, M. Esteban Collantès, qu'existent les hostilités les plus vives. Nous ne parlons pas des antipathies d'un autre genre qui se sont fait jour plus d'une fois soit contre la reine Christine, soit contre des influences de palais. A notre sens, les hommes considérables du parti modéré qui se sont engagés dans une opposition si vive et si absolue se trompent. On s'est trompé aussi sans doute à leur égard, parce que, quand certaines idées se personnifient plus particulièrement en certains hommes, c'est à ces hommes qu'il faut confier la direction des affaires publiques; mais cela est vrai surtout quand les partis son organisés, compactes, et présentent un point d'appui suffisant, sous la conduite de chefs éminens. Or il n'en est point ainsi par malheur en Espagne, où il n'y a plus de partis, où il n'y a plus que des hommes influens à divers titres. Peut-être est-il encore temps de recomposer une opinion, une force capable de remettre un peu d'ordre dans le gouvernement de la Péninsule. Il y a là certes de quoi réfléchir pour la reine Isabelle comme pour les hommes qui ont été les guides du parti conservateur. En se retirant à Loja, dans son pays natal, le général Narvaez a peut-être pris le plus court chemin pour rentrer au pouvoir, et pour y rentrer avec efficacité, avec profit pour la reine et pour le parti dont il a été le plus illustre chef. En attendant le mot de cette situation, Madrid s'est trouvé récemment sous l'impression d'un incident très inattendu. Une observation, peu sérieuse sans doute, sur Mme Soulé, la femme du ministre américain, dans un bal de l'ambassadeur de France, a donné lieu à deux rencontres successives : l'une entre le duc d'Albe et M. Soulé fils, l'autre entre M. Soulé père et notre ambassadeur, M. Turgot. Il s'en est suivi une blessure, un moment assez grave et heureusement en voie de guérison, pour M. Turgot. Quant à M. Soulé, il est douteux que cet incident rende sa mission plus facile à Madrid.

Qu'on observe maintenant un moment l'ensemble du Nouveau-Monde. A côté des républiques sud-américaines, chaque jour bouleversées par des révolutions nouvelles, les États-Unis ne cessent point de marcher dans la voie de développement matériel qu'ils se sont ouverte. L'année 1853 était une année d'épreuves pour l'Union américaine. Le président venait de changer; l'humeur conquérante du parti démocrate, qui arrivait au pouvoir, avait de la peine à se contenir; la question était de savoir si le nouveau président, M. Franklin Pierce, serait un instrument passif entre les mains de son parti, ou s'il saurait lui résister. On ne peut disconvenir que le général Pierce a montré jusqu'ici dans ses fonctions une honorable modération, et il vient d'en donner un nouveau témoignage dans son message annuel. Le langage de ce document est complétement pacifique. Presque toutes les difficultés qui existaient entre les États-Unis et les autres pays, tels que l'Angleterre, l'Espagne, le Mexique, le Pérou, l'Amérique centrale, sont aujourd'hui en voie d'arrangement. Le président de l'Union américaine s'engage même à s'opposer à toute tentative qui pourrait être dirigée contre Cuba. La complication la plus grave qui reste encore est celle qui est née de l'affaire du réfugié hongrois Martin Kosta. La conduite du capitaine Ingraham, qui avait menacé de son feu un navire autrichien, a été approuvée. Les demandes de réparations de l'Autriche ont été repoussées, et le général Pierce se montre tout prêt à défendre sa politique. Un des points principaux

du message du président américain est celui qui annonce la négociation d'un traité de commerce avec la France. Enfin, si l'on veut se faire une idée de la fortune matérielle des États-Unis, les rapports officiels constatent un excédant de recettes de plus de 32 millions de dollars. Ainsi finit cette année pour l'Union américaine. Les années qui viendront amèneront sans nul doute pour elle des prospérités nouvelles. Aux peuples qui ont cette énergie pour travailler à leur propre destinée, on ne saurait plus souhaiter que la modération dans la fortune.

CH. DE MAZADE.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE. — *LA PIERRE DE TOUCHE.*

La richesse est plus difficile à porter que la pauvreté : — telle est l'idée que MM. Jules Sandeau et Émile Augier se sont proposé de développer dans *la Pierre de touche*. Cette idée assurément n'a rien de vulgaire et se vérifie chaque jour. Bien des vices qui demeuraient enfouis dans le cœur, aux prises avec la pauvreté, se révèlent et font explosion dès que la richesse leur offre un libre champ. C'est à mon avis un excellent thème de comédie; reste à convertir ce thème en action. Il faut que le spectateur devine l'idée génératrice de la comédie sans jamais l'apercevoir toute nue. MM. Jules Sandeau et Émile Augier ont créé pour la mise en œuvre de leur pensée une série de personnages qui ne manquent ni de vraisemblance ni de vie. Le peintre Spiegel et le musicien Wagner sont deux caractères très bien dessinés. Spiegel s'est dévoué à la gloire de Wagner, et sacrifie l'art au métier pour lui laisser le temps de composer une œuvre puissante. Wagner accepte le dévouement de Spiegel comme un tribut commandé par son génie. Nature égoïste et jalouse, c'est à peine s'il songe à remercier celui qui lui fait ces loisirs féconds. Entre les deux amis vient se poser la gracieuse figure de Frédérique, orpheline recueillie par Wagner, mais qui serait tombée dans la détresse sans la piété laborieuse de Spiegel. Ces trois personnages sont traités avec une rare délicatesse.

Le baron de Berghausen et la margrave de Rosenfeld n'ont peut-être pas autant de vivacité, autant de relief, mais se recommandent par des traits ingénieux. Quant à Dorothée, nièce de la margrave, c'est un type de niaiserie qui a plus d'une fois égayé l'assemblée. Le baron et la margrave représentent l'intrigue, comme Spiegel et Wagner représentent le dévouement et l'égoïsme. Notons seulement, pour être juste envers les auteurs, que l'égoïsme de Wagner échappe aux yeux de Spiegel et de Frédérique, aveuglés par leur affection. Il s'agit de révéler en plein ce vice hideux, comprimé, à demi masqué par la pauvreté. Le comte Sigismond d'Hildesheim, qui avait entendu un soir sans être vu les premières mesures d'une symphonie de Wagner, qui avait pénétré dans le modeste réduit des deux amis, et savouré en vrai dilettante l'œuvre entière du jeune musicien, lui laisse par son testament un revenu de quatre cent mille florins. Cet héritage inattendu, qui devrait assurer le bonheur de Spiegel, de Wagner et de Frédérique, ne sert qu'à démasquer l'égoïsme du jeune *maestro*. A peine enrichi par les dernières volontés du comte Sigismond, il oublie ses amis et rêve la noblesse; il oublie la grâce, la beauté, la tendre affection de Frédérique, dont il voulait faire sa femme, pour

songer à sa livrée, aux panneaux de son équipage. Il pousse la folie jusqu'à devenir le fils adoptif du baron de Berghausen, dont il vient de payer les dettes. Et comme si l'ingratitude pouvait s'effacer à prix d'argent, quand il voit Frédérique, justement indignée de son oubli, avouer son amour pour Spiegel, il ne craint pas de lui offrir une dot en échange de son cœur qu'elle a perdu sans retour. Personne, je l'espère, ne méconnaîtra la vérité d'un tel personnage, dont les auteurs ont étudié toutes les parties avec un soin scrupuleux.

Le premier acte, qui se passe dans l'atelier de Spiegel, est plein de grâce et de gaieté. Le dialogue, tour à tour ingénieux et grave, déride les plus moroses, attendrit les plus indifférens. Le baron Berghausen et la margrave de Rosenfeld, seuls parens du comte Sigismond, qui comptent sur son héritage et viennent demander à Wagner un *Requiem* pour les obsèques du noble défunt, ont excité plus d'une fois l'hilarité de l'auditoire. Pour les juges les plus difficiles, c'est là un premier acte de franche comédie. Le second acte, rempli tout entier par la lecture du testament, n'est pas moins gai, moins animé que le premier. Maître Gottlieb le notaire, qui tout à l'heure caressait dans le baron et la margrave les héritiers présumés du comte Sigismond, qui ne trouvait pas pour eux de fauteuils assez soyeux, et faisait asseoir sur des chaises Wagner, Spiegel et Frédérique, fait volte-face avec un empressement exemplaire dès qu'il a terminé la lecture du testament. Il y a dans toutes les scènes dont se compose le second acte beaucoup d'entrain et d'habileté. Les auteurs ont su rajeunir par des détails spirituels une donnée déjà traitée plusieurs fois au théâtre.

Au troisième acte, nous retrouvons le baron de Berghausen et la margrave de Rosenfeld installés au château d'Hildesheim et devenus les hôtes de Wagner. Le parvenu aux prises avec l'intrigue est dessiné de main de maître. Le baron et la margrave épient et encouragent tous ses mauvais instincts; ils lui demandent avec une ironique naïveté les armoiries qu'il a choisies, et quand Wagner avoue qu'il n'a pas d'armoiries, le spectateur comprend qu'il est à moitié perdu. Dès qu'il rougit de sa roture, il est tout prêt à rougir de ses amis, à renier son affection pour Frédérique. En somme, ce troisième acte est bien conduit; ni tâtonnemens ni incertitude. L'action marche rapidement, et sans s'égarer un seul instant.

Le quatrième acte n'est pas aussi heureux que les trois premiers. Ce n'est pas que l'action fasse fausse route. Les prévisions du spectateur ne sont pas trompées; peut-être, au contraire, se réalisent-elles trop littéralement. La part faite à la curiosité n'est pas assez large. Et puis, s'il faut dire toute ma pensée, le baron et la margrave abandonnent le champ du ridicule pour rester simplement odieux. Le baron, qui vend son nom pour payer ses dettes, la margrave, qui l'encourage à marcher dans cette voie d'avilissement, ne ressemblent guère à des personnages de comédie. Ils sont trop méprisables pour égayer un seul instant. Et ce n'est pas la seule faute que je doive reprocher aux auteurs : Wagner cède trop facilement à la tentation; pour nous intéresser, il devrait lutter et se débattre. Dès qu'il est devenu la dupe et l'esclave de deux aigrefins, la curiosité languit, l'attention se lasse, et la comédie semble terminée.

Au cinquième acte, la comédie se relève. Wagner, devenu le fils adoptif du

baron, comprend, mais trop tard, le piége où il est tombé. Il pâlit de colère et de honte devant les reproches de Spiegel. Trop faible pour revenir sur ses pas, trop vain pour renoncer à ses rêves ambitieux, il voit partir Spiegel et Frédérique, et n'a plus pour reposer ses yeux que la figure niaise de Dorothée. Il y a dans cette dernière partie de *la Pierre de touche* plusieurs scènes empreintes d'une véritable éloquence, et le personnage de Spiegel a fourni à Got l'occasion de se montrer sous un aspect inattendu. Ce comédien, qui nous avait si souvent égayés, a trouvé cette fois moyen de nous attendrir.

Malgré les défauts que j'ai signalés dans le quatrième acte, je n'hésite pas à mettre *la Pierre de touche* au-dessus de *Mademoiselle de la Seiglière*. Les esprits chagrins pourront discuter tout à leur aise sur tel ou tel passage : *la Pierre de touche* est un ouvrage d'un ordre plus élevé que la première comédie de M. Sandeau. L'idée morale qui le domine est heureusement choisie et révèle chez les auteurs l'intention bien arrêtée d'aborder la comédie de caractère. Un tel dessein suffirait pour établir l'importance littéraire de leur ouvrage. Toutefois je m'explique sans peine la préférence accordée par les spectateurs à *Mademoiselle de la Seiglière*. Dans cette première comédie en effet, il y avait unité de style; le dialogue était écrit d'une seule main, et dans *la Pierre de touche*, il est trop facile de reconnaître deux styles différens, deux styles qui, pris en eux-mêmes, sont très acceptables, mais qui, juxtaposés, se contrarient, se nuisent mutuellement. MM. Sandeau et Augier ont trop de talent pour que la critique leur cache une part de la vérité; ils ont droit à une franchise absolue, et c'est à nos yeux la seule manière de leur prouver notre sympathie. Eh bien! nous leur dirons que leur association n'enfantera jamais des œuvres homogènes. Ils pourront discuter, arrêter ensemble des plans de comédie excellens; mais ils auront beau faire, ils ne réussiront jamais à écrire du même style. La gaieté gauloise d'Émile Augier ne se fondra jamais avec la grâce élégiaque et l'inspiration lyrique de Jules Sandeau. Ce qui est arrivé pour *la Pierre de touche* ne peut manquer de se renouveler. Lors même que Jules Sandeau plaisante, il y a dans son langage une nuance de mélancolie. La gaieté d'Émile Augier est une gaieté sans arrière-pensée. Aussi ne faut-il pas s'étonner que ces deux esprits si divers ne réussissent pas à parler le même langage. Non-seulement il est facile de suivre de scène en scène la contradiction que je signale, mais encore le voisinage de Jules Sandeau donne parfois aux phrases écrites par Émile Augier l'apparence de la brutalité, et le voisinage d'Émile Augier donne aux phrases écrites par Jules Sandeau un air de coquetterie qu'on ne songerait pas à leur reprocher, si elles se présentaient seules.

C'est pourquoi je pense qu'ils agiraient sagement en se séparant. Je comprends l'association pour une œuvre industrielle, je la comprends à la rigueur pour une œuvre scientifique : je ne la comprends pas pour une œuvre d'art, pour une œuvre poétique. Il peut y avoir dans le travail à deux, en pareille matière, un charme particulier; si l'un des deux a plus d'esprit comptant que son collaborateur, il peut l'encourager, l'exciter par la vivacité des traits qu'il trouve sans effort; mais ce plaisir même s'oppose à l'unité de l'œuvre. La voie où viennent de s'engager MM. Jules Sandeau et Émile Augier est une voie dangereuse, et tous ceux qui aiment sincèrement leur talent doivent se réunir pour leur conseiller de l'abandonner. Ces deux natures ne peuvent

s'accorder, car elles n'appartiennent pas à la même famille. Pour se développer librement, il faut qu'elles s'isolent. Si l'un des deux eût écrit seul *la Pierre de touche*, l'unité de style eût doublé la valeur de l'œuvre. Espèrent-ils dans une prochaine comédie effacer la diversité de leurs natures? Ils se tromperaient étrangement s'ils nourrissaient une telle espérance. Ils garderont leurs habitudes. leur manière; ils auront beau prodiguer le talent, un œil exercé reconnaîtra toujours deux styles, et les spectateurs mêmes qui ne savent pas analyser leurs impressions seront du même avis que les juges lettrés. Sans se rendre compte de ce qu'ils auront éprouvé, sans démêler les deux procédés qui se contrarient, ils se sentiront troublés dans leur plaisir.

Si j'insiste sur la nécessité de rompre au plus tôt l'association à laquelle nous devons *la Pierre de Touche*, c'est que j'y vois pour les deux collaborateurs une chance d'amoindrissement. En essayant de se modeler l'un sur l'autre ils perdraient peu à peu leurs qualités distinctives sans réussir à se donner celles qui leur manquent. Émile Augier, après avoir écrit *la Ciguë* et *l'Aventurière*, ne peut songer à se donner la grâce et l'élégance qui recommandent les romans de Jules Sandeau; l'auteur de *Marianna* tenterait vainement de se donner l'allure narquoise d'Émile Augier.

Cependant je ne voudrais pas laisser croire que je ne sens pas toute la valeur de *la Pierre de touche*. Si je condamne au nom des principes littéraires l'association de ces deux esprits, si je la trouve dangereuse, je n'en suis pas moins disposé à reconnaître que cette comédie est très supérieure aux trois quarts des ouvrages représentés depuis dix ans. Les auteurs ont abandonné le genre anecdotique et la fantaisie pour tenter l'analyse des caractères. Je salue avec bonheur cette tentative généreuse, et je suis sûr que le public leur en tiendra compte.

Quant aux objections que j'ai entendu exprimer contre la donnée même de *la Pierre de touche*, quelques mots suffiront pour en faire justice. Dire que les auteurs ont voulu flétrir la richesse et l'aristocratie est une étrange assertion; ce n'est ni la richesse, ni l'aristocratie qu'ils ont voulu flétrir, mais bien les âmes assez lâches pour trahir l'amitié, assez faibles pour se laisser éblouir par l'éclat de l'or ou l'éclat d'un blason. Le baron de Berghausen et la margrave de Rosenfeld ne sont pas une attaque contre la noblesse : il ne se trouvera pas un juge de bonne foi qui consente à le croire. Quant à la richesse, où donc serait-elle flétrie? dans quel acte et dans quelle scène? Est-ce que le travail n'est pas glorifié? et comment glorifier le travail sans glorifier en même temps le fruit du travail? En vérité, plus j'y songe, et plus j'ai peine à comprendre une telle accusation.

Reste un dernier reproche, plus étrange encore que les deux premiers. On a dit que les auteurs de *la Pierre de touche* avaient méconnu la dignité, la moralité des artistes en prenant leur personnage principal parmi les hommes qui vivent des fruits de leur imagination. Un tel reproche ne peut être pris au sérieux; car il trouve sa réfutation dans la comédie même. Si Wagner, en effet, nous offre le type de la lâcheté, Spiegel réunit en lui tous les nobles sentimens. Est-il possible de pousser plus loin le dévouement et l'abnégation? Non-seulement il travaille sans relâche pour laisser à Wagner la chance de conquérir la gloire, mais tant qu'il croit que Wagner peut assurer le bonheur de Frédérique, il refoule dans son cœur, il cache à tous

les yeux l'amour qui l'entraîne vers la fiancée de son ami. Mettre en scène un tel personnage, est-ce méconnaître la dignité, la moralité des artistes? La question ainsi posée ne vaut pas la peine d'être discutée.

Qu'ils travaillent ensemble ou séparément, j'espère que MM. Jules Sandeau et Émile Augier comprendront la nécessité de tenir la curiosité en haleine et de ne pas laisser deviner trop tôt les développemens de l'action. Il y a dans l'enchaînement des scènes plus d'un péril à éviter. A force d'habileté, on peut finir par manquer le but. Le spectateur veut bien être averti, mais ne veut pas qu'on se défie de sa clairvoyance. Or, il y a dans *la Pierre de touche* plus d'une scène qui n'est pas seulement préparée, mais presque annoncée. Le spectateur aime à croire qu'il devine, lors même qu'il n'a fait aucune dépense de sagacité. Que les auteurs de la comédie nouvelle ne l'oublient pas. Ils connaissent tous les secrets du métier, qu'ils s'appliquent maintenant à dissimuler leur savoir. Leur talent excite partout une vive sympathie. Il n'y a personne parmi les hommes studieux qui ne suive leurs travaux avec une attention bienveillante. La seule manière de répondre dignement à ces témoignages d'intérêt, c'est de choisir pour leurs œuvres futures des pensées constamment élevées, afin que le spectateur, après avoir été charmé, emporte un enseignement. Je ne crains pas pour eux le péril d'un tel conseil, je ne crains pas qu'ils oublient l'art pour la prédication. Natures poétiques, ils sauront toujours déguiser la leçon. Qu'ils ne s'inquiètent pas des objections que j'ai rapportées, et que je crois avoir réduites à leur juste valeur. Les passions qui s'agitent autour de leur comédie, loin de les troubler, doivent être pour eux un puissant encouragement, car il n'y a que les œuvres médiocres qui ne soulèvent aucune discussion. Si *la Pierre de touche* n'était qu'un pur divertissement, si elle n'offrait pas le développement d'une idée morale, les passions se tairaient, et personne ne songerait à gourmander l'intention des auteurs. C'est parce que cette comédie met en action une pensée vraie, une pensée d'un ordre élevé, qu'elle est discutée. Les auteurs auraient donc grand tort de se plaindre. La vivacité même des accusations prouve l'importance de leur ouvrage. Pour ma part, je souhaite franchement que leur prochaine comédie soulève des objections littéraires et philosophiques, car il n'est pas possible de sortir des sentiers battus sans rencontrer des contradicteurs. Pour obtenir un assentiment unanime, il faut marcher dans l'ornière, et j'ai la ferme conviction que MM. Jules Sandeau et Émile Augier ne prendront jamais ce dernier parti.

GUSTAVE PLANCHE.

LE MONDE ET LE THÉATRE.

Un critique éminent a signalé ici même, à propos des principales œuvres données au théâtre en 1853, tout ce que ces œuvres, malgré des mérites divers, avaient en définitive d'incomplet et surtout de peu concluant pour notre avenir dramatique. Nous ne prétendons aujourd'hui ni revenir sur ses jugemens, ni modifier ses conclusions, ni atténuer les leçons austères qui donnent à ses appréciations d'art la portée d'une étude morale; notre seul but est d'aborder un côté de la question qui, jusqu'ici, n'a pas été suffisamment mis en lumière, et qu'on ne saurait négliger, si l'on veut embrasser dans son ensemble cet important et difficile sujet de l'art dramatique au XIX[e] siècle.

Loin de nous l'idée de nous poser en censeur morose, d'imiter le *laudator temporis acti* d'Horace, et de nier de parti-pris tout ce qui s'est fait ou essayé au Théâtre-Français depuis cinquante ans! Nous avons vu, nous voyons encore s'y produire, de temps à autre, d'agréables et ingénieux ouvrages, et, même en mettant à part les tentatives révolutionnaires de l'école romantique, il y aurait pessimisme et injustice à oublier ces succès très réels et très légitimes qui vont de *l'École des Vieillards* à *Mademoiselle de la Seiglière*. Toutefois ce qui nous semble incontestable, c'est que ces ouvrages n'entrent pas dans le vif des mœurs de leur temps, qu'ils ne représentent que d'une façon bien superficielle et d'un trait bien léger la société actuelle, et qu'ils rompent par là ou du moins altèrent les traditions de la comédie des deux derniers siècles. Supposez en effet que la civilisation française fût un jour engloutie par quelque cataclysme imprévu, à l'instar de ces sociétés antiques dont l'archéologie et l'histoire cherchent çà et là les monumens et les débris; supposez que, pour en retrouver la trace, on consultât nos pièces de théâtre: assurément, et sans même tenir compte de son génie, les comédies de Molière, ses marquis, ses médecins, ses précieuses, ses philosophes discoureurs, son bourgeois gentilhomme, son don Juan, son Tartufe, en diraient beaucoup sur les mœurs de ses contemporains. Plus tard, sous un aspect moins profond et avec une portée plus restreinte, les financiers et les débauchés de Lesage, de Regnard et de Dancourt, leurs jeunes libertins spéculant sur la vanité de coquettes bourgeoises, ces premiers échecs de la noblesse se débattant contre l'argent ou pactisant avec lui, marqueraient fidèlement les vicissitudes d'une société qui se corrompt et s'amoindrit. Un peu plus loin, les Aramintes et les Cidalises révéleraient, dans ses mobiles et élégantes surfaces, ce monde prétentieux et musqué dont les grâces mignardes masquaient de si redoutables abîmes et préludaient à de si sanglantes secousses! Enfin le dernier venu de ces nombreuses générations dramatiques, où se reflétaient tour à tour nos diverses phases sociales, le dernier anneau de cette chaîne qui tenait par un bout à la vie publique et privée de toute une époque, Figaro, avec son bizarre entourage et les singulières complications de son avénement, résumerait trop fidèlement, hélas! et d'une manière toute prophétique, la suprême attitude d'un monde qu'enivrait d'avance le sentiment de sa destruction prochaine, et qui semblait prendre un plaisir fébrile à se passer de main en main les armes qui allaient servir à sa perte. En un mot, ce serait toujours au répertoire de la Comédie-Française qu'il faudrait recourir pour se faire une idée complète ou approximative des mœurs et des tendances de tel ou tel moment, pour suivre pas à pas les vestiges de notre histoire intime et familière, et reconstruire par la pensée une civilisation disparue.

En serait-il de même pour notre époque? En retrouverait-on aussi aisément l'empreinte dans les œuvres qui se jouent depuis quelques années sur notre première scène? Ce fil indicateur, qui, pendant une période de près de deux cents ans, pourrait guider les recherches des savans et des studieux, dépasserait-il le seuil du théâtre moderne? Nous ne le croyons pas. Si l'on s'en tient à la Comédie-Française, il est évident que les mœurs contemporaines, la vie de notre temps, la société actuelle, n'y sont plus ou presque plus représentées.

Est-ce à dire qu'on ne les retrouve nulle part, que d'autres théâtres, des

scènes secondaires, n'aient pas cherché et parfois réussi à en retracer les incidens, à en reproduire les types? Il suffit, pour répondre à cette question, de jeter un coup d'œil sur les ouvrages qui, dans ces dernières années, ont le plus vivement éveillé la curiosité publique et passionné les esprits. Seulement, pour être juste, pour que personne ne puisse se méprendre et nous accuser de paradoxe, constatons avant tout que dans ces pièces, jouées en général sur des théâtres qui passent pour peu littéraires et qui sont bien dignes de leur réputation, la faiblesse de l'exécution, les fautes choquantes de détail et de style gâtent presque toujours ce que l'intention et l'idée première ont de vivant et de vrai. Ajoutons que le mal, la plaie de notre théâtre pourrait s'expliquer et se définir par le contraste de talens élégans et fins dépensant leurs qualités aimables en des œuvres où l'on ne sent battre aucune des fibres de la vie moderne, et de mains hardies, mais grossières, s'emparant de ces sujets dont les modèles respirent sous nos yeux, traduisant sur la scène les originaux des salons, de l'atelier et de la rue, mais inférieures à leur tâche et ne nous donnant que d'informes ébauches là où de sérieux écrivains sauraient transformer la réalité et l'élever aux véritables conditions de la poésie et de l'art.

Il n'est sans doute pas besoin de rappeler pour mémoire, à l'appui de nos remarques, ces étranges héros de quelques pièces d'une date déjà éloignée, qui, adoptés par le caprice des artistes et des oisifs, prêtant leur esprit et leur argot à la langue d'un certain monde, propagés par le dessin et la caricature, ont fini par faire partie de la légende populaire du XIXe siècle. — Robert Macaire, ce type des industries véreuses et tarées dont l'avénement était attribué par l'opposition d'alors au régime constitutionnel, et qui, par malheur, lui a survécu; Bilboquet, le charlatan bel-esprit, dont les fantasques saillies défraient encore la petite littérature, et à qui l'on songe en présence de ces grotesques parades que ne nous épargnent guère, hélas! nos célébrités déchues; Joseph Prudhomme, cette silhouette du bourgeois dont la sottise originelle se confond avec le sentiment de son importance, légalisé par les institutions nouvelles : tous ces types ont été trop souvent étudiés, analysés, commentés, paraphrasés, pour qu'il y ait lieu d'en reparler, et si nous nous y arrêtons un moment, c'est parce qu'ils se rattachent à notre sujet. Comparez en effet la célébrité de ces personnages, leur notoriété bruyante, universelle, avec l'extrême obscurité de leurs auteurs primitifs. Autrefois, lorsqu'on mentionnait un de ces caractères créés par la comédie et popularisés par le succès, Tartufe, Jourdain, Turcaret, Figaro, le nom de l'auteur venait aussitôt à l'esprit, et ce nom était aussi célèbre qu'eux. Mais ces créations de la comédie moderne, quel en est le premier inventeur? sur quelles planches ont-elles pris naissance? quelle en est la filiation, l'origine? à quel nom, à quel talent peut-on en faire honneur? On le sait à peine, et l'on s'en préoccupe encore moins. Il y a une telle disproportion entre l'idée et l'œuvre, entre l'intention du portrait et le talent du peintre, qu'il nous semble, non sans raison, que l'idée est à tout le monde, et que l'œuvre n'est de personne.

Des réflexions plus sérieuses nous sont suggérées par quelques pièces récentes dont le succès a été trop retentissant pour qu'il soit possible de les passer sous silence.

Des modifications profondes et, selon nous, fâcheuses, se sont accomplies,

de nos jours, dans les relations qui ont existé de tout temps entre la société polie et le monde des écrivains ou des artistes. Dans les deux derniers siècles, lorsqu'un homme de lettres s'élevait par son talent et méritait d'attirer l'attention publique, le premier usage qu'il faisait de son esprit et de sa célébrité naissante était de s'introduire dans les salons de bonne compagnie, d'y prendre une place d'autant plus significative qu'elle était moins officielle, et il s'établissait des rapports, sinon d'une cordialité bien franche, au moins d'une utile réciprocité, entre ces deux puissances qui peuvent tour à tour s'allier et se combattre, mais qui ne devraient jamais devenir étrangères l'une à l'autre : les supériorités sociales et les supériorités littéraires. Les deux camps, s'ils ne s'aimaient pas toujours, se mêlaient sans cesse, et ils y gagnaient tous les deux. La littérature de Racine et de La Bruyère était aussi celle de La Rochefoucauld, d'Hamilton et de Saint-Évremond; ce qui, dans les ouvrages de l'esprit, charmait le maréchal de Richelieu, le chevalier de Boufflers et le prince de Ligne était aussi ce qui plaisait à Voltaire, à Beaumarchais et à Suard. Ces deux mondes distincts, mais non séparés, avaient constamment vue et ouverture l'un sur l'autre, et si le premier a été renversé par le second, c'est pour s'être laissé observer, étudier, pénétrer, et finalement absorber par lui.

Aujourd'hui ces conditions sont changées. Avertie et attristée par de douloureuses épreuves, placée par nos catastrophes politiques en dehors du mouvement des affaires et de la vie publique, la société polie, dans sa portion la plus élevée et la plus pure, s'est fermée, pour ainsi dire, à tout ce qui n'était pas elle. Le souvenir de ses malheurs l'a rendue méfiante envers ces plaisirs, ces raffinemens de l'esprit, qu'à tort ou à raison elle accusait d'une partie de ce qu'elle avait souffert. Le haut clergé, si spirituel autrefois, si enclin à mettre au service des lettres la culture de son intelligence et l'urbanité de ses manières, est resté spirituel; mais vivant sous l'impression toujours présente de cette crise terrible et sanglante où il s'est régénéré, il a volontairement abdiqué cette part d'influence mondaine pour se retirer dans le sanctuaire et se restreindre aux austères attributions du sacerdoce. Les femmes, dont la souveraineté incontestée avait eu pour auxiliaire le génie même de notre pays, et marquait de sa gracieuse empreinte chaque détail de notre littérature et de nos mœurs, se sont démises, elles aussi, de cette royauté charmante. Soit ressentiment lointain de tout ce qu'avaient amené d'épouvantes et d'angoisses les brillantes futilités d'un autre siècle, soit envahissement des habitudes britanniques et parlementaires, elles se sont préoccupées beaucoup plus de leurs devoirs, un peu moins de nos plaisirs; elles ont rapporté au foyer domestique ce qu'elles donnaient jadis aux salons, et si la morale en a profité, la civilisation en a souffert. Partout, en un mot, il y a eu scission, inavouée ou formelle, entre la littérature et le monde où elle cherchait autrefois ses inspirations, ses conseils et ses modèles.

Qu'est-il arrivé? A côté et au-dessous de cette société qui s'assombrissait en s'épurant, et qui, portes closes et rideaux fermés, aurait voulu pouvoir assourdir le bruit croissant des idées nouvelles, il s'en est formé une autre composée d'élémens hétérogènes, compliqués, et que des yeux distraits ou prévenus peuvent parfois prendre pour la véritable. Comme l'imagination, la fantaisie, le goût du plaisir, l'attrait de l'inconnu et de l'imprévu gardent

toujours leurs droits et leurs revanches, comme il y aura toujours, quoi qu'on fasse, des organisations passionnées, juvéniles, amoureuses de bruit et de fêtes, d'amusement et de caprice, — les jeunes gens, les causeurs aimables, les esprits indépendans, les *viveurs* de toute condition et de tout âge, se sont habitués à chercher dans une autre sphère ce qu'ils ne trouvaient plus dans la bonne compagnie. A ce premier groupe de transfuges se sont joints les poètes, les écrivains, les artistes, qu'aucun lien ne rattachait plus à la société polie, qui ne savaient plus ni l'aimer, ni la comprendre, et qui, ne reconnaissant d'autre loi que leur fantaisie, la développaient bien plus librement dans cette aventureuse Bohême dont ils devenaient les maîtres, les ordonnateurs et les arbitres. De là le rôle et la place donnés, dans ces mœurs nouvelles, à ces femmes qui auraient bonne envie de recommencer Aspasie, mais qui n'ont pu réussir encore à faire des Phidias et des Périclès; de là cette bizarre renaissance d'un petit monde néo-païen en plein XIXe siècle, d'un monde où le *domum mansit, lanam fecit*, semble redevenu l'apanage des épouses et des mères, et où l'éclat, la parure, les fêtes de l'imagination et de l'art, l'hommage des heureux et des beaux-esprits appartiennent aux courtisanes. De là aussi le penchant de nos poètes et de nos conteurs à s'occuper de ces femmes, à étudier l'orageux contraste de leurs joies et de leurs misères, à les relever de leur fange, et à leur décerner, dans leurs paradoxales antithèses, une suprême réhabilitation, — non pas cette réhabilitation évangélique et chrétienne qui s'appuie sur le repentir et le pardon, mais cette réhabilitation profane et superbe qui marche tête haute, et croit racheter par un amour vrai une vie de désordre et d'infamie. Ce poétique paradoxe, après avoir séduit de nos jours des talens bien divers, manquait encore du sceau d'un de ces succès populaires qu'on obtient souvent avec quelques qualités de moins et quelques vulgarités de plus. Le mérite ou le bonheur de *la Dame aux Camélias* a été justement de s'emparer de ce thème, maintenu jusqu'ici dans les régions de l'art proprement dit et à l'usage des initiés, pour l'accommoder aux goûts de ce public qui devait l'applaudir en s'y reconnaissant. Marguerite Gautier, c'est Manon, c'est Marion, c'est Bernerette, mais vues à travers cette optique théâtrale et ce verre grossissant qui s'arrangent assez bien, il faut le dire, de tout ce qui ôte à un sujet ses délicates finesses, pour le rendre accessible à la *moyenne* des intelligences. Napoléon offrit un jour à Talma un parterre de rois, et ce jour-là Auguste et Nicomède purent se croire écoutés par leurs pairs. Lorsque M. de Vigny traduisit sur la scène les intimes douleurs de Chatterton, on fit la critique et l'éloge de son œuvre en disant qu'elle aurait dû être jugée par des poètes. Marguerite Gautier a eu une fortune analogue; elle s'est produite devant ses pareilles; quand elle dit à son amant jaloux de son passé : « Je croyais avoir choisi un homme assez *supérieur* pour me *comprendre;* » quand une de ses amies, inclinée sur son lit de mort, murmure à son oreille la phrase sacramentelle : *Il te sera beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé!* ces deux niaiseries, au lieu de nuire au succès des scènes vraies et senties dont la pièce n'est pas dépourvue, ne faisaient que le rendre plus électrique et plus éclatant; car elles répondaient à la pensée secrète, au vague désir, en un mot au *dada* de presque toutes les femmes qui se trouvaient là. Plus tard, après qu'elles eurent inauguré de leurs bravos la vogue de ce drame, on y vit arriver, dans une sorte de demi-incognito, des femmes d'un tout autre monde,

attirées par la proverbiale curiosité des filles d'Ève, et aussi par ce sentiment confus et bizarre qui pousse parfois les existences régulières à s'approcher de ces horizons inconnus, à en respirer un moment les exhalaisons chaudes et malsaines, à mesurer du regard ces fées malfaisantes dont on leur vante les séductions et les grâces. Ne fallait-il pas d'ailleurs pouvoir donner la réplique à leurs frères, à leurs maris, à tous ceux qui leur parlaient sans cesse de cette merveilleuse *dame*, et leur en racontaient la véritable histoire, si fidèlement transportée sur le théâtre? Elles y vinrent donc, et le succès de la pièce s'en accrut. Cependant, au milieu des protestations qui s'élevèrent contre cette glorification du désordre et du vice, parmi les incrédules que rencontrait forcément le spectacle invraisemblable de cet amour si pur, si dévoué, fleurissant tout à coup dans une âme flétrie, une idée devait naturellement surgir parmi les gens qui, par état, sont à la piste de sujets propres à piquer au vif et à remuer un public blasé : l'idée d'écrire la contre-partie de *la Dame aux Camélias*, de *réhabiliter* à leur tour les honnêtes femmes, et de nous montrer un jeune homme, un artiste, avili, déchiré et perdu pour avoir voulu chercher une perle dans ce fumier, et n'avoir rencontré que le fumier sans la perle. *Les Filles de Marbre*, en dépit de leur titre prétentieux et de leurs déclamations sonores, n'ont été que l'exploitation plus ou moins ingénieuse de l'envers d'un grand succès, et à travers les invectives libéralement prodiguées aux courtisanes, elles prouvaient la singulière puissance de ce personnage qui deux fois en un an avait, sous ses deux aspects différens, le privilége de passionner la foule : ce n'était pas une réaction, c'était un pendant.

Les Filles de Marbre sont, comme mérite d'exécution, très inférieures à *la Dame aux Camélias*, et, si l'on doit savoir gré aux auteurs de leurs intentions, on a le droit de leur en vouloir d'avoir gâté un beau sujet, ou plutôt de s'être contentés de l'entrevoir sans y entrer. N'importe! l'idée seule a suffi pour faire réussir la pièce : il a suffi qu'elle répondît aux préoccupations et aux habitudes de ce même public qui avait applaudi *la Dame aux Camélias*, et qui n'était pas fâché peut-être de voir humilier le lendemain ce qu'on avait exalté la veille. Glorifiée ou rabaissée, couronnée de son amour ou replongée dans son ignominie, c'était toujours la courtisane; c'était toujours cette pâle et orageuse figure aux mystérieuses amorces, redevenue une puissance, grâce aux mœurs païennes de ce monde où elle règne.

Néanmoins ce monde compte encore d'autres élémens, d'autres influences. Les passions, nous l'avons dit, les secrètes révoltes de l'imagination et des sens ont constamment leur part à se faire, quelles que soient d'ailleurs les variations extérieures et l'attitude officielle de la société. Plus contenues, plus gênées qu'autrefois dans la bonne compagnie, y cherchant en vain les accommodemens polis, les empressemens mondains qui réussissaient souvent à les sauver d'elles-mêmes, ces passions éclatent de temps à autre, et avec d'autant plus de force qu'elles ont été plus comprimées. On assiste alors à une de ces explosions fatales qui détachent violemment une femme des cimes sociales pour lesquelles elle était née, et qui, commentées de proche en proche par la malice et la curiosité publiques, servent plus tard de texte à des plumes hostiles ou envenimées pour refaire aux dépens des femmes du monde ce qu'elles ont fait en l'honneur des courtisanes, c'est-à-dire pour confondre l'exception avec la règle. Ces *patriciennes* déchues ou émancipées,

comme on les appelle, séparées par un abîme de l'ordre régulier et paisible où elles avaient vécu, entrent alors dans ces sphères troublées qu'elles pressentaient de loin et où les appelaient leur vocation et leurs instincts. Elles y entrent en cachant sous un sourire hautain la plaie de leur orgueil et le regret de leur passé. Enrôlées volontaires de l'abaissement et du désordre, on dirait qu'elles se plaisent à déchirer de leurs mains frémissantes les derniers lambeaux de leur noblesse reniée, de leur dignité déchue. Grâce à cette verve d'immolation, à cette fièvre de sacrifice, elles aussi deviennent des puissances dans cette société équivoque qui s'enrichit des épaves de la bonne compagnie comme des conquêtes de la mauvaise. Ajoutez-y, dans un brillant pêle-mêle, des artistes incompris, des grands hommes méconnus, des diplomates chamarrés de rubans problématiques, des étrangers venus à Paris pour s'amuser à tout prix, et cherchant leur bien où ils le trouvent, — et vous aurez ce monde bigarré, frelaté, paradoxal, vrai pourtant, où doivent naître et s'épanouir des héroïnes telles que Diane de Lys.

Diane de Lys, la dernière de ces légendes murmurées par les échos des salons aux échos de la Bohême, n'est pas, à beaucoup près, une œuvre méprisable; elle possède la qualité la plus essentielle de tout ouvrage dramatique, la vie. Que cette vie soit fébrile et comme traversée de miasmes, qu'il se mêle à cette curiosité un peu de ce malaise qu'éprouve tout honnête homme en face de mœurs douteuses et de personnages suspects; qu'à dater du troisième acte, la pièce trahisse sa parenté avec la lamentable famille des *Antonys*, cela ne fait pas doute; ce que nous voulons constater, c'est qu'il y a çà et là, dans cette œuvre violente, des choses vraies, prises sur le fait, hardiment fouillées dans ce monde mi-partie de boudoir et d'atelier par une main qui paraît en connaître les ressorts et les secrets. N'aurions-nous à relever dans *Diane de Lys* que la figure épisodique du vieux rapin, — la scène où Diane, ayant, par étourderie ou par ennui, accordé un rendez-vous au jeune diplomate, dissipe une à une toutes les illusions de sa fatuité, — et le dialogue monosyllabique et glacé où les deux époux se disent adieu en se séparant pour quelques jours, ce serait assez pour donner à ce drame une physionomie originale. Il ne s'agit pas — avons-nous besoin de le dire? — de discuter la vraisemblance des moyens, la logique des caractères, la moralité de l'œuvre, mais seulement de signaler les affinités profondes qui unissent la pièce de M. Dumas fils aux passions qu'il a voulu peindre, aux types qu'il a observés, au milieu où il a vécu.

A ce succès très fâcheux, mais très réel, nous voudrions pouvoir opposer un succès plus littéraire, l'heureuse tentative d'un grand talent entrant franchement dans une voie d'observation vraie, et se mesurant avec les mœurs et les caractères de son temps. Le drame de *Mauprat* n'a pas répondu aux espérances que donnaient le nom de l'auteur et le souvenir du magnifique récit, encore présent, nous en sommes sûr, à la mémoire des lecteurs de cette *Revue*. M[me] Sand, dans ce qu'elle a écrit jusqu'à présent pour le théâtre, a obéi à des inspirations bien diverses. Tantôt, comme dans *François le Champi*, *Claudie* et *le Pressoir*, elle y a révélé ses prédilections pastorales et agrestes, mais en perdant forcément, dans ce cadre étroit et d'une réalité impérieuse, tout ce que ses admirables qualités de paysagiste avaient ajouté de charme à ses récits primitifs; — tantôt, comme dans *les Vacances de Pan-*

dolphe, elle s'est abandonnée à une sorte d'archaïsme fantasque que toutes les grâces de sa plume n'ont pu faire réussir. Tous ces essais, d'un genre si différent, se ressemblaient pourtant par un point : idylle ou fantaisie, glorification des vertus champêtres ou réminiscence de la comédie italienne, c'était le même dédain pour cette société que Mme Sand a toujours l'air ou d'ignorer ou de haïr : c'était toujours le même parti-pris de passer à côté de la comédie contemporaine sans paraître ni en comprendre les ressources, ni en soupçonner la portée. Le drame de *Mauprat* a un défaut pire encore : c'est de tourner fréquemment au mélodrame et de perdre, dans sa transition du livre au théâtre, presque toutes ses qualités littéraires. Mme Sand, dans sa préface, discute l'opportunité et la valeur de ces transformations successives d'une pensée qui se fait drame après avoir été roman. S'il fallait en juger par ce nouveau *Mauprat*, la question serait bientôt résolue. Que sont devenus ces personnages si saisissans, ces détails si pittoresques, cette narration large et entraînante comme un grand fleuve entre deux rives enchantées? Les caractères dont le roman agrandissait l'effet en leur prêtant l'idéal et le lointain sont tombés, en se rapprochant du regard et en devenant des hommes de chair et d'os, dans ce moule banal du théâtre, si impatientant pour les vrais artistes et les connaisseurs délicats : Bernard et Edmée restent seuls intéressans, et encore! dans le spectacle de cette gradation d'élans sauvages, de rechutes terribles, de soumissions amoureuses, par lesquels Edmée fait passer son cousin, dans cette lutte d'une âme pure et fière aux prises avec une nature violente et indomptée, combien de nuances, de demi-teintes, de finesses d'analyse ont nécessairement disparu!

On le voit, quelle que soit d'ailleurs notre admiration pour Mme Sand, ce n'est ni dans *Mauprat*, ni dans ses drames, qu'on peut trouver ce que nous cherchons. Il est clair que le mouvement et la vie se sont déplacés dans la société et dans la littérature dramatique, comme ils se déplacent parfois dans les grandes villes. L'esprit, le bon mot, l'arbitrage littéraire, l'entrain d'imagination et d'intelligence, l'idée de la pièce de demain, le jugement de la pièce d'hier, tout ce qui se trouvait autrefois chez les gens du monde se trouve maintenant, à quelques étages plus bas, dans une zone torride qui a ses peintres et ses poètes. L'observation vraie, l'étude piquante, le reflet exact, la personnification animée des physionomies sociales, ne se rencontrent plus au Théâtre-Français, mais sur les scènes secondaires, où se produisent et s'étalent plus librement les mœurs que nous venons d'indiquer. Tout ce qui se perd dans le trajet, en fait d'élégance et de distinction, d'atticisme et de convenance, il est facile de le concevoir : c'est là le premier châtiment des sociétés et des littératures qui ne se respectent plus. Ce châtiment n'est pas le seul : dans ces pièces si fêtées, il est bien rare que les personnages, hommes ou femmes, empruntés à la vie aristocratique et régulière, ne soient pas défigurés et travestis, souvent même outragés. Comment en serait-il autrement? On ne connaît pas, on voit à peine ceux qui pourraient servir de modèles; on ne les juge que par ces exceptions désastreuses ou risibles, par ces déserteurs de la bonne compagnie qui portent dans le camp ennemi leurs révoltes, leurs humiliations et leurs colères. Ce sont ceux-là que l'on peint, et, en présence de leurs portraits à la fois fidèles et menteurs, nul ne se dit que c'est justement le contraste de leurs goûts et de leurs instincts avec ceux

de leurs égaux qui les en a séparés; nul ne se dit que le spectacle même de leur déchéance est un hommage involontaire à l'honnêteté et à la sagesse de ce qu'ils ont quitté. En revanche, les artistes, les grandes dames compromises par d'apocryphes héritiers de Byron ou de Beethoven, les coryphées de cette gentilhommerie factice qui s'est formée sur les ruines de la véritable, les femmes galantes ou perdues, les existences déclassées, les héros de ces fausses élégances qui mêlent aux senteurs de musc et d'ambre un vague parfum de cour d'assises, ceux-là sont placés en pleine lumière, sous le jour le plus favorable; ils ont le premier rang et le premier rôle; ils posent complaisamment devant l'homme qui se fait le complice de leurs vanités, et s'apprête à les traduire sur la scène avec toutes leurs splendeurs et toutes leurs grâces; ils sourient d'avance à leur statue, et si la statue n'est pas assez haute, ils se chargent eux-mêmes du piédestal. On les flatte, on les encense, on les divinise, et le jour où cette apothéose se déploie au feu de la rampe, rien ne manque à leur triomphe, pas même un public *juge et partie*, empressé de saluer en autrui ses propres perfections et sa propre gloire.

Le mal est-il sans remède? Peut-être se trouvera-t-il dans son excès même. Ce déplacement des forces vitales et intellectuelles de la société, cette déification de l'artiste fanfaron et vantard qui n'a rien de commun avec l'art véritable, celui des Delacroix et des Meyerbeer, mais qui presque toujours allie la rage de l'impuissance au délire de la vanité, cette surexcitation du cerveau aux dépens de la conscience et du cœur, cette complicité de la littérature et du théâtre avec des désordres qui abaissent en définitive le niveau moral d'un peuple, ce mélange de coupables complaisances et de coupables folies produit, sous nos yeux et en ce moment même, de telles conséquences, qu'il en sera, nous l'espérons, de ces orgies littéraires comme il en a été de ces orgies démagogiques, dont l'extravagance a abrégé la durée. Les honnêtes gens se détournent avec dégoût de ce scandaleux spectacle, de ce tréteau échafaudé sur un bourbier. Ce n'est pas assez : s'ils veulent en finir avec cette littérature de trottoir, *laver jusqu'au marbre* où ses pas ont touché, et ramener le théâtre dans ses voies véritables, il faut qu'ils reprennent leur rang dans la vie sociale de leur temps, qu'ils relèvent du même coup ce monde dont ils devraient être les premiers arbitres, et cette scène dont ils devraient être les premiers juges. Au lieu de laisser à d'autres le soin de représenter la civilisation moderne dans ses rapports avec les lettres et avec l'art, il faut qu'ils ressaisissent leur initiative, qu'ils rétablissent entre le théâtre et les salons ces communications, ces alliances de bon goût, également profitables à tous deux. Le jour où ils seront rentrés en possession de tous leurs priviléges, l'art dramatique, réintégré avec eux, ira chercher à leurs côtés ses études et ses fêtes. Peut-être, ce jour-là, n'aurons-nous pas encore d'Alceste, ni de Figaro, car le bon vouloir ne suffit pas à enfanter des chefs-d'œuvre; mais du moins l'observation vraie, vivante, ne s'exilera plus de notre première scène pour s'éparpiller sur nos petits théâtres en d'incomplètes ébauches sans distinction et sans style; et si elle réussit à inspirer quelques bons ouvrages, il y aura des auteurs capables de les écrire et un public digne de les juger.

ARMAND DE PONTMARTIN.

V. DE MARS.

